EOS

COMMENTARII

SOCIETATIS PHILOLOGAE

POLONORUM

EDITORES

VICTOR STEFFEN IOANNES WIKARJAK

Volumen LIX 1971

Fasciculus 1

WROCŁAW • WARSZAWA • KRAKÓW • GDAŃSK

ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH

WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

EDITORUM CONSILIUM
SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI, ROMAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
CASIMIRUS FELIX KUMANIECKI, VARSAVIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
IOANNES WIKARJAK, POSNANIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR
POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 124—126
KATEDRA FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
ANDREAS WÓJCIK

Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae

EOS LIX 1971

EOS

ORGAN

POLSKIEGO TOWARZYSTWA
FILOLOGICZNEGO

POD REDAKCJĄ

WIKTORA STEFFENA JANA WIKARJAKA

Rocznik LIX 1971

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

EOS

COMMENTARII
SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES

VICTOR STEFFEN IOANNES WIKARJAK

Volumen LIX 1971

Z księgozbioru
Polskiego Towarzystwa Filologicznego

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK
1971

EDITORUM CONSILIUM

SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI, ROMAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
CASIMIRUS FELIX KUMANIECKI, VARSAVIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
IOANNES WIKARJAK, POSNANIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR

POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 124—126
KATEDRA FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR

ANDREAS WÓJCIK

**Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae**

Zakład Narodowy im. Ossolińskich – Wydawnictwo. Wrocław 1971. Nakład: 400+110 egz. Objętość: ark. wyd. 15,30, ark. druk. 11,75, ark. A1 16. Papier druk. sat., kl. III, 70g, 70×100. Oddano do składania 18 XI 1970. Podpisano do druku 10 VI 1971. Druk ukończono w lipcu 1971. Wrocławska Drukarnia Naukowa. Zam. 1358/70. Cena zł 45. –

Eos LIX 1971

RECHERCHES SUR LES FRAGMENTS DE SOPHOCLE

Par

SOPHIE ABRAMOWICZ

Nous ne manquons pas de monographies sur Sophocle et sa pensée: T. de Wilamowitz, Perrotta, Weinstock, Reinhardt, Turolla, Bowra, Webster et tant d'autres. Pour la plupart elles se basent sur les sept tragédies conservées en entier; quant aux fragments, rassemblés dans l'édition de Pearson (Cambridge Univ. Press 1917), on ne les utilise qu'incidemment, si ce n'est pour les essais de reconstruction des tragédies perdues. Il serait peut-être utile d'y jeter un coup d'oeil et de voir s'ils nous apportent quelque contribution à notre connaissance de la pensée et des croyances de Sophocle; d'autant plus que la partie majeure des fragments ce sont des paroles sentencieuses exprimant des réfléxions de toute sorte sur la vie, ses vicissitudes, la condition humaine, les dieux, la vertu, le vice etc.

Le problème fondamental de chaque étude de ce genre est de savoir si les paroles qu'un dramaturge met dans la bouche de ses personnages réprésentent sa propre conviction, où si elles résultent du rôle et de la situation donnée. Quant à Sophocle, on y a répondu différemment: par exemple, Perrotta[1], Lesky[2], Opstelten[3], Schmid[4] sont d'avis que dans les pièces de Sophocle il y a un très grand nombre d'énoncés témoignant d'un profond pessimisme causé par l'absurdité de la souffrance des innocents. D'autre part, E. Wolf[5] après une minutieuse analyse démontre que toutes les réfléxions du poète sont motivées psychologiquement et découlent des situations respectives, donc, qu'elles ne réprésentent pas sa conviction personnelle mais celle de ses personnages. De même Bowra[6] analysant tour à tour les tragédies en vient à la conclusion que les choeurs de Sophocle sont également des „personnages" et non ses porte-paroles, qu'ils sont sujets à des méprises, ne comprennent parfois pas les situations, parlent d'un point de vue borné par les circonstances etc. Il est naturellement bien plus malaisé de se former là-dessus une opinion concernant les fragments, privés qu'ils sont de leur contexte.

---

[1] G. Perrotta, *Sofocle*, Messina-Firenze 1935, p. 631.

[2] A. Lesky, *Grundfragen der Sophoklesdeutung*, N. Jahrb. f. Wiss. u. Jugendbild. VIII 1932, p. 406 sq.

[3] J. C. Opstelten, *Sophokles and Greek Pessimism*, Amsterdam 1952, passim.

[4] W. Schmid, *Gesch. d. griechischen Literatur*, I 2, München 1934, p. 464, n. 14.

[5] E. Wolf, *Sentenz und Reflexion des Sophokles*, Leipzig 1910.

[6] C. M. Bowra, *Sophoclean Tragedy*, Oxford 1947.

este sans qu'il sache qu'elle est sa fille. Aristote (*Poét.* XIII 1453 a) suggère également l'ignorance de Thyeste: ὁ μεταξὺ ἄρα τούτων (scil. τῶν μοχθηρῶν καὶ τῶν ἐπιεικῶν) λοιπός· ἔστι ὁ τοιοῦτος, ὁ μήτε ἀρετῇ διαφέρων καὶ δικαιοσύνῃ, μήτε διὰ κακίαν καὶ μοχθηρίαν μεταβάλλων εἰς τὴν δυστυχίαν, ἀλλὰ δι' ἁμαρτίαν τινὰ τῶν ἐν μεγάλῃ δόξῃ ὄντων καὶ εὐτυχίᾳ, οἷον Οἰδίπους καὶ Θυέστης κτλ.[8] On est généralement d'accord qu'Aristote fait allusion aux tragédies de Sophocle. Maintenant, à quel moment peut se rapporter notre fragment? Il serait difficile d'imaginer à quel autre acte criminel conseillé par les dieux pourrait-il se rapporter, sinon à l'inceste.

Or, nous avons un témoignage de Platon (*Lois* 838 b-c) d'où il résulte que l'inceste n'a jamais été approuvé par qui que ce soit: τὸ ταῦτα εἶναι φάναι μηδαμῶς ὅσια, θεομισῆ δὲ καὶ αἰσχρῶν αἴσχιστα· τὸ δ' αἴτιον ἆρ' οὐ τοῦτ' ἐστι, τὸ μηδένα ἄλλως λέγειν αὐτά, ἀλλ' εὐθὺς γενόμενον ἡμῶν ἕκαστον ἀκούειν τε λεγόντων ἀεὶ καὶ πανταχοῦ ταῦτα ἐν γελοίοις τε ἅμα ἐν πάσῃ τε σπουδῇ τραγικῇ λεγομένῃ πολλάκις, ὅταν ἢ Θυέστας ἤ τινας Οἰδίποδας εἰσάγωσιν ἢ Μακαρέας τινὰς ἀδελφαῖς μειχθέντας λαθραίως, ὀφθέντας δὲ ἑτοίμως θάνατον αὐτοῖς ἐπιτιθέντας δίκην τῆς ἁμαρτίας; Ceci est donc clair et ne laisse aucun doute: l'oracle dans une tragédie bien connue et célèbre ne saurait ordonner ou conseiller un inceste; il ne pouvait que constater un arrêt inscrutable du destin, comme cela avait eu lieu avec Oedipe, que si Thyeste engendre avec sa fille un fils, celui-ci sera son vengeur. On pourrait observer qu'une déclaration pareille constituait une forte tentation au crime. Cela se peut. Néanmoins du récit d'Hygin il semble résulter que Thyeste soit épouvanté par l'oracle et qu'il cherche plutôt à fuir la funeste occasion de vengeance[9], puisqu'il veut se rendre en Lydie; mais par malheur il arrive à Sicyone (c'est-à-dire qu'il ignorait le lieu de séjour de sa fille), où le coup du destin ne se fait pas attendre: l'imprudent viole une jeune fille inconnue ne se doutant pas que c'est Pélopia. Le reste de l'histoire ne nous intéresse pas sauf la fin. L'inceste découvert, Pélopia se tue, mais Thyeste n'en fait rien et rentre après le meurtre d'Atrée avec son fils Égisthe, né de cette union, dans son règne héréditaire. Nous n'apprenons rien sur sa mort à lui, mais Hygin peut avoir omis ce détail: en tout cas le suicide de Pélopia, il faut le croire, suffisait pour qu'on restât sous l'impression que l'inceste était quelque chose d'horrible et d'impie.

Que faire alors de notre passage? — Ce pouvaient être les paroles de quelqu'un, peut-être du coryphée du choeur, qui conseillait à Thyeste de suivre l'oracle; mais comme Platon affirme péremptoirement que personne, ni dans la comédie, ni dans la tragédie, ne traita jamais l'inceste autrement que comme le plus grand opprobre: αἰσχρῶν αἴσχιστα, il faut admettre que Thyeste rejetait le conseil avec horreur,

---

[8] Si toutefois l' ἁμαρτία de Thyeste ne se rapporte pas ici au festin cannibale, ce qui n'est guère certain.

[9] F. G. Welcker, *Die griechischen Tragödien*, Bonn 1839, I Abt, p. 368, est aussi de cet avis.

Pourtant, essayons. Et d'abord, les dieux.
Ici, le texte le plus significatif est le fr. 247 de *Thyeste*:

σοφὸς γὰρ οὐδεὶς πλὴν ὃν ἂν τιμᾷ θεός,
ἀλλ' εἰς θεούς <σ'> ὁρῶντα κἂν ἔξω δίκης
χωρεῖν κελεύῃ, κεῖσ' ὁδοιπορεῖν χρεών,
αἰσχρὸν γὰρ οὐδὲν ὧν ὑφηγοῦνται θεοί.

M. Seyffert[7] tient le premier vers pour „absurde" et propose de le corriger: πλὴν ὃς ἂν τιμᾷ θεόν. Cependant dans l'*Iliade* IX 111 et XVII 98 nous avons: ὃν ἀθάνατοί περ ἔτισαν et: ὅν κε θεὸς τιμᾷ (sans compter les exemples cités chez Pearson), de sorte que cette émendation ne semble aucunement nécessaire; d'ailleurs ce n'est pas ce vers qui est essentiel. Nauck (TGF *ad loc.*) cite dans son appareil critique la proposition de F. G. Schmidt bien autrement importante, encore que hautement arbitraire:

ἀλλ' οἱ θεοί σ' ἄγωσι (vel ὁρμῶσι) κἂν ἔξω δίκης
χωρεῖν τάχ' οἴῃ, κεῖσ' ὁδοιπορεῖν χρεών,

tant il lui a paru impossible d'admettre le sens primitif. Bien entendu, nous ne le suivrons pas.

Voilà donc une opinion sur la relation entre la divinité et la moralité, à laquelle semble répliquer le fameux vers d'Euripide:

εἰ θεοί τι δρῶσιν αἰσχρόν, οὐκ εἰσὶν θεοί.

A quoi peut-elle se rapporter? — La tragédie dont elle provient est *Thyeste à Sicyone*. Nous connaissons les détails du mythe surtout par Hygin 87 et 88 et par Apollodore Epit. 2, 14, mais ils sont singulièrement embrouillés. Thyeste après l'horrible banquet offert par son frère, cherchant à se venger, s'adresse à l'oracle de Delphes et reçoit la réponse que s'il s'unit à sa propre fille Pélopia, de cette union naquira un fils qui le vengera. Ensuite la tradition se bifurque: dans une des deux versions Thyeste se met en devoir d'obéir à l'oracle: ἐχρηστηριάζετο περὶ τούτων... ποιεῖ γοῦν οὕτω καὶ γεννᾷ ἐκ τῆς θυγατρὸς... Αἴγισθον (Apollod.); de même Lact. *ad Stat. Theb.* I 694: *cum responsum accepisset Thyestes aliter malorum remedium inveniri non posse nisi cum Pelopea filia concubuisset paruissetque responsis ...* et Serv. *in Aen.* XI 262: *Apollo respondit posse alio scelere illius facinoris vindicem nasci, scilicet si cum Pelopia filia sua concubuisset. Quo facto natus est Aegisthus*. Bien que Pearson avertisse: „the last quotation (celle de Lactance) should not lead us to suppose that in the original form of the story Thyestes recognized his daughter", il paraît certain qu'il en était ainsi — cela résulte des mots „paruisset" et ποιεῖ γοῦν οὕτω. C'est l'autre version, celle d'Hygin, qui fait violer Pélopia par Thy-

[7] M. Seyffert, *Ad Sophoclis Fr. 227* (N.), Rhein. Mus. XV 1860, p. 614.

Les dieux sont entourés d'un inscrutable mystère, comme le constate le fr. 919 ἀδήλων:

ἀλλ' οὐ γὰρ ἂν τὰ θεῖα κρυπτόντων θεῶν
μάθοις ἂν οὐδ' εἰ πάντ' ἐπεξέλθοις σκοπῶν.

Ce sentiment est caractéristique pour la tragédie; car pour Homère la sphère divine n'a pas de secrets: le poète sait tout ce qui s'y passe et même tout ce que les Olympiens pensent ou comptent accomplir. Le fragment est trop court pour permettre de savoir si τὰ θεῖα voulait dire „la nature du divin" ou tout simplement „les desseins des dieux". Que ceux-ci soient insondables, c'est naturellement un lieu commun, aussi bien que l'impuissance des mortels vis-à-vis de l'omnipotence divine, cf. le fr. 961 ἀδ.:

θεοῦ δὲ πλαγὴν οὐχ ὑπερπηδᾷ βροτός

qui fait écho à la sentence de Néoptolème dans le *Philoctète* v. 1316:

... ἀνθρώποισι τὰς μὲν ἐκ θεῶν
τύχας δοθείσας ἔστ' ἀναγκαῖον φέρειν.

Le fr. 964 ἀδ. rend en apparence un son semblable:

θεοῦ τὸ δῶρον τοῦτο· χρὴ δ' ὅσ' ἂν θεοί
διδῶσι, φεύγειν μηδέν, ὦ τέκνον, ποτέ.

En réalité c'est différent. Le mot δῶρον ne préjuge pas par soi qu'il s'agit de quelque chose d'avantageux, car par ex. Théognis v. 444 cité par Pearson dit:

... ἐπιτολμᾶν
χρὴ δῶρ' ἀθανάτων οἷα διδοῦσιν ἔχειν.

Mais l'injonction de ne pas éviter semble indiquer un don avantageux, que pourtant la personne en question redoute ou en a honte. Comme le pseudo-Plutarque, de qui nous tenons cette citation, la fait à propos de l'*Iliade* III 65 où Pâris s'exprime ainsi en parlant d'Hélène — don d'Aphrodite — il est à présumer qu'ici aussi il y a un sophisme de ce genre, par exemple une vieille nourrice ou une coryphée du choeur s'adressant à une Danaé ou à une Médée (il y avait ces héroïnes dans les pièces perdues de Sophocle).

Par contre il est question d'un don explicitement funeste dans le fr. 680 de *Phèdre*:

αἴσχη μέν, ὦ γυναῖκες, οὐδ' ἂν εἷς φύγοι
βροτῶν ποθ' ᾧ καὶ Ζεὺς ἐφορμήσῃ κακά·
νόσους δ' ἀνάγκη τὰς θηλάτους φέρειν.

Il y a là aussi un arrière-goût de sophisme si, comme il est probable, φέρειν signifie „céder" à la passion coupable (νόσος hors de doute est l'amour). Toutefois du fait

τὸ χρύσεον δὲ τᾶς Δίκας δέδορκεν
ὄμμα, τὸν δ' ἄδικον ἀμείβεται.

Donc, ἔξω δίκης ne peut être interprété ici „contre la morale conventionnelle".

Voyons plus loin. Le fr. 107 d' *Alétès* semble contrarier toutes les idées reçues sur la piété humble et confiante de Sophocle:

οὐ χρῆν τάδ' οὕτω δαίμονας θνητῶν πέρι
πράσσειν· ἐχρῆν γὰρ τοὺς μὲν εὐσεβεῖς βροτῶν
ἔχειν τι κέρδος ἐμφανὲς θεῶν πάρα,
τοὺς δ' ὄντας ἀδίκους τοῖσδε τὴν ἐναντίαν
δίκην κακῶν τιμωρὸν ἐμφανῆ τίνειν.

Les dieux sont donc accusés carrément d'injustice. Eh bien! ce n'est pas une surprise. Philoctète tout bouillonnant d'amertume et de ressentiment, quand il apprend que ses anciens amis nobles et braves ne sont plus, tandis qu'Ulysse et Thersite ont survécu, ne recule pas devant l'accusation encore plus directe, devant un blasphème (v. 447 sqq.):

ἀλλ' εὖ περιστέλλουσιν αὐτὰ δαίμονες·
καί πως τὰ μὲν πανοῦργα καὶ παλιντριβῆ
χαίρουσ' ἀναστρέφοντες ἐξ Ἅιδου, τὰ δὲ
δίκαια καὶ τὰ χρήστ' ἀποστέλλουσ' ἀεί.
Ποῦ χρὴ τίθεσθαι ταῦτα, ποῦ δ' αἰνεῖν ὅταν
τὰ θεῖ' ἐπαινῶν τοὺς θεοὺς εὕρω κακούς;

Mettons-nous ces paroles au compte du poète? Certainement non. Il suffit de nous rappeler que *Philoctète* a un dénouement heureux. Sans doute, les héros morts ne ressusciteront pas, Ulysse restera en vie, mais le ton dont Philoctète faisant ses adieux sur le point de s'embarquer s'exprime sur le πανδαμάτωρ δαίμων (v. 1467 sq.) est plein de vénération — la révolte contre les arrêts des dieux est oubliée ... Il y a tout lieu de croire qu'il en était de même avec notre fragment. Il provient de la tragédie *Alétès,* laquelle, autant que nous connaissons le mythe par Hygin 122, se terminait heureusement: l'usurpateur Alétès, fils d'Égisthe, était massacré par Oreste et justice était faite. Nous pouvons donc constater que Sophocle ne craint pas les paroles impies, même qu'il en use peut-être exprès pour donner plus de relief à l'effet final, qui prouvait avec éclat que les dieux sont justes. Pearson discute la conjecture de F. W. Schmidt que le fragment avait été attribué à tort à Sophocle tandis qu'il appartenait en réalité à Euripide, ce que trahit le ton; mais à supposer que les paroles de Philoctète se fussent conservées sans le contexte, on peut être sûr qu'elles eussent été tout aussi bien attribuées à Euripide. Comme si Sophocle ne pouvait pas introduire dans ses pièces des personnages raisonneurs ou incrédules! C'est le parti-pris de voir des opinions personnelles du poète dans chaque phrase.

qu'Eschyle dans les *Grenouilles* d'Aristophane reproche à Euripide „ses Phèdres[11] et ses Sthénébées débauchées" l'on est autorisé à croire que Phèdre chez Sophocle n'était pas caractérisée comme tentatrice, mais comme victime au fond innocente de la passion qui n'était pas criminelle ni, dans son intention du moins, adultère, Thésée absent depuis longtemps étant cru mort comme il résulte du fr. 686[12]. Cependant l'amour envers un beau-fils restait un αἶσχος. Donc il est vraisemblable que ces mots étaient prononcés non par Phèdre elle-même, mais par quelque amie ou nourrice comme chez Euripide, qui ne pensait qu'au bonheur momentané de sa pupille et cherchait à calmer ses remords. On se figure mal que la velléité de rejeter sur le dieu la responsabilité pour un sentiment honteux pût naître dans un coeur noble, comme le sont en général les héros et les héroïnes de Sophocle. Il est déjà bien loin des naïves conceptions d'Homère, chez qui Zeus envoie aux hommes non seulement heur et malheur, mais aussi bravoure et frayeur, vertu et ἄτη selon son bon plaisir[13].

Certainement Sophocle est loin de nier la force invincible de l'amour — appelé soit Éros, soit Aphrodite — il en parle comme dans le célèbre choeur d' *Antigone* v. 781 sqq.:

Ἔρως, ἀνίκατε μάχαν κτλ.

de même dans le fr. 684 de *Phèdre*:

ἔρως γὰρ ἄνδρας οὐ μόνους ἐπέρχεται
οὐδ' αὖ γυναῖκας, ἀλλὰ καὶ θεῶν ἄνω
ψυχὰς ταράττει κτλ.

et surtout dans l'ample fr. 941 ἀδ.:

ὦ παῖδες, ἦ τοι Κύπρις οὐ Κύπρις μόνον,
ἀλλ' ἐστὶ πολλῶν ὀνομάτων ἐπώνυμος·
ἔστιν μὲν Ἄιδης, ἔστι δ' ἄφθιτος βία,
ἔστιν δὲ λύσσα μανιάς, ἔστι δ' ἵμερος
ἄκρατος, ἔστ' οἰμωγμός· ἐν κείνῃ τὸ πᾶν
σπουδαῖον, ἡσυχαῖον, ἐς βίαν ἄγον...
... τίν' οὐ παλαίουσ' ἐς τρὶς ἐκβάλλει θεῶν;
εἴ μοι θέμις, θέμις δὲ τἀληθῆ λέγειν,
Διὸς τυραννεῖ πλευμόνων ἄνευ δορός,

---

[11] Il s'agissait naturellement de Phèdre dans le *premier Hippolyte* qui scandalisa les spectateurs.

[12] Cf. W. S. Barrett, *Euripides Hippolytos*, Oxford 1964, p. 12.

[13] C'est Hécube dans les *Troyennes* d'Euripide (v. 988) qui rejette avec ironie les excuses d'Hélène alléguant la volonté de Cypris:

ὁ σὸς δ' ἰδών νιν νοῦς ἐποιήθη Κύπρις

(naturellement il ne s'agit pas de décharger la déesse, mais d'inculper la pécheresse).

prenant le parti de fuir plutôt pour l'éviter à tout prix, et qu'il était donné par une personne avec laquelle Sophocle ne se solidarisait pas, tout comme par exemple dans le fr. 85 des *Aléades*:

... ἀλλ' ὅρα μὴ κρεῖσσον ᾖ
καὶ δυσσεβοῦντα τῶν ἐναντίων κρατεῖν
ἢ δοῦλον αὐτῶν ὄντα τῶν πέλας κλύειν

ou le fr. 28 des *Éthiopiens*:

...σὺ δ' αὐτὸς ὥσπερ οἱ σοφοὶ τὰ μὲν
δίκαι' ἐπαίνει, τοῦ δὲ κερδαίνειν ἔχου

ou encore le fr. 833 ἀδ.:

τὸ κέρδος ἡδὺ κἂν ἀπὸ ψευδῶν ἴῃ[10].

Quant à la version d'Hygin 88, ainsi que celle de Servius et du scholiaste de Stace, Welcker (*o. c.* p. 367) pense qu'elles suivent une source latine, vu qu'Hygin présente le mythe d'Atrée selon Sénèque, non selon Sophocle. Cela est très probable.

Zieliński (*o. c.* p. 300) a-t-il raison en prétendant que Sophocle dans ces vers a fait le dernier pas en identifiant la conscience et la divinité? — Les paroles:

αἰσχρὸν γὰρ οὐδὲν ὧν ὑφηγοῦνται θεοί

pourraient être interprétées de cette manière. Mais ἔξω δίκης ne laisse pas de doutes, δίκη n'est pas un mot équivoque — ce qui est ἔξω δίκης ne saurait être moralement bon et quiconque le conseille, sa conception des dieux et de la morale ne va pas plus loin que celle d'Homère. On pourrait y objecter *Électre* et le matricide approuvé totalement par Sophocle. Nous pensons pourtant que le poète considérait justement cet acte comme δίκη par excellence et qu'il n'y a pas de rapprochement possible entre ce châtiment solennel d'une criminelle et l'union illicite qui déshonorait une créature innocente. J'y reviens encore une fois: Platon est explicite, nous ne pouvons pas négliger son témoignage en essayant d'interpréter nos données mythographiques. Nauck, Meineke, F. W. Schmidt (chez Pearson *ad loc.*) se tirent d'embarras en séparant le v. 4 des précédents ou en changeant l'ordre des mots; de quelle manière se le facilite Schmidt, nous l'avons déjà mentionné. Pearson semble inconséquent en écrivant dans son commentaire: „Sophocles is serenely confident that no reconciliation ... is necessary; if morality seems to conflict with the will of the gods, so much the worse for it", et plus loin: „The conception of δίκη as a human institution was as old as Hesiod etc." Sûrement ce n'était pas l'opinion de Sophocle — pour lui Δίκη est divine, cf. le fr. 12 d' *Ajax le Locrien*:

---

[10] T. Zieliński, *Софоклъ Драмы*, I, Москва 1914, p. 300 affirme à tort que les poètes grecs jusqu' à Euripide évitent des sentences contraires à leur propre sentiment.

ἄνευ σιδήρου· πάντα τοι συντέμνεται
Κύπρις τὰ θνητῶν καὶ θεῶν βουλεύματα.

W. Schmid (*op. cit.* p. 434 n. 8) y rapproche encore les paroles de Déjanire (*Trach.* 441 sqq.): Ἔρωτι μὲν ὅστις ἀντανίσταται ... οὐ καλῶς φρονεῖ et constate que Sophocle considère l'amour comme un adversaire réellement au-dessus des forces humaines. Cela paraît pourtant exagéré. Il n'y a aucunement lieu de croire que selon Sophocle on aurait tort de s'opposer à cette passion — il faut se rendre compte que Déjanire n'est pas sincère en ce moment; elle ne fait que feindre la condescendance envers Héraclès afin d'arracher à Lichas la vérité, et sa conduite ensuite le prouve clairement. Nauck cite des savants dont il partage l'opinion que ce fragment (chez lui fr. 855) fut faussement attribué à Sophocle, tandis que c'est du Euripide. Certes, le ton en est euripidéen, mais ce n'est pas l'unique passage où des influences pareilles se font sentir — elles sont même tout naturelles. Et l'accent mis sur les funestes effets de la frénésie amoureuse se retrouve dans le choeur d' *Antigone* déjà cité:

σὺ καὶ δικαίων ἀδίκους φρένας παρασπᾷς ἐπὶ λώβᾳ.

Et dans notre fragment l'expression pleine d'une révérencieuse circonspection:

εἴ μοι θέμις, θέμις δὲ τἀληθῆ λέγειν

est bien sophocléenne, d'autant plus que celui qui parle aux jeunes: ὦ παῖδες a évidemment l'autorité d'un âge avancé. Ce qui vaut peut-être la peine d'être remarqué, c'est que Zeus est traité à part, opposé aux autres dieux mentionnés globalement. Cette attitude du poète se retrouve dans le fr. 1129 ἀδ.:

... οὐδὲ θεοῖς αὐθαίρετα πάντα πέλονται
νόσφι Διός· κεῖνος γὰρ ἔχει τέλος ἠδὲ καὶ ἀρχήν.

Nauck (chez lui fr. 1028), on ne sait trop pourquoi, qualifie ce passage de „versus inanes et absurdi", ce que critique à raison Pearson; il cite la conjecture de Bergk que ce fragment provient peut-être d'un péan de Sophocle composé en hexamètres dactyliques. Toutefois nous rencontrons des hexamètres dans *Philoctète* v. 839 sqq. ainsi que dans les *Trachiniennes* v. 1010 sqq., de sorte qu'il n'y a aucune raison de chercher à ces vers une provenance singulière.

Zeus est donc expressément opposé aux autres dieux. Le commentaire de Pearson néglige ce détail, car de la plupart des *loci similes* cités par lui il résulte ou que les dieux même sont subordonnés au destin, ou que Zeus est ὁ θεός, ainsi que dans le fr. 590 du *Térée*

... ὡς οὐκ ἔστιν
πλὴν Διὸς οὐδεὶς τῶν μελλόντων
ταμίας ὅτι χρὴ τετελέσθαι[14].

---

[14] Opstelten, *o. c.* p. 124, l'assigne à la rubrique „The restricted character of human insight and the delusion it causes" — pourquoi?..,

Il y a chez Pearson deux passages d'Eschyle, mais qui ne sont cités que partiellement, de telle façon qu'ils ne mettent pas en relief la position exceptionnelle de Zeus. Complétés, les voilà: *Les Suppliantes* v. 590 sqq.:

τίν' ἂν θεῶν ἐνδικωτέροισιν
κεκλοίμαν εὐλόγως ἐπ' ἔργοις;
<αὐτὸς ὁ> πατὴρ φυτουργός, αὐτόχειρ ἄναξ κτλ.

et avant tout *Prométhée* v. 49 sqq.:

ἅπαντ' ἐπαχθῆ πλὴν θεοῖσι κοιρανεῖν,
ἐλεύθερος γὰρ οὔτις ἐστὶ πλὴν Διός.

Sophocle répète donc la pensée d'Eschyle: qu'il y a une hiérarchie dans la sphère des dieux et que l'ordre reconnu naguère par Homère doit être respecté[15].

Ce point établi, il nous semble que Pearson se trompe dans l'interprétation du fr. 895 ἀδ. où figure également le nom de Zeus:

ἀεὶ γὰρ εὖ πίπτουσιν οἱ Διὸς κύβοι.

Il discute notamment les opinions des parémiographes et des lexicographes sur la signification de cet adage: ἐπὶ τῶν εἰς πάντα εὐδαιμονούντων ou: τῶν ἀξίως τιμωμένων avec la variante: τιμωρουμένων, d'où il résulte que ce vers s'est tôt isolé du texte et l'on ne savait plus au juste de quoi il s'agissait. Nous le retrouvons dans les *Adagiorum chiliades* d'Érasme[16] où il reçoit un commentaire qui confond singulièrement les deux interprétations, la littérale et la proverbiale: „senarius est proverbio celebratus dicique solitus in eos quibus res omnes perpetuo quodam fortunae favore ex animi sententia cederent. Apparet translatum a talorum iactu, ubi fortassis antiquitus observatum est Iovis talos feliciores esse. Nam mos erat iactibus alearum ominis causa deorum aut hominum nomina praefari ... Nisi malumus ad Iovis victoriam Iunonisque victae fabulam referre. Sunt qui putent quadrare in eos qui factis suis dignas poenas dependerint (ceci est emprunté aux parémiographes mentionnés ci-dessus) quasi Iove non sinente culpam inultam. Mihi videtur non absurde dici posse et in viros fortunatos ac praepotentes, quorum etiam parum recte factis applauditur, attestante versu proverbiali:

ὡς εὐκόλως πίπτουσιν αἱ λαμπραὶ τύχαι

id est: quam facile semper res cadunt potentium". Voilà où Érasme a éminemment raison. Mais quand il continue: „Ab hac sententia non abhorret illud Euripidis in tragoedia cui titulus *Phoenissae* (v. 689):

πάντα δ' εὐπετῆ θεοῖς

---

[15] Cf. W. Nestle, *Sophokles und die Sophistik*, Class. Philology V 1910, p. 131.
[16] Basileae 1536, p. 102.

Il n'y s'agit pas de proclamer une haute vérité — c'est ici un chef d' armée qui veut justifier sa conduite ou esquiver une responsabilité en alléguant d'un ton quasi humoristique l'analogie: puisque Zeus lui-même ne saurait plaire à tout le monde ni quand il fait la pluie ni le beau temps — le puis-je moi, un mortel?

Bien plus sérieuse est l'admonition adressée par quelqu'un (probablement le coryphée) à Procnè dans *Térée* (fr. 585):

ἀλγεινά, Πρόκνη, δῆλον· ἀλλ' ὅμως χρεών
τὰ θεῖα θνητοὺς ὄντας εὐπετῶς φέρειν.

On ne voit pas pourquoi Pearson y trouve „no similarity to fr. 590". Certes, il y a là une note complémentaire: il ne s'agit pas seulement d'orgueil — avant tout de courage et de soumission dans la souffrance; mais le manque de soumission est de l'orgueil aussi. Pearson cite nombre de passages dans Sophocle, Eschyle, Euripide qui expriment de pareils sentiments. Il interprète le fr. 381 des *Larisséens* de la même manière, y voyant aussi un appel à la modération qui sied aux mortels. Comme le texte est endommagé hors de doute, car il déclare juste le contraire de ce qu'on attend:

μηδὲ τῷ τεθνηκότι
τὸν ζῶντ' ἐπαρκεῖν αὐτὸν ὡς θανούμενον

l'éditeur discute plusieurs essais de le corriger qui ont été faits. Bien sûr, si nous écrivons: χρὴ δέ au lieu de: μηδέ, ou: ἐπαυχεῖν à la place de: ἐπαρκεῖν, toutes les difficultés disparaissent, mais Pearson a raison: de pareilles corruptions sont improbables. La seule chance de sauver à la fois le texte et le sens, selon nous, serait de mettre un point d'interrogation après le deuxième vers et de traiter toute la phrase comme une exclamation indignée. Mais, bien entendu, elle n'a rien de commun avec la maxime θνητὰ φρονεῖν. Nous la rencontrons dans *Ajax* v. 1364:

Agamemnon: ἄνωγας οὖν με τὸν νεκρὸν θάπτειν ἐᾶν;
Ulysse: ἔγωγε· καὶ γὰρ αὐτὸς ἐνθάδ' ἵξομαι.

Comme nous ne nous proposions pas de donner une étude exhaustive sur les fragments de Sophocle, mais seulement de signaler quelques problèmes qu'ils présentent, bornons-nous à une remarque encore; à savoir, que c'est sans doute la célèbre plainte de Médée d'Euripide qui a influencé le passage de *Térée*, dans lequel Procnè déplore également le triste sort des femmes, fr. 583:

Νῦν δ' οὐδέν εἰμι χωρίς. Ἀλλὰ πολλάκις
ἔβλεψα ταύτῃ τὴν γυναικείαν φύσιν
ὡς οὐδέν ἐσμεν κτλ.[34]

s'il peut passer pour établi que cette tragédie fut jouée dans l'avant-dernière décennie du V siècle, c'est-à-dire plus tard que *Médée* dont la date nous est connue. Elle n'en

[34] Pour ce qui est de la „awkwardness of: οὐδέν ἐσμεν after: οὐδέν εἰμι" (Pearson), cf. note 25.

ou le fr. 298 du *Iobatès*:

τὸν Ἀΐδαν γὰρ οὐδὲ γῆρας οἶδε φιλεῖν[27].

Que devons-nous conclure? Il semble que ces contradictions sont faites pour étayer plutot la thèse de Wolf, que ce ne sont pas les idées de Sophocle, mais les réfléxions qui découlent de la situation donnée dans la pièce. De même, le soupir amer et las dans le fr. 949 ἀδ.:

πάντ' ἐμπέφυκε τῷ μακρῷ βίῳ κακά,
νοῦς φροῦδος, ἔργ' ἄχρεια, φροντίδες κεναί

trouvent leur contre-partie dans le fr. 950 ἀδ.:

οὐκ ἔστι γῆρας τῶν σοφῶν ἐν οἷς ὁ νοῦς
θείᾳ ξύνεστιν ἡμέρᾳ τεθραμμένος·
προμηθία γὰρ κέρδος ἀνθρώποις μέγα

et dans le fr. 260 du *Thyeste:*

ἀλλὰ τῷ γήρᾳ φιλεῖ
χὠ νοῦς ὁμαρτεῖν καὶ τὸ βουλεύειν ἃ δεῖ[28].

Est-ce la conviction propre du poète dans ces vers du *Triptolème* (?), fr. 837:

ὡς τρισόλβιοι
κεῖνοι βροτῶν οἳ ταῦτα δερχθέντες τέλη
μόλωσ' εἰς Ἅιδου· τοῖσδε γὰρ μόνοις ἐκεῖ
ζῆν ἔστι, τοῖς δ' ἄλλοισι πάντ' ἐκεῖ[29] κακά

Nous ne saurions y croire: Sophocle pouvait-il penser vraiment qu'une Antigone ou un Ajax (sans parler d'Oedipe) endurent des κακά dans l'autre monde? Il est vrai que Plutarque, de qui nous tenons ce fragment (*De aud. poet.* 21 F), ajoute l'intéressant détail que Sophocle remplit d' ἀθυμία plusieurs milliers d'hommes par cette assertion; mais il faut croire plutôt que c'est sa propre conclusion basée sur celle de Diogène qu'il mentionne.

---

[27] Tandis que le fr. 951 ἀδ. contient un avis singulièrement dépourvu de force persuasive: c'est une folie que de craindre la mort, car elle est inévitable (mais Sophocle n'est pas seul à argumenter ainsi!) Quant au fr. 488 du *Pélée*:

τὸ μὴ γὰρ εἶναι κρεῖττον ἢ τὸ ζῆν κακῶς

son sens dépend de ce que le poète voulait dire par κακῶς: une vie pleine de souffrances ou une conduite indigne d'un héros?

[28] On pourrait probablement y joindre le fr. 193 des *Épigones*:

γήρᾳ προσῆκον σῷζε τὴν εὐθυμίαν

n'était-ce le manque de certitude quant à la correction de: εὐφημίαν par Dindorf en: εὐθυμίαν.

[29] Pearson donne: ἔχει κακά (sc. Ἅιδης) et cite quelques autres conjectures, inutiles à notre avis; ἐκεῖ est en ordre: on a été choqué par la répétition du même mot dans deux vers voisinants, mais voir note 23.

de passages appellent des restrictions (cf. notre note 14). Elles ne portent pas toutes sur les fragments, néanmoins il vaut la peine d'en examiner quelques-unes pour se rendre compte de la méthode trop peu objective de l'auteur.

Prenons au hasard le fr. 555 (liste „g" chez Opstelten). Il ne parle point de la condition des mortels en général, mais de seuls marins, dont quelqu'un déplore le sort; un lieu commun d'ailleurs, voir l'épigramme bien connue dans la Vita *Herodotea* d'Homère etc.

Le fr. 554 des *Scyriens*:

φιλεῖ γὰρ ἄνδρας πόλεμος ἀγρεύειν νέους

ne peut être non plus traité de pessimiste: la guerre est, de fait, domaine des gens jeunes plutôt que des vieux et comme il est probable que c'est la mère de Néoptolème qui parle à son fils ou de lui, c'est une expression naturelle du souci maternel. De même le fr. 724 des *Phrygiens* se plaint de ce qu'Arès massacre les valeureux et épargne les peureux — mais il est difficile qu'il en fût autrement. Arès ici c'est la guerre tout simplement.

L'éclat d'indignation de Philoctète contre l'iniquité des dieux, que nous avons déjà analysé, est catalogué par Opstelten une fois sous le titre „What is superior perishes, what is inferior prospers" et l'autre fois sous „The insignificance, futility and weakness of man and human existence". Or, c'est une réaction toute personnelle du héros et elle n'a pas de portée plus générale. C'est la même chose avec les vers 680—685 du choeur déplorant les souffrances absolument imméritées de l'innocent Philoctète — c'est une situation donnée, concrète, qui arrache au choeur ces doléances; une situation d'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà souligné, qui s'achèvera heureusement. Il faut dire que les partisans du pessimisme du poète qui lui attribuent la conviction que la souffrance fait l'essence de la vie humaine — pour ne citer que Lesky[19]: „für Sophokles ist das Leiden eine für den Menschen vorneherein mitgegebene Form seiner Existenz" — ne tiennent pas assez compte pour la plupart du fait que trois sur sept de ses tragédies et cela les plus tardives, ont un dénouement heureux: *Électre*, *Philoctète* et *Oedipe à Colone*. On ne sait trop pourquoi Perrotta[20] déclare: „e il fine lieto del Filottete o dell'Elettra non deve ingannare: esso non è nè una consolazione, nè un premio ..." Quant à Oedipe, les paroles de Thésée v. 1751 sqq.:

πενθεῖν οὐ χρή· νέμεσις γάρ

ne laissent aucun doute que l'infortuné reçut pour prix de toutes ses souffrances le plus sublime sort qui peut échoir à un mortel, une vraie victoire sur la mort. Les *Trachiniennes* eussent pu se terminer par un accent pareil, l'apothéose d'Héraclès

---

[19] Lesky, *o. c.* p. 406.
[20] Perrotta, *o. c.* p. 631.

πρόσωπα καλλύνουσα καὶ πληρουμένη,
χὥτανπερ αὐτῆς εὐπρεπεστάτη φανῇ,
πάλιν διαρρεῖ καὶ ἐπὶ μηδὲν ἔρχεται

où Ménélas parle de la roue de la Fortune, comparée à la lune, met l'accent non sur καλλύνουσα καὶ πληρουμένη, mais sur κἀπὶ μηδὲν ἔρχεται (si toutefois la pensée finissait ici). L'auteur de la *Consolation à Apollonios* 11 cite une réfléxion qui rend un son pareil (fr. 845 αδ.):

σὺ δ' ἄνδρα θνητὸν εἰ κατέφθιτο στένεις
εἰδὼς τὸ μέλλον οὐδὲν εἰ κέρδος φέρει.

Elle sert à illustrer sa thèse qu'il vaut mieux mourir que vivre. Mais il y a deux manières d'envisager ce problème: ou la vie est sans bonheur car la fin en est toujours la mort imminente que l'on hait, ou bien — ce qu'affirme la soi-disant „sagesse de Silène" — le non-être est meilleur que la vie qui n'est faite que de souffrances[26]. Cependant ces deux éventualités s'excluent: ou la mort est menace, ou elle est libératrice. Le fr. 698 du *Philoctète à Troie*:

ἀλλ' ἔσθ' ὁ θάνατος λοῖσθος ἰατρὸς νόσων

et avant tout le fameux choeur du *Oedipe à Colone* v. 1224 sqq.:

μὴ φῦναι τὸν ἅπαντα νικᾷ λόγον κτλ.

réprésentent la seconde attitude. Mais il ne manque pas d'exemples de la première aussi. Le fr. 556 des *Scyriens*:

οὐδὲν γὰρ ἄλγος οἷον ἡ πολλὴ ζόη

ou le fr. 592 (b) du *Térée*:

τὰν γὰρ ἀνθρώπου ζόαν
ποικιλομήτιδες ἄται
πημάτων πάσαις μεταλλάσσουσιν ὥραις

et surtout le fr. 952 ἀδ.:

ὅστις γὰρ ἐν κακοῖσιν ἰμείρει βίου
ἢ δειλός ἐστιν ἢ δυσάλγητος φρένας.

Mais même malgré tout la vie est désirable, elle vaut mieux que la mort — voyons le fr. 67 du *Acrisios*:

τὸ ζῆν γάρ, ὦ παῖ, παντὸς ἥδιον γέρας,
θανεῖν γὰρ οὐκ ἔξεστι τοῖς αὐτοῖσι δίς

---

[26] Cf. le vers désespéré de Ménandre:

ἄνθρωπος· ἱκανὴ πρόφασις εἰς τὸ δυστυχεῖν.

— Sophocle ne l'a pas voulu; l'épilogue du choeur[21] n'exprime aucun espoir[22] et si on parle pessimisme, ce sont avec *Oedipe roi* les deux tragédies que l'on peut dire pessimistes. Les deux seules; *Ajax* et *Antigone* se terminent par une victoire, car malgré la mort du héros et de la héroïne autant Ajax que Polynice recevront en fin de compte les honneurs funéraires qui semblaient leur être refusés. Mais à propos de toutes les tragédies on aimerait à répéter ce que constate A. Dain[23]: le thème préféré de Sophocle est que la souffrance, méritée ou imméritée, donne à l'homme sa véritable grandeur — elle n'est donc pas une absurdité ni une injustice, mais une voie à de plus hautes régions. Et c'est la même chose que voit W. Jaeger[24]: „in Leiden ... erhebt sich der tragische Mensch erst zur wahrhaften Menschengrösse".

Cela dit, revenons aux fragments et à leur vision de la condition humaine. L'incertitude du destin, l'inconstance du bonheur sont des lieux communs que l'on devait s'attendre à y trouver. Le fr. 646 du *Tyndarée* (fable difficile à deviner, le personnage étant assez obscur):

οὐ χρή ποτ' εὖ πράσσοντος ὀλβίσαι τύχας
ἀνδρός, πρὶν αὐτῷ παντελῶς ἤδη βίος
διεκπεραθῇ καὶ τελευτήσῃ βίον[25]
ὅταν μεταστῇ καὶ θεοῖς δοκῇ τάδε

de même le fr. 662 de *Tyro*:

μήπω μέγ' εἴπῃς πρὶν τελευτήσαντ' ἴδῃς

— c'est la réponse de Solon à Crésus chez Hérodote I 32 mise en vers. Ce qui est vrai des revers de fortune le serait également quand il s'agirait du contraire: une existence pénible et indigente peut subitement devenir opulente et heureuse par la même volonté des dieux. Cependant il est vrai que presque personne ne paraît s'en apercevoir: le fr. 871 ἀδ.:

ἀλλ' οὑμὸς αἰεὶ πότμος ἐν πυκνῷ θεοῦ
τροχῷ κυκλεῖται καὶ μεταλλάσσει φύσιν·
ὥσπερ σελήνης ὄψις εὐφρόνας δύο
στῆναι δύναιτ' ἂν οὔποτ' ἐν μορφῇ μίᾳ,
ἀλλ' ἐξ ἀδήλου πρῶτον ἔρχεται νέα

---

[21] Attribué parfois, bien à tort, à Hyllos.

[22] T. Zieliński (*Sofokles i jego twórczość tragiczna*, Kraków 1928, p. 477) le voit dans la future union de Hyllos avec Iolè; mais cette union ne se réalisera qu' à contre-coeur.

[23] Sophocle, *Tragédies*, III, Paris 1960, Les B.-Lettres, p. 72.

[24] *Paideia*, Berlin 1934, p. 361.

[25] Pearson donne: δρόμον, qui est une correction de Hense. F. W. Schneidewin (*Zu Sophokles*, Philologus III 1848, p. 89) juge βίος après βίον dans le vers précédent une tautologie impossible; cependant vu la prédilection marquée des poètes grecs pour les proches répétitions, nous n'en serions pas aussi sûrs, cf. fr. 684 v. 1 ἐπέρχεται, v. 3 ἔρχεται; fr. 724 v. 3 τῶν κακῶν, v. 4 τῶν κακῶν λωτίζεται, v. 2 Ἄρης, v. 4 Ἄρης; fr. 67 v. 1 τὸ ζῆν γάρ, v. 2 θανεῖν γάρ etc. etc.

exige l'admission d'une lacune entre le v. 1 et 2 et probablement la répartition du texte entre deux personnes; il pourrait se présenter à peu près comme cela:

A. τίς ἄν ποτ' ὄλβον οὐ μέγαν θείη βροτῶν;
〈B. ἀλλ' εὖ φρονῶν γ' οὐδείς· σαφῶς τοὐναντίον〉
ἢ σμικρὸν ἢ τῶν μηδαμοῦ τιμωμένων,
οὐ γάρ ποτ' αὐτῶν οὐδὲν ἐν ταὐτῷ μένει.

Si le fr. 194 n'était pas attesté comme provenant d'*Ériphyle*, on serait fortement tenté de le prendre pour la continuation de la réplique de la personne B:

ἀρετῆς βέβαιαι δ' εἰσὶν αἱ κτήσεις μόνης.

Ce qui laisse peu de doute, c'est que le fr. 354 de *Créuse*, où quelqu'un assure que l'argent est la seule chose qui vaille en cette vie, est mis dans la bouche d'un personnage de basse condition, car il s'adresse à son interlocuteur: ἄναξ. Il est difficile de souscrire à l'opinion de Welcker[32] qui assigne ce fragment à Ion lui-même, tant nous sommes sous la suggestion de la figure de Ion d'Euripide, noble et candide adolescent; mais dans la pièce de Sophocle également ce héros éponyme des Ioniens ne saurait exprimer des sentiments aussi peu élevés:

... ἐμοὶ δ' οὐδεὶς δοκεῖ
εἶναι πένης ὢν ἄνοσος, ἀλλ' ἀεὶ νοσεῖν.

Il est parfaitement possible que deux fragments ἀδήλων qui profèrent l'opinion tout opposée proviennent de la réplique faisant part de la même tragédie: fr. 835:

γένοιτο κἂν ἄπλουτος ἐν τιμαῖς ἀνήρ

et surtout fr. 836:

οὐδὲν κακίων πτωχός, εἰ καλῶς φρονοῖ.

Il vaut mieux s'abstenir de conjectures quant au fr. 944 ἀδ., qui condamne la pauvreté jointe au vice, parce que nous ne sommes pas sûrs s'il est de Sophocle ou de Diphilos (voir Pearson); dans ce dernier cas, les *lemmata* ayant été interchangés, les vers:

πενία δὲ τοῖς ἔχουσιν οὐ σμικρὰ νόσος,
πενίας γὰρ οὐδείς ἐστι μείζων πολέμιος,

qu'il faudrait alors attribuer à Sophocle, rappelleraient par leur ton le fr. 354 que nous venons d'analyser.

Il y a encore une paire d' axiomes qui se contredisent: fr. 807 ἀδ.:

ζημίαν λαβεῖν ἄμεινόν ἐστιν ἢ κέρδος κακόν

---

[32] Welcker, *o. c.* p. 392.

sunt cuncta diis proclivia. Tum illud Homeri frequens:

θεοὶ δέ τε πάντα δύνανται

id est caelestes omnia possunt" — on est surpris, car certainement ces deux vers „abhorrent" complètement du vrai sens du fragment puisqu'ils parlent réellement des dieux et de leur toute-puissance, tandis que dans notre proverbe Zeus n'était qu'une expression figurée, ce qu'a parfaitement compris le parémiographe polonais du XVI siècle, Grégoire Cnapius (ou Knapski), qui le cite dans son recueil d'adages polonais[17] comme version ou source du proverbe „coup de dé de grand seigneur gagne toujours" („wielkiemu panu zawsze kostka dobrze padnie") avec attribution erronée à Eschyle; quoiqu'il y adjoint l'explication puisée évidemment dans Érasme, mais qui est en contradiction avec la version polonaise (dicebantur vero Iovis taxilli quando quis praefabatur iactui nomen Iovis, quod putabatur prosperum etc.). On peut se demander si peut-être ce n'est que secondairement que ce vers devint proverbe au sens figuré; pourtant il n'est pas vraisemblable qu'il ait eu dans le texte le sens littéral, c'est-à-dire se rapportant réellement à Zeus — le ton en serait par trop ironique. Il saute aux yeux que c'est une métaphore qui veut dire que les succès sont faciles à qui détient le pouvoir.

Il est question de dieux encore dans le fr. 946 ἀδ.:

οὐ γὰρ θέμις ζῆν πλὴν θεοῖς ἄνευ κακῶν.

C'est un lieu commun fréquemment répété. On pourrait, il est vrai, rappeler les paroles de Dionè dans l'*Iliade* V 382 sqq. qui énumère à Aphrodite blessée par Diomède toutes les peines qu'il arriva aux dieux d'endurer de la part des mortels. Mais, bien entendu, ce n'est pas sérieux — ils sont les μάκαρες tout de même, personne ne l'ignore. Que les dieux soient ou non, exempts de toute misère, il est incontestable que les mortels ne le sont pas — au contraire, ils sont voués à la souffrance et aux maux de toute sorte. Les réfléxions de Sophocle sur la condition humaine posent le problème souvent débattu, comme nous l'avons dit déjà, de son pessimisme. Schmid donne une liste de passages témoignant du pessimisme[18], plus particulièrement s'en occupe Opstelten qui y consacre un livre entier cité plus haut. Il divise les réfléxions pessimistes en catégories et les énumère passage par passage et fragment par fragment. De cette table synoptique (p. 124 sq.) il résulte qu'il y a environ 90 énoncés sur la corruption du monde, la fragilité du bonheur, la précarité de l'existence humaine, l'insignifiance de toutes les créatures etc. Cela a l'air très convaincant; mais malgré les apparences d'une grande acribie, primo: jusqu'à 26 articles des listes successives se répètent par deux fois, par exemple *Phil.* 177—179 figure sous (a) et sous (g), *Aj.* 150—163 sous (d) et sous (f) etc. Ensuite, nombre

---

[17] *Thesauri Polono-Latino-Graeci tomus III continens Adagia Polonica*, Cracoviae 1632, p. 817.

[18] Schmid, *o. c.* p. 464 n. 14, bien qu'il ne sût pas toujours éviter des contradictions, cf. *loc. cit.* et p. 465 sur le „Lebensüberdruss".

donc, la vie n'est pas dépourvue de sens ni de justice; ce que prouve, du reste, toute la tragédie.

Pour en finir avec le présumé pessimisme de notre poète, il faut citer la parole désespérée de *Phèdre*, fr. 681:

τὸ δ' εὐτυχοῦντα πάντ' ἀριθμῆσαι βροτῶν
οὐκ ἔστιν οὗτος ὅντιν' εὑρήσεις ἕνα[31].

Justement par sa forme hyperbolique elle s'avoue une irrationnelle éruption de douleur personnelle dans une situation peu commune. Rien ne nous autorise à l'attribuer à Sophocle, qui le premier, eût été l'exemple vivant du contraire! D'autant plus que le fr. 410 des *Mysiens* constate avec un sain réalisme:

ἄμοχθος δ' οὐδείς· ὁ δ' ἥκιστ'
ἔχων μακάρτατος.

Quant à l'inconstance de la prospérité, nous avons déjà dit qu'elle est un fait quotidien et qu'elle appelle également la conscience de son opposé — après la pluie le beau temps! Mais vu cette inconstance — que la richesse dans ces conditions réduise ou perde sa valeur — est-ce du pessimisme, cela? — Plutôt une pensée saine et raisonnable. Ainsi l'exprime le fr. 592 du *Térée*:

ἀλλὰ τῶν πολλῶν καλῶν
τίς χάρις, εἰ κακόβουλος
φροντὶς ἐκτρίψει τὸν εὐαίωνα πλοῦτον;

(quoique avec regret). Et surtout le fr. 106 d' *Alétès*; mais celui-ci demande une émendation. Le texte rapporté par Stobée est:

τίς ἄν ποτ' ὄλβον οὐ μέγαν θείη βροτῶν
ἢ σμικρὸν ἢ τῶν μηδαμοῦ τιμωμένων;
οὐ γάρ ποτ' αὐτῶν οὐδὲν ἐν ταὐτῷ μένει

où déjà ἄν est correction pour δή, οὐ conjecture de Pearson pour ἤ et τῶν ... τιμωμένων celle de Cobet pour τὸν ... τιμώμενον. Pearson a raison en soutenant que la leçon ἤ après ὄλβον est impossible, car si la richesse n'est ni une petite chose, ni une grande, ni une de rien du tout — qu'est-ce qu'elle est alors? Mais la correction οὐ n'améliore le texte en rien, car la tautologie reste: qui est-ce qui considérerait la richesse comme quelque chose de pas grand ou de petit etc.?, tandis que le sens postulé est: qui est-ce qui considérerait la richesse comme une grande chose? Elle est une petite chose ou une chose sans valeur à cause de sa précarité. Or, ce sens

---

[31] Le texte est certainement corrompu; je corrigerais avec Grotius:

τὸν δ' εὐτυχοῦντα πάντ' ἀριθμήσας βροτῶν,

mais en tout cas le sens général se laisse dégager sans difficulté.

Il y a bien, nous ne le nions pas, parmi les fragments un certain nombre qui insistent sur l'insignifiance et du peu de durée de la vie humaine, p. ex. le fr. 43 d'*Ajax le Locrien*:

ἄνθρωπός ἐστι πνεῦμα καὶ σκιὰ μόνον

ou le fr. 945 ἀδ.:

ὦ θνητὸν ἀνδρῶν καὶ ταλαίπωρον γένος,
ὡς οὐδέν ἐσμεν πλὴν σκιαῖς ἐοικότες,
βάρος περισσὸν γῆς ἀναστρωφώμενοι

ou encore le fr. 593 du *Térée*:

οὐ χρή ποτ' ἀνθρώποισιν μέγαν ὄλβον ἀποβλέψαι· τανυφλοίου γὰρ ἰσαμέριος
φύλλοις τις αἰγείρου βιοτὰν ἀποβάλλει.

Néanmoins ni la pensée elle-même, ni les métaphores ne sont propriété de Sophocle — il les a empruntées à Homère: c'est: ἐτώσιον ἄχθος ἀρούρης[30], c'est: οἵη περ φύλλων γενέη κτλ. Elles ne suffisent pourtant pas pour traiter Homère de pessimiste: ni même les paroles de Zeus *Il.* XVII 446 sq.:

οὐ μὲν γάρ τί πού ἐστιν ὀϊζυρώτερον ἀνδρός

ou celles d'Ulysse *Od.* XVIII 130 sq.:

οὐδὲν ἀκιδνότερον γαῖα τρέφει ἀνθρώποιο.

Et Eschyle, dont l'„optimisme tragique" n'a pas manqué d'être opposé au „pessimisme" de Sophocle, ne met-il pas dans la bouche de Cassandre (*Ag.* 1327 sq.) cette plainte:

ἰὼ βρότεια πράγματ'· εὐτυχοῦντα μὲν
σκιά τις ἂν τρέψειεν κτλ.

(sans parler du: σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωπος de Pindare). Ne faut-il pas tenir compte des paroles d'Athéna qui, lorsque Ulysse déclare presque en mêmes mots (*Ajax* v. 124 sq.):

ὁρῶ γὰρ ἡμᾶς οὐδὲν ὄντας ἄλλο πλὴν
εἴδωλ' ὅσοιπερ ζῶμεν ἢ κούφην σκιάν

tout en confirmant qu'un seul jour suffit pour changer le sort humain, ajoute:

... τοὺς δὲ σώφρονας
θεοὶ φιλοῦσιν καὶ στυγοῦσι τοὺς κακούς,

---

[30] Il est à remarquer en passant que Sophocle n'a pas fait attention au contresens qui en résulte: les *ombres* ne sauraient être un *fardeau* pour la terre!

où Pearson cite entre autres *Ant.* 312 sqq., *Ajax* 1349 exprimant les mêmes sentiments (l'on pourrait y ajouter les frs. 926 ἀδ. et 677 de *Phèdre*) et d'autre part le fr. 833 ἀδ.:

τὸ κέρδος ἡδὺ κἂν ἀπὸ ψευδῶν ἴῃ

(cf. aussi le fr. 28 des *Éthiopiens* et le fr. 352 de *Créuse* où la pensée peu louable est exprimée avec plus de circonspection: συγγνωστόν ...). On peut tenir pour certain qu'il était prononcé par un personnage destiné à être désapprouvé par le spectateur, à en juger par les textes similaires cités par Pearson: *El.* 21 οὐδὲν ῥῆμα σὺν κέρδει κακὸν dans le récit mensonger d'Oreste, ou *Phil.* 109 où c'est Ulysse qui persuade Néoptolème de la nécessité de la ruse. Du reste, cette dernière pièce nous démontre *luce clarius* ce que Sophocle pensait du mensonge même commis pour le bien public.

Peut-être la phrase la plus significative sous ce rapport nous est apportée par le fr. 931 ἀδ. qui semble exprimer la profonde conviction du poète:

ἦ δεινὸν ἄρ' ἦν, ἡνίκ' ἄν τις ἐσθλὸς ὢν
αὑτῷ συνειδῇ.

On aimerait se figurer ces mots dans la bouche d'un Socrate devant ses juges. C'est tout le contraire de l'attitude de l'époque archaïque, pour laquelle l'honnête conscience par elle-même ne suffit pas et la vertu pour avoir sa pleine valeur a besoin d'être reconnue par tous, d'être la πασιφανὴς ἀρετά.

Tout un groupe de fragments expriment l'idée qu'on a droit de considérer comme l'idée dominante de Sophocle, car ses tragédies conservées la proclament hautement: θνητὰ φρονεῖν, l'idée apollinienne. Le fr. 346 des *Colchidiennes* est concis et clair:

καλὸν φρονεῖν τὸν θνητὸν ἀνθρώποις ἴσα.

Plus explicite est le fr. 590 de *Térée*:

θνητὰ φρονεῖν χρὴ θνητὴν φύσιν
τοῦτο κατειδότες, ὡς οὐκ ἔστιν
πλὴν Διὸς οὐδεὶς τῶν μελλόντων
ταμίας ὅτι χρὴ τετελέσθαι.

Pearson a sans doute raison en attribuant ces lignes à l'épilogue du *Térée*; il le compare à celui d' *Ajax*, mais nous voyons encore plus de similitude dans celui des *Trachiniennes*: κοὐδὲν τούτων ὅτι μὴ Ζεύς. S'il en était ainsi, ces mots dans la bouche du choeur concluant toute la tragédie, destinés à être gravés dans l'esprit des spectateurs, avaient bien plus de solennité.

Un ton tout différent se fait entendre dans le fr. 524 de *Polyxène*, prononcé indubitablement par Agamemnon, dont les deux derniers vers sont:

πῶς δῆτ' ἔγωγ' ἂν θνητὸς ἐκ θνητῆς τε φὺς
Διὸς γενοίμην εὖ φρονῶν σοφώτερος[33].

[33] Pearson donne: φρονεῖν, n'osant pas, on ne sait trop pourquoi, admettre sa propre conjecture: φρονῶν, qui assure un texte parfaitement satisfaisant.

— —] μετὰ χεῖρας[12]. Auch Silen war wohl sehr zufrieden, dass er seinem Herrn, wenn er von seinem Spaziergang zurückkehrt, eine gute Beute anbieten werde. Hier bricht aber die Hypothesis ab. Es fehlen etwa 17 Zeilen des Textes. Das ist ein grosser Verlust. Denn wieviel des Inhalts des Dramas konnten diese Zeilen in sich bergen!

Wir sind aber in der glücklichen Lage, dass wir uns aufgrund besonders eines aus dem Satyrspiel erhaltenen Fragments vorstellen können, wie die Handlung sich im weiteren Verlauf entwickelte. Es scheint, dass in kurzer Zeit jemand — wir können nicht erraten, ob allein oder mit einem Gefolge — zum Lagerplatz Skirons gekommen ist und für die gefangenen Mädchen ein grosses Interesse zeigte. Silen war natürlich, ebenso wie im *Kyklops*, sofort bereit mit dem Ankömmling bzw. mit den Ankömmlingen, was wahrscheinlicher ist, ein Geschäft zu machen und ihnen die Dirnen für eine bestimmte Summe zu vermieten. Aus dieser Szene stammen wahrscheinlich die erwähnten Verse, die Pollux IX 75 überliefert hat:

καὶ τὰς μὲν ἄξηι, πῶλον ἢν δίδωις ἕνα,
τὰς δ' ἢν ξυνωρίδ'· αἳ δὲ κἀπὶ τεσσάρων
φοιτῶσιν ἵππων ἀργυρῶν· φιλοῦσι δὲ
τὸν ἐξ 'Αθηνῶν, παρθένους ὅταν φέρηι
πολλάς.

Das sind Worte Silens, die er an den Fremdling richtet. Um dieses Fragment richtig zu verstehen, müssen wir uns vergegenwärtigen — worauf auch Pollux hinweist — dass die Substantiva πῶλος, ἵππος und παρθένος Bezeichnungen für korinthische und attische Silbermünzen sind. In Korinth nannte man in der Umgangssprache ein Silberstück πῶλος oder ἵππος, weil auf ihm ein Pegasos, und in Athen hiess eine Silbermünze κόρη oder παρθένος, weil auf ihr das Bildnis der jungfräulichen Athena eingeprägt war. Der Text des Fragments lautet also in der Übersetzung folgendermassen: 'Diese kannst du für ein Füllen, d. h. für ein korinthisches Silberstück bekommen, diese da für ein Paar Silberstücke, und jene gehen für vier Silberstücke. Sie lieben aber den, der aus Athen mit vielen Jungfern, d. h. mit vielen athenischen Silberstücken kommt'. Man darf annehmen, dass der Handel nicht zustande gekommen ist, weil inzwischen, ähnlich wie Polyphem im *Kyklops*, Skiron von seinem Spaziergang zurückgekehrt ist und der Geschäftsmacherei Silens Einhalt gebot. Silen suchte natürlich, was ihm immer ganz geläufig ist, die Schuld an der Transaktion den Fremdlingen in die Schuhe zu schieben, indem er vorgab, dass die Fremdlinge trotz seines Widerstands die Mädchen gewaltsam an sich gerissen hätten.

---

[12] Ähnlich verhielten sich die Satyrn gegenüber den Nymphen im sophokleischen *Dionysiskos*. Vgl. meinen Aufsatz: *De Sophoclis Dionysisco*, Munera Philologica Ludovico Ćwikliński oblata, Posnaniae 1936, S. 84 ff.

Eos LIX 1971

EURIPIDES' „SKIRON" UND DER PROLOG DER LAMIA

Von

WIKTOR STEFFEN

Schon lange vor Euripides hatte die bildende Kunst in Athen das Abenteuer des von Trözen nach Athen wandernden Theseus mit dem Unhold Skiron zum Gegenstand von Darstellungen gemacht. Nach der antiken Sage, die uns besonders durch Apollodoros „Epitome" I 1, Plutarch *Theseus* 10 und Diodoros IV 59 zugänglich gemacht worden ist, hatte sich Skiron, ebenso wie Polyphem ein Sohn Poseidons, auf einer steilen Klippe an der Meeresküste festgesetzt, wo ein ganz schmaler Weg von Megara nach Athen führte. Hier lauerte er ununterbrochen auf vorüberziehende Wanderer und suchte sie dadurch zu umgarnen, dass er sie zunächst reichlich bewirtete, dann aber sich von ihnen in seiner Perversität die Füsse waschen liess, und, nachdem sie das getan hatten, stürzte er sie mit einem kräftigen Fusstritt in das Meer hinab, wo eine grosse Schildkröte ihrer wartete, um sie zu verzehren. Der Zufall hat es gewollt, dass auch Theseus auf seinem Weg von Trözen nach Athen an den „Skironischen Felsen"[1] vorüberziehen musste und von Skiron angehalten wurde. Theseus liess sich aber durch den Unhold nicht bewältigen, sondern stürzte ihn selbst vom Felsen in das Meer hinab und machte so ein Ende seinen Grausamkeiten, die er schon lange an harmlosen Wanderern ausübte.

Die Sage von Skirons Greueltaten wählte Euripides zum Thema seines Satyrspiels, dem er auch den Titel *Skiron* gab[2]. Die Komposition dieses Satyrspiels scheint in ihren Grundzügen eine grosse Ähnlichkeit mit dem Satyrspiel *Kyklops* gehabt zu haben, das bekanntlich als ein einziges griechisches Satyrspiel vollständig erhalten ist. Euripides hat freilich die alte Sage von Skiron in seinem Drama nicht genau wiederholt. Er musste gewisse Änderungen vornehmen, die meistens durch den Charakter des Satyrspiels bedingt waren. Die bedeutendste Änderung liegt darin, dass er anstatt Theseus seinen Freund Herakles als Bezwinger des Gewalttäters Skiron einführte. Das ist eine sonderbare Änderung, die man eigentlich einem attischen Dichter nicht zutrauen sollte. Denn dadurch wurde der Nationalheros Athens zugunsten des dorischen Nationalhelden in den Schatten gestellt. Diese Änderung mag Euripides vielleicht dem sizilischen Possendichter Epicharmos verdanken, der bekanntlich ein Stück *Skiron* auf die Bühne gebracht hatte und in sei-

---

[1] So heissen die Felsen bei Diodor IV 59 und Strabo IX, p. 270.

[2] In den antiken Quellen wird der Unhold bald Skiron bald Skeiron genannt.

ron rief Silen den Beschützer der Wanderer mit den Worten an: Ἑρμῆ, σὺ γὰρ δὴ [φροντίδ' ἐμπόρων] ἔχεις. Darauf folgte zweifellos, ebenso wie im *Kyklops*, eine Erklärung Silens, wie er mit seinen Kindern, den Satyrn, in die Gefangenschaft des Unholds geraten war, und welche Dienste er und seine Kinder ihm leisten müssen. Anschliessend machte Silen nähere Angaben über Skiron selbst, seine Lebensweise und sein grauenhaftes Vorgehen gegen friedliche Wanderer. Das können wir mit voller Sicherheit aus dem Anfang der Hypothesis entnehmen, wo es heisst: Skiron war der gefährlichste Wegelagerer. Er setzte sich auf einer steilen Klippe fest und bestritt seinen Lebensunterhalt durch Raub, obwohl er Poseidons Sohn war — Σκείρων τῶν κατειστ[— — — — δεῖμα ἐγενή]θη· πετρῶνα καταλαβ[ὼν παράκρημνον] ἀπὸ λῃστείας βίον εἶχ[εν καίπερ υἱὸς] Ποσειδῶνος ὤν[9]. Aber seit der Zeit, als er Silen und die Satyrn gefangen genommen hatte, übte er selbst sein Werk nicht aus, sondern entfernte sich von dem Eingang in den schmalen Weg und überliess die Menschenjagd Silen als seinem Vertreter. Das lesen wir ebenfalls in der Hypothesis: καὶ τὴ[ν τῶν στενῶν αὐ]τὸς ἔμβασιν οὐ θεωρῶν, [ἔχων δὲ πρόσκο]πον καὶ διάκονον τῆς ὕβ[ρεως Σιληνόν], ἐκείνωι μὲν ἐπέτρεψ[εν τὴν ὁδὸν φρου]ρεῖν, αὐτὸς δὲ ἐχωρίσθ[η[10]. Alles ging ähnlich zu wie im *Kyklops* des Euripides. Da ging Polyphem, nachdem er sich Silens und der Satyrn bemächtigt hatte, auf die Jagd und überliess die ganze Wirtschaft in seinem Hof Silen und den Satyrn. Wir können uns gut vorstellen, dass Silen, ebenso wie im *Kyklops*, die ihm von Skiron auferlegte Aufgabe pflichtgetreu erfüllte und, um seinem Herrn eine reiche Beute zu verschaffen, die Satyrn als seine Helfer in die nächste Umgebung aussandte, damit sie möglichst viele Gefangene brächten, die er dann seinem Herrn zustellen könnte.

Das alles wurde von Silen im Prolog gesagt. Nach dem Prolog zogen die Satyrn freudig auf die Bühne ein. Anstatt erwünschter Handelsleute mit möglichst vieler Ware führten sie eine Anzahl korinthischer Dirnen herbei, die sie auf dem Weg nach Athen erhascht haben. Das besagt ein weiterer Satz der Hypothesis, der leider nicht vollständig erhalten ist, aber sich ziemlich sicher ergänzen lässt: ἔπειτα δ' εἰς τὴν] ἐρημίαν σάτυ[ρ]οι εἰσκ[ωμάσαντες μετὰ] ἑταιρῶν θη[λείων, αἳ ἐλήφ]θησαν ὑπὸ τ[ῆς προβάσεως τοῦ ὄρους ...[11] Nun begann ein lustiges Spiel auf der Bühne mit den Dirnen. Die Satyrn neckten sie auf alle mögliche Art, sie küssten sie und umarmten. In der trümmerhaften Hypothesis lesen wir noch die Worte: ἔχοντ[ες

---

[9] Die Ergänzungen stammen von mir. Mit κατειστ wusste ich nichts anzufangen. Stand da etwa κατειστρεχόντων?

[10] Die Ergänzungen nach C. Austin.

[11] Die Ergänzungen bis μετὰ ἑταιρῶν nach C. Austin, der Rest der Ergänzungen stammt von mir. Θηλείων neben ἑταιρῶν darf kein Befremden erregen. Der Verfasser der Inhaltsangabe hat dieses Adjektiv absichtlich hergesetzt, um eventuelles Missverständnis zu vermeiden, da ETAIPΩN nach antiker Schreibart mit keinem Akzent versehen war und sowohl als ἑταίρων als auch ἑταιρῶν gelesen werden konnte. Vgl. übrigens Eur. *Or.* 1205: ἐν γυναιξὶ θηλείαις u. a.

In der Amherst-Hypothesis haben sich die ersten Hälften von fünf aus dem Prolog des Dramas stammenden Versen erhalten. Eine Vershälfte lautet: ἅπαντα δ' αὐτή. Das lässt uns vermuten, dass der Prolog von einer Frau gesprochen wurde. Das spricht wiederum gegen eine Verknüpfung der Amherst-Hypothesis mit dem euripideischen *Skiron*. Denn aus unseren Betrachtungen hat es sich ergeben, dass im *Skiron* Silen der Prologsprecher war. Anderseits ist uns bekannt, dass in einem verlorenen Drama des Euripides die lybische Sibylle Lamia als Prologsprecherin aufgetreten war. Wir kennen die Anfangsverse dieses Prologs. Sie Lauten:

τίς τοὐμὸν ὄνομα τοὐπονείδιστον βροτοῖς
οὐκ οἶδε Λαμίας τῆς Λιβυστικῆς γένος;[18]

Ich übersetze die Verse:

Wer kennt wohl meinen schon verruf'nen Namen nicht,
Der Lamia, die von Libyen her führt ihr Geschlecht?

Diese Verse wurden wegen der libyschen Herkunft Lamias schon vor Jahren von Wilamowitz[19] dem euripideischen *Busiris* zugewiesen, in dem bekanntlich der legendäre, grausame Tyrann von Ägypten die Hauptrolle spielte, der alle Fremdlinge, die sein Land besuchten, mordete und auf dem Altar des Zeus opferte. Glücklicherweise befindet sich unter den im Jahre 1962 veröffentlichten Hypotheseisfragmenten aus Oxyrhynchos auch ein kleiner Pypyrusfetzen, der ganz kleine Reste der Überschrift einer euripideischen Hypothesis enthält. Wie ersichtlich, handelt es sich um Reste der Hypothesis jenes Dramas, in dem Lamia als Prologsprecherin aufgetreten war. Denn wir finden auf dem Papyrusfetzen Reste des bekannten Verses der Lamia τίς τοὐμὸν ὄνομα τοὐπονείδιστον βροτοῖς. Der Titel des Dramas ist auf dem Papyrusfetzen nicht erhalten. Aber die auf ihn sich beziehenden Worte ὧν ἀρχή deuten m. E. darauf hin, dass das Drama einen im Plural ausgedrückten Titel hatte. In diesem Falle wäre Wilamowitzens Vermutung, dass die Lamia im *Busiris* als Prologsprecherin aufgetreten wäre, hinfällig. Dieser Ansicht ist auch Turner[20]. Aber Snell[21] und Austin[22] fanden einen Ausweg, um die Hypothese von Wilamowitz aufrechtzuerhalten. Sie rekonstruierten die Überschrift der Hypothesis im Papyrus von Oxyrhynchos folgendermassen:

Βούσιρις σάτυροι,] ὧν ἀρχή·
τίς τοὐμὸν ὄνομα τοὐπ]ονείδιστ[ον βροτοῖς.

Das zwingt uns zur Überprüfung der Zitierungsart griechischer Dramentitel und der Formel, mit der der erste Vers des Dramas jeweils in den antiken Inhaltsangaben angeführt wird.

[18] *Nauck*², Fr. 922.
[19] Hermes LIV 1919, S. 51, 1.
[20] Turner, *o. c.* S. 5 f.
[21] B. Snell, *Supplementum ad „A. Nauck, Tragicorum Graecorum Fragmenta"*, Hildesheim 1964, S. 7.
[22] Austin, *o. c.* S. 90.

zu, E. G. Turner[8] meint, der Sprecher könnte vielleicht Silen sein, aber beide, sowohl Mette als auch Turner, betrachten Hermes, dem die Anrede gilt, als den Gesprächspartner des Prologsprechers.

Wir wollen uns zuerst der ersten Frage zuwenden und die Möglichkeit der Teilnahme des Hermes an der Aktion des Dramas erwägen. Wir besitzen im ganzen 18 Dramen von Euripides, 17 Tragödien und ein Satyrspiel. Es ist für Euripides charakteristisch, dass alle seine Dramen, ausser der *Iphigenie in Aulis*, mit einer ziemlich langen Prologrede beginnen. Der Sprecher des Prologs steht immer allein auf der Bühne, er hat keinen Gesprächspartner. Dieser erscheint immer erst nach dem Ausklang des Prologs. Der Prolog spielt in den Dramen des Euripides eine besondere Rolle. Er dient nur der Exposition der Fabel und greift in die Handlung des Dramas nicht hinein. Sein einziges Ziel ist, das Publikum mit der Situation und den Grundlagen des Geschehens vertraut zu machen. Darum wendet sich der Prologsprecher niemals an eine Person, die an der Handlung teilnehmen wird. Und wenn er sich einer Anrede bedient, dann gilt sie immer der Heimaterde, der Heimatstadt oder einer Gottheit, mit der er sich irgendwie verbunden fühlt, die aber keineswegs eine direkte Beziehung zur augenblicklichen Handlung hat und auch in sie nicht eingreift. So ist es z. B. in den *Phönizierinnen*. Da wendet sich Iokaste in ihrem Prolog mit einem Seufzer an den hell leuchtenden Helios, der einen unglücklichen Strahl über Theben herableuchten liess, als Kadmos zuerst das Land betrat. In den *Schutzflehenden* wendet sich Aithra an Demeter, die Schirmherrin von Eleusis, sie möge ihrem Sohn Theseus Glück und Segen verleihen und auch Athen und ihr Heimatland Argos in Schutz nehmen. Im *Kyklops* beschwert sich Silen in seinem Prolog vor Dionysos, dass er wegen ihm nur Kummer und Sorgen zu tragen habe. Es sind lauter Gottheiten, die in den Prologen angerufen werden, aber nicht zu den agierenden Personen gehören. So war es offensichtlich auch im *Skiron*. Hermes wurde als schützender Gott der Wanderer angerufen, aber er spielte keine Rolle im Drama. Die Vermutung Mettes und Turners, Hermes sei im Satyrspiel *Skiron* als Gesprächspartner des Prologsprechers aufgetreten, ist also irreführend und hat keine sicheren Grundlagen.

Wir kommen jetzt zu der zweiten Frage. Ist der Sprecher des Prologs Skiron oder Silen gewesen? Die Entscheidung ist nicht schwer. Denn wie könnte Skiron gleich am Anfang des Satyrspiels von sich behaupten, dass er sich auf einer Felsenklippe festgesetzt habe und auf vorüberziehende Wanderer lauere, um sie zuerst zu berauben, zu misshandeln und dann ins Meer zu stürzen? Wir haben es vielmehr mit derselben Situation zu tun, wie sie uns aus dem euripideischen *Kyklops* bekannt ist. Wie da, so sprach auch hier den Prolog Silen. Im *Kyklops* wandte er sich in seiner Anrede an seinen Schirmherrn Dionysos mit den Worten: Ὦ Βρόμιε, διὰ σὲ μυρίους ἔχω πόνους — 'Ach, Bromios, mit dir habe ich ewigen Kummer'! Im *Ski-*

[8] E. G. Turner, *Euripidean Hypotheses in a New Papyrus*, Proceedings of the IX International Congress of Papyrology, Oslo 1958, S. 17.

Bei den Grammatikern und Philologen war eine solche Bezeichnung des Satyrspiels nicht zulässig. Wir dürfen also die von Snell und Austin vorgeschlagenen Ergänzungen der Überschrift der Hypotheseis [Βούσιρις σάτυροι] und Σκείρων [σάτυροι] nicht billigen. Wenn der antike Verfasser der Inhaltsangaben die beiden Spiele als Satyrspiele hätte bezeichnen wollen, dann hätte er nicht Βούσιρις σάτυροι und Σκείρων σάτυροι, sondern vielmehr Βούσιρις σατυρικός und Σκείρων σατυρικός geschrieben. Demzufolge darf man das Fragment der Hypothesis, das den Anfangsvers des Prologs der Lamia mit der Formel ὧν ἀρχή anführt, nicht mit dem Titel *Busiris* verbinden. Vor ὧν ἀρχή muss unbedingt ein im Plural ausgedrückter Titel gestanden haben, den wir leider bisher nicht kennen. Ist es vielleicht der Titel Θερισταί gewesen? Aber dieses Satyrspiel ist sehr früh verlorengegangen[23] und es bestehen Zweifel, ob es noch irgendein alexandrinischer Grammatiker gekannt hat und Verse aus seinem Prolog anführen konnte. Da wir aber festgestellt haben, dass die Reste der Inhaltsangabe im Amherst-Papyrus sich auf jenes Drama beziehen, in dem Lamia als Prologsprecherin auftrat, dürfen wir sie auch nicht auf das Satyrspiel *Skiron* beziehen, weil auch nach diesem Titel die Formel ὧν ἀρχή nicht auftreten konnte, die den ersten Vers des Lamia-Prologs einführt.

Ich fasse nun die Ergebnisse unserer Betrachtung kurz zusammen. Aufgrund der neuen Fragmente der Hypothesis des *Skiron*, die uns durch den Papyrus 2455 aus Oxyrhynchos bekannt geworden sind, ist es gelungen, den Inhalt des Satyrspiels *Skiron* in groben Umrissen zu rekonstruieren. Der Aufbau dieses Satyrspiels war sehr ähnlich dem Aufbau des euripideischen *Kyklops*. Silen sprach den Prolog, in dem er erklärte, wie er und die Satyrn in die Gefangenschaft des Unholds geraten waren und welche Dienste sie dem gefährlichen Wegelagerer leisten mussten. Die Satyrn, die im Auftrag des Unholds mit Silen vorüberziehende Wanderer festnehmen und dann ihm selbst ausliefern sollten, führten anstatt gewöhnlicher Wanderer korinthische Dirnen herbei, die Silen zufälligen Ankömmlingen vermieten wollte. Der Handel kam jedoch nicht zustande, weil inzwischen Skiron nach kurzer Abwesenheit in sein Lager zurückgekehrt ist und das Abführen der Dirnen nicht ermöglichte, sondern die Ankömmlinge umzubringen gedachte. Dann ist aber unverhofft Herakles erschienen, der sich von Skiron nicht bewältigen liess, sondern ihn selbst vernichtete. So wurden sowohl die Ankömmlinge als auch die Satyrn von dem Unhold befreit und konnten ihres Weges weitergehen. Das Fragment, das im Pap. Amherst erhalten ist, und fast von allen Forschern auf das Satyrspiel *Skiron* bezogen wurde, hat mit diesem Spiel nichts gemeinsames. Es bezieht sich auf ein uns unbekanntes Drama, in dem Lamia als Prologsprecherin aufgetreten war. Es kann nur ein Drama gewesen sein, dessen Titel eine plurale Form hatte, wie etwa Θερισταί.

Poznań

---

[23] In der Hypothesis der *Medea* des Grammatikers Aristophanes wird vom Satyrspiel Θερισταί ausdrücklich gesagt: οὐ σώζεται.

est pas moins saisissante sous la plume du poète qui a su créer Déjanire et Tecmessa (d'autant plus que le mode de vengeance choisi par la héroïne est le même que chez Euripide). Les autres sentences concernant les femmes sont banales: serment de femme, allez l'écrire sur l' eau (fr. 811 ἀδ.); rien de meilleur au monde qu'une bonne épouse, rien de pire qu'une mauvaise (fr. 682 de *Phèdre*, vieil adage d'Hésiode); mais quelle maison pourrait s'épanouir sinon par l'oeuvre d'une femme accomplie (fr. 942 ἀδ.) etc. En général, les banalités constituent, chose naturelle, une part considerable des réfléxions de Sophocle, par exemple: les parents ne doivent pas céder en tout aux enfants (fr. 936 ἀδ.); il sied de se conformer aux lois du pays où on se trouve (fr. 937 ἀδ.); ce n'est que par de grands et dangereux exploits que l'on gagne une grande gloire (fr. 938 ἀδ.); la richesse procure amis et honneurs (fr. 88 des *Aléades*); les larmes ne feront pas revivre les morts (fr. 557 des *Scyriens*) etc. etc.

Que résulte-t-il donc de ce coup d'oeil sommaire? Il semble — à part les digressions que l'on veuille bien excuser — que nous avons contribué à mettre en doute la thèse de certains savants (surtout Opstelten) sur le pessimisme prononcé de Sophocle, en nous basant surtout sur le fait qui semble ressortir des analyses ci-dessus que les sentences et les réfléxions du poète ne réflètent pas nécessairement ses propres idées, mais celles de ses personnages respectifs.

Toruń

Eos LIX 1971

THE ROLE OF SCENIC ACCESSORIES IN THE COMEDIES OF MENANDER

Part II

By

SYLWESTER DWORACKI

„THE RAPE OF THE RINGLETS" (ΠΕΡΙΚΕΙΡΟΜΕΝΗ)

About half of this comedy's text was preserved, allowing an accurate enough reconstruction of its course as well as an indication as to the role of accessories appearing in the text. We are informed in the prologue by a fictitious divinity that once upon a time a certain woman gave birth to twins: a boy by the name Moschion and a girl called Glykera, dying in the process however. Pataikos the grief stricken father receiving at this time the news of the sinking of the ship with which he carried a living, ordered that the twins be abandoned, giving them some objects by which they can be recognised[1]. A poor woman found the infants, and brought up the girl while she gave the boy to a richer woman living in the vicinity. Several years later the foster mother of the girl fell upon still harder times saving her foster daughter by giving her to a soldier Polemon who was in love with her[2]. Shortly afterward the old woman died. But before her death she revealed that there was mystery surrounding the girls' origin to her by showing the latter some pieces of rag (the σπάργανα of line 15) in which she had found her. She also disclosed on the girl's behalf the up to this time unknown to her fact that her brother Moschion was living in the vicinity. The soldier who was in love with Glykera bought the house in which she had lived with her foster mother. At the same time Moschion had fallen in love with Glykera, not knowing that she was his sister. One time he kissed her affectionately. She did not refuse since she was displaying her affection toward her brother. A witness to this was the soldier who was just arriving upon the scene. In a flush of insane rage he cut off his beloved's magnificent locks. The divinity in her ending of the prologue nevertheless assures everyone that everything will turn out well in the end. There is happy ending of the comedy, crowned with the marriage of Glykera to the soldier Polemon. There undoubtably also must have been a recognition between the children who were formerly abandoned by their father. And although the prologue does

---

[1] Mention of the father's conduct had to be made in the lost part of the prologue; compare line 378 ff.

[2] In the preserved text we encounter the personage of a soldier which is readily introduced into Menander's comedies (Quint. *Inst. orat.* X 1, 69).

makers with the words: λόγχας ἔχοντες (line 277), indicate this. Both the spears and the shields remembered by Sosias earlier do not play a greater role in the comedy and are really rather normal theatrical props in this situation.

The attempt at recapturing Polemon's beloved by force did not succeed or rather thanks to the initiative of Pataikos in adjusting the quarrel. He explains to the hot-tempered soldier that he will not gain anything by force because Glykera is a free born woman and on top of this she is not his wife yet. Polemon, persuaded by these arguments asks Pataikos to use his influence to win the girl over to him again. In a sudden outpouring of feeling he remembers her magnificent attire (the κόσμος of line 266 and the ἐνδύματα of line 269) and he repeatedly requests that Pataikos go to his home with him and look it over with his own eyes. After this conversation both go into Polemon's house and Moschion appears on the stage in a longer monologue, only partially preserved. Further action takes place with the participation of Glykera, Pataikos and Doris the domestic. It is possible to assume[3] from the dialogue which was held that Pataikos fulfilling his promise to Polemon went to Myrrhine's house and attempted to induce Glykera to come back. The girl has no intention of returning however and on the other hand wants to recover through Pataikos the γνωρίσματα (of line 319) from the soldier's house, those which she has received from her parents at some time during the past. After homming and hawing Pataikos does agree to fulfill this request and orders the calling of the servant whom Glykera has instructed to guard the objects which she has received from her parents. This servant appears, to be accurate with tears in her eyes and Glykera not thinking about the reason for her tears orders her to bring an embroidered gown: ξυστίδ'][4] ... τὴν τὰ ποικίλα / ἔχουσαν of line 333 f.

In the absence of several lines in the text which follows Pataikos according to the speculation of Koerte unexpectedly took out this garment which he looks over with great care together with Glykera as far as we may deduce from the text which follows. He took it in all likelihood from Polemon's house when they were looking over his beloved's dress. Pataikos notices a figure of a goat or ox and some other type of animal on the gown[5]. Glykera corrects him saying that it is not a goat but merely a deer. In turn he informs her that this is the embroidery of his infortunate wife. A series of questions and answers mutually exchanged for the dispersal of any eventual doubts of what obviously is already a fact, that Glykera is the daughter of Pataikos, whom the girl will soon call father, is yet to come. Next she mentions the remaining objects left by the children at the time of their abandonment to wit some necklace (the δέραια of line 385) some sort sert of a decoration set in stones (the διάλιθος κόσμος of line 385 f.), a belt (the ζώνη of line 390) with the likeness

---

[3] Compare Koerte, *Menandri quae supersunt*, pars prior, Lipsiae 1957, p. XXXIII.

[4] A valid reconstruction of Koerte, *o. c.*

[5] In the *Supplices* of Aeschylus (line 231) Orestes shows Electra a gown containing the figures of animals which has been embroidered by Electra and which serves as a clue to this identity.

ward accompanied by his daughter, whom he as father will give to Polemon as a wife.

The motif of the sacrifice feast repeated in every comedy was treated very marginally here and is more of a formal complement to the introduced events. It is different in the comedies which refer to this motif earlier and render it as one of the points of greater interest as in the *Misanthrope* or *Samia* for instance. Obviously this has a real influence on the number of accessories cited on this occasion, which in *The Rape of the Ringlets* are represented only by a sacrificial basket and a wreath.

„THE WOMAN FROM SAMOS" (ΣΑΜΙΑ)

Owing to the papyrus discovery, from which Δύσκολος came, the presently available text of the comedy *The Woman from Samos* (Σαμία) contains 737 lines[6].

Discussing the role of accessories in this comedy, it must be stressed at the very beginning, that there is no object among them that would be a factor contributing to the development of the action. Most accessories, however, are connected with the preparations to a wedding ceremony and a feast, the motif of the feast being exceptionally well developed. Feast in Menander's comedies most often pertains to nuptials and if the descriptions of feast or the preparations are shifted towards the end of a comedy, it means that the compositional role of feast is minor and serves as a signal of the end of a performance. If, however, a motif of this kind appears earlier, it becomes a starting point to unexpected happenings, which distract our attention from the ceremony itself and temporarily prevent its conclusion. The accessories composed within thus conceived feast motif emphasize, on the one hand, its realism and force us to notice more clearly the difficulties accompanying it, on the other.

The action of the comedy takes place in Athens. The stage shows the houses of Demeas and Nikeratos. In rich Demeas' house the following persons live: his adopted son Moschion, a hetaera Chrysis or the woman from Samos, Demeas' wife and Parmenon the slave. Poor Nikeratos lives with his wife and daughter Plangon. Moschion is in love with Plangon and has a child with her. To conceal the affair from their fathers, who are fortunately abroad, they place the baby under the care of Chrysis, who had also had a child begotten by Demeas. Chrysis' baby died when its father was abroad. Moschion has promised to marry the neighbour's daughter as soon as his father comes back. Learning, however, that Demeas and Nikeratos are already in the town he loses his nerve. Moschion's passive attitude and his putting off the wedding begin to irritate Parmenon who would like the feast to take place at last, so that one could: θύειν, στεφανοῦσθαι, σησαμῆν / κόπτειν (line 74 f.). Parmenon's words are the first hint at a wedding feast, from the point of view of the preparations to it. Although the slave speaks rather generally about certain

[6] *Menandri Aspis et Samia*, ed. C. Austin, Berlin 1969. The previous text edited by Koerte contained 341 lines.

Wenn es sich um Tragödientitel handelt, wird immer der ursprüngliche, und nicht der von Grammatikern erweiterte Titel angegeben, und von ihm hängt immer im Genus und Numerus die Anführungsformel des ersten Verses des Dramas ab. Die Überschriften der Inhaltsangaben lauten also im Oxyrhynchus Papyrus 2455 folgendermassen: Μήδεια, ἧς ἀρχ[ή], Σκύριοι, ὧν ἀρχή, [Τή]μενος, οὗ ἀρχή, Φοῖνιξ, [ο]ὗ ἀρ[χ]ή, Φρῖ[ξ]ος πρῶτος, οὗ ἀρχή, Φρῖξος δεύ[τ]ερ[ος,] οὗ ἀρχή, Χ[ρύσ]ιπ[πος, οὗ] ἀρχή. Auch im Oxyrhynchus Papyrus 2457 heisst es Αἴολος, οὗ [ἀρ]χή. Was die Satyrspiele anbetrifft, haben wir leider keine vollständig erhaltene Überschrift ihrer Inhaltsangaben. Von den Überschriften der euripideischen Satyrspiele *Sisyphos* und *Syleus* sind im Papyrus von Oxyrhynchos überhaupt keine Spuren geblieben. Beim *Skiron* hat sich nur der Titel erhalten. Die Einführungsformel des ersten Verses ist verlorengegangen. Von dem unbekannten Drama, in dem Lamia als Prologsprecherin auftrat, blieb auf dem Papyrus nur die Anführungsformel des ersten Verses, der Titel des Dramas hat sich nicht erhalten. Bei diesem Tatbestand können wir vorerst nicht entscheiden, ob der Grammatiker, der die Inhaltsangaben der euripideischen Dramen anfertigte, bei Satyrspielen nur den einfachen Titel nannte, oder durch ein besonderes Attribut zugleich den Charakter des Dramas angab. Um in dieser Hinsicht ein klares Urteil zu erreichen, müssen wir zuerst erwägen, auf welche Art die griechischen Grammatiker Satyrspiele überhaupt zitierten.

Es unterliegt keinem Zweifel, dass die griechischen Tragiker den Satyrspielen einfache Titel gaben ohne irgendwie hinzuweisen, dass es sich um Satyrspiele handelte. Den Charakter des Spiels erkannten die Zuschauer sogleich am Anfang der Aufführung. Da war keine nähere Bezeichnung des Spiels nötig. Erst bei der Besprechung und Bearbeitung der Dramen unterschieden alexandrinische Grammatiker und Philologen Satyrspiele von Tragödien durch besondere Zusätze, die sie den ursprünglichen Titeln anhängten. Das Satyrspiel bezeichneten sie gewöhnlich so, dass sie zum Titel das Adiectivum σατυρικός bzw. σατυρική oder das Substantivum σάτυροι hinzufügten. Das Adiectivum σατυρικός fügten sie Titeln hinzu, die eine singulare Form hatten, das Substantivum σάτυροι den Titeln, die eine plurale Form hatten. Sie schrieben also: Πρωτεὺς σατυρικός, Διονυσίσκος σατυρικός, Κίρκη σατυρική, Κρίσις σατυρική usw., aber Κήρυκες σάτυροι, Ἰχνευταὶ σάτυροι, Θερισταὶ σάτυροι usw., wenn sie ein Satyrspiel bezeichnen wollten.

Ich habe die Zitierungsart der Satyrspiele bei den Grammatikern und anderen griechischen Schriftstellern genau untersucht, um in dieser Hinsicht ein klares Bild zu gewinnen. Es hat sich herausgestellt, dass die griechischen Schriftsteller, wenn sie überhaupt ein Satyrspiel als ein solches bezeichnen wollen, zum pluralen Titel durchweg das Substantivum σάτυροι hinzufügen, zum singularen Titel setzen sie fast ausnahmslos das Adiectivum σατυρικός hinzu. Wir finden dieses Adiectivum bei singularen Titeln im ganzen in 45 Fällen. Von dieser Regel gibt es nur 4 Ausnahmen, und zwar bei späteren Schriftstellern, Strabo, Philodemos und Galen, wo neben singularen Titeln die Bezeichnung σάτυροι steht, also Σαλμωνεὺς σάτυροι (zweimal bei Galen), Ὀμφάλη σάτυροι (einmal bei Strabo), und Ἶρις σάτυροι (einmal bei Philodemos).

Nun drohte den Fremdlingen seitens Skiron die Strafe für ihre angebliche Gewalttätigkeit. Er hätte sie gewiss vernichtet, wenn nicht inzwischen — wie es im Fragment, das zum Schluss der Hypothesis gehört, heisst — Herakles eingetroffen wäre, der selbst von Skiron misshandelt (ἐπιφαν[εὶ]ς δ' Ἡρα[κλῆς ἐν τῶι τόπωι καὶ κ]ακ[ούμ]ενος ὑπ' [αὐ]τοῦ)[13] Abrechnung mit ihm hielt und seiner Grausamkeit ein Ende machte. Dadurch wurden die Fremdlinge, unter denen sich vielleicht auch Theseus befand, von der ihnen drohenden Gefahr befreit, und auch Silen und die Satyrn erlangten ihre Freiheit wieder.

Wir haben gesehen, dass der Aufbau des Satyrspiels *Skiron* dem Aufbau des Satyrspiels *Kyklops* sehr ähnlich gewesen ist. Das ist nicht verwunderlich, denn in beiden Satyrspielen handelte es sich schliesslich um die Bestrafung eines Unholds oder Gewalttäters, der sich an unschuldigen Menschen versündigte. Der Unterschied konnte nur darin bestehen, welche Rolle Silen und den Satyrn im Drama zugeteilt wurde. Denn ihr drolliges Verhalten und ihre Grosstuerei brachte immer in das Satyrspiel lebhafte und witzige Szenen hinein, die beim Publikum ein freudiges Lachen erregten.

Im Zusammenhang mit der Rekonstruktion des Satyrspiels *Skiron* haben wir noch eine andere Frage zu beantworten. Wir kennen schon seit dem Jahre 1901 ein anderes Hypothesisfragment — es ist veröffentlicht im Papyrus Amherst II 17[14] — das man auf Euripides' *Skiron* bezogen hatte, und zwar deswegen, weil in diesem Fragment die Wendung κακοὺς κολάζειν den Anfang eines aus dem Prolog eines Dramas zitierten Verses bildet und genau einem Fragment aus dem euripideischen *Skiron* entspricht, welches lautet: ἔστι τοι καλὸν κακοὺς κολάζειν[15]. Diese Hypothesis war, wie aus ihrem Fragment ersichtlich ist, viel ausführlicher, als die Hypothesis, deren Reste auf dem Papyrus von Oxyrhynchos erhalten sind. Ausserdem enthielt sie auch etliche aus dem betreffenden Drama angeführte Verse, was in den Hypotheseis des Papyrus von Oxyrhynchos nicht der Fall ist. Im Jahre 1955 hat schon G. Zuntz darauf hingewiesen, dass die wiederkehrende Wendung κακοὺς κολάζειν im Hypothesisfragment von Amherst II 17 und im Fragment des *Skiron* keinen genügenden Grund gibt, die Hypothesisfragmente des Papyrus von Amherst auf den euripideischen *Skiron* zu beziehen, weil dieselbe Wendung auch in anderen Dramen des Euripides wiederkehrt[16]. Es scheine also eine sehr geläufige Wendung gewesen zu sein, die auch in anderen verlorenen Dramen des Dichters gestanden haben könnte. Trotz dieses zurückhaltenden Urteils von Zuntz gegenüber dieser Frage versuchte Mette noch im Jahre 1964 durch fantastische Konjekturen die Amherst-Hypothesis für den euripideischen Skiron zu retten[17]. Ich stehe durchaus auf dem Standpunkt von Zuntz und glaube an keinen Zusammenhang des Amherst--Papyrus mit dem *Skiron* des Euripides.

---

[13] ἐπιφανεὶς δ' Ἡρακλῆς ergänzt von Turner, der Rest von mir.

[14] Jetzt zugänglich bei Austin, *o. c.* S. 95.

[15] Stob. *Flor.* 46, 10.

[16] G. Zuntz, *The political plays of Euripides*, Manchester 1955, S. 134, 3.

[17] *O. c.* S. 71 f.

not clearly speak about the manner in which this recognition is accomplished, it does however give a certain indicator in this direction which must be sought in the odds and ends of the garments abandoned along with the children which are generally called σπάργανα.

Sosias a servant of Polemon appears on the scene after the prologue. Referring to the recent cutting off of Glykera's locks he informs us that his master is now crying because of his hot-headedness and because he wants to get some information about the girl, he sent him with this in mind to her house. However, in order that Glykera would not guess the reason for this visit he has ordered him to bring a coat (the ἱμάτιον of line 59). Sosias does go into the house, but it is uncertain what observations he did make for there is a gap of about seventy lines at this point. The subsequent text preserved from the second act begins with a longer conversation between Moschion and Daos his slave after which Sosias appears on the scene again, this time under the pretext of taking a military cloak (the χλαμύς of line 164) and the sword (the σπάθη of line 165) from the house. Sosias does not find Glykera at home therefore he tries to find her at Myrrhine's house which is nearly but in which Daos the slave hinders him. This leads to a sharp exchange of opinions. Polemon's servant threatens to call for the well armed companions of his master (the οἱ παῖδες οἱ τὰ πελτί(α) of line 202) who will take the house by storm. But that threat does not evoke any deeper impression as far as Daos is concerned for he hurls some curse words in reply. He reacts in the same way to the next threat of Sosias about using a spear (σάρισα — of line 206). Doris Glykera's domestic now breaks into the conversation and tries ineffectively to talk Sosias out of his plan of procuring the girl by force. At this point there is a break in the continuity of the text of about 60 lines and it is continued in the next act in which Polemon is about to storm Myrrhine's house.

Both cloaks, civilian and military as well as Polemon's sword play the role of a pretext under which Sosias, as he himself confesses, is supposed to gather information about his master's beloved. Thus the crystal clear presentation of the matter settles the role of the items that have been collected and focuses attention above all on the effects like the double appearance of Sosias may have on the comedy. As was related before he does not find Glykera on his second visit and thinks that she will be found at Myrrhine's house. His futile attempt to gain entrance to the house demands that the servant calls for the help of Polemon himself. In the critical moment of the assault the interference of Pataikos is brought about as he curbs the soldier who is acting rashly. Next he finds himself in his house where he recognizes the remainder of the clothes abandoned together with the children and this fact makes up his mind about their early recovery.

Sosias in his violent scene with Daos threatens the slave with the use of a Macedonian spear from which it does not follow that he actually did have one with him at that moment. He appears with it to be sure on the beginning of the next act together with Polemon and his soldiers. The words of Moschion who labels the trouble-

of a choir of young maidens, a small cloak (the χλανίδιον of line 392) as well as a gold headband (the μίτρα of line 393). Nevertheless she cannot show them to her father because they were alloted to her brother. Moschion listens to the whole conversation this time and finds out from the same that in the persons of Pataikos and Glykera he has before himself a father and a sister. In the place in which he goes over to Pataikos and introduces himself to the latter as a son, the text is again fragmented with a gap of about 100 to 200 lines.

The crowning point of the vividly portrayed action is supposed to be the marriage of Polemon and Glykera. On the other hand its culminating point is undoubtably the recognition scene standard in Menander's comedies even in the composition of the *Court of Arbitration*. As in that comedy just one object initially contributes to recognition, in this case the remains of a magnificent gown the name of which reconstructs itself as ξυστίς, although there are five objects also remaining which have a designated role to perform. To meet the requirements of a standard recognitive symbol this gown has a characteristic trait in the form of some embroidery embroidered by the hand of Pataikos' dead wife (analogous to the distinctive symbols on Charisios' ring) which makes recognition considerably easier and makes it entirely certain. This instance effects, in the same way as in the cited comedy, that Pataikos himself actually recognised the dress. Faced with this he will now look for an occasion to fully clear up the matter. And from this point of view the poet constructs the action which is to come. Possibly in order to insert into the matter emotion of the highest order he has the absence of the most important object stated. The matter all the more effectively brought off since the audience can be startled by his clandestine disappearance and also by the sudden clearing up of the riddle seeing the sought after piece of the dress in Pataikos' hand, because the poet might not have informed them earlier about their being taken from Polemon's house. In as far as the enumeration of the remaining symbols in the *Court of Arbitration* had no greater meaning for the comedy Menander found just as much justification for them in this case as well. For they are in the possesion of Moschion (line 388) and because the youth had listened to the conversation between Pataikos and Glykera unobserved by them, he recognizes in their persons a father and a sister.

Before long Polemon also finds out about the true origin of Glykera and Moschion, fearing that the girl might not want to marry him at all. Nevertheless soon afterward these fears turn out to be groundless for the servant Doris tells him that Glykera is dressed in a wedding gown (the στολή of line 413). Now it is time for the thanksgiving sacrifice. In connection with this Polemon immediately wants to give the cook some suitable recommendations but the servant reminds him that it is necessary to think about the sacrificial basket (the κανοῦν of line 419) and some other paraphernalia. The soldier prone to making fast decisions thinks that the basket can be attended to later and now he wants to put together a wreath (the στέφανος of line 421). Because he does not have it in his hand at this time he will decide to take a wreath from the altar. Pataikos puts in an appearance shortly after-

nen Dramen vorzugsweise den gefrässigen und tatkräftigen Helden der Dorer feierte. Es mögen aber auch vorübergehende politische Gründe mitgewirkt haben, dass Euripides in seinem Drama Herakles den Vorzug vor Theseus gegeben hat. Wenn dem tatsächlich so wäre, dann müssten wir das Drama etwa in die Zeit kurz nach dem Nikiasfrieden vom Jahre 421 ansetzen, als man sich auf beiden Seiten, sowohl in Athen als auch in Sparta, grosse Hoffnungen machte auf ein friedliches Zusammenleben der beiden rivalisierenden Staaten. Die Einführung des dorischen Nationalhelden Herakles in das Drama müssten wir somit als eine Verbeugung des Dichters vor den Spartanern auffassen.

In der Neuzeit hat man aus einigen aus dem Drama stammenden Fragmenten erschlossen, dass Skiron im euripideischen Satyrspiel auch die Rolle eines Bordellwirts spielte und korinthische Dirnen teuer vermietete, die er sich zusammengeraubt hätte[3]. Natürlich sind es nur Vermutungen, die aber noch heutzutage als ausgemachte Sache gelten, obwohl wir seit acht Jahren über neues papyrologisches Material verfügen, das uns, wenn es richtig beurteilt wird, einen genaueren Einblick in die Handlung des euripideischen Satyrspiels gibt und die bisherige Vermutung einschränkt. Aus diesem neuen Material haben wir auch erfahren, dass nicht Theseus, wie es in der alten Sage hiess, sondern Herakles den Menschenbedränger Skiron aus dem Wege räumte und vernichtete. Wenn ich von neuem Material spreche, denke ich an die Papyrusfetzen und Papyrussplitter, die im Jahre 1962 im 27. Band der Oxyrhynchus Papyri unter der Nummer 2455 veröffentlicht wurden und trümmerhafte Reste antiker Inhaltsangaben, der sogenannten Hypotheseis, euripideischer Dramen enthalten. Sie sind jetzt am bequemsten zugänglich in der Ausgabe von Colin Austin: *Nova fragmenta Euripidea in papyris reperta*[4].

Für den euripideischen *Skiron* sind sie trotz ihrer Unvollständigkeit und Zerrissenheit sehr aufschlussreich. Die Überschrift der uns interessierenden Hypothesis[5] lautete, wie gewöhnlich bei solchen Inhaltsangaben: Σκείρων, οὗ ἀρχή, d. h. 'Skiron, dessen Anfangsvers lautet'. Darauf folgte der erste Vers des Dramas mit einer Anrede an Hermes, der leider mit einer Lücke erhalten ist und von Br. Snell beispielsweise folgendermassen ergänzt wurde: Ἑρμῆ, σὺ γὰρ δὴ [φροντίδ' ἐμπόρων] ἔχεις[6] — 'Hermes, du bist doch der Beschützer der Wanderer'. Hier tauchen zugleich zwei Probleme und zwei Fragen auf: Welche Rolle spielte im Satyrspiel Hermes, und zweitens: Wer ist der Sprecher des Anfangsverses? Die Ansichten über den Sprecher sind divergent. H. J. Mette[7] teilt die Rolle des ersten Sprechers Skiron

---

[3] Diese Ansicht vertreten W. Schmid, *Geschichte der griech. Literatur*, III, 1, S. 626, und H. J. Mette, *Euripides' Skiron*, Mus. Helv. XXI 1964, S. 71.

[4] C. Austin, *Nova fragmenta Euripidea in papyris reperta*, Berlin 1968, Kleine Schriften für Vorlesungen und Übungen 187.

[5] Fr. 6 und Anfang von Fr. 5. Richtig zusammengestellt bei Austin, *o. c.* S. 94.

[6] Es gibt viele Ergänzungsmöglichkeiten. Ich möchte am liebsten Ἑρμῆ, σὺ γὰρ δὴ [τῶν ὁδοιπόρων] ἔχεις schreiben; dann stünde das Objekt zu ἔχεις (etwa σκεπήν) im nächsten Verse.

[7] Mette, *o. c.* S. 71.

objects connected with the celebrations, we must remember them because they will be exploited as concrete objects later.

Moschion leaves the scene unexpectedly before his father's arrival and comes back only at the beginning of the second act. From the young man's monologue, preserved in fragments, we learn that during his absence the preparations to his wedding were made, among others (line 125):

τὴν σησαμῆν διένεμον.

From this and some other lines it comes out that his father agrees to everything. The wedding preparations impressed Moschion immensely, especially the sight of the ritualistic bread. Then the meeting of father and son follows. Soon the problem of the wedding is touched upon. The father informs his son that having returned home he made all the necessary preparations which he had discussed earlier with Nikeratos. Moschion pretends to be surprised but gladly accepts the propositions. Now Demeas, like Moschion before, has a practical attitude to the problem (line 157 f.):

περιρρανάμενος ἤδη παρα[γαγών,
σπείσας τε καὶ λιβανωτὸν ἐπιθεὶς ...

So, he goes to the neighbour's house to hurry him up with his preparations. Moschion thinks he should not take part in the conversation between the two fathers and goes to town. The text of this conversation is badly damaged, but we still can learn that Nikeratos is rather slow with his preparations whereas Demeas gives necessary orders to the slave Parmenon. The words actually utterred are (line 190):

στε]φάνους, ἱερεῖον, σήσαμα.

The servant goes shopping while Nikeratos urged by Demeas begins to think of starting the preparations. The second act of the comedy ends here.

The course of action up to this moment does not indicate its sudden change but rather suggests a quick ending. The main characters are engaged into the preparations for the approaching wedding ceremony, which is being drawn nearer to the audience by discussing certain concrete objects.

At the beginning of the third act, however, deeply agitated Demeas appears. Having recovered from the first shock caused by some unknown event, in his speech he realistically describes the climate of his busy house. He himself ordered the servants to carry on with all the necessary duties such as baking cakes and the preparation of a sacrificial basket (κανοῦν of line 223). In general excitement nobody payed attention to the baby crying on the sofa. The voices of the women drown out his crying as they call for flour (the ἄλευρον of line 227), water (the ὕδωρ of line 227), oil (the ἔλαιον of line 227) and coal (the ἄνθρακες of line 227). During this time Demeas had occasion to go to the pantry and there he accidentally overheard the words of Moschion's former nurse, the upshot of which was that the father of the child

that he had looked upon as his own and that of Chrysis is his adopted son. Agitated by this matter he devotes the rest of the monologue to it.

It is a horrible and sudden shock to him. The experience is even more painful when he notices all the preparations for the wedding, in which he is completely involved. Enumerating some concrete objects connected with cooking, he stresses the impresion the news made on him, and confesses that it will be difficult to resume the tasks.

This confession is interrupted by Parmenon who comes back carrying a basketful of fish (σπυρίδα of line 297) and listening to insistent cook's questions concerning the wedding. Demeas wants to carry on a confidential conversation with the slave about the baby. Parmenon's behaviour confirms his false conviction and makes him sure that Moschion and Chrysis are the parents of the child. The slave is not going to discuss the subject in detail; so, when he hears about a strap (the ἱμάς — of line 321), he does not want to remain with his master at the moment. The appearance of Parmenon and the cook suggests that the preparations are being continued. Since Demeas is still present on the stage, the audience feel, that the sight of the slave carrying the basket and the cook's questions must have caused his great irritation. The impossibility of carrying on the conversation on the subject interesting to Demeas increased his irritation. In order to prevent Demeas from having the whole truth, which in the poet's opinion was to be discovered later, it was necessary to stop the conversation between the two. This was achieved by mentioning the whip.

After the slave's flight Demeas is alone on the stage and meditates about Moschion's conduct. He sees Chrisis as the only guilty person and decides to turn her out of his house. Filled with fury he enters the house and sees to it that the woman, the child and the child's nurse leave. They stop near Nikeratos' house, and soon the latter appears carrying a sacrificial lamb (the πρόβατον of line 399) slung over his shoulders. However, as it turns out this was not supposed to be an offering but a feast and indeed one from which Nikeratos himself will have the fullest benefit because he intends to set aside for the gods just the blood, gall, bones and spleen while his friends will get the animal's skin and the rest will be ear-marked for himself. He suddenly notes crying Chrysis with a child in her arms and after a short conversation he receives her in his house. Here ends the third act of the comedy.

The appearance of Nikeratos is in turn connected to the wedding celebrations which in accord with the traditions that prevail begin in the bride's home[7] and then are transferred to the bridegroom's house. From Nikeratos' words we learn that the feast in his house will be rather frugal. More important here is the comedy of the situation of Nikeratos' monologue. When he enjoys his plan of distributing all parts of the lamb, he is not aware of the situation caused by the happenings in

---

[7] O. Jurewicz, L. Winniczuk, *Starożytni Grecy i Rzymianie w życiu prywatnym i państwowym*, Warszawa 1968, p. 18.

the house of his son-in-law and by the presence of the woman from Samos in front of his own house. From his speech the audience learn also about his poverty. He cannot afford a slave who would go shopping as his neighbour's slave does.

In the fourth act the comedy approaches its climax. Nikeratos alarmed by the confusion in his house, caused by the fact that Demeas turned out of his house the woman and the child, seeks the opportunity to talk to Moschion. He notices this satisfied with himself young man returning home. Hearing the news Moschion falls into despair. Nothing will prevent the confrontation between father and son now. The young man is afraid to declare openly that he has a child with Plangon, in the presence of her father. The latter attacks him for his misdeed to Chrysis. When left with his father alone he confesses the whole truth. As it to confirm his confession agitated Nikeratos comes and informs the two that he has seen the daughter nursing the baby. Moschion prefers to leave them alone. Demeas, who recovered from the shock, tries to convince his neighbour that he is mistaken. Nikeratos, now afraid that Moschion will not marry his daughter, decides to take the baby from Chrysis and thus make sure that his daughter will be married. The woman from Samos would not give the child back. She runs away and this time is offered a refuge by Demeas. This causes a fight between the neighbours. When Demeas, though joking that Zeus is the father of the child, assures his neighbour that the young man will marry Plangon, they give up the struggle.

Moschion returns at the beginning of the fifth act. Quite unexpectedly he wants to revenge himself on his father for the latter's suspicions concerning his relations with Chrysis. He pretends that he does not want to marry Plangon and instead he will take part in a war campaign in Asia. So, he orders Parmenon to bring him a military cloak and a sword (χλαμύδα, σπάθην of line 659). When the servant lingers about, he frightens the man with a strap (ἱμάς of line 663). Parmenon leaves but brings the news that everything is ready for the wedding. Moschion does not give up yet and sends the slave away to fetch the armour. However, he is afraid that his father may not try to dissuade him from going away. He has no time to think it over because the slave comes carrying the military cloak and the sword. Questioned, whether there was anybody seeing him, he denies, but when Demeas appears it is clear that the servant has been lying. Being afraid of his master he betrayed him Moschion's intentions. Demeas asks his son: ἡ στολὴ τί βούλεται (of line 691), meaning the cloak and the sword. He also asks whether the young man is decided to go. „Just as You see" answers Parmenon while Moschion keeps silent. He does not react neither to the kind words of his father nor to the sight of Nikeratos who comes to inform about the end of the preparations in his house. When his future father-in-law threatens him with ropes he answers calmly: „Please, bind me". Finally, he gives his daughter and utters customary words, while Demeas calls for torches and wreaths (δᾷδα καὶ στεφάνους of line 731). The poet puts also into his mouth the appeals to the goddess Nike whom he asks for a victory in a scenic contest. Wreaths and torches, typical accessories of wedding ceremonies, like

in other Menander's comedies[8], point to the end of a performance. The role of the sword and the military cloak is more important. In Moschion's opinion these objects make his false intentions probable and they have a desired effect on his father. The situation becomes comical when Moschion, what was to be expected, begins to worry whether his own intrigue would not take a bad turn. He prolongs his acting only because his father's reactions were as he had hoped them to be.

The poet created here an extremely interesting and comical situation. Demeas begs his son to stay and marry Plangon, being unaware that it is what Moschion always dreamt of. Nikeratos demands the same. Cowardly Moschion becomes the master of the situation when he understands that other people are anxious for the marriage to be concluded. He would not be himself if he were consistent. Soon, he passively submits to his father and neighbour's will. In this situation his sword and military cloak make the audience smile because it is difficult to imagine Moschion as a real soldier.

„THE SHIELD" ('ΑΣΠΙΣ)

Menander is the author of several comedies the titles of which are derived from names of certain objects. One might assume that the role of such an object is significant for the action. The discovery of over 500 lines of the comedy 'Ασπίς makes it easier to analyse the role of such an accessory.

The characters of this comedy are close relations. There are two houses on the stage. One belongs to an old miser Smikrines who lives there with his old woman-servant. His younger brother Chairestratos with his wife, daughter and Chaireas — the wife's son from the first marriage live in the second house. Besides Chairestratos took into his house the daughter of his dead brother. He was asked to do so by her brother Kleostratos who had gone with his slave Daos to a war campaign in order to get money for his sister's dowry. His absence prolonging, Chairestratos decides to marry the girl to Chaireas who is deeply in love with her. There follow the preparations to a wedding ceremony.

One learns all that from the prologue which begins not earlier than in line 97. The comedy begins with the appearance of Daos the slave who comes back with a group of captives carrying some luggage. The servant holds a smashed shield (the ἀσπίς of line 16). It is the shield of Kleostratos who was killed during a surprise attack against his camp. Daos luckily escaped. He found his master on a battle-field after four days. He did not recognize the body, already in decay, and the shield found nearby was the only evidence of Kleostratos' death. Smikrines listens to Daos' laments and explanations but he is chiefly interested in the booty brought from Lycia. The servant enumerates six hundred pieces of gold (χρυσοῦς ἑξακοσίους of line 34 f.) wine-cups (ποτήρια of line 35), coats (ἱμάτια of line 88), military cloaks (χλαμύδες of line 88); the last he took from the enemy for himself.

---

[8] *Dyskolos, Sicyonian.*

Then follows the prologue in which goddess Tyche reveals the truth. It turns out that Kleostratos is not dead but taken prisoner and somebody else was using his shield in the battle and died (lines 106—114). The goddess explains that Smikrines aims at possessing the booty. Since Kleostratos' sister is the only heiress to the fortune, the old miser's intention is to marry her in order to get her property legally. At the end of her speech, however, the goddess assures the audience that he will not succeed.

From Daos' words it could be assumed that the shield is significant for further action. It is not true. The first scene of the comedy is the last one concerning the story of the shield. Its significance is limited to the fact that when in Lycia Daos, seeing the smashed shield, came to conclusion that his master was dead. This false conviction becomes of chief factor in the development of the comedy. The development of action depends on the incident, or in Greek τύχη, which in Menander's times was endowed with the features of the overwhelming power. Hence the appearance of the goddess Tyche in the prologue has not been incidental. She says (lines 147 f.):

(εἰμὶ) πάντων κυρία
τούτων βραβεῦσαι καὶ διοικῆσαι, Τύχη.

It belongs to the convention of Menander's comedies that their titles are justified by one scene only. Here, for example, the scene takes place in some fictional action preceding a proper comedy. Thus, in *The Shield* the things brought by Daos are more important for further action than shield itself. They also function as a pretext for introducing Smikrines with his unusual acquisitiveness. This particular feature of Smikrines' character was mentioned even before the prologue, while in the prologue the poet makes it clear that the old man will try to put his hands on the girl's property by all means.

Smikrines begins his endavours. First, he tries to enlist the sympathy of Daos, but the slave is too cunning to become his ally. So, Smikrines goes to Chairestratos to disclose his plane. At the same time a cook with his assistants is coming out of Chairestratos' house. He was to make preparations for the wedding feast, but eventually it was cancelled because of Kleostratos' death. Embittered and resigned he gives knives to his assistant (λαβὲ τὰς μαχαίρας of line 222). Then, still angry, he blames one of his servant for leaving the house with an empty jug (ἐκφέρεις κενὴν τὴν λήκυθον of line 228 f.) instead of stealing something in it, for the despairing women would not notice the theft anyway.

The above scene has an episodic character and it does not constitute the necessary element in a logical development of events, causing even a temporary delay. Nevertheless, presenting a fragment of everyday life fits the general convention of a comedy. The cook's knives and his assistant's jug belong to every life objects.

The second act brings the decisive conversation between the old miser and Chairestratos. The elder brother states that he wants to marry Kleostratos' sister,

The younger one tries to dissuade him from doing this. He is even ready to give him the girl's fortune if he leaves her along and lets her be Chaireas' wife. Smikrines does not like this solution, being sure that Chaireas' descendant might claim his rights in future. Finally, irritated by the discourse, he demands the list of the things brought by Daos from Lycia (lines 274 f.):

τὸν Δᾶον ὡς με πέμψατε
ἵν' ἀπογραφὴν ὧν κεκόμικεν δῶι μοι.

This scene is important for the further action. Both men have different attitudes to the problem and both are persistent in the belief that they are right. Smikrines, who in the course of action will fail in carrying out his planes, seems to be winning while Chairestratos seems to be defending a lost cause. The old miser is ready to sacrifice the girl's happiness in order to get her money, and his younger brother would give him everything only to keep the girl for her fiancé. So, in *The Shield* the things brought from war are instrumental in starting the direct action which has not been signalled before.

Smikrines leaves Chairestratos and Chaireas filled with dismay. Daos joins the two. He is also perplexed, but after a while he strikes upon an idea. The servant proposes to make the miser interested in Chairestratos' daughter who may get sixty talents as a dowry, while Chaireas' fiancée can have only four. It would be necessary for the plan to succeed to pass the false news of Chairestratos' death. Enthusiastically, Chairestratos accepts the idea, so they begin to discuss the details. Everybody should believe that Chairestratos falls ill and dies. Then, his body or rather σχῆμα νεκροῦ (of line 345), as Daos puts it, should be properly covered and thus exposed to people. Learning the news Smikrines would not hesitate in his choice. He would also agree, even before witnesses, that Kleostratos' sister be married to her fiancé. But the men need a trustworthy doctor. Chaireas promises to make one of his friends act the role of doctor giving him a clever disguise of a wig, an overcoat and a cane (lines 377 ff.):

προκόμιον
αἰτήσομαι καὶ χλανίδα καὶ βακτηρίαν
αὐτῶι.

This act of the comedy ends with the characters entering the house of „sick" Chairestratos.

The disguised „corpse" is, in a sense, a material evidence of the intrigue. But it exists only in the imagination of the audience, since the whole scene takes place in a fictional action. The accessories of the pseudo-doctor, however, take a real shape to the audience for, already in the beginning of the next act, he appears on the stage. So, the anticipation of this appearance in the previous act was not pointless.

At the beginning of the third act Smikrines appears. One learns that Daos supplied him with the demanded list, but the old man is sure that there are only half

of the things brought from Lycia mentioned in it. His contemplations are interrupted by Daos, who using the language of the tragedy, announces Chairestratos' death. Further parts of the text of the comedy are badly damaged. What one can find in it later on is that the doctor comes and states that there is no hope for the "sick" man. Chairestratos "dies" in the next act. In the same act Kleostratos returns from Asia. The fifth act, in which two weddings take place (Kleostratos is marrying Chairestratos' daughter and his sister is united with Chaireas), crowns the whole story.

Smikrines' short monologue, at the beginning of the third act of the preserved text is the last reference to the girl's dowry. Most probably, there is nothing about this dowry mentioned later, since the action does not take a favourable turn for the old miser. In this situation Smikrines' soliloquy, in which he suspects his brother of the attempt to steal half of the treasure, is exceptionally comical.

"THE SICYONIAN" (ΣΙΚΥΩΝΙΟΣ)

Comprehensive papyrus fragments, recovered by A. Blanchard and A. Bataille[9] enrich the text of the comedy *The Sicyonian* known up to now from several citations by ancient authors. Thanks to Blanchard and Bataille more than 1/3 of the comedy, severely damaged is many places, has been saved. Its first publication raised a great many reservations on the part of philologists so that the following year an edition which was so much more precise and penetrating appeared, elaborated by R. Kassel[10], which is the version relied upon in this work of mine. The condition of the preserved text does not permit a precise reconstruction of the comedy's plot and as long as this is not brought about, it will not be possible to speak about the accessories in manner.

The prologue which is damaged in several places and in which some type of divinity probably informs us about the tragedy of a certain Kichesias form Skambonidai begins this comedy. Pirates attacked his home carrying away his old servant woman, his daughter Philumena as well as Dromon the slave. The girl was sold together with the slave at the market-place in Mylassa. There a Sycionian officer Stratophanes bought her. At this point we have a fundamentally break in the preserved text of the prologue.

The comedy proper (several years after the events described in the prologue) begins unpropitiously for the officer because he intended to take as wife as can be implied from the text to come, his ward and in the meantime he in all probability finds a document from which her Athenian origin can by inferred. By virtue of this Philumena cannot become the wife of the Sycionian, a foreigner. Therefore we have

---

[9] *Fragments sur Papyrus du* Σικυώνιος *de Menandre*. Recherches de Papyrologie III, Parisiis 1964, p. 103-176.

[10] *Menandri Sicyonius*, Edidit R. Kassel, Berlin 1965.

our first accessory in the comedy in the form of written document which can have a tremendous influence on the further course of events.

It is impossible to catch hold of the plot again before line 125. The Sycionian learns from Pyrrhias the slave, that his adapted mother died a year ago and before dying left a document which dealt with the matter of his birth: τὸ σὸν γένος ἔγραψεν of line 130 f. Besides this the servant speaks of still another document, from which it follows that Stratophanes' father contracted a large debt with a Beotian and because the father did not have the where-with-all to repay the debt the creditor wanted to sell his son, that is to say Stratophanes, into slavery in Caria. Stratophanes picks up the document (the γραμματείδιον of line 141) but Pyrrhias states that he is in possesion of still other evidence: the γνωρίσματα καὶ τεκμήρι(α) of line 142 f. Consequently some sort of documents are likewise supposed to give as to the Sicyonian's true origin from which extraordinarily complication in the action can be inferred, in which the poet can permit himself the full use of his creative power.

The next act begins with the dialogue of Smikrines (the father of Stratophanes?) with some person who is not qualified any further. In the course of this unknown person's speech there is some mention of some kind of paraphernelia (the σκεύη of line 164) but the text which is damaged at this point does not lend itself to further explanations. Shortly afterward an Eleusinian joins them and begins a longer account (lines 169—271) of an occurence to which he himself had been a witness. He was just carrying a calf to be sacrificed (βοίδιον of line 184) when he saw a crowd around a girl in front of the divinity Demeter's shrine. The crowd was convinced that the girl was free born. The noise died down after which a pale youth went over to the slave carrying for the girl and after him still another dressed in purple, but those gathered there drove him away. The Sycionian appeared also and after him Daos the slave with the will of Stratophanes' mother: μητρὸς διαθήκας καὶ γένους γνωρίσματα of line 248. Consequently if Stratophanes is able to persuade those assembled here that he is an Athenian citizen, he will be able to marry Philumena around which the crowd described early was standing. He first wants to look for her parents and for the time being wants to put the girl under the protection of the priestess of the shrine. To which the crowd reacts with unreserved applause. At this very moment the palefaced youth returns unexpectedly (Moschion? the brother of Philumena?) and full of anger questions the authenticity of the will with which Stratophanes proves his citizenship just to win the girl's hand. This provides a background for a serious altercation between him and the officer. The youth even wants to murder Stratophanes which those present will not allow him to do. The Eleusian's story finishes with the leading off of Philumena into the shrine.

In the conversation with Stratophanes Pyrrhias mentions three documents, which testify to the true origin and citizenship of his master but in the end the will of his master is all that is needed. This brings to mind the handling of other marks of identification in other comedies of Menander since only one of several objects had any decisive purport. But these marks of identification do not occasion in any other

comedy any reservations and do not provoke such a violent scene. The original treatment of the conventional motif of recognition is therefore one bit of evidence in favour of the artistic maturity of the poet. In the account given by the Eleusinian mention is made moreover of a calf carried by him as an offering. The mention of this fact has a wholely episodical character and has nothing to do with the action to come. It only depicts the situation in which the narrator found himself in the moment when he was an accidental member of the crowd.

Now comes a larger gap in the text and after it the severely damaged recognition scene. In it, according to Kassel, Stratophanes gets his parents back again[11]. A remnant from dilapidated womanly chiton (the πτέρυξ χιτωνίσκου γυναικείου[12] of line 280). Evidently Stratophanes was wrapped up in it as a child and was given up to be educated by some childless relatives in fear of the creditor. From the longer text it is possible to still read the expression σύμβολον in line 295, which perhaps means likewise an identification mark[13]. The whole scene of recognition is so damaged and placed in such a position in the text that not even its probable course of events be recreated.

Further on in the preserved text we meet with Kichesias again. He has found out that his daughter is still living and that to a great degree this is the contribution of Stratophanes. The latter appears shortly afterward also and after a short conversation he gives orders to his servant Donax to bring all the κανδύτανας ἀορτ[ῆρας (rather the ἀόρτας)[14] as well as the ῥίσκους (in line 388 f.) from the nearly house of Malthake. The text does not explain whose property these wardrobes, bags, and boxes are but their transport is undoubtably connected with the recognition of Philumena, as the daughter of Kichesias. It is possible to assume from the over all situation moreover that they did not play a major role in the comedy.

Moschion's severely damaged monologue comes next. It follows from this that Philumena is his sister. The text is broken further on and the next lines, likewise severaly damaged, stand as the ending of the comedy. We find in them just as in the *Misanthrope*, characteristic accessories in the form of torches (the δᾶις of line 418) as well as the garlands or garland in the expression στεφαν̣ (line 419). They indicate that the crowning achievement of the whole affair was in all probability a feast.

Between the citations, derived from the indirect tradition is found this line preserved by Photios under this entry: Στρατοφάνη:

Στρατοφάνη, λιτόν ποτ' εἶχες χλαμύδιον, καὶ παῖδ' ἕνα.

---

[11] This is not likely. Among other things the age of Stratophanes would tend to eliminate this possibility. Since he bought Philumena when he was already an officer and the action of the comedy takes place several years after this occurrence. Therefore, Startophanes is not in the age where parents generally find their children again.

[12] Compare *Court of Arbitration* line 228.

[13] The expression σύμβολα twice draws attention to the contracted debt of Stratophanes' father (line 135 and 148).

[14] The expressions ἀορτῆρας and ἀόρτας appear only in a critical commentary.

A shabby coat worn by Stratophanes at some time in the past indicates a profitable change of luck, which had to occur at some time in his life. The preserved text of the comedy does not comment fully about such a situation.

„THE FARMER" (ΓΕΩΡΓΟΣ)

Two hundred fragmented lines are preserved from this comedy and indeed they are damaged to such a great degree, that they really do not tell us much about the kind of role the accessories play in it. In one of the scenes that have been preserved Daos the slave appears accompanied by another slave Syros who is carrying an armful of myrtle ivy and flowers (the μυρρίνη, κιττός, ἄνθη of line 36 f.). On this occasion Daos' words fall full of irony intended for his master's land, holiest of all lands because with its harvests only it brings honour to the gods. On the other as much grain is harvest in it as was sown. Finally he explains that everything that his companion is carrying is ear-marked for a wedding banquet. Myrrhine who lives in the neighbourhood also appears upon the scene accompanied by her domestic Philine. In the beginning Daos pretends that he has not noticed her and only after a while does he address himself to Myrrhine with words of greeting.

Before the entrance of Daos the slave and still before that of Myrrhine, his master's son to whom the slave attends delivers a monologue having as its theme the preparations necessary for his marriage with a girl chosen for him by his father despite the fact that he himself would have most willingly taken the daughter of Myrrhine for a wife. The flowers and the greens which are supposed to decorate the bridegroom's home his reception of his bride are presently an evident sign of these preparations[15]. Some perceive in Daos' words spiteful allusion to the woman from the neighbourhood presently on the scene, whose first name corresponds to the name of the myrtle, as one of the harvests barren land. Is this supposed to be an expression of the some contempt which his master has for Myrrhine?[16] This interpretation is so extraordinary that it suggests a very subtle play on words which can not be perceived in any other comedies of Menander known up to this time.

In his conversation with Myrrhine Daos informs her of the unfortunate accident, which Kleainetos, at whose establishment her son Moschion works, has suffered. While he was digging in a vineyard he injured himself severely with a hoe (the δίκελλα of line 65), fell seriously ill and thanks only to the painstaking care of her son, became well again. As evidence of his gratitude he interested himself more in Moschion's family and finding out about their poverty decided to take Myrrhine's daughter to wife.

---

[15] For the decorations of the house on this occasion see Guhl and Koner, *Hellada i Roma*, t. I: *Hellada*, Warszawa 1896, p. 334.

[16] Koerte advanced such a theory in the Deutsche Rundschau 1903/4, p. 364 f.

In the end however Kleainetos married Moschion's mother instead as Koerte[17] among others suggests, but this does not in any manner change the fact that the mother as well as her children might have counted on the betterment of their material conditions. This prospect of a better future was a great degree Moschion's contribution although it does link itself to a certain degree also with the unfortunate accident with the hoe, which served the poet as a pretext for the steering of the action in a preselected direction or in other words to the recognition of Moschion and his sister as the children of Kleainetos[18].

„PLAGUED BY A GOD" (ΘΕΟΦΟΡΟΥΜΕΝΗ)

A papyrus fragment of thirty verses is all that has been preserved of this comedy. There are a few short citations of this work by authors while Stobaios has a somewhat longer one. A wreath (the στέφανος of line 21) which the girl plagued by a god has on her head as well as some sort of keepsakes (the δῶρα of lines 17 and 18) are the accessories appearing in the papyrus fragment. After losing the last mentioned she cries right on the stage. On the other hand in the preserved citations we are reminded of a wine cup (the ποτήριον — fragment 3) filled with clear wine which must be handed around during the celebration. In a similar situation we are reminded of the drinking of a full wine cup (the so called θηρίκλειος of fragment 4) by someone.

„THE FLATTERER" (ΚΟΛΑΞ)

The preserved text of this badly damaged comedy, embracing over 100 verses begins with the monologue of the youth Pheidias on the subject of his love affairs that have gone awry. He is in love but lacks the necessary sum of money for the purchase of his beloved. At this time his father has gone off on a longer trip and has left his son without any money. After a while his servant Daos approaches him in order to be a witness to his master's complaints about the gods, who are in his opinion unfair because they help base people first of all. He gives the soldier Bias as an example. There was a time when he had to carry his military gear (lines 29—31)

ἀλλ' ὅδ' ὁ]διμοιρίτης φέρων αὐτός ποτε
θώρακα, σάγμα, σαυνί]ον, πήραν, κράνος,
ἀσπίδα, σιγύνι]ον, κώιδιον,

while right now a donkey hauls all of this around. Next Gnatho the sponger approaches Pheidias and after his departure Daos cautions his master to be especially fearful of this type of person. The monologue of the procurer who can not decide whether he will give the girl to Bias or Pheidias completes the last column of the papyrus.

---

[17] *Menandri quae supersunt*, p. XLV.
[18] Koerte as cited above.

Consequently we know enough from the content of the preserved text to appreciate Pheidias' reply, devoted to the person of the upstart Bias as well as to his military equipment. By his enumerating of them in full detail he desires to point out his attitude of contempt toward his rival who to be sure has not ceased being a common soldier. An important part of the text preserved is of course damaged to considerable extent but it contained for certain a leather pouch, a helmet, a halberd, a sheepskin and also the names of few other similar objects. Existing attempts at reconstruction are aimed in this direction also.

„THE MAN WHO IS HATED" (ΜΙΣΟΥΜΕΝΟΣ)

Thrasonides the soldier plays the title role in this comedy. He is unsuccessfully courting his captive Krateia. Neither gifts (the δῶρα of fragment 3) nor pleading or crying help so driven into a state of depression. He wants to commit suicide and he is angry with Getas his slave since the latter puts off the bringing of his master's swords (fragment 3). The faithful slave now takes all the swords (the σπάθαι of line 11) to Kleinias' house. Demeas appears looking for his lost daughter. He recognizes her in the person of Krateia and in all possibility gives her to Thrasonides. The δῶρα and σπάθαι do not play role of greater importance in the comedy and we are not informed about any more accessories in the preserved text.

In support of the fragments and citations known up to now as well as new passages of a text released by Turner[19], R. Merkelbach in the article entitled: *Über die Handlung des Misumenos*[20] recreates the plot of the comedy in a very interesting way. The war on Cyprus disperses a certain family consisting of father (Demeas), a son, a daughter (Krateia) as well as a woman servant. The son is missing and the daughter has been made a captive of Thrasonides an officer. He goes to Athens with her and his slave Getas and here begins the real action of the comedy. Thrasonides has fallen in love with Krateia but at the same time he has shown her perhaps as a trophy a sword taken from the enemy which the girl recognizes as the property of her brother. Mourning over the apparent death of her brother she hates by the same token her suitor (from whence comes the title of the comedy). The continuation of the plot proceeds according to Koerte's account, with the fact that Demeas looking for his daughter finds himself at Kleinias' home and there recognizes his son's sword. Shortly afterward he finds his daughter and in the end all probability his son also. The comedy ends with the wedding of Thrasonides and Krateia.

In such an interpretation of the action the sword of Demeas' son might have played the role of the sought after mark of identification which had to appear in the comedy in as much as Thrasonides really was in possession of it, but up to this

---

[19] *New Fragments of the Misoumenos of Menander*, London 1965.
[20] Rheinisches Museum für Filologie, CIX, Heft 2, 1966, pp. 97—108.

time there is insufficient evidence to support this. Merkelbach's hypothesis is to be sure received as much as possible in the spirit of Menander's comedies and he translates the hatred of Krateia perfectly but at the same time he is in direct contradiction with the findings of Choricius, XLII, decl. 12 (Koerte fragment 1). It follows from him that the source of the hatred was above all the character of the soldier.

„THE WOMAN FROM PERINTHOS" (ΠΕΡΙΝΘΙΑ)

Thanks to Terentius' *Andria* we have a better knowlege of this comedy than from the skimpy fragments of papyrus and the several citations that are available. Terentius' production cannot serve here as a basis for handling the matter of accesories because its prototypes were two of Menander's comedies namely Ἀνδρία and Περινθία. To be sure both comedies differentiate themselves basically in language and style, but the Roman contaminator did not translate them literally introducing in his place certain innovations[21].

The papyrus text begins with Daos the slave in a critical situation. By being involved in a serious intrigue he brings down the wrath of his master Laches upon himself and seeing the affair will turn out abortively for him the takes refuge at the foot of the altar. It happens that it is not a safe place to hide because two slaves approach with arms full of dry twigs (the κληματίδες of line 2) and one with a flaming torch (the δᾶις of line 9). Laches is coming too. First of all deriding the unfortunate Daos and then ordering that the twings be burned. Here occurs a break in the preserved comedy. From that which is preserved after the end of the word: ἀφίκετο — line 21, it can be presumed[22] that at this very moment someone brought word of the appearance of a newcomer from Andros who will deliver Daos from oppression.

A scene of this type taking place around an altar already had its tradition in old comedy[23] as well as in Eurypides' tragedies,[24] and they are not rare in the new comedies either a fact to which the comedies of Plautus[25] attest. Consequently if Daos the slave takes shelter at the foot of the altar the spectator who was familiar with the theatre might in a general manner at least foresee the future development of events knowing that in a comedy in such circumstances an altar did not guarantee safety even of a temporary nature. The sight of the slaves entering with arms full of twigs and flaming torch did not surprise anyone since in this case they are normal theatrical props. Therefore these were introductory moves, conventional necessary to the development of its situation in which Laches was supposed to carry out an act of retribution.

---

[21] M. Brożek, *Terencjusz i jego komedie*, Wrocław 1960, p. 128 f.
[22] Koerte, *o. c.* p. LIV.
[23] Compare Aristophanes, *Thesmophoriazusae*, 728 ff.
[24] *Heraclidae* 67 and 267, *Heracles* 243 f.
[25] *Rudens* 706 ff.

Someone speaks of a certain old woman, who during the festival time drank from the goblet which was passed from hand on every occasion (the κύλιξ) in one of the preserved citations which have been derived from this comedy (Athenaios, XII 504a = fr. 5). This situation is too short to place it within the wider context of the play. All the same he makes fun at the type of old drunken woman, who often appears in Menander's comedies.

„THE GHOST" (ΦΑΣΜΑ)

The known text of this comedy consists of 50 verses recovered from a papyrus and besides this a condensation of it is preserved by Donatus in a commentary for the *Eunuchus* of Terentius, prol. 9, 3. The papyrus fragment which is derived from the prologue speaks of decorations masking a secret passage between two houses. Donatus' condensation informs us that these were garlands and green branches: *sertis ac fronde felici*, on the other hand in the damaged Greek text only the expression: ταινίαι (line 23), which might correspond to the Latin word: *sertis*. Lacking a suitable expression to qualify *fronde felici* Edmonds completed the phrase by adding κλάδοι[26]. Beyond the mentioned decorations whose role is based only on the masking of a hidden passage, the preserved text speaks of no other accessories.

FRAGMENTUM INCERTUM 951

A. Thierfelder affixed this title to a longer than usual papyrus fragment added to the second volume of Koer te's publication. All the facts indicate that it is derived from a comedy of Menander but this question has not been as up to now settled. The preserved text, commented upon by the publisher at great length, appears to indicate animated action centering itself around some kind of coats and gold (perhaps some things made of gold) about which line 2 informs us: ἱμάτια καὶ χρυσία. Thierfelder sees in them the property of a certain woman who wants to give them to Moschion so that he by pawning them can get the necessary amount of money for the needs of Dorkion his beloved. The youth however does not want to take advantage of this proposition. Faced with this the woman herself turns over the articles mentioned not to the usurer but to Dorkion herself with whom she has probably entered her home.

According to Snell, as Thierfelder tells us, the poet puts the objects in Dorkion's home, because among them there might be a mark of recognition, so that as eventually a recognition between mother and daughter must come about.

If this is really the case, the ἱμάτια and the χρυσία played a role in this comedy similar to the objects accompanying the ring in the *Court of Arbitration*.

---

[26] Perhaps θαλλός; compare *the Misanthrope* line 395. This expression could correspond to the Latin *fronde felici*.

CONCLUSIONS

The scenic accessories in Menander's comedies always appear in a real, and not in a metaphorical or allusive sense, serving as an element in the scenic setting of happenings which are introduced. These are conventional, repeated quite frequently and treated like a backdrop for suitable action, which places characters of the typical representatives of the society of those times in the foremost position. For this reason along with the subject matter of the comedies the accessories are continually limited to definite areas of daily life.

The author localized the action of particular comedies very often against a background of private homes either in the city or rural areas and likewise the interiors of the houses. In this last case the spectator finds out about what has occurred from an account or narration of people acting on the stage. This gave him a chance to exploit on the stage in references anyway objects and utensils of everyday use. The theme of a sacrifical feast, sometime prepared considerably ahead of time which usually ended a comedy favoured this all the more. The necessity of the introduction of a miscellaneous type of utensils for the storage and drinking of wine, which compose the most numerous group among all the accessories, is connected with this feast theme. They also connect a different type of realia to the feast like the ceremonial wreathes, flowers and decorative greenery as well as beds, tables and cushions and also the names of foods and food products. It seems that it was not a rare occurrence to which the two given examples of animals allocated for the sacrificial feast shown right on the stage can testify.

Quite a number of accessories refers to miscellaneous type of male and female attire as well as objects of personal use. Some of them connect themselves with the so called theme of recognition (ἀναγνωρισμός), a certain closed circle of objects are in this category which consists of remnants of garments as well as a miscellaneous grouping of feminine adorments and trinkets in the forms of necklaces, bracelets, men's signet rings and children's playthings.

Certain accessories are coupled with an occupation of the various comedy characters in a more restricted manner or in the designated environment in which the action takes place. Consequently we have the fishing net in the comedy *The Fisherman*, the hoe in the comedies which take place in the country, the *Misanthrope* and in the *Farmer*, and a series of military accessories, introduced most often with the appearance of some kind of soldier. A typical accessory connected with a designated age is the cane in the hand of an elderly man (in the *Court of Arbitration* and *Samia*). Depending on the environment the accessories may likewise be other objects such as stones, clods of earth, or a stick picked up by chance.

Nevertheless a majority of these accessories go beyond the real stage setting and find an application in the dynamic and static motives of a given play. Even the names of certain accessories used after all as the title of comedies: a shield, a ring, a dagger, a treasure, a hair net, a necklace and a jar testify to this. It is necessary

to remember however that in support of such a premise one cannot assume too much about the function which a given object performs in a comedy, because the title does not always conform with the actual content. Both the *Court of Arbitration* and the *Shield* testify to this because in the former the scene in which the court takes place is merely a point of departure to the fundamental action and in the latter the accessory mentioned in the title plays its role in the fictitious action antecedent to the action, which takes place on the stage.

Events vital to a given comedy are acted out around certain accessories. Their introduction is not the outcome of the logical development of action going on at that time but most often is connected with an accidental coincidence. Such an accessory in the *Misanthrope* is the well bucket. Its accidental loss at the battom of the well develops a situation loaded with conflict in Knemon's home, which is intensified in turn by the loss of the hoe and brought to the point of culmination by the catastrophe of Knemon himself. The last mentioned incident is also the critical moment of the comedy, which henceforth will aim toward a happy ending. The identification marks belong with these types of objects mentioned already in the comedy. There are customarily several of them in the play. At the same time only one object plays the dominant role and the rest have a considerably inferior role. This exhibited item is then addedly individualized by some sort of trait for example in the form of embroidery or an engraving which makes its recognition possible even after several years. A symbol of this type is the ring in the *Court of Arbitration*. Its accidental recognition serves a basis for its connection with an expert managed bit of intrigue and in effect brings about the expected reunion of a shattered family. In the *Rape of the Ringlets* the remains of a magnificient gown cause the recognition of children who have been abandoned for years. In the *Sicyonian* the recognition follows thanks to some written documents. An important recognitive symbol could have been the sword in the comedy *The Man who is Hated*. Symbols of recognition undoubtably must have appeared in many other comedies of Menander. It is highly probable that some accessories which appeared in the title carried out such a function.

An accessory playing a slightly role does not always have to remain in the sphere allotted to the accidental. Its introduction might at some emerge from the plan of the author who orders the hero to act in full consciousness. This is exactly the way Sostratos' behaves in the *Misanthrope* when he picks up the hoe in order to gain the good will of Knemon with physical labour. This is however an rather isolated example of the creativity for which Menander is noted to be sure connecting itself with the indirect train of events in the comedy.

The accessories can also serve as a pretext for the entrance of the next actor upon the scene or for his exit from it. Such a situation finds a place in the *Rape of the Ringlets*, when Sosias desiring to spy on his master's beloved appears upon the scene twice under the pretext of wanting to take his master's civilian coat from the house and the soldier's military cloak and sword. In a technical sense the poet made

use of a similar pretext in regard to Pataikos who entered Polemon's home in order to look at Glykera's magnificent gown.

Some time one of the people on the stage may mention the attire of an actor who as yet has not taken part in the action, focusing the attention of the public upon him at the same time. Gorgias did this in the *Misanthrope* when he saw Sostratos for the first time. This attire must have been so characteristic in order for a remark of this kind to perform its role.

The accessories may serve for the evoking of comic effects. The richest in this regard, for it is the best preserved, is Menander's comedy the *Misanthrope*. Pyrrhias running away in a barrage of clods of earth and stones, Sostratos in the role of a rustic with a hoe, Knemon bursting upon the scene fuming and fretting with a broken piece of cord in his hand, Getas and Sikon coming on stage with the lamb and the cushions, their futile attempt at borrowing a kettle as well as the final scene of the comedy, when both demand items of luxury from Knemon, all of this surely produced some joy in the audience.

The poet as circumstances require accomplishes certain impressions at certain times by enumerating or exhibiting on the stage several objects at the same time. In this way frequently ushers the spectator into the atmosphere created by preparations for a feast. An enumeration of this type brings about a comic effect in the last scene of the *Misanthrope*.

Poznań

Eos LIX 1971

DE SOLILOQUIORUM IN ANTIQUO DRAMATE AB AESCHYLI TEMPORIBUS USQUE AD TERENTIUM ADHIBITORUM MUNERE SCAENICO

Scripsit
MICHAËL SWOBODA

Fr. Leonis[1] nota dissertatio de soliloquio in dramate mirum quantum attulit ad id genus formae verbis aliquid exprimendi historiam cognoscendam, quae in omnibus poesis antiquae generibus saepe adhibebatur, quamvis ut artificii remedium nullius litterarum generis propria esset. Attamen soliloquium praecipue cum dramatis structura artissime coniunctum est, in quo etiam multis atque variis officiis fungitur. Rem generaliter definientes dicere possumus aut de sermonibus secum ipso in scaena habitis, qui aliquod actionis scaenicae momentum describunt, aut de soliloquiis lyricis, quae animi motus exprimunt. Utrumque sermonum genus Fr. Leo in Homeri carminibus notum iam fuisse demonstravit, id quod cum realismi, qui dicitur, cuiusdam in carmine epico conspicui effectum, tum simplicitatis documentum putavit, praesertim cum heroes apud Homerum agentes naturam et res tamquam animarent et se cum eis communicare cuperent. In scaena autem sermo secum ipso habitus haud mirus videtur, cum extra scaenam quoque persaepe accidat, ut homines tacita aut clara voce secum ipsis loquantur, velut si palam cogitent. Itaque dramatis personam aliquid secum reputare, aut de aliqua re, saepe etiam commotam, clare dicere non solum in scaena haud mirum, sed etiam in cotidiana vita, si hoc accidat, naturae non adversum videtur. Si quis autem soliloquio aut violentissimas naturae vires, aut ipsam naturam alloquatur, id in nullis vitae causis nisi in Homeri carminibus naturale et artificiosum haberi non possit.

At scaenica soliloquia huiusce litterarum generis fundamenta facta, postea autem magis magisque exculta inseparabiles fabularum scaenicarum structurae partes ducebantur et varia in dramate munera explebant. In his causis sermo secum ipso in scaena habitus perquam naturalis dramatis pars factus est. Hoc modo aestimandum est Promethei soliloquium in tragoedia Aeschylea, quod habetur ab heroe statim ut scopulo affixus est. Prometheus dolore nuper sibi illato maxime commotus et perturbatus violentissimas quidem naturae vires, ventos, flumina, maris undas, terram, solem alloquitur, sed tali condicione proposita, cum tragoediae heros tamquam inter coelum et terram suspenderetur, soliloquio eius coram natura habito cum illa Homerica simplicitate nihil commune fuit. Ostendit enim Promethei animi motus atque perturbationes et spectatores horrore formidineque afficit.

---

[1] *Fr. Leo, Der Monolog im Drama. Ein Beitrag zur griech.-röm. Poetik*, Berlin 1908.

Alter in tragoedia sermo secum ipso habitus, custodis in *Agamemnone* Aeschylea soliloquium dico, deis quidem appellatis incipit, sed postea usque ad finem prologi argumentum fabulae explanantis officio fungitur. Tertium denique soliloquium a Pythia in Aeschyli *Eumenidibus* habitum ex duabus partibus constat. Prima pars sacerdotis precatio est, altera autem, quam Pythia e templo egressa pronuntiat, fabulae argumentum exponit et praesenti actioni adiungit atque annectit futuram. In enarratis soliloquiis dramatis persona numquam se ipsam appellat, quae res Aeschyleae artis maxime propria videtur.

In Sophoclis tragoediis duo eiusdem generis soliloquia inveniuntur, quae sunt Electrae monodia (*Electr.* 84—120) et Aiantis oratio (*Aias* 815—865). In utroque elementa appellantur, utrumque praetera non solum primarum partium dramatis personae animi motus, sed etiam totius fabulae exprimit affectionem, ex qua omnis in scaena actio pendet. In ea re Sophoclem Aeschyli vestigia pressisse recte Fr. Leo[2] putavit. Sed idem vir doctus invenit apud Sophoclem aliquid, quod soliloquiorum quasi compensationem nominavit, quibus annumerabat eos dramatis personarum sermones, qui interruptis diverbiis aut lamentationibus secum ipso habebantur[3]. Hoc loco non est obliviscendum id genus inserta soliloquia cum toto dialogi contextu artissime coniungi et personas, a quibus pronuntientur, in scaena vacua non stare. Attamen exsistunt in Sophoclis tragoediis loci, a Fr. Leone praetermissi, qui soliloquia recte habeantur necesse sit. In primis Teucri verborum ex Sophoclis *Aiante* 992—1039 memoriam excitemus. Aias secum ipso sermonem habet choro quidem in orchestra astante, sed hoc temporis momento heros eum tamquam non animadvertat. Hoc tragoediae loco Aias non secum cogitat, sed clara voce cogitationem suam verbis illustrat. Qua re adeo occupatus erat, ut coryphaeus eum his verbis admoneret (v. 1040—1041):

> μὴ τεῖνε μακράν, ἀλλ' ὅπως κρύψεις τάφῳ
> φράζου τὸν ἄνδρα, χὤ τι μυθήσῃ τάχα.

In similibus causis apud Sophoclem secum ipsa loquitur Deianira *Trach.* 1—48. Herculis uxor miseram sortem suam intra animum volutando adeo afflicta est, ut ancillam omnino non conspiceret. Hoc Deianirae soliloquium communi sententia incipit (v. 1—3):

> λόγος μὲν ἔστ' ἀρχαῖος ἀνθρώπων φανεὶς
> ὡς οὐκ ἂν αἰῶν' ἐκμάθοις βροτῶν, πρὶν ἂν
> θάνῃ τις, οὔτ' εἰ χρηστὸς οὔτ' εἴ τῳ κακός.

Sermonis secum ipso habiti indolem Philoctetis quoque verba in Sophoclis tragoedia (v. 927—962) habent, quae dramatis persona tamquam ad Neoptolemum dirigit, re vera Philoctetes personae, quae cum eo colloquitur, velut si oblitus sit

---

[2] Idem, *o. c.* p. 9—12.
[3] *Ibidem.*

et animo commotus ipse secum loquitur. Similiter ultima Antigonae verba (v. 883—928) dicta sunt praesente quidem Creone, servis choroque, sed virgo neminem videt et tamquam e viventium numero animo et corpore iam exempta propinquorum suorum umbras tantum alloquitur. Huc accedunt etiam Electrae lamentationes propter fratris mortem, quam appetivisse arbitratur. Fratris fata lamentatur soror coram Oreste, quem non agnovit, eius comitibus choroque (v. 1126—1170), sed Electra hoc temporis puncto omnia obliviscitur et lamentis se dat. Enarratas adhuc dramatis personarum partes soliloquiorum numero viri docti non habebant, quippe quae in vacua scaena non agerentur. In antiqua tragoedia chorus assidue in scaena manebat, qua de causa nullus sensu stricto sermo secum ipso haberi in theatro potuit. Apud Sophoclem in duabus tantum tragoediis, *Aiantem* et *Electram* dico, soliloquia in vacua scaena pronuntiantur. Enarrata igitur soliloquia grave Sophoclis artis inventum putandum est. Sophocles enim dramatis personarum indolem primus cum ostendere vellet, soliloquiis quoque animorum motus exprimentibus usus est. Quibus animi doloribus Sophocleae tragoediae personae adeo opprimuntur, ut omnia paene e conspectu earum exeant, quare desolatas se esse arbitrentur. Eius modi animi separatio, quae in homine in cogitationibus defixo cerni potest, psychologicis, quae dicuntur, rationibus explicatur, quam ob rem in dramatis quoque actione naturae non repugnat. In his causis dramatis personae saepe a parte secum ipsis loquuntur, ubi aut alias personas in scaena agentes non vident, aut cum eis modo sermocinantes subito tamquam si eas coram adesse non meminerint. Id genus scaenae maximam partem in comoediis tritae sunt, qua de re paulo post disputabitur.

In Euripidis tragoediis sermonum secum ipso in scaena vacua habitorum numerus non nimium augetur. Singula soliloquia occurrunt in *Medea*, *Heraclidibus*, *Hippolyto*, *Andromacha*, *Bacchidibus*, *Cyclope*, bina in *Hercule*, *Hecuba*, *Supplicibus*, *Iphigenia Taur.*, *Phoenissis*, *Oreste*, terna in *Electra*, *Helena*, *Iphigenia Aul.*, quattuor denique in *Ione*. Una Euripidis tragoedia eaque vetustissima, *Alcestida* dico, quinque soliloquia continet. Soliloquia in Euripidis tragoediis adhibita dividimus primum in prologos fabulae argumentum exponentes, a dramatis personis saepissime, aut a deis pronuntiatos, qui sese spectatoribus commendant, nonnumquam etiam futura annuntiant (*Alcestis* 1—27, *Hippolytos* 1—57, *Cyclops* 1—40, *Ion* 1—81, *Bacchides* 1—63). Deinde in prologos, quibus praeter fabulae expositionem etiam primarum partium dramatis personae morum descriptio continetur (*Medea* 1—48, *Troades* 1—47, *Hecuba* 1—58). In ipsa fabula quoque secum ipsis loquuntur dei et aliae dramatis personae. His soliloquiis nuntiantur res, quae mox in scaena agentur (*Alcestis* 72—76, *Troades* 860—883). Apud Euripidem exstant quoque soliloquia, quibus certiores fimus de rebus, quae extra scaenam facta sunt. Eisdem insuper alicuius dramatis personae ingenium et mores describuntur (*Alcestis* 747—772, *Ion* 1261—1281), aut futuri rerum casus eventusque (*Orestes* 126—139). Sermo, quem Achilles nova *Iphigeniae Aul.* scaena ineunte (v. 801—811) secum ipso habet, duabus gravissimis in fabula muneribus fungitur. Primum novam personam in scaenam inducit, tum describit condiciones, in quibus magni momenti res in pulpito brevi

agentur. Reliqua apud Euripidem soliloquia, quae sermones intimi putandi sunt, duas in tragoedia partes agunt: dramatis persona, quae secum ipsa loquitur, tamquam ei providum aliquid insit, quid futurum sit, significat (*Alcestis* 837—860, *Phoeinissae* 985—1018), aut animi sui dolores depingit (*Alcestis* 911-939, *Hercules* 1089—1108)[4].

Sermones, qui dicuntur, intimi in Euripidis tragoediis saepissime adhibentur, nam omnium in eius tragoediis soliloquiorum quadraginta quinque centesimas efficiunt. Prologi apud Euripidem semper in scaena vacua recitantur. In similibus quoque causis pronuntiantur alia praetera soliloquia orchestra a choro, scaena ab aliis histrionibus iam relicta (videas velim ancillae soliloquium *Alc.* 747—772)[5]. In eadem tragoedia, v. 837—860, scaena exeunte secum ipso loquitur Hercules, quem hoc loco solum in scaena mansisse opinor ab ancilla de Alcestidis sepulcri situ nuntio allato (v. 835 sq.)[6]. Simili occasione data secum ipsa loquitur Hecuba (*Troad.* 98—152). Solus quoque in scaena manet Menelaus (*ibid.* 860—863), cum scaena ineunte sermonem secum ipso habet[7]. Sunt praeter ea apud Euripidem soliloquia, quae in scaena quasi vacua recitentur, cum dramatis persona aliquo dolore admodum concitata reliquas personas in scaena agentes omnino neglegat[8]. Reperiuntur apud Euripidem quoque res, logicis et psychologicis, quae dicuntur, fundatae rationibus, in quibus dramatis persona malo affecta ab omnibus deserta sibi videatur, et quamvis re vera aliae personae eodem temporis momento in scaena adsint, tamen secum ipsa loquitur tamquam in scaena vacua facta. In eadem causa sermonem secum ipsa gerit Hecuba (*Troad.* 1156—1206), quae ancillis astantibus Astyanactis corpus exanimatum lamentatur, Polymestor ab Hecuba occaecatus (*Hecub.* 1056—1084), Hercules, ubi vecordia exagitatus primum resipuit (*Herc.* 1089—1108) et Electra, quae Oreste dormiente bis in scaena secum ipsa loquitur (*Orest.* 34—37 et 126—139). Accidit nonnumquam apud Euripidem, ut, dum unus histrio secum ipso sermonem habet, alii in scaenae margine sese occultent et ab histrione partes suas tum in scaena agente non conspiciantur, velut in *Electra* 112—166 et in *Helena* 528—540. Uno loco (*Iphig.* Aul. 469—470) soliloquium a parte recitatur. In *Hecuba* autem 1132—1182 et 1187—1237 Polymestor et Hecuba verborum certamen inter se gerunt, quod reapse ex duobus soliloquiis a parte dictis constat. In *Phoenissis* 261—277 Polynices primum ad spectatores se convertit, cum adventus

---

[4] Cf. *Hecuba* 1056—1084, *Suppl.* 1080—1103, *Troad.* 98—152 et 466—510, *Electr.* 54—63 et 112—166, *Helena* 386—436 et 528—540 et 433—514, *Iphig. Taur.* 344—392, *Ion* 429—451 et 1369—1394, *Iphig. Aul.* 440—468 et 742—750.

[5] Cf. Eurip. *Helena* 483—514.

[6] Cf. *Ion* 429—451. *Iphig. Aul.* 742—750.

[7] Cf. Menelai soliloquium Eurip. *Helena* 386—436 scaena ineunte pronuntiatum.

[8] Ut exemplo utar in *Alcestide* 911—934 Admetus, in *Troadibus* 740—773 Andromacha, in *Ione* 1261—1281 et 1369—1394 Ion, in *Iphig. Aul.* 440—468 Agamemnon, *ibid.* v. 801—818 Achilles, in *Iphig. Taur.* 344—392 actu exeunte Iphigenia, in *Supplicibus* 1080—1103 Iphis, in *Phoenissis* 985—1018 Menoeceus, in *Electra* 54—63 Electra.

sui causam exponeret, qua re etiam Iocastae verba in prologo dicta (v. 83) significavit, denique soliloquio iam exeunte conspectas a se puellas alloqui incepit. Nonnumquam ita fit, ut dramatis persona soliloquio se ipsam appellet, similiter atque in Homeri carminibus, verbi gratia Hercules in Euripidis *Alcestide* 837:

ὦ πολλὰ τλᾶσα καρδία καὶ χεὶρ ἐμή ...

Aliorum soliloquiorum verba in plures personas diriguntur, ut in *Troadibus* 466—510 Hecuba primum ancillas, deinde deos, post iterum ancillas alloquitur. Andromacha autem in eadem tragoedia (v. 740—773) in filium suum morti destinatum orationem convertit, Ion vero in tragoedia eius nomine inscripta (v. 1261—1281) Cephisi fluminis numen appellavit[9]. In *Iphigenia Taur.* chorum quidem Iphigenia alloquitur (v. 351 φίλαι), sed totum soliloquium, ut eius prima verba (v. 341 ὦ καρδία τάλαινα) demonstrant, ad se ipsam convertit.

Nonnulla apud Euripidem soliloquia communi sententia incipiunt, ut *Heraclidibus* Iolai soliloquium (v. 1—54), in *Supplicibus* (v. 1—41) autem Aithra in soliloquii initio deos precatur. Habemus insuper in Euripidis tragoediis soliloquia artificiose composita, quae variis quoque funguntur muneribus. Haeret mihi in mente in primis Ionis sermo secum ipso habitus (*Ion* 82—183), quo heros non solum, quis sit, ostendit, sed etiam Apollinem precatur. Hic sermo ex multis inter se artificiose comparatis partibus constat. Versus 82—93 depingunt condiciones, in quibus res aguntur. Versibus 94—111 dramatis persona templi servos et se ipsam alloquitur. A versu 112 usque ad 124 Ion ramulum appellat, quo Apollinis aram verrit, postea autem (v. 125—143) paeana canit. A versu 144 usque ad 153 se ipsum, versibus 154—170 aquilam, Iovis nuntium appellat, versu sequenti autem usque ad 180 avem quandam ignotam alloquitur, denique de se ipso dicit. Hac tragoediae parte continentur epica et lyrica argumenta artificiose inter se coniuncta. Ionis animi motus una causa fuit, cur poeta id genus soliloquium adhiberet. Simili modo composita soliloquia plura apud Euripidem inveniuntur. Talem secum ipso loquendi rationem Fr. Leo[10] concitati soliloquii legem appellavit. Dramatis personae in his condicionibus secum ipsa loquenti neque chori neque alterius histrionis eodem tempore in scaena agentis ratio fuit habenda. Soliloquiorum in Euripidis tragoediis usus semper rebus externis aut loquentis animi perturbatione confirmatur. Plures sunt apud Euripidem huiusce confirmationis modi. Ex quibus unum Fr. Leo[11] in nonnullis tragoediis a. 430—420 editis demonstravit. In his tragoediis, *Heraclides*, *Herculem*, *Andromacham*, *Supplices* dico, dramatis persona, quae secum ipsa sermonem habet, aut ipsa, aut comitantibus amicis et choro astante ut supplex in scaena locum occupat, qua de causa et soliloquium coram aliis personis habitum condicionibus a priori fictis excusatur.

---

[9] Similiter in *Phoenissis* (v. 3) Iocasta Helion alloquitur, Electra autem (*Electra* 54) atram noctem: ὦ νὺξ μέλαινα.

[10] Leo, *o. c.* p. 19.

[11] Idem, *o. c.* p. 21.

In soliloquii scaenici historia demonstrare possumus primum poetas scaenicos soliloquiis epicis sese pedetemptim liberavisse, tum soliloquia, quae ad fabulae actionem promovendam valerent, aut dramatis personarum animi motus exprimerent, maiorem auctoritatem assecuta esse. Eadem variis insuper officiis in fabula scaenica fungi coeperunt, poetae scaenici autem semper conati sunt tales in fabulae actione effingere causas, in quibus sermones secum ipso habiti aut externis rebus aut agentis personae animi perturbatione evocarentur. Ad hoc soliloquia a parte habita iam in Sophoclis tragoediis inveniuntur, apud Euripidem autem in consuetudinem paene venerunt. Itaque soliloquii notio apud utrumque poetam latius patere coepit. Augetur quoque numerus et auctoritas intimorum, quae dicuntur, soliloquiorum, quibus dramatis personarum animi motus atque mentes melius cognoscuntur.

Veteris comoediae Atticae poetae nimiae curae non habebant, ut soliloquia in fabulis scaenicis adhiberentur. Plures accipimus causas, quare ea res evenerit. Primum, quod in vetere comoedia Attica chorus fabulae agendae semper particeps fuit, deinde, quod veteris comoediae persona singulis actionis momentis ilusione, quae dicitur, scaenica interrupta spectatores alloqui potuit, post autem, quod veteris comoediae persona numquam talibus animi perturbationibus afficitur, quae tacitae sibi habendae sint et in solitudine tantum detegendae. Quae tamen res documento esse non potest apud Aristophanem omnino nulla soliloquia exstare. Aristophaneae comoediae enim personas secum ipsis loqui notum est, qua in re poeta etiam Aeschyli viam secutus est. In *Ecclesiazusis* tantum, *Pluto Nubibus*que maior Aristophanis in adhibendis soliloquiis licentia apparuit. In *Nubibus* exempli causa, in fabulae initio (v. 1—18) secum ipso loquitur Strepsiades praesentibus quidem aliis duabus personis, eius filio Pheidippide et servo Xanthia, sed hi soliloquii testes altos somnos hoc temporis momento ducunt. Iterum secum ipso loquitur Strepsiades (v. 41—55) coram filio porro dormiente et servo tacite astante. Cum Xanthias de scaena decessisset, Strepsiades soliloquium renovavit (v. 60—80) et in hac demum soliloquii parte actionis nodus conectitur, nam Strepsiades filium mores suos mutaturum esse nuntiat. Habemus in hac comoedia aliud quoque soliloquium in quo Pheidippides scaena a patre iam relicta (v. 844—846) deliberat, quonam modo pater sibi tractandus sit, praesertim sum patrem delirare persuasum ei fuerit. Versibus 1131—1145 exit foras Strepsiades et breviter secum ipso locutus mores suos describit, postea autem filium adhortatur, ut Socratis scholam relinquat. Hoc fabulae loco nova scaena incipit, qua Pheidippidem iam educatum esse comperimus, qua re maxime impulsus Strepsiades coram Socrate concitato animo secum ipso loquitur (v. 1154—1163). Simili animi motu concitatum soliloquium comoedia exeunte recitatur, ubi Strepsiades propter filii educationem ad irritum redactam et propter nonnullos errores suos ad summam desperationem adductus Socratem pro acceptis iniuriis ulcisci constituit (v. 1476—1485).

In soliloquiis apud Aristophanem obviis aliquid theatralis licentiae inest, utpote quae ab Aristophaneae comoediae natura seiuncta et ex Aristophaneo theatro in aliam scaenam translata in comoediae compositione supervacanea videri possint.

In comoedia nova, id quod iam Fr. Leo[12] demonstravit, soliloquiorum numerus et eorum scaenicum munus magis magisque aucta sunt. Quae res etiam in mediae comoediae fragmentis, apud Antiphanem et Alexidem, conspici quidem potest[13], sed in eam quaestionem diligentius inquirere propter fragmentorum inopiam difficile est. Attamen in Menandri fabulis adhuc servatis haec res clarius demonstrari potest. Hanc quaestionem nuper in *Dyscolo* Menandrea diligenter investigavit I. Zawadzka[14], cum in ea Menandri comoedia magnum soliloquiorum numerum esse demonstraret[15]. Quarta paene totius comoediae pars soliloquiis abundat. Plura soliloquia adhibere apud Menandrum firmam legem fuisse iam antea viri docti iudicaverunt, quam ob rem fuerunt, qui Menandro mancam ac debilem artem exprobrarent. Soliloquia apud Menandrum reapse multa sunt et magnum versuum numerum complectuntur. Recitantur a variis dramatis personis, puellis, senibus, adulescentibus, servis, ancillis, coquis, personificationibus, quamvis saepissime senes, servi adulescentesque secum ipsis loquantur. Quae res apta esse videtur ex partibus, quas commemoratae supra dramatis personae in fabula agunt. Varia sunt quoque munera singulis soliloquiis in scaena explenda attributa. Soliloquia in Menandri comoediis aut personarum mores describunt[16], aut ad risum movendum adhibentur[17], aut de rebus, quae extra scaenam facta sunt, narrant[18]. Inveniuntur apud Menandrum intimorum quoque, quae dicuntur, soliloquiorum exempla, quae occultos animi motus, actionis scaenicae persaepe validum incitamentum, verbis plane exprimant. Quibus annumerentur necesse est soliloquia: iuvenis (*Georg.* 1—21), Demeae (*Samia* 109—141), Moschionis (*ibid.* 271—295), Sostratis (*Dysc.* 381—392), Onesimi (*Epitr.* 243—253), Charisii (*ibid.* 588—611). Fabulae autem argumentum exponunt haec soliloquia: iuvenis (*Phasma* 1—25), Agnoiae (*Pericir.* 1—51), Panos (*Dysc.* 1—49). Nonnulla variis officiis funguntur, ut Davi soliloquium (*Georg.* 55—84), quod in primis res, quae gestae sunt, exponit, sed duobus locis (v. 66 et 78) personarum indolem propius describit. Nicerati soliloquium (*Samia* 184—192) primum futura significat, deinde dramatis personae naturam declarat, tum novam personam scaenam intrare denuntiat, postremo eiusdem personae animum verbis depingere

---

[12] Idem, *o. c.* p. 44.

[13] Idem, *o. c.* p. 45.

[14] I. Zawadzka, *Die Monologe in Menanders Dyskolos. Studia Menandrea ad Dyscolum pertinentia napisali W. Steffen, ... S. Dworacki, J. Horowski*, Wrocław 1965, p. 40—63.

[15] Cf. *ibidem*, p. 42.

[16] Verbi gratia: Cnemon *Dysc.* 442—455 et 481—486, Laches *Cithar.* 53—65, Sosia *Pericir.* 164—170, Getas *Dysc.* 603—611, Onesimus *Epitrep.* 381—405. Omnes Menandri locos secundum editionem Körteianam affero.

[17] Ut soliloquium coqui Siconis *Dysc.* 393—401, 487—498, 639—648 et servi Onesymi *Epitrep.* 558—587.

[18] Videas velim illud Davi *Georg.* 55—84, Parmenonis *Samia* 296—312, Moschionis *Pericir.* 276—300, Pyrrhiae *Dysc.* 97—124, Sostratis *ibid.* 259—268, 522—545, 666—690, Simices *ibid.* 574—588.

conatur[19]. In *Dyscolo* Menandrea varia sermonum secum ipso habitorum munera accuratissime I. Zawadzka[20] enarravit, quare eadem duplicare iterareque non est meum.

Dramatis persona, quae secum ipsa sermonem habet, aut spectatores, ut Demeas (*Samia* 54 sq. et 114), Agnoia (*Pericir.* 1 sq.), Onesimus (*Epitr.* 558 sq.) aut se ipsum, ut Demeas (*Samia* 109 sq.) et Cnemon (*Dysc.* 153 sq.) alloquitur. Exsistunt apud Menandrum soliloquia, quae rhetoricae potius quam scaenicae artis praeceptorum rationem habere videantur, cum duae dramatis personae aliter alia e contraria parte de eadem re dicant, ut Davus (*Epitr.* 64—116) et Syriscus (*ibid.* 118—176) et Onesimus (*ibid.* 558—587) et Charisias (*ibid.* 588—611). Sermones secum ipso habentur aut in vacua scaena, aut coram aliis histrionibus, quos dramatis persona, quae dicit, non conspicatur, exempli gratia Davus coram Myrrhina (*Georg.* 55—84), Moschion coram Parmenone (*Samia* 271—295, 296—312), Pyrrhias coram Sostrato (*Dysc.* 97—124), Simice coram Geta (*ibid.* 574—588), Cnemon coram Gorgia (*ibid.* 702—747). Hoc proximum soliloquium intimi sermonis secum ipso habiti indolem habet. Idem soliloquium a parte habitum quoque dici potest, cui opponuntur sermones, quos una ex disputantibus inter se personis, velut si praesentium personarum oblita sit, secum ipsa gerit. Quorum multa exempla in tragoedia Graeca ostendi possunt, at apud Menandrum vix pauca (*Epitr.* 64—116; *Dysc.* 58—68, 271—287, 179—188, 557—562). Soliloquiorum apud Menandrum propria sunt haec: prima soliloquii verba intus in aedes dicuntur, unde dramatis persona quaedam exit et alios histriones in scaena agere non videt. Itaque primo secum ipsa loqui coepit, deinde cum aliis sermocinatur. Dialogo ad finem producto eadem persona iterum secum ipsa sermonem habet, qui futurorum exspectationem movet et novae personae adventum nuntiat[21].

Menander adeo tritam et usitatam comoediae partem soliloquium putavit, ut nullas singulares condiciones ad soliloquium adhibendum aptas excogitare conaretur. Secum ipsis loquuntur quoque personae, quae aliquamdiu a fabulae actione remotae sunt, praecipue quarum discessus aliqua causa excusatus erat. Soliloquia, quibus extra scaenam facta traduntur, illis quidem ῥήσεις ἀγγελικαί dictis simillima sunt, sed in comoedia a personis in fabula agentibus habentur, qua re in ipsius loquentis opinione posita sunt et naturam eius aliqua ex parte detegunt. Quo plures in comoedia conflictiones sunt, eo saepius comoediae personae secum ipsis loquuntur, id quod aut animi motibus concitatis aut rebus nobis probatum videtur. Scaenica soliloquia singulari quadam compositione insignita sunt. Saepe communi quadam sententia, rhetorica interrogatione, mythica comparatione incipiunt. Quarum omnium rerum primordia in tragoedia Graeca sunt procul dubio collocanda, sed in comoedia nova demum in consuetudinem venerunt.

---

[19] His duobus similibus muneribus funguntur quoque soliloquia in *Dyscolo* Menandrea Cnemonis (v. 153—168) et eius filiae (v. 189—206).

[20] Cf. Zawadzka, *o. c.* p. 46 sq.

[21] Cf. *ibidem*, p. 45—46, 53—56 et 58.

Versuum numerus soliloquiis in comoedia Menandrea attributus varius est. Maxima eorum multitudo (ca. 44%) in *Phasmate* occurrit, minorem autem numerum (ca. 43%) in *Samia* invenimus[22]. Perpauci pro rata parte sermones secum ipso habiti in *Periciromene* Menandrea (supra 19%) exsistunt. Ex his numeris inter se collatis difficile est colligere singularum comoediarum temporis rationem. Sed de duabus saltem rebus conicere nobis liceat. Versuum numerus soliloquiis in fabula destinatus alacritatis vel tarditatis in fabula agenda causa esse potest, prout ipsius poetae scaenicae virtutes ferunt. Soliloquiorum numerus documento quoque esse potest antiquam comoediam plus minusve sese a vetere conventione scaenica liberavisse. Accidit insuper, ut soliloquiis adhibitis fabula scaenica verae vitae humanae similior fiat, si dramatis persona secum ipsa locuta mores suos et animi motus aperiat, id quod nonnumquam ad fabulae actionem promovendam multum affert. Soliloquia Menandrea praeter progressionem in explendis scaenicis muneribus factam veterem histrionalem naturam suam aliquoties retinuerunt.

Soliloquia a Plauto usurpata, quorum numerum et in comoediae structura situm Fr. Leo[23] declaravit, nulla re quidem ab illis Menandreis distant non modo, si de eorum compositione, adhibendi ratione, sed etiam si de eorum scaenico munere agitur. Sed non desunt apud Plautum manifesta indicia, quibus nixi demonstrare possimus Plautum in soliloquiis usurpandis veteris Attici dramatis rationem et viam secutum esse. Haec soliloquia dico, quae, cum aliquam actionis partem incipiunt aut ad finem producunt, tamquam tragici chori partes agunt et inter singulas scaenas caesuram faciunt. Addendum est praeterea soliloquia Plautina adeo cum totius fabulae compositione coniuncta esse, ut difficile esset discernere, utrum soliloquia ex naturalibus fabulae causis evenissent, an scaenicis tantum rationibus excusari possent, an artis praeceptis et scaenicorum consuetudine exacta essent.

Fr. Leonis saepe iam laudata dissertatio maximam partem in soliloquiis certo generi subiciendis versatur. Commemoratus vir doctus in comoediae compositione discernit haec soliloquia:

1. quae habentur a personis vacuam scaenam prodeuntibus (Auftritsmonolog),
2. quae habentur a personis in scaenam introeuntibus ab aliis personis iam occupatam (Zutritsmonolog),
3. quae dialogo in scaena ad finem producto post alterius histrionis discessum ab una persona in scaena vacua facta habentur (Abgangsmonolog),
4. quae habentur a personis, priusquam cum aliis sermocinari incipiant (Übergangsmonolog),
5. quae habentur a personis aliqua animi perturbatione affectis coram aliis histrionibus in scaena agentibus[24].

---

[22] In reliquis comoediis ita se res habet: *Georgos* ca. 30%, *Epitrepontes* supra 26%, *Dyscolus* supra 24%.

[23] Leo, *o. c.* passim.

[24] *Ibidem*, p. 48.

In quaestionibus ad soliloquiorum scaenica officia pertinentibus Plautus et Terentius, secundum Fr. Leonis opinionem[25], Graecorum scaenicorum poetarum artem tantum locupletavit atque promovit. Cum non omnes sermones secum ipso habiti eo modo distingui potuissent, reliquos his quattuor generibus annumerari vir doctissimus voluit[26]:

1. soliloquia, quae animi motus exprimunt,
2. soliloquia, in quibus aliquid consideratur,
3. soliloquia communes quasdam mentes explicantia,
4. soliloquia narratoria.

In soliloquiis formaliter potius tractandis periculum est, ne gravissima eorum auctoritas obscuretur, quae in primis in eorum scaenico officio ostendatur. Ad hoc Fr. Leo leviter tantum attigit sermones a parte secum habitos et eos, qui ex alternis sermonibus originem ducunt et in comoediae structura eodem officio funguntur. Quae cum ita sint, rem specie diligentissime iam investigatam denuo retractare in animo habeo.

In primis soliloquiorum numerus in Plauti comoediis a viro docto demonstratus a re ipsa atque a veritate distare mihi videtur. Soliloquium enim non solum histrionis verba in vacua scaena secum ipso dicta, aut coram aliis a secum ipso loquente non conspectis ducenda esse opinor, sed etiam omnes sermones secum ipso a parte habitos, in quibus comoediae persona aut spectatores, aut se ipsam quasi alloquatur. In his causis persaepe etiam accidit, ut comoediae persona, quae secum ipsa loquitur, alios histriones eodem tempore in scaena adesse haud quidem ignoret, sed ad tempus sese ab eis abalienet. Quam diffusiorem notionis soliloquii significationem ex mutato eius scaenico munere effluxisse arbitror. Dramatis persona secum ipsa locuta olim narratoris in fabula scaenica partes agebat. Cum autem fabula scaenica hominum drama facta esset, intimas hominum res detegendi, praecipue quae ad res agendas aliquid conferre possent, necessitudo orta est. Inde iam in Euripidis tragoediis, in primis autem in antiqua comoedia hominum mores describenti soliloquiorum officia in personarum intimis animi motibus depingendis posita erant[27].

His omnibus perpensis in Plautina *Aulularia* non viginti duo, ut Fr. Leo, sed quadraginta quattuor soliloquia invenio, id quod circa quadraginta quattuor centesimas servatorum adhuc huiusce comoediae versuum facit. *Aulularia* enim drama, quod dicitur, psychologicum est, quare primarum partium personae ingenium et mores ostendere in hac fabula poetae maximum officium fuit. Similiter in aliis quoque Plautinis comoediis maiorem soliloquiorum numerum esse arbitror: in *Rudente* 30, *Casina* 20, *Bacchidibus* 26, *Truculento* 32. In reliquis minimum soliloquiorum numerum habet *Asinaria* (8), maximum *Poenulus* (27). Quae res versuum centesimis quoque illustrari potest hoc modo: versuum numeri, ex quibus soliloquia

---

[25] *Ibidem*, p. 63—68.

[26] *Ibidem*, p. 71 et passim.

[27] Cf. S. Skwarczyńska, *Wstęp do nauki o literaturze*, t. I, Warszawa 1954, p. 377.

in comoediis composita sunt, minimum undecim (*Asinaria*) aut summum duodequinquaginta (*Amphitruo*) centesimas faciunt. Haec quaestio non solum cum ipsius comoediae hominum mores depingentis natura, sed etiam cum variis soliloquiorum apud Plautum officiis artissime coniungitur. Recte igitur scripsit Fr. Leo[28] soliloquia Plautina perraro tantum singulis muneribus fungi, quamvis huic soliloquiorum generi 32, quae dicuntur, narratoria annumerari possent. Eius modi soliloquia scaena ineunte adhibentur, similiter atque prologi a personificationibus recitati, qui praeter narratoriam indolem fabulae argumentum nonnumquam omittunt[29]. Scaena ineunte habentur quoque soliloquia a personis peregre redeuntibus, quibus aut dei, aut spectatores appellantur. Quae omnia ex antiquissima fabula scaenica originem duxisse constat[30]. Soliloquiis antiquitus traditis annumerentur necesse est illa Aristophaneae parabasi simillima verba *Pseud.* 561—573 et *Curc.* 462—486. Eiusdem parabaseos memoriam sermones secum ipso a parte habiti nonnullis locis excitant. Sunt, qui de rebus extra scaenam factis narrent, ut *Stich.* 523—526, *Most.* 438—445, 690—717, 775—782, *Capt.* 998—1006, aut precationis vim habeant, ut *Poen.* 1187—1190, *Rud.* 694—705, *Curc.* 125—127. Reliqua soliloquia adeo varias in comoedia partes agunt, ut generibus quibusdam discretis alia ab aliis distinguere difficile sit. Quae res futuras, personarum ingenium et mores, earum animi motus, scaenae apparatum, personarum discessus et aditus causas, fabulae argumentum et alia docent[31]. Attamen demonstrari possunt apud Plautum soliloquia, quae uno tantum eoque gravissimo officio funguntur. Sermones intimos dico, in quibus comoediae persona de se dicit, animi sui motus detegit, res secum volutatas verbis exprimit, facta recenset[32]. In nonnullis soliloquiis communes quaedam quaestiones tractantur. De servorum officio disputatur, de corruptis moribus, de duplici quadam honestae vitae ratione, quae profitetur, prout quisque virtutibus aut vitiis antecedit. Commemoratur quoque de civili auctoritate matrimonii cum indotatis puellis iungendi, de dotatarum matronarum luxuria et quos effectus ea res ad vitae rationem habeat. Secum ipsis

---

[28] Cf. *Poen.* 1174—1181, 1280—1291, *Aul.* 178—181, 371—389, 406—414, 701—712, *Persa* 753—762, *Cist.* 536—542, 774—776, *Asin.* 249—266, *Amphitruo* 861—881, 1009—1020, 1053—1075, *Cas.* 563—575, 754—779, 875—891, *Men.* 446—465, 1060—1061, *Merc.* 692—699, 803—804, *Most.* 1041—1063, *Mil.* 272—274, 1387—1393, *Pseud.* 1246—1284, *Rud.* 324—330, 559—562, 664—675, 1281—1287, *Curc.* 591—598, 679—686, *Capt.* 498—515, 909—921.

[29] Fabulae argumentum non exponunt prologi hi: *Trin.* 3—22 et *Asin.* 1—15. Prologi autem *Poen.* 1—128, *Aul.* 1—39, *Truc.* 1—21, *Cist.* 149—202, *Amphitruo* 1—152, *Cas.* 1—88, *Men.* 1—76, *Rud.* 1—82 et *Capt.* 1—68 non solum fabulae argumentum exponunt, sed etiam alias quoque res docent.

[30] Cf. *Stich.* 402—417, 649—654, *Trin.* 820—843, *Bacch.* 170—177, *Poen.* 930—960, *Amphitruo* 153—308, *Most.* 431—437.

[31] Unumquodque soliloquii munus exemplis allatis comprobare longius sit.

[32] Eius modi soliloquia plurima sunt, praecipue autem videas velim: *Amphitruo* 441—449, 455—462, 660—663, 882—890, 891—896, *Cas.* 216—228, 275—279, 504—514, 937—955, *Men.* 701—703, 753—774, 957—965, 966—989, 1037—1049, *Merc.* 335—363, 588—600, 700—704, 842 856, *Mil.* 304—312, 464—466, 1284—1295, 1374—1377, 1433—1435, *Rud.* 185—214, 485—491, 821—824, 886—891, 906—937, 1184—1190, 1191—1209 et al.

loquentes deliberant quoque de meretricum astutia et servorum calliditate, de hominum fortuna semper mutabili, de stultis medicis, de manco mulierum iure. Deos quoque malo dente carpunt et parasiti fortunam describunt[33]. Dramatis personae secum ipsis loquentes, similiter atque in Graeca comoedia, spectatoribus sese commendant[34], saepe exspectationem movent et fabulae actionem locupletant[35]. Idem munus explent apud Plautum soliloquia a parte habita. Quorum nonnulla praecipue ad risum movendum adhibita sunt[36]. Sunt, quae, quid in scaena agatur, aut quid futurum sit, explicent[37]. Sermonibus secum ipso a parte habitis mores quoque personarum describuntur, dum alia persona e rebus ab alia vicissim actis virtutes eius vel vitia iudicat[38]. Plura inveniuntur apud Plautum soliloquia scaena ineunte quam exeunte habita. Sed nemo fere est, quin nimio soliloquiorum numero fabulae actionem retardari, spectatores autem defatigari arbitretur. Cuius rei haud ignarum fuisse Plautum mihi persuasum est, quare multa soliloquia cum adhiberet, eorum brevitate, expletorum munerum varietate, nec non permultis comoediae personis ea recitanda attribuendo effecit, ut Plauti comoediae agitatae esse non desinerent. Quae res causa quoque haud dubie fuit, cur Plautinae comoediae tantam assecutae essent laudem.

In Terentii scaenico usu id novum fuisse puto, quod poeta soliloquiorum numero deminuto ipsam eorum compositionem et veram in fabula agenda necessitudinem praestantiorem fecit. Duae tantum Terentii comoediae, *Adelphoe* et *Eunuchus* undevicena soliloquia habent. In reliquis autem soliloquiorum numerus plane imminutus est: in *Hecyra* sedecim, in *Phormione* et *Heautontimorumeno* undena, in *Andria* decem soliloquia sunt. Quae deminutio in versuum quoque soliloquiis attributorum numero conspicua est. Hic enim numerus undecim vel viginti sex centesimis omnium comoediae versuum aestimandus est. Maximum versuum numerum complent soliloquia in *Hecyra* (231), minimum in *Phormione* (113). Saepissime secum ipsis loquuntur apud Terentium senes, servi, iuvenes, raro autem ancillae, meretrices, matronae, parasiti, nutrices, lenones. In Terentii comoediis soliloquia et sermones secum ipso a parte habiti maximam partem scaena ineunte recitantur. Undecim

---

[33] Cf. *Stich.* 58—67, *Trin.* 23—38, *Bacch.* 640—670, 1053—1058, *Poen.* 504—510, *Aul.* 204—206, 475—494, 495—502, 505—522, 525—536, *Truc.* 95—111, 448—481, 482—498, 551—577, 884—889, *Persa* 251—272, *Asin.* 127—152, *Amphitruo* 633—653, *Men.* 882—887, *Merc.* 817—829, *Most.* 533—535, 858—884, *Pseud.* 767—789, 1103—1123, *Rud.* 593—614, 615—626, *Curc.* 280—298, *Capt.* 461—497.

[34] Cf. *Stich.* 155—195, 198—233, *Bacch.* 573—583, *Poen.* 449—470, *Truc.* 209—255, *Persa* 53—80, *Most.* 1—5, *Pseud.* 905—912, *Curc.* 96—109, 216—222, 371—383.

[35] Id genus soliloquia inveniuntur in *Sticho*, *Trinummo*, *Bacchidibus*, *Poenulo*, *Aulularia*, *Truculento*, *Persa*, *Cistellaria*, *Asinaria*, *Casina*, *Mercatore*, *Mostellariis*, *Milite Glorioso*, *Rudente*, *Curculione*.

[36] Cf. *Poen.* 210—232, *Truc.* 112—113, 542—546, 697—698, *Merc.* 867—883, *Pseud.* 600—604, *Most.* 161—292, *Mil.* 200—216, 481—493, *Capt.* 790—832.

[37] Cf. *Most.* 556—567, *Rud.* 229—235, 1287—1302, *Trin.* 612—614, *Aul.* 574—578, *Bacch.* 239—242, *Truc.* 548—550, 668—672, *Persa* 470—481, *Cas.* 685—686.

[38] Cf. *Stich.* 655—659, *Aul.* 547—548, *Merc.* 272—282.

tantum scaenae in soliloquium exeunt. Accidit, ut scaenis, in quibus multi histriones partes suas agunt, inserantur soliloquia, quae totam scaenam expleant. Id genus soliloquia duo in *Andria*, in *Heautontimorumeno* unum, in *Eunucho* tria, in *Phormione* quattuor, in *Hecyra* tria in *Adelphis* quinque inveniuntur. Sex soliloquia praeterea in media fabulae scaena, quater in *Hecyra*, semel in *Eunucho* et *Phormione* habentur.

Quamvis soliloquiorum numerus apud Terentium deminutus sit, tamen soliloquia ab eo adhibita varietate munerum in fabulae compositione expletorum si illis Plautinis non antecedunt at certe Plautinorum soliloquiorum virtutes adaequant.

Sermonibus secum ipso habitis, qui in Terentianis comoediis uno tantum officio funguntur, annumeramus in primis Antiphonis soliloquium *Eun.* 539—548. Quod soliloquium in totam quartam scaenam tertii actus extenditur. Iuvenis Antipho secum ipso locutus sibi cum Chaerea convenisse dixit, ut ille sibi occurreret, sed obviam itionem ad irritum redactam esse, cum Chaerea non advenisset. Hoc soliloquium scaenam, quae sequetur, praeparat, nam Chaerea eunuchi personam gerens ex Thaidis aedibus mox exibit. Similes partes agit quoque Sophronae sermo secum ipsa *Phorm.* 729—737 a parte habitus, utpote qui novum argumentum scaenicum, puellae agnitionem, inducat. Parmenonis autem soliloquium *Hec.* 327—335 acuit perturbationem, cum de necopinato Philumenae dolore narret, id quod animos suspensos reddit. Exspectationem erectiorem facit etiam Sostratae breve soliloquium (*ibid.* 336—339) sequenti scaena ineunte habitum, quo Sostratae virtutes planius deteguntur. In eadem comoedia Pamphilus secum ipso locutus (*ibid.* 444—449) de rebus futuris diiudicari vult. In quarta scaena huiusce comoediae quarti actus (v. 623—626) Phidippus brevi soliloquio amorem suum erga filiam Philumenam et uxorem Myrrinam effundit, ineunte autem prima quinti actus scaena Bacchis secum ipsa deliberat, quidnam causae sit, quare Laches sese advocaverit. Pamphili sermo secum ipso scaena ineunte habitus *Andr.* 236—266 de rebus antea gestis commemorat et eius animi motus exprimit. Communes quasdam cogitationes Charini et Mysidis soliloquiis (*Andr.* 625—640 et 716—722) continentur. Mysis insuper describit animi motus puellae Glycerii, quae a Pamphilo sese deceptam esse putat. Alterius personae animi motus Antiphonis quoque soliloquium (*Phorm.* 465—470) aperit similiter atque Chremetis et Menedemi sermones secum ipsis a parte habiti *Heautontimor.* 410—425. Utrumque soliloquium dialogum inter eos antecedit et res, quae agentur, praeparat. Quaestiones, quae ad hominum societatem, ad mores corrigendos educandosque iuvenes pertinent, quattuor soliloquia in eadem comoedia tractant: Clitiphonis (v. 213—229), Bacchidis (v. 381—395), Menedemi (v. 469—489, 502—507). Res, quae adhuc factae sunt, considerat secum servus Syrus (*Heautontimor.* 668—678) et Parmeno (*Eun.* 997—1001). Longiorem absentiam suam excusat Clitipho secum ipso locutus *Heautontimor.* 805—814, ea autem, quae extra scaenam facta sunt, commemorant Pythiae (*Eun.* 1002—1004) et Syri (*Adelph.* 763—766) soliloquia. Hoc proximum soliloquium totam scaenam primam quinti eiusdem comoe-

diae actus praeparat, quia ebrius servus corruptos mores in Micionis aedibus coli Demeae argumentum dare potuit (*Adelph.* 166 sq.):

illud sis vide: exemplum disciplinae

Narratorium munus explet sermo Pythiae secum ipsa habitus (*Eun.* 643—648). Enodatio autem gravissimae quaestionis in fabula tractatae Demeae soliloquio sermonibus alternis insito (*Adelph.* 986—995) continetur.

Terentii ars scaenica illi Plautinae ea re praestat, quod nonnulla Terentiana soliloquia communes hominum quaestiones exponunt. Multa pro rata parte sunt apud Terentium soliloquia, quibus personarum in fabula agentium ingenium et mores exprimantur. Ad hanc rem spectant aut singula soliloquia, ut *Heautontimor.* 835—841, 874—878, *Eun.* 507—531, 970—974, *Hec.* 510—515, aut idem soliloquium simul duplex officium explet, dramatis personae mores describit et res, quae in scaena vere aguntur, explicat, ut Gnathonis soliloquium in *Eunucho* 232—264. Inveniuntur quoque soliloquia, quae de futuris rebus narrent, ut *ibid.* 549—557, *Phorm.* 311—314 et 884—893, aut scaenae speciem adumbrent, ut *Adelph.* 511—516. Singulae res, quae antea iam actae sunt, nonnumquam soliloquiis planius illustrantur, ut *Eun.* 840—847, *Phorm.* 829—832 et *Adelph.* 713—718. Alia soliloquia pluribus eodem tempore funguntur muneribus. Soliloquiis, quae personarum mores describunt et res futuras commemorant, annumerari possunt Chaereae et Parmenonis sermones secum ipso a parte habiti *Eun.* 293—301. Chaereae enim verbis non solum animi eius violentia ostenditur, quam Parmeno acute „rabiem" (v. 301) appellavit, sed etiam notum fit iuvenem amore misere deperire puellam, quam parasitus in Thaidis aedes ducit, quae res maximi est momenti ad fabulae actionem huic soliloquio continuandam. In eadem comoedia (v. 615—628) ancillae Doriadis soliloquium triplex officium explet. Ancilla quidem narrat, quid in convivio in militis aedibus factum sit, quare eius soliloquium narratorium potius duci potest, sed Doriadis verbis cognoscere possumus quoque non solum Chremetis iuvenis tranquilli animi et bene educati naturam, sed etiam militem suspiciosum, invidum audacemque hominem esse comperimus. Idem soliloquium praeterea Thaidis celerem adventum significat. In sequenti scaena (*Eun.* 629—642) advenit Phaedria et in primis res, quae extra scaenam gestae sunt, refert, cum Thaidis iussu per aliquot dies ruri degere debuerit. Hac occasione data iuvenem amore in Thaidem flagrare et ancillam scaenam intrare certiores fimus. Videas velim Phaedriae verba ancillae animi motum describentis (*Eun.* 642):

Sed quid hoc quod timida subito egreditur Pythias?

Personarum naturam aperit quoque Davi sermo secum ipso habitus *Phorm.* 35—50. Atqui hoc soliloquium in primis expositionis vim habet, ex qua singulae atque gravissimae in fabula res cognosci possunt. Idem soliloquium civium insuper in classes divisorum quaestionem tractat et duarum quoque comoediae personarum, Davi et Getae naturam detegit. Eiusdem Getae mores cognoscimus praeterea ex

ipsius verbis (*Phorm.* 179—194), quae animi eius motum quoque exprimunt. Duos iuvenes, Phaedriam et Antiphonem in scaena adesse Geta nescit, cum periculum propter patrum repentinum adventum omnibus imminens sermone secum ipso habito minaciter ostendit. Cum necopinatus patrum reditus Antiphonis consilia ad irritum redigere et servo plagas contrahere possit, Geta summo cum affectu et cura de his rebus narrat, quae res animi eius virtutes procul dubio demonstrat. In eadem comoedia duo praeterea soliloquia dramatis personae naturam depingunt, Demiphonis (v. 231—246) et Getae (v. 247—252) sermones secum ipsis habitos dico. In Demiphonis verbis natura eius optime sese ostendit. Geta autem, cum pericula ex omnibus partibus propter domini iram sibi imminentia provideret, hac ipsa re Demiphonis animi vitia, quae ex suis ipsius verbis coniectura tantum assequi potueramus, plane demonstravit. Alicuius personae virtutes cognoscimus nonnumquam ex eo, quo modo ipsa sese gerat, aut vicissim agat. Quarum omnium rerum indicia Getae soliloquium (*Adelph.* 299—319) continet. Parasiti Phormionis argutias acumenque describit servus Geta (*Phorm.* 591—605) et simul de fallaciis a se comparandis spectatores certiores facit. Comicae personae morum descriptionem et quasi imaginem continet Myrrinae (*Hec.* 566—576) soliloquium, quod praeterea puellae agnitionem et nodum fabulae solvendum significat. Eadem Myrrina secum ipsa breviter loquitur quarto quoque comoediae actu ineunte (v. 516—520), cum de rebus extra scaenam factis narrat et animum suum in maritum commemorat. Res, quae extra scaenam gestae sunt, describit quoque Bacchidis soliloquium (*Hec.* 816—840), id quod ad fabulae nodum solvendum plurimum valet. Sed hoc soliloquium in primis Bacchidis mentis virtutes, quamvis meretrix fuerit, plane exprimit. Davi soliloquium (*Andr.* 206—227), cum eius mentes et animi motus, quae ex minis et conviciis in eius caput a domino nuper iactatis orta sunt, in lucem profert, tum servi naturam quoque detegit, quam rem iam Donatus (Wess. I, p. 99) recte animadvertit. Eodem soliloquio servus Pamphili in amicam animum ostendit et res, quae factae erunt, nuntiat. Multis officiis fungitur in comoedia breve Mysidis soliloquium (*ibid.* 227—235), quod ex quattuor partibus constat. Prima pars, quae unum tantum versum (v. 227) complectitur, tamquam sermonis iampridem in aedibus instituti finis haberi potest. Mysis enim scaena ineunte secum ipsa loquitur. Ex eius verbis comperimus Archylidis iussu obstetricem advocandam esse, unde de Glycerii puerperio quoque certiores fimus. Haec igitur soliloquii pars res futuras significat. Versus autem 228—232 Archylidis et eius amicae obstetricis Lesbiae, bibere consuetae, morum descriptionem continent. In tertia soliloquii parte, versibus 232—233, Mysis mentem suam describit. Ex eius demum verbis apparet ancillam hanc esse dominae suae fidam. Ultima denique pars, versus 234—235, Pamphilum adesse admonet et maestum esse commemorat. Ultimum Thaidis soliloquium (*Eun.* 196—206), quod sermone cum Phaedria ad finem producto habuit, effecit, ut etiam suspiciosus spectator non dubitet, quin meretricis cum iuvene colloquium et promissum ei datum vera fuerint. Commemoratum soliloquium similiter atque Thaidis, Phaedriae, Parmenonis colloquium iam pridem habitum meretricis astutiam clare

atque evidenter ostendunt. Idem soliloquium singulas quoque res, quae fient, indicit. Longus sermo, quem Micio comoedia ineunte (*Adelph.* 26—81) secum ipso habet, aliquot muneribus fungitur. In primis actionis tempus definit. Ad hoc Micionis amorem in adoptivum filium ostendit et primarum partium in comoedia personarum mores describit. Micio praeterea educandi filii rationem suam cum fratris Demeae de eadem re opinione comparat et hac occasione data mentis eius notas demonstrat. Eo modo gravissima quaestio, quam poeta in hac comoedia proponi atque solvi voluit, manifesta fit. Ex eodem Micionis soliloquio comperimus quoque Demean advenire et mox inter fratres de educandis iuvenibus controversiam fore.

Chremetis sermo secum ipso a parte habitus (*Heautontimor.* 439—454) et eius continuatio (*ibid.* 455—464) primum Menedemi vitae et educandi rationis effectus obiurgat. Tum in sequenti huiusce soliloquii parte Chremes Cliniae amicam corruptorum morum imaginem digito paene denotat. Enarratum soliloquium repentinam Menedemi animi mutationem parat, utpote qui summa propter filii reditum laetitia affectus nimia severitate exutus clementissimus repente factus sit. In hac comoedia commemoratu digna sunt etiam quattuor soliloquia. Primum tertia tertii actus scaena ineunte (v. 355—364) a Demea habitum, quod de gravibus in fabulae actione rebus commemorat et personarum in fabula agentium mores describit. Demeae verba excipit Syri soliloquium (v. 364—372), qui dominum non conspicit et res extra scaenam factas commemorat. Hoc Syri sermone secum ipso habito Demeae quoque ingenium et mores planius demonstrata sunt. Ultimum in hac scaena Demeae soliloquium (v. 435—446) Hegionis adventu nuntiato huiusce novae comoediae personae mentem depingit. Secunda quarti actus scaena ineunte (v. 540—542) secum ipso loquitur Demeas et de rebus extra scaenam factis narrat. A versu 544 usque ad 547 idem Demeas coram Syro et Ctesiphonte a se non visis iterum sermonem secum ipso habet, quo animum suum detegit et virtutes quasdam ostendit, quae Syro mox occasionem dabunt ad senem per iocum irridendum.

Reliqua in comoediis Terentianis soliloquia maximam partem ad futuram actionem significandam quidem destinata sunt, sed hac occasione parta alias praeterea partes in comoedia agunt. Tertia quinti *Hecyrae* actus scaena ineunte (v. 799—807), ut exemplo utar, servus Parmeno mandatum sibi a Pamphilo in quarta tertii actus scaena datum ineptum fuisse demonstrat et Bacchidis adventum insuper annuntiat. In comoedia autem, quae inscribitur *Eunuchus* (v. 739—742), Thais secum ipsa breviter loquitur et in hoc uno soliloquio variae res tractantur. Primum militis adventus nuntiatur, tum quid petat, comperimus, post autem cognoscimus Thaidem, cum convivio apud militem dimisso domum revertisset, admodum concitatam fuisse. Similiter tertia quinti actus scaena exeunte (*ibid.* 918—922) Pythias primum Parmenonem scaenam intrare dicit, deinde ipsam domum abituram esse, ut Pamphilae agnitae testis esse possit, post sese iterum redituram pollicetur, ut cum Parmenone cavilletur ac iocetur. Quae proxima soliloquii pars brevissimam Pythiadis in scaena absentiam excusat, Parmenoni autem ad sermonem secum ipso in

vacua scaena habendum occasionem dat. Parmeno igitur statim secum ipso loqui coepit et de duabus rebus dicit. In primis meretrices vituperat et Pythiadem sibi obviam venturam esse sperat, quae res haud parvum momentum ad res porro agendas facit, praecipue v. 923—940. In *Phormione* 820—828 invenitur Antiphonis soliloquium, quod non solum de rebus extra scaenam factis, sed etiam de eis, quae mox fiant, narret. Simile officium explet quoque Pamphili soliloquium *Hec.* 361—414. Iam antecedenti scaena exeunte iuvenis matrem domum, Parmenonem autem in portum dimisit. Cum denique solus in scaena mansisset, primum de uxoris suae partu narravit, deinde, quid puellae mater de hac re dixisset, commemoravit, post autem confessus est Myrrinam a se petivisse, ut commissa silentio tegeret. Cognoscimus praetera puellam a Pamphilo adeo amatam esse, ut cum uxore divortium facere difficile ei fuerit. Duo soliloquia, quae in comoedia *Adelphoe* inscripta exstant, varia explent munera. Scaena exeunte (v. 587—591) Syrus secum ipso locutus explanat, cur Demean ad fratrem loco quodam obscure definito degentem miserit, ad hoc autem res, quae extra scaenam geruntur, aut mox gerentur, commemorat[39]. Commemoratu digna videntur etiam quattuor soliloquia, quae in *Hecyra* occurrunt. Primum sermonem secum ipso habet iuvenis Pamphilus, quo animi sui motus exprimit et actionis scaenicae summa fastigia significat. De eisdem rebus dicit etiam, ubi iam cum Parmenone sermocinari coepit (v. 293—305), quare hanc comoediae partem soliloquium a parte habitum putare possumus. Sequitur Sostratae soliloquium (v. 274—280), in quo mulier aperte sese excusat, quamvis de eius innocentia numquam dubitetur. In hoc soliloquio de filii adventu quoque obiter commemoratum est. Quae matris exspectatio necopinatum reapse filii reditum in fabulae compositione necessarium facit. Aliter enim eius adventus prima tertii actus scaena incipiente scaenae rationibus minime fundatus videatur. Rerum, quae fabulae actionem antecesserunt, expositio continetur Pamphili sermone secum ipso habito (v. 114—194), qui praeterea actionis scaenicae nodum annectit. Laches denique soliloquio prima secundi actus scaena ineunte coram Sostrata habito (v. 198—204) omnes mulieres praecipue autem uxorem suam obiurgat. Qua re poeta etiam futurum inter Sostratam et Lachetem colloquium significat, in quo ipse Laches primas partes agit, uxorem autem ad sermonem fere non admittit (v. 205—242). Haec mulierum et uxoris vitiorum exprobratio Lachetis soliloquio expressa postea ad actionis nodum solvendum et gravissimam fabulae quaestionem demonstrandam maxime necessaria se praestabit. In rebus, quae vere in scaena geruntur, explicandis nec non in personarum moribus aestimandis breve Thaidis soliloquium a parte habitum (*Eun.* 81—84) occupatur. Simili officio fungitur Davi quoque soliloquium (*Andr.* 600—606), quod insuper Pamphilum advenisse denuntiat. Admirationem excitat haec quoque eiusdem comoediae pars, in qua Pamphilus et Davus (v. 607—615) tamquam alterna loquuntur, re vera autem uterque secum ipso a parte sermonem gerit. Quae soliloquia personarum loquentium animi motus exprimunt et fabulae actionem pro-

[39] Cf. Syri soliloquium Ter. *Adelph.* 783—786.

movent. Similia eaque varia officia explent praeterea aliquot soliloquia in *Adelphis* et singula in *Hecyra* et *Andria*[40].

Ex his, quae demonstrare cupivi, plane conficitur, ut soliloquia in antiqua comoedia hominum vitam et mores depingenti, ergo et in Romana palliata adhibita, nec non haec rei informandae ratio omnino in dramate usitata originem suam ex Graeca tragoedia duxerint. Si totam quaestionem breviter simpliciterque complecti cupientes omnia nobis nota scaenica soliloquia certis generibus, prout lyricam aut narratoriam vim habent, distinxerimus, omnia haec soliloquia nullo excepto ex Aeschyli et eius successorum tragoediis tamquam e fonte effluxisse non negaverimus. Sophocles, cum Aeschyli viam ratione sequeretur, usu autem soliloquii notionem sermonibus a parte secum ipso habitis locupletavit, praecipue sermonibus specie alternis, reapse autem ab una tantum de sermocinantibus personis secum ipsa habitis, quippe qui vero colloquio simillimi fabulae actionem vividiorem redderent. Dramatis persona secum ipsa a parte locuta parum naturali quidem modo sese ab eis, qui circum sunt, separat, sed re vera cogitata sua clara voce cum exprimit, et tamquam secum dicit, omnem sermonem secum ipso habitum psychologicis, quae dicuntur, rationibus fundatum et hac eadem re verum efficit. Attamen comici poetae soliloquia saepissime ad risum movendum adhibent. In antiqua tragoedia usque ad Sophoclem alterni etiam sermones propter singularum partium longitudinem et argumenta natura saepe inter se non multum congruentia ac respondentia sibi, sermonibus secum ipso habitis similiores erant, quamvis chorus semper in orchestra staret et inseparabilis dramatis structurae pars esset.

In Euripidis autem arte scaenica id novum haberi potest, quod poeta soliloquiorum numero circumscripto simul eorum officia in fabula agenda multiplicavit, prologum praetera adhibuit, qui fabulae argumentum exponeret, res, quae agerentur, indiceret nec non primarum partium dramatis personae mores describeret. Attamen sermones, qui dicuntur, intimi maximae curae Euripidi erant, quibus libentissime usus est. Prologi et soliloquia in vacua scaena apud Euripidem pronuntiantur. Si quod soliloquium choro astante aut coram aliis personis habendum erat, Euripides tanto animi motu dramatis personam concitare scivit, ut, cum secum ipsa loqueretur, neminem circum se videre posset. Euripidis tragoediarum personae in scaenae condicionibus, quantum id fieri poterat, verae vitae simillimis partes suas agebant. Cum dramatis personas nonnumquam caveam alloqui iuberet, quartum in scaena parietem destrui posse tamquam si demonstrare cuperet. Idem in Aristophanea quoque comoedia maximi momenti fuit ad risum movendum et in hac re animi libera quaedam oblectatio apud Aristophanem quaeritur. Hic cum spectatoribus domesticus paene usus et consuetudo in comoedia hominum mores describenti, praecipue apud Plautum manifesta fiunt. Singula in Euripidis tragoediis soliloquia tamquam duplici ratione confirmata sunt: ab exterioribus partibus — scae-

---

[40] Cf. *Adelph.* 707—712, 757—762, 141—154, 254—259, 197—208, 610—635, 855—881, *Hec.* 794—798, *Andr.* 524—532.

nae rebus ad eius modi partes agendas accommodatis, ab interioribus partibus — dramatis personarum concitatis animi motibus. Hanc artis scaenicae virtutem solus Terentius Euripidi aemulatus est. Aristophanes enim nullam adhibendi soliloquii causam fingere conatus est, nam compositionis negligentia quaedam Aristophaneae comoediae propria fuit, sed inveniuntur apud eum soliloquia in vacua scaena etiam habita, aut a personis aliqua animi perturbatione affectis coram aliis histrionibus pronuntiata. Attamen non desunt apud Aristophanem loci, quibus dramatis persona secum ipsa locuta arte a comitibus separetur, cum aliae personae eodem temporis puncto in scaena degentes altos somnos capiant. Sermones, qui dicuntur, intimos in Aristophanis comoediis frustra quaeras.

In comoediis Menandreis in primis multa soliloquia adhibentur, quae multis praetera et variis muneribus funguntur. Intimis quoque sermonibus Menander usus est. Sed nonnulla apud eum soliloquia tamquam chori locum obtinere videntur, alia artis rhetoricae praecepta paene redolent. Primis soliloquii versibus sententia saepe continetur, accidit quoque, ut in soliloquio alterni sermonis elementa inveniantur.

Plautina soliloquia non solum compositione sua, sed etiam partibus a se actis illis apud Menandrum simillima sunt. Sed illa innata Plauto licentia, ut, ubi velit, soliloquiis utatur, similiter atque singulorum soliloquiorum longitudo risus movendi causa adhibitae, ad hoc eorum histrionalis, quae dicitur, saepe natura Aristophanis artis scaenicae potius quam Menandreae memoriam revocant. Plautus etiam mediae comoediae artem nonnumquam imitatur[41].

Non est dubium, quin Terentius quoque in comoediis suis Graecorum scaenicorum artem imitatus sit, nec non ipse eam pleniorem facere cupiverit. Quae res demonstrari potest praecipue in exquirendis causis, quare soliloquia in comoedia adhibita naturaliter fundata videantur, quamvis persaepe accidit, ut difficile sit discernere, utrum adhibitum soliloquium naturales quasdam res necessario consequatur, an ad fabulam agendam accommodatum sit, an artis scaenicae adiumentum vel scaenici artificii remedium efficiat. Sed soliloquia in comoediae structura multifariam adhibendi facultas praecipue Terentianae artis insignis virtus facta est. Permulta apud Terentium soliloquia ad personarum animum diligentissime exprimendum destinata sunt, utpote quae non solum firmam alicuius naturam, sed etiam mores occasione data mutatos describant. At Plautus praeter aliquam novandi cupiditatem Atticorum diligentiorem quam Terentium sectatorem se praestitisse recte Fr. Leo[42] scripsit. Soliloquium apud Terentium denique rerum in scaena gestarum pleniorem imaginem spectatoribus praebet, cum Terentii fabula non solum ex rebus, quae in scaena, sed etiam ex eis, quae in personarum animis agantur, constet. Ea, quae in pulpito, nec non ea, quae in hominum animis geruntur, cum eorum vita, gaudiis doloribus artissime coniunguntur et ut animi perturbationibus res,

---

[41] Cf. Antiphanis *Tim.* frg. 206 (K) et Euclionis soliloquium in *Aulularia* Plautina.

[42] Leo, *o. c.* p. 117.

ita rebus animi motus saepissime evocantur. Haec omnia et in scaena coram spectatoribus et extra scaenam geruntur. Enarratae artis scaenicae virtutes poetis quidem, qui ante Terentium floruerunt, iam notae erant, sed ut Plautus saepe ita Terentius semper his tribus actionis locis usus est, ut hominum vita et cum ea coniunctae quaestiones clarius et verius depingerentur.

Posnaniae

Eos LIX 1971

LES CONSEILLERS DE CICÉRON

Par

JAN WIKARJAK

Quand nous suivons le calendrier de vie et d'activité de Cicéron, nous sommes frappés par la rapidité de création de ses oeuvres. Sur son dialogue *De republica*, il travailla trois années, mais c'était, comme il l'a dit lui-même, un travail plein de difficultés qui lui donna beaucoup de peine — *spissum sane opus et operosum*[1]. Par contre, il écrivit l'histoire de l'éloquence romaine, qu'il présenta dans son oeuvre intitulée *Brutus*, en trois mois. Il lui fallut à peu près le même laps de temps pour la composition des grands traités philosophiques et les plus courts furent prêts en quelques jours. Voilà pourquoi le processus de création de ses oeuvres nous inspire un immense intérêt. La nature dota généreusement Cicéron et d'un talent incomparable et de facultés intellectuelles complètes. D'après les Anciens, ce n'est point comme un réservoir d'eaux pluviales, c'est un torrent qui s'échappe d'une source vive et profonde[2]. Ces dons de la nature furent augmentés par une parfaite instruction et une extraordinaire assiduité au travail. Dans ce cas, pas de problème,

natura fieret laudabile carmen an arte[3].

Un art incomparable renforça son grand talent. Cicéron avait des ressources matérielles solides, des villas ingénieusement aménagées, des maisons bien organisées, de précieuses bibliothèques personnelles et celles de ses amis. Beaucoup d'esclaves adroits attendaient les ordres de leur maître et lui obéissaient au doigt et à l'oeil. Il disposait d'un bureau bien organisé, avec secrétaires, copistes, lecteurs, dont le chef était le fidèle et irremplaçable Tiron. Mais ce n'était pas tout. Cicéron profitait aussi de l'aide d'autres personnes, cherchait des informations, recevait des conseils, demandait des renseignements et des avis à ses amis et à ses proches. Grâce à la correspondence qui a été conservée, nous pouvons observer cette aide aux différentes phases de production, à partir de la première pensée, puis à travers le rassemblement du matériel, rédaction et épreuves y-compris.

Une partie seulement des oeuvres de Cicéron est née de sa propre initiative ou sous l'influence d'une lecture. L'idée d'écrire le dialogue *De oratore* — si on peut prendre à la lettre ce qu'il a dit dans son introduction — lui fut suggérée par Quintus qui vou-

---

[1] *Ad Qu. fr.* II 12, 1.

[2] Quintil. *Inst. or.* X 1, 109: *non enim pluvias, ut ait Pindarus, aquas colligit, sed vivo gurgite exundat.*

[3] Hor. *de arte poet.* 408.

lait apprendre ce que les plus éloquents et les plus illustres des hommes avaient pensé sur toutes les parties de l'art oratoire[4]. Marcus — selon les mots du préambule — décida de répondre aux fréquents encouragements et demandes de son frère[5] dont il partageait les goûts et dont les souhaits et le prestige l'influençaient toujours[6]. Il se mit donc au travail pour la deuxième fois sur un thème auquel il avait touché dans une ébauche du temps de sa jeunesse *De inventione*. Trente ans après il décida de considérer cet écrit sec et inachevé comme un exercice scolaire indigne de son âge et de son expérience[7]. Il fallait écrire quelque ouvrage plus poli et plus achevé[8], tout présenter sous forme de conversation entre ses maîtres Crassus, et Antoine, tout ce qu'on pouvait supposer que des esprits supérieurs à force d'études, d'instruction, d'expérience, avaient dû apprendre et pénétrer[9].

Les traités suivants sur l'art oratoire naquirent sous l'influence de la polémique entre Cicéron et les partisans du style attique; M. Junius Brutus, que de nombreux liens unissaient à Cicéron, joua ici, sans aucun doute, le rôle le plus important. Brutus, qui se piquait lui-même de littérature, encouragea souvent Cicéron à écrire, lui suggéra des thèmes, polémisa avec lui. Cicéron lui-même en témoigne souvent; p. ex. il écrit dans *l'Orator: Iam quantum illud est, quod in maximis occupationibus nunquam intermittis studia doctrinae, semper aut ipse scribis aliquid aut me vocas ad scribendum*[10]. A cet endroit, il avoue qu'il ne se serait jamais attelé à son éloge de Caton sans les encouragements de Brutus[11]. A ses demandes souvent renouvelées, Cicéron se décida, après quelques hésitations, à decrire son idéal d'un orateur parfait dans son oeuvre *Orator*[12]. Brutus encouragea Cicéron à la création dans le champ de la philosophie. Le dialogue *De finibus bonorum et malorum* naquit sous

---

[4] *De oratore* I 2, 4: *requiris, ut cognoscas, quae viri omnium eloquentissimi clarissimique senserint de omni ratione dicendi.*

[5] *De oratore* I 1, 4: *tibi vero, frater, neque hortanti deero, neque roganti*; I 2, 5: *vis enim, ut mihi saepe dixisti.*

[6] *De oratore* I 1, 4: *neque auctoritate quisquam apud me plus valere te potest neque voluntate.*

[7] *De oratore* I 2, 5: *quae pueris aut adulescentulis nobis ex commentariolis nostris inchoata ac rudia exciderunt vix hac aetate digna et hoc usu, quem ex causis, quas diximus, tot tantisque consecuti sumus.* Cf. Quintil. *Inst. or.* III 6, 59: *sunt velut regestae in hos commentarios, quos adulescens deduxerat, scholae.*

[8] *De oratore* I 2, 5: *aliquid isdem de rebus politius a nobis perfectiusque proferri.*

[9] *De oratore* II 3, 11: *nihil enim mihi quidem videtur in Crassi et Antoni sermone esse praeteritum, quod quisquam summis ingeniis, acerrimis studiis, optima doctrina, maximo usu cognosci ac percipi potuisse arbitraretur.*

[10] *Orator* 10, 34.

[11] *Orator* 10, 35: *itaque hoc sum adgressus statim Catone absoluto, quem ipsum numquam attigissem tempora timens inimica virtuti, nisi tibi hortanti et illius memoriam mihi caram excitanti non parere nefas esse duxissem.*

[12] *Orator* 10, 35: *sed testificor me a te rogatum et recusantem haec scribere esse ausum*; cf. 1, 1; 16, 52; 52, 174. Cf. etiam *ad Att.* XIV 20, 3: *cum ipsius precibus paene adductus scripsissem ad eum de optimo genere dicendi.*

l'influence du *De virtute* que Brutus lui avait envoyé[13]. De même ses *Tusculanae disputationes* doivent leur origine à Brutus qui, comme Cicéron l'atteste à la fin de cette oeuvre, non seulement l'engagea à écrire des oeuvres philosophiques, mais encore l'y poussa directement[14]. Un autre écrit sur la théorie de l'éloquence intitulé *Topica* naquit selon les voeux du juriste connu Trébatius.[15]

Mais aucun de ces personnages, du point de vue de leur contribution à l'origine des oeuvres particulières de Cicéron, ne remplit un rôle comparable à celui que joua à ce sujet T. Pomponius Atticus. Atticus prend très souvent l'initiative, suggère des thèmes, commande des oeuvres. Sans aucun doute, la plus grande partie de ses propositions était décidée d'avance dans des conversations en tête-à-tête entre l'auteur et l'éditeur. Cependant certaines commandes et suggestions trouvent leur écho dans l'abondante correspondance. Il faut regretter de ne pas avoir les lettres d'Atticus. Pour cette raison, le matériel dont nous disposons est, à un certain degré, unilatéral. Pourtant les lettres de Cicéron touchent souvent à ces questions et apportent des informations intéressantes. Les commandes d'Atticus concernent de nombreux domaines. Souvent l'éditeur engage l'auteur à écrire des oeuvres pour lesquelles il n'éprouve aucun intérêt. Cicéron a montré cela exactement, il a exprimé son dégoût pour ses insistances, mais en général, il a fini par céder.

Si nous négligeons les discours, la première commande d'Atticus sur laquelle nous pouvons dire quelque chose de certain concerne une oeuvre du domaine de la géographie. Cicéron agite cette question dans trois lettres. Cela se passait sous le consulat de César. Cicéron ne voulait pas admettre que le gouvernement des triumvirs l'écartât, lui et de nombreux consulaires, de l'influence sur le sort de la république. Il répugna à collaborer avec les dynastes à cause de l'opinion des honnêtes gens et du jugement de la postérité auquel il tenait beaucoup. Il décida alors de renoncer aux dignités et de se consacrer complétement à la philosophie et aux muses[16]. Il séjourna généralement en dehors de Rome dans ses propriétés rurales. Atticus conseilla à son ami des occupations savantes et lui suggéra des thèmes concrets, entre autres, il commanda un manuel de géographie. Le thème proposé par l'éditeur n'attirait pas beaucoup Cicéron, mais il se laissa persuader. A la mi-avril, il promit à Atticus de s'éfforcer de répondre à ses voeux et, pendant son séjour à la campagne,

---

[13] *De finibus* I 3, 8: *a te ipso id quidem facio provocatus gratissimo mihi libro, quem ad me de virtute misisti.*

[14] *Tusc. disp.* V 40, 121: *ad Brutum nostrum hos libros alteros quinque mittemus, a quo non modo inpulsi sumus ad philosophiae scriptiones, verum etiam lacessiti.*

[15] *Topica* 1, 4: *non potui igitur tibi saepius hoc roganti ... debere diutius*; 1, 5: *admonitus huius aeris alieni nolui deesse ne tacitae quidem flagitationi tuae.*

[16] *Ad Att.* II 5, 1: *quid enim nostri optimates, si qui reliqui sunt, loquentur? an me aliquo praemio de sententia esse deductum? ... Quid vero historiae de nobis ad annos DC praedicabunt? Quas quidem ego multo magis vereor quam eorum hominum qui hodie vivunt rumusculos.* II 5, 2: *Sed quid ego haec quae cupio deponere et toto animo atque omni cura* φιλοσοφεῖν? *Sic inquam in animo est; vellem ab initio, nunc vero, quoniam quae putavi esse praeclara expertus sum quam essent inania, cum omnibus Musis rationem habere cogito.*

nodoros s'est acquitté de sa mission et vient de lui envoyer un beau résumé de ce traité[24].

Ce n'était pas un fait isolé. A peu près au même moment, un autre Grec érudit, qui occupe lui-même une place dans l'histoire de la littérature, Parthénios de Nicée, avait, pour le compte du poète élégiaque Cornelius Gallus, recueilli chez différents poètes et écrivains trente-six exemples d'amours malheureuses. Le recueil Ἐρωτικὰ παθήματα, comme l'auteur l'indique lui-même dans l'introduction, devait servir à aider Gallus à écrire des poèmes et des élégies. Célébrant son amour pour Lykoris, ou dévidant d'autres contes, le poète érudit avait tout prêt le matériel pour les comparaisons appropriées et les digressions mythologiques.

Cicéron eut assez souvent besoin de matériaux d'une autre sorte. En effet, quelquefois, il lui arriva de se piquer de poésie épique, car il désirait célébrer les hauts faits de Marius et de César, et aussi ses propres succès, en particulier du temps de son consulat. Il garda longtemps envers César une attitude réservée, mais, en 54, encouragé par son frère, il décida de rattraper son retard et enfourcha Pégase pour décrire la célèbre expédition en Bretagne. Pour réaliser dignement ses projets, il avait besoin de matériaux authentiques, acquis par l'observation personnelle. Il s'agissait de la localisation des sites, des événements, des moeurs, des peuples, des batailles, et enfin du général en chef lui-même. Il s'adresse donc dans ce but à Quintus qui, en tant que légat de César avait pris part à cette entreprise mémorable[26]. *Modo date mihi Britanniam, quam pingam coloribus tuis, penicillo meo* — écrit-il à son frère en juin 54[27]. Décidé à peindre à l'aide des couleurs de Quintus, il l'assura qu'il rattraperait par sa rapidité son départ attardé. Parfois les voyageurs, bien que tard levés, atteignent plus vite leur but grâce à leur célérité qu'en s'arrachant au sommeil au milieu de la nuit[28].

Très souvent, alors qu'il était en train d'écrire, diverses informations de détail se révélèrent nécessaires. A ce point de vue, Cicéron fut redevable de beaucoup à son cher Tiron. Atticus fut un informateur infaillible pour les questions de chronologie. Cicéron s'adressa à lui chaque fois qu'il avait des doutes sur telle ou telle date, sur l'époque où quelqu'un avait rempli telle charge, quand il ne savait pas avec certitude sous quels consuls tel événement s'était produit. En particulier, il avait besoin des conseils de son ami quand les sources sur lesquelles il s'appuyait manquaient de précision ou différaient entre elles. Cicéron écrivait alors une lettre exprès et Atticus l'informait avec une précision mathématique. Quand il travaillait à son *Bru-*

---

arcessivi et ad Athenodorum Calvum scripsi, ut ad me τὰ κεφάλαια *mitteret; quae exspecto. Quem velim cohortere et roges, ut quam primum.*

[24] *Ad Att.* XVI 14, 4: *Athenodorum nihil est, quod hortere. Misit enim satis bellum* ὑπόμνημα. De Athenodoro cf. *Ad fam.* III 7, 5.

[25] *Erot. pathem.* αὐτῷ σοὶ παρέσται εἰς ἔπη καὶ ἐλεγείας ἀνάγειν τὰ μάλιστα ἐξ αὐτῶν ἁρμόδια.

[26] *Ad Qu. fr.* II 16 (15), 4: *Te vero* ὑπόθεσιν *scribendi egregiam habere video: quos tu situs, quas naturas rerum et locorum, quos mores, quas gentis, quas pugnas, quem vero ipsum imperatorem habes!*

[27] *Ad Qu. fr.* II 14 (13), 2.

[28] Ibidem.

ou telle raison, ou quand Pomponius lui-même faisait une proposition de cette sorte. L'exemple des *Livres Académiques* nous enseigne le mieux à quel point les suggestions d'Atticus ont influencé la formation de l'oeuvre. Cicéron travailla là-dessus quelques semaines; à la mi-mai 45, l'oeuvre en deux liv res était prête[52]. Les principaux personnages de ce dialogue étaient Q. Lutatius Catulus fils du célèbre vainqueur des Cimbres, ainsi que L.Licinius Lucullus connu pour ses richesses et l'apparat de ses festins. Leur nom servait en même temps de titre aux livres. A côté des personnages du titre les patricipants au dialogue étaient Hortensius et Cicéron. Pourtant, l'auteur n'était pas tout à fait content de cette conception. En effet, le lecteur, qui connaissait les personnages introduits dans ce dialogue, devait trouver assez peu probable qu'ils puissent tenir ce genre de conversation. En effet, bien que ce domaine ne leur fut pas tout à fait étranger, ils pouvaient y apparaître tout au plus comme des amateurs. Il décida donc d'introduire à leur place Caton et Brutus[53]. Mais ce changement ne pouvait satisfaire tout à fait; Caton et Brutus étaient l'un et l'autre stoïciens, tandis que Cicéron voulait présenter les problèmes discutés de préférence du point de vue de l'école académique. Et alors Atticus vint à son aide avec ses auggestions, proposant Varron et, dans une étape ultérieure, Cotta. L'échange d'opinions à ce sujet dura d'ailleurs assez longtemps. Bien que Varron, en tant qu'un des principaux participants à ce dialogue, ait paru tout à fait convenable à Cicéron, celui-ci ne pouvait se défendre d'un sentiment opposé[54]. En effet, Varron, qui deux ans auparavant, avait promis à Cicéron de lui dédicacer un ouvrage important, n'avait pourtant pas tenu sa promesse[55]. Pourtant, sous l'influence de la persuasion d'Atticus, Cicéron se décida à faire le premier pas[56]. Il attend de son ami qu'il lui annonce si Varron est content du rôle que Cicéron lui a attribué. En effet, on peut s'attendre à beaucoup de sa part. Par exemple, il peut lui sembler que les points de vue exprimés par Cicéron dans le dialogue sont mieux motivés que ceux que l'auteur place dans sa bouche[57]. Si l'oeuvre ne plaît pas à Varron, il est peut-être mieux de mettre Brutus à sa place,

---

[52] *Ad Att.* XII 44, 4: (13 mai 45): *Ego hic duo magna* συντάγματα *absolvi.*

[53] *Ad Att.* XIII 16, 1: *Primo fuit Catuli, Luculli, Hortensi; deinde, quia* παρὰ τὸ πρέπον *videbatur, quod erat hominibus nota non illa quidem* ἀπαιδευσία, *sed in his rebus* ἀτριψία, *simul ac veni ad villam, eosdem illos sermones ad Catonem Brutumque transtuli.*

[54] *Ad Att.* XIII 16, 1—2: *Ecce tuae litterae de Varrone. Nemini visa est aptior Antiochia ratio. Sed tamen velim scribas ad me, primum placeatne tibi aliquid ad illum, deinde, si placebit, hocne potissimum.*

[55] *Ad Att.* XIII 12, 3: *Varro mihi denuntiaverat magnam sane et gravem* προσφώνησιν. *Biennium praeteriit, cum ille* Καλλιπίδης *adsiduo cursu cubitum nullum processerit. Ad Att.* XIII 18: *qui intellexeris eum desiderare a me, cum ipse homo* πολυγραφώτατος *numquam me lacessisset.*

[56] *Ad Att.* XIII 13, 1: *Commotus tuis litteris, quod ad me de Varrone scripseras, totam Academiam ab hominibus nobilissimis abstuli, transtuli ad nostrum sodalem et e duobus libris contuli in quattuor. Ad Att.* XIII 18: *Ego interea admonitu tuo perfeci sane argutulos libros ad Varronem.* Cf. *ad Att.* XIII 19; XIII 21, 4.

[57] *Ad Att.* XIII 25, 3: *Ita mihi saepe occurrit vultus eius querentis fortasse vel hoc, meas partis in iis libris copiosius defensas esse quam suas.* Cf. *ad Att.* XIII 22, 1; 3.

sujet; en effet, on n'a conservé de cette oeuvre que des fragments. A vrai dire, dans les *Academici priores*[33], il mentionne l'ambassade de Carnéadés, mais il ne relie pas cela aux détails mentionnés plus haut.

Quand, à la fin de mai 45, Cicéron se mit à écrire son dialogue politique (πολιτικὸς σύλλογος) sur le modèle de Dicéarque il eut besoin du nom des dix membres de la commission envoyée en 146 en Grèce pour organiser la nouvelle province. Ne trouvant pas ces noms chez Polybe, Cicéron s'adresse à Atticus pour qu'il les lui déniche quelque part: *Mi, sicunde potes, erues qui decem legati Mummio fuerint. Polybius non nominat*[34]. Cicéron se souvient du nom d' Albinus et de celui de Spurius Mummius. Par Hortensius, il entendit parler aussi de Tuditanus, mais ici, quelque chose n'est pas en ordre dans la chronologie[35]. La réponse d'Atticus n'a satisfait Cicéron qu'en partie. Il revient à ce sujet dans sa lettre du 29 mai[36]. Il demande alors des éclaircissements supplémentaires car Tuditanus, qui ne fut préteur qu'en 132, aurait été trop jeune en 146 pour être membre de cette commission. Il le remercie de lui avoir indiqué le nom de Postumius et lui demande d'en chercher d'autres[37]. Atticus explique patiemment qu'il s'agit ici d'un autre Tuditanus, arrière-grand-père d'Hortensius, tandis que celui qui était préteur en 132 était le fils de celui-là, et le grand-père du célèbre orateur. De même les informations de Cicéron sur Spurius Mummius ne sont pas très précises. Bien sûr, celui-ci était alors à Corinthe, mais comme légat de son frère et non pas en tant que membre de la commission. Cicéron exprime sa reconnaissance à son ami pour toutes ces informations. Il est convaincu à propos de Mummius et il s'étonne de n'avoir pas connu jusque là ce Tuditanus, arrière--grand-père d'Hortensius et de l'avoir confondu avec son fils[38]. Il exprime aussi son étonnement devant l'érudition et la serviabilité d'Atticus[39].

---

[33] *Acad. prior.* II 45, 137.

[34] *Ad Att.* XIII 30, 2.

[35] Ibidem: *Ego memini Albinum consularem et Sp. Mummium; videor audisse ex Hortensio Tuditanum. Sed in Libonis annali XIIII annis post praetor est factus Tuditanus quam consul Mummius. Non sane quadrat. Volo aliquem Olympiae aut ubivis* πολιτικὸν σύλλογον *more Dicaearchi familiaris tui.*

[36] *Ad Att.* XIII 32, 3: *Et quod ad te de decem legatis scripsi, parum intellexisti, credo quia* διὰ σημείων *scripseram.*

[37] Ibidem: *De C. Tuditano enim quaerebam, quem ex Hortensio audieram fuisse in decem. Eum video in Libonis praetorem P. Popilio P. Rupilio consulibus. Annis XIIII ante quam praetor factus est legatus esse qui potuisset? — nisi admodum sero praetor est factus, quod non arbitror. Video enim curulis magistratus eum legitimis annis perfacile cepisse. Postumium autem cuius statuam in Isthmo meminisse te dicis Aulum nesciebam fuisse. Is autem est qui consul cum L. Lucullo fuit; quem tu mihi addidisti sane ad illum* σύλλογον *personam idoneam. Videbis igitur, si poteris, ceteros, ut possimus.*

[38] *Ad Att.* XIII 6 (6a), 4: *Tuditanum istum, proavum Hortensi, plane non noram et filium, qui tum non potuerat esse legatus, fuisse putaram. Sp. Mummium fuisse ad Corinthum pro certo habeo... Sed non dubito quin fratri fuerit legatus, non in decem. Atque hoc etiam accepi, non solitos maiores nostros eos legare in decem qui essent imperatorum necessarii ... Illudque* εὐλογώτατον, *illum fratri in primis eius legatis fuisse.*

[39] *O operam tuam multam, qui et haec cures et mea expedias et sis in tuis non multo minus diligens quam in meis!*

écrit-il encore le 12 juillet 45[58]. Atticus, à qui Cicéron laissa le dernier mot à ce sujet[59] dissipa ses doutes et envoya l'ouvrage à Varron. *Tu tamen ausus es Varroni dare. Exspecto quid iudicet* — lisons-nous dans la lettre du 20 ou du 21 juillet[60]. Comme nous le savons, Varron prit sa revanche en dédiant à Cicéron son vaste ouvrage *De lingua latina*, à commencer par le livre cinq[61]. Cicéron était d'accord sur la personne de Varron, mais il n'a pas accepté la suggestion d'Atticus d'introduire également Cotta dans le dialogue. En effet, s'il acceptait d'exaucer également ce voeu, Cicéron ne jouerait dans l'oeuvre qu'un rôle muet[62]. Cela est inadmissible dans les dialogues de ce type, écrits sur le modèle de ceux d'Aristote. Atticus se serait vu volontiers comme un des personnages du dialogue; c'eut été maladroit de sa part d'écrire franchement à ce sujet et Cicéron pendant un certain temps ne devina rien. Il introduit Atticus pour la première fois dans les *Livres Académiques* dans la deuxième rédaction de cette oeuvre, en promettant de le faire plus souvent à l'avenir[63]. En introduisant Varron dans le dialogue, Cicéron changea le plan de l'oeuvre. Bien qu'il enlevât quelques détails, il étala l'ensemble sur quatre livres. Il changea aussi beaucoup de choses, afin d'adapter l'allure au caractère des personnes qui prenaient part au dialogue[64]. En résultat, Cicéron fut très satisfait de ces remaniements. Il écrit à Atticus qu'il doit supporter les pertes subies du fait qu'il a ordonné d'écrire tant d'exemplaires des *Livres Académiques* dans la première rédaction. Dans la deuxième, en effet, l'oeuvre est restée splendide, mieux écrite et plus serré[65].

Atticus arrivait assez souvent avec de semblables suggestions. En écrivant son oeuvre *De finibus bonorum et malorum*, Cicéron accepta sa suggestion dans la question de savoir à qui confier le cours de doctrine d'Épicure: *De Epicuro, ut voles, etsi* μεθαρμόσομαι *in posterum genus hoc personarum* — écrit-il à son ami le 16 mars 45. Egalement sous son influence, il dédicace cette oeuvre à Brutus[66].

---

[58] *Ad Att.* XIII 25, 3: *Sed tamen ego non despero probatum iri Varroni... Qua re si addubitas, ad Brutum transeamus; est enim is quoque Antiochius.*

[59] *Ad Att.* XIII 23, 2: *De quibus libris scis me dubitasse, sed tu videris.*

[60] *Ad Att.* XIII 44, 2.

[61] Varro, *De lingua Latina* VII 109: *institutis sex libris, e quis tris scripsi P. Septumio, qui mihi fuit quaestor, tris tibi, quorum hic est tertius. Gellius, Noct. Att.* XVI 8, 6: *M. Varro in libro de lingua Latina ad Ciceronem quarto vicesimo expeditissime ita finit.*

[62] *Ad Att.* XIII 19, 3: *Si Cottam et Varronem fecissem inter se disputantis, ut a te proximis litteris admoneor, meum* κωφὸν πρόσωπον *esset.*

[63] *Ad Att.* XIII 22, 1: *Te autem* ἀσμεναίτατα *intexo, faciamque id crebrius. Proximis enim litteris primum te id non nolle cognovi.*

[64] *Ad Att.* XIII 13, 1: *Commotus tuis litteris ... e duobus libris contuli in quattuor. Grandiores sunt omnino quam erant illi, sed tamen multa detracta.*

[65] Ibidem: *Libri quidem ita exierunt, nisi forte me communis* φιλαυτία *decipit, ut in tali genere ne apud Graecos quidem simile quicquam. Tu illam iacturam feres aequo animo quod illa quae habes de Academicis frustra descripta sunt. Multo tamen haec erunt splendidiora, breviora, meliora. Ad Att.* XIII 25, 3: *Nihil est enim illis elegantius.* Cf. Quintil. *Inst. or.* III 6, 64.

[66] *Ad Att.* XII 12, 2; XIII 12, 3.

d'écrire cette oeuvre qu'il prévoyait de grande taille[17]. Mais il se désintéressa très vite de l'ouvrage entamé. Le contenu se révéla trop monotone pour pouvoir être présenté de façon colorée, des difficultés certaines émergèrent, qu'il ne sut pas résoudre. Il décida alors de se dégager de la promesse faite à son ami[18]. Mais Atticus ne céda pas et, sous l'influence de ses insistances réitérées, Cicéron écrivit dans la lettre suivante qu'il penserait encore à son ouvrage géographique[19].

Peu après le meurtre de César, Atticus décida son ami à rédiger pour les chefs de la conjuration le texte de l'édit aux villes municipales. Pourtant le projet de Cicéron ne plut pas à Brutus et il ne l'utilisa pas et publia son propre manifeste[20]. Pour cette raison, quand Atticus arriva de nouveau avec un projet semblable, incitant son ami à rédiger une proclamation sous la forme d'un discours que Brutus aurait prononcé devant le peuple pendant ces mémorables Ides de mars, Cicéron refusa fermement; il considérait une proposition de cette sorte comme humiliante du moment qu'elle n'était pas avancée par Brutus lui-même. Il s'indigne donc contre Atticus parce que celui-ci ne cesse pas de le solliciter bien que Brutus ait déjà publié un discours Capitolin rédigé par lui-même[21].

En se mettant à rédiger son oeuvre, Cicéron avait besoin de matériel. — *Primum silva rerum comparanda est*, affirme-t-il dans son dialogue *De oratore*[22]. La lecture des livres fournissait évidemment la plus grande partie de ce matériel. Cicéron lisait beaucoup. Les oeuvres des poètes, des historiens, des orateurs, des philosophes, ne lui étaient pas étrangères. Bien souvent, il ne s'enfonçait pas personnellement dans la lecture minutieuse de l'écrivain grec qui l'intéressait à ce moment-là. Sans aucun doute, l'irremplaçable Tiron lui rendit ici de grands services. Il arriva souvent aussi qu'il commanda à d'autres de lui faire des extraits ou des notes adéquates. En écrivant son oeuvre *De officiis*, il s'appuya dans une grande mesure sur Poseidonios, à côté de Panaitios. Il commanda son livre, mais en même temps, il demanda au stoïcien Athénodoros de lui envoyer son abrégé de ce traité (τὰ κεφάλαια). Après un certain, temps, il demanda à Atticus de rappeler ce souhait à Athénodoros[23]. L'intervention d'Atticus se révéla pourtant inutile. Quelques jours après, Cicéron lui écrit qu'Athé-

---

[17] *Ad Att.* II 4, 3: *De geographia dabo operam, ut tibi satis faciam; sed nihil certi polliceor. Magnum opus est, sed tamen, ut iubes, curabo, ut huius peregrinationis aliquod tibi opus exstet.*

[18] *Ad Att.* II 6, 1: *Quod tibi superioribus litteris promiseram, fore ut opus exstaret huius peregrinationis nihil iam magno opere confirmo ... Et hercule sunt res difficiles ad explicandum et* ὁμοειδεῖς *nec tam possunt* ἀνθηρογραφεῖσθαι *quam videbantur.*

[19] *Ad Att.* II 7, 1: *De geographia etiam atque etiam deliberabimus.*

[20] *Ad Att.* XIV 20, 3: *De quo etiam experti sumus nuper in edicto. Scripseram rogatu tuo. Meum mihi placebat, illi suum.* 4: *Edictum Bruti et Cassi probo.* Cf. etiam XV 1a, 2.

[21] *Ad Att.* XV 4, 3: *De oratione Bruti prorsus contendis, cum iterum tam multis verbis agis. Egone ut eam causam, quam is scripsit? ego scribam non rogatus ab eo? Nulla* παρεγχείρησις *fieri potest contumeliosior.* XV 3, 2: *Sed parum intellego quid me velis scribere a Bruto habita oratione, cum ille ediderit.*

[22] *De oratore* III 26, 103. Cf. III 30, 121: *Non est paucorum libellorum hoc munus ... onerandum complendumque pectus maximarum rerum et plurimarum suavitate, copia, varietate.*

[23] *Ad Att.* XVI 11, 4 (5 XI 44): *Eum locum Posidonius persecutus est. Ego autem et eius librum*

tus et de même quand il écrivait son traité *De finibus bonorum et malorum*, il adressa à son ami de nombreuses questions sur des détails historiques ou plutôt chronologiques. Par exemple, il veut savoir en quelle année, sous quels consuls, Scévola, futur pontif, avait été tribun de la plèbe. Il demande aussi à Atticus de l'informer de quoi exactement Scévola avait accusé Tubulus. Il s'interesse aussi à la date du tribunat de Libon[29]. A vrai dire, Cicéron a trouvé des faits certains dans l'Épitomé de Brutus, mais il n'est pas sûr de ces informations, d'autant plus que, en se fiant au sérieux de cette source, il a écrit que l'historien Fannius était le gendre de Lélius, tandis que Atticus, avec sa précision mathématique, a démontré la fausseté de cette information. Alors maintenant, avant la publication de son oeuvre il demande à son ami de dissiper ses doutes[30]. Atticus calma la curiosité de Cicéron; dans l'oeuvre *De finibus*, nous lisons que Lucius Tubulus en tant que préteur, recevait ouvertement de grandes sommes pour ses arrêts, et l'année suivante le tribun P. Scévola portait l'affaire devant l'assemblée. Après le vote de la plèbe, le sénat chargea de l'enquête le consul Cn. Cépion et Tubulus partit aussitôt en exil[31].

Quand, à Astura Cicéron se met à rédiger ses *Livres Académiques*, il accable Atticus de questions sur les détails en rapport avec la célèbre ambassade athénienne qu'effectuèrent trois éminents philosophes. D'après le *Liber annalis* d'Atticus, il sait en quelle année, sous quels consuls, ces légats arrivèrent à Rome. Il voudrait pourtant savoir la cause exacte de l'envoi de ces ambassadeurs. Il se rappelle qu'il s'agissait de quelque conflit avec la ville d'Oropos, mais il voudrait savoir exactement de quoi il s'agissait dans ce conflit. Il demande aussi à son ami de lui indiquer quel éminent épicurien était alors à la tête du „jardin", quels célèbres politiciens se trouvaient alors à Athènes. On pourra certainement trouver ces détails dans l'oeuvre d'Appollodore[32]. Il est difficile de vérifier maintenant dans quelle mesure Cicéron profita dans ses *Livres Académiques* des renseignements qu'il reçut d'Atticus à ce

---

[29] *Ad Att.* XII 5b (5, 3): *Tubulum praetorem video L. Metello Q. Maximo consulibus. Nunc velim P. Scaevola, pontifex maximus, quibus consulibus tribunus pl. Equidem puto proximis, Caepione et Pompeio; praetor enim L. Furio Sex. Atilio. Dabis igitur tribunatum et si poteris, Tubulus quo crimine. Et vide, quaeso, L. Libo, ille qui de Ser. Galba, Censorinone et Manilio an T. Quintio M'. Acilio consulibus tribunus pl. fuerit.*

[30] Ibidem: *In Bruti epitoma Fannianorum scripsi quod erat in extremo, idque ego secutus hunc Fannium qui scripsit historiam generum esse scripseram Laeli. Sed tu me* γεωμετρικῶς *refelleras, te autem nunc Brutus et Fannius. Ego tamen de bono auctore Hortensio sic acceperam ut apud Brutum est. Hunc igitur locum expedies.*

[31] *De finibus* II 16, 54: *An tu me de L. Tubulo putas dicere? qui cum praetor quaestionem inter sicarios exercuisset, ita aperte cepit pecunias ob rem iudicandam, ut anno proximo P. Scaevola tribunus plebis ferret ad plebem, vellentne de ea re quaeri. Quo plebiscito decreta a senatu est consuli quaestio Cn. Caepioni; profectus in exsilium Tubulus statim nec respondere ausus; erat enim res aperta.*

[32] *Ad Att.* XII 23, 2: *Et ut scias me ita dolere ut non iaceam: quibus consulibus Carneades et ea legatio Romam venerit scriptum est in tuo annali. Haec nunc quaero, quae causa fuerit — de Oropo, opinor, sed certum nescio; et si ita est, quae controversiae. Praeterea, qui eo tempore nobilis Epicureus fuerit Athenisque praefuerit hortis, qui etiam Athenis* πολιτικοὶ *fuerint inlustres. Quae et etiam ex Apollodori puto posse invenire.*

Quelquefois une information qui paraissait au premier abord minime, avait en réalité une valeur essentielle. Quand, à Astura, il écrivit sa Consolation, Cicéron voulait diminuer sa propre douleur après la perte de sa fille bien-aimée, en méditant sur des événements semblables. Il chercha alors des exemples convenables, mais seuls ceux qui leur survivaient pouvaient désespérer et se consoler à la perte de leurs proches. A cause de cela, Cicéron désire s'assurer de quelques détails chronologiques. Je voudrais que dans ta prochaine lettre tu me dises, écrit-il à Atticus le 15 mars 45, si Cn. Cépion, père de Servilia, qui fut la femme de Claudius, périt dans un naufrage du vivant de son père ou après la mort de celui-ci et également si Rutilia est morte du vivant de son fils C. Cotta ou après sa mort[40]. Ces détails, explique-t-il à son ami, *pertinent ad eum librum quem de luctu minuendo scripsimus*[41]. Cicéron tenait beaucoup à ces informations. Pour cela, il y revient dans les lettres suivantes[42] en y ajoutant de nouvelles questions du même ordre[43]. Nous pouvons présumer que les cas cités par Cicéron étaient des exemples classiques dans la rédaction d'une consolation. Par exemple, Sénéque cite aussi Rutilia dans sa *Consolatio ad Helviam* 16, 7, en soulignant sa maîtrise de soi[44].

Atticus avait une sorte de centre d'information. Quelquefois, Cicéron s'adressait directement aux esclaves ou aux affranchis instruits de son ami et ceux-ci recherchaient les renseignements ayant trait par exemple aux chroniques des familles romaines, renseignements qui lui étaient nécessaires. Dans une des lettres Cicéron donne les noms de deux de ces informateurs parmi la *familia urbana* d'Atticus: un appelé Syrus, l'autre Satyrus[45]. Grâce à la lettre de Célius (écrite à Cicéron en mai 51), nous apprenons qu'il n' était pas difficile à Rome de trouver quelqu'un qui, pour de l'argent, rassemblait tout ce qui pouvait intéresser quelqu'un, par exemple les décrets du Sénat, les édits, les histoires, les potins[46]. Cependant Cicéron avait besoin de matériaux que les rassembleurs d'informations professionnels, *isti operarii*, comme les appelle Célius, n'étaient pas en état de fournir. Il fallait alors s'adresser à des gens plus compétents.

Le rassemblement du matériel, l'obtention des informations supplémentaires indispensables représentaient seulement une partie de ses devoirs. Evidemment

---

[40] *Ad Att.* XII 20, 2: *Velim me facias certiorem proximis litteris Cn. Caepio, Serviliae Claudi pater, vivone patre seu naufragio perierit an mortuo, item Rutilia vivone C. Cotta filio suo mortua sit an mortuo.*

[41] Ibidem.

[42] *Ad Att.* XII 22, 2 (de 18 mars): *De Rutilia quoniam videris dubitare, scribes ad me cum scies, sed quam primum.*

[43] Ibidem: *et num Clodia D. Bruto consulari, filio suo, mortuo vixerit. Ad Att.* XII 24, 2 (20 mars 45): *velim me certiorem facias P. Crassus, Venuleiae filius, vivone P. Crasso consulari, patre suo, mortuus sit, ut ego meminisse videor, an postea. Idem quaero de Regillo, Lepidi filio, rectene meminerim patre vivo mortuum.*

[44] Seneca, *Consolatio ad Helviam* 16, 7: *nec quisquam lacrimas eius post elatum filium notavit.*

[45] *Ad Att.* XII 22, 2: *Id de Marcello aut certe de Postumia sciri potest, illud autem de M. Cotta aut de Syro aut de Satyro.*

[46] *Ad fam.* VIII 1, 1.

Cicéron faisait grand cas de la forme et de la présentation. Quelquefois, en effet, il voyait là son mérite principal. Ἀπόγραφα *sunt, minore labore fiunt: verba tantum affero, quibus abundo* - écrit-il une fois de ses oeuvres philosophiques[47]. La majeure partie des oeuvres de Cicéron a été conçue sous forme de dialogues. A cause de cela, il s'est posé la question de savoir quels personnages introduire et quel rôle attribuer à chacun d'eux, et de nouveau à cela se rattachait souvent le problème de la composition de l'oeuvre, de la dédicace, de l'introduction. Egalement à ce point de vue, Cicéron demanda à plusieurs reprises les conseils de ses amis et sous leur influence changea ses conceptions premières.

Beaucoup de proches et de connaissances de Cicéron s'adressèrent à lui avec le voeu que leur nom soit immortalisé dans quelque dialogue. A la mi-juin 51, M. Caelius Rufus écrit à son ami de lui dédicacer quelque oeuvre. Il voudrait que, parmi tant d'oeuvres célèbres, Cicéron en trouve aussi une qui transmettrait à la postérité le souvenir de leur amitié. De quelle sorte doit être cet écrit, il laisse cela au choix de l'auteur, chargé d'aprécier ce qui conviendra le mieux. Tout de même il souhaiterait que cet écrit ait quelque rapport avec sa personne et qu'il soit propre à être lu de beaucoup[48]. Appius Claudius Pulcher attendait de même de Cicéron qu'il lui consacre un de ses écrits. Lui-même en effet écrivit pour Cicéron un traité de droit augural[49]. Cicéron exprime sa reconnaissance pour cette dédicace: en effet, ce domaine, dans lequel Appius est un véritable connaisseur, l'intéresse beaucoup et il se réjouit aussi de cette preuve d'amitié[50]. Il promet de penser à prendre sa revanche de son mieux; mais cette oeuvre doit être digne d'Appius[51].

Cicéron recevait beaucoup de lettres semblables; il se défendait comme il pouvait de demandes ou de sollicitations de cet ordre. Mais il lui était difficile de refuser quand se mêlait à ce jeu une personne à laquelle Cicéron tenait beaucoup pour telle

---

[47] *Ad Att.* XII 52, 3.

[48] *Ad fam.* VIII 3, 3: *Illud nunc a te peto, si eris, ut spero, otiosus, aliquod ad nos, ut intellegamus nos tibi curae esse,* σύνταγμα *conscribas. 'Qui tibi istuc', inquis, 'in mentem venit, homini non inepto?' Opto aliquod ex tam multis tuis monumentis exstare quod nostrae amicitiae memoriam posteris quoque prodat. Cuius modi velim, puto, quaeris. Tu citius, qui omnem nosti disciplinam, quod maxime convenit, excogitabis, genere tamen quod et ad nos pertineat et* διδασκαλίαν *quandam, ut versetur inter manus, habeat.*

[49] *Ad fam.* III 4, 1: *demonstravit me a te plurimi fieri; quod egomet multis argumentis iam antea iudicaram maximeque illo libro augurali, quem ad me amantissime scriptum suavissimum misisti.* Cf. *ad fam.* II 13, 2.

[50] *Brutus,* 77, 267: *Appius Claudius socer tuus, conlega et familiaris meus: hic iam et satis studiosus et valde cum doctus tum etiam exercitatus orator et cum auguralis tum omnis publici iuris antiquitatisque nostrae bene peritus fuit. Ad fam.* III 9, 3: *Et velim, reliquum quod est promissi ac muneris tui, mihi persolvas. Cum ipsam cognitionem iuris auguri consequi cupio tum mehercule tuis incredibiliter studiis erga me muneribusque delector.* Cf. *ad fam.* III 11, 4.

[51] *Ad fam.* III 9, 3: *Quod autem a me tale quiddam desideras, sane mihi considerandum est, quonam te remunerer potissimum genere. Nam profecto non est meum, qui in scribendo, ut soles admirari, tantum industriae ponamcommittere ut neglegens in scribendo fuisse videar, praesertim cum id non modo neglegentis, sed etiam ingrati animi crimen futurum sit.*

valde gaudeo[94]. Quintus conseilla à son frère d'avoir en mémoire le discours de Jupiter. Marcus assure qu'il se le rappelle bien, puisqu'il écrit tout cela avant en pensant à soi. Jupiter incita ici Cicéron, semble-t-il à placer la littérature et la philosophie au-dessus de la politique. C'est au moins ce que l'on peut conclure de la suite de la lettre. Encouragé par les louanges de son frère Cicéron envoya son poème à César, mais l'appréciation du conquérant de la Gaule ne fut pas très flatteuse[95]. De toute façon le travail sur le poème ne cessa pas. En septembre de la même année, Marcus fait savoir à son frère qu'il a l'intention d'introduire dans le livre deux, Apollon racontant à l'assemblée des dieux quel sera le retour des deux généraux en chef, dont l'un a perdu son armée et l'autre l'a vendue[96]. Evidemment il s'agit ici des consuls de l'année 58, detestés de Cicéron: Pison qui entreprit en Macédoine une expédition qui se termina par une défaite, ainsi que Gabinius qui se laissa acheter par Ptolémée Aulète et utilisa l'armée romaine pour le rétablir sur le trône d'Egypte. En décembre, Cicéron annonce à Lentulus l'achevement de ce poème en trois livres, et lui affirme, qu'il lui aurait déjà envoyé cette oeuvre plus tôt, s'il avait pensé qu'il fallait l'éditer[97].

Pourtant l'aide de Quintus fut particulièrement sensible dans la formation du poème sur l'expédition de César en Bretagne. Il ne limita pas ici son rôle, comme je l'ai déjà mentionné, à proposer le thème, et à présenter les matériaux de son observation personnelle, de ses couleurs dont avait besoin le pinceau de Marcus. Quintus rappela plusieurs fois à son frère son entreprise; pendant quelques mois, la question de ce poème passe et repasse dans leur correspondance. A ce sujet la circonstance la plus intéressante est que les deux frères avaient entrepris de traiter le même thème et Quintus attendait de Marcus une aide sous forme de certains vers tout prêts. Marcus essaya de s'en dispenser sous le prétexte qu'il manquait de temps et de talent poétique[98], mais il céda pourtant, sous l'influence des insistances de son frère. Se soumettant à ces demandes, il souligne cependant que ce sera comme porter des chouettes à Athènes, c'est-à-dire de l'eau à la rivière[99]. En effet, comme

---

[94] *Ad Qu. fr.* II 8 (7), 1.

[95] *Ad Qu. fr.* II 16 (15), 5.

[96] *Ad Qu. fr.* III 1, 7, 24: *Itaque mirificum embolium cogito in secundum librum meorum temporum includere, dicentem Apollinem in concilio deorum quali reditus duorum imperatorum futurus esset, quorum alter* (scil. L. Piso) *exercitum perdidisset, alter* (scil. A. Gabinius) *vendidisset.*

[97] *Ad fam.* I 9, 23: *Scripsi etiam versibus tres libros de temporibus meis quos iam pridem ad te misissem, si esse edendos putassem.*

[98] *Ad Qu. fr.* III 4, 4: *De versibus quos tibi a me scribi vis, deest mihi quidem opera, quae non modo tempus sed etiam animum vacuum ab omni cura desiderat; sed abest etiam* ἐνθουσιασμός. *Ad Qu. fr.* III 5, 4: *Quod me de versibus faciendis rogas, incredibile est, mi frater, quam egeam tempore, nec sane satis commoveor animo ad ea, quae vis canenda.*

[99] *Ad Qu. fr.* II 16 (15) 4: *Ego te libenter, ut rogas, quibus rebus vis, adiuvabo et tibi versus, quos rogas,* γλαῦκ' εἰς Ἀθήνας, *mittam.* III 1, 4, 11: *tibi quod rogas, quoniam ipsi fontes iam sitiunt, si quid habebo spati, scribam.*

Atticus tenait beaucoup à ce que Cicéron s'unit à l'activité publicitaire dans l'affaire des tyrannicides et qu'il démontrât que le meurtre de César avait été juste et bien fondé[67]. Bien que le projet seul ne provoquât pas de réserves de la part de Cicéron, il n'accepta pas la forme de conception proposée; il doutait en effet que cette oeuvre puisse être publiée à bref délai, du fait que la capitale se trouvait aux mains d'Antoine; la situation était encore plus dangeureuse que du vivant du tyran[68]. Cette affaire fut l'objet d'un échange de lettres pendant quelques mois, au cours duquel Atticus ne se limita pas à rappeller cette promesse mais encore faisait des suggestions sur le contenu et la forme. Au début, il proposa de relier ce thème aux dits ἀνέκδοτα; Cicéron projetait cette oeuvre politique dirigée contre les triumvirs depuis quelques années, mais jusque là, en tout cas, il ne l'avait pas terminée; pourtant il ne prend pas en considération les propositions d'Atticus, car il pense que l'affaire du meurtre du tyran mérite une attention particulière[69]. Atticus lance alors l'idée que Cicéron travaille là-dessus et le présente sous la forme d'un discours qui aurait été prononcé par Brutus immédiatement après le meurtre de César. Pourtant Cicéron rejette aussi ce projet avec fermeté, comme déloyal envers Brutus et même le déshonorant. A la place, il accepte de traiter le thème sous forme de dialogue dans le style d'Héraclide, c'est-à-dire entre les principaux participants au complot[70]. En acceptant ces suggestions, il attend d'Atticus d'autres indications au sujet de la trame et de la composition[71]. Cicéron recevait aussi les suggestions d'autres personnes à propos de ce dialogue. On a conservé une lettre d'un des conspirateurs Trébonius qui, pendant les mémorables Ides de mars, entra en conversation avec Antoine et l'attira à part. Dans cette lettre, écrite à Athènes le 25 mai 44, il se réclame du rôle qu'il a joué en ce jour historique ainsi que de la promesse reçue auparavant de Cicéron, et il exige une place convenable dans le dialogue consacré aux évenéments de cette journée[72].

Cicéron discuta plusieurs fois avec Atticus au sujet du style et du lexique, car il le tenait pour un expert dans ce domaine. *Sed quoniam grammaticus es, si hoc mihi* ζήτημα *persolveris, magna me molestia liberaris* — lisons-nous dans une de ses lettres[73].

---

[67] *Ad Att.* XV 3, 2: *Qui tandem convenit? an sic ut in tyrannum iure optimo caesum?*

[68] *Ad Att.* XIV 17, 6: *Ego autem, credas mihi velim, minore periculo existimo contra illas nefarias partis vivo tyranno dici potuisse quam mortuo.*

[69] *Ad Att.* XIV 17, 6: *Librum meum illum* ἀνέκδοτον *nondum, ut volui, perpolivi; ista vero quae tu contexi vis aliud quoddam separatum volumen exspectant.*

[70] *Ad Att.* XV 4, 3: *De oratione Bruti prorsus contendis ... Nulla* παρεγχείρησις *fieri potest contumeliosior.* Ibidem: *'At, inquis,* 'Ηρακλείδειον *aliquod'. Non recuso id quidem, sed et componendum argumendum est et scribendi exspectandum tempus maturius.*

[71] *Ad Att.* XV 13, 3: *Non improbo* 'Ηρακλείδειον, *praesertim cum tu tanto opere delectere; sed quale velis velim scire.* Cf. XV 27, 2; XVI 2, 6.

[72] *Ad fam.* XII 16, 4: *Tu sicut mihi pollicitus es, adiunges me quam primum ad tuos sermones; namque illud non dubito quin si quid de interitu Caesaris scribas, non patiaris me minimam partem et rei et amoris tui ferre.*

[73] *Ad Att.* VII 3, 10.

il l'indique, Quintus a une supériorité évidente sur lui, dans ce domaine[100]. Indépendamment de ses propres essais poétiques, Quintus ne cesse pas d'encourager son frère à chanter la célèbre expédition de César. Marcus rencontre des difficultés, plusieurs fois il interrompt son travail et y revient, soulignant que c'est surtout son affection pour son frère qui l'incite à continuer l'oeuvre entamée. *Sed videro; fortasse enim, ut fit, vincet tuus* (*unus* dans certains codes) *amor omnis difficultates* — écrit-il[101] en juin 54. Dans sa longue lettre de septembre de la même année, Cicéron annonce à son frère qu'il a interrompu son travail sur le poème consacré à César. En effet il est occupé au dialogue *De republica* ainsi qu'au travail d'achèvement du plaidoyer *pro Scauro* et *pro Plancio*[102]. Dans la lettre du 24 octobre 54, il écrit à nouveau[103] qu'il ne se sent pas doué pour le travail poétique qui exige non seulement du temps, mais aussi un esprit libre de tout souci; l'inspiration poétique lui fait totalement défaut, et d'ailleurs, son frère occupe la première place dans cette sorte de création. Pourtant Quintus ne s'avoua pas vaincu et réitéra ses demandes. Dans la lettre suivante[104] nous lisons à nouveau la même chose: Marcus donne pour excuse qu'il n'a pas le temps, que ce thème, que Quintus lui suggère, n'éxcite pas assez son imagination. Il lui manque des images poétiques, il lui est difficile de se représenter certains objets, même en pensée. Les circonstances et la situation de la république freinent la vitalité de son imagination, si nécessaire à la composition de poésies. En effet il est tourmenté par le fait qu'il n'y a plus de république, plus de tribunaux, et surtout que lui, en ce moment où son sérieux au Sénat devrait être à son comble, il doit peiner sur des affaires judiciaires ou bien chercher à la maison une consolation dans les livres; que ce qu'il a aimé depuis sa jeunesse,

être le premier de loin et l'emporter sur tous[105]

a échoué complétement, qu'il doit laisser tranquilles quelques-uns de ses ennemis, en défendre même quelques-uns devant le tribunal que non seulement, il ne lui est pas permis d'aimer, mais même qu'il ne lui est pas permis de haïr. A la fin de novembre 54, Marcus se justifie encore du fait qu'un autre travail l'accapare et qu'il a l'esprit bouleversé. Il lui promet pourtant de finir le poème dans les premiers jours libres des travaux causés par les actions de grâces imposées. Cicéron reconnait que dans ce cas, il cède aux exhortations de son frère et encore plus à cette circonstance que César s'était déjà informé du commencement du poème et lui avait envoyé une lettre pleine d'amabilité[106] bien qu'à ce moment-là il ait lui-même été submergé

---

[100] *Ad Qu. fr.* III 4, 4: *Simul et illud* (*sine ulla me hercule ironia loquor*): *tibi istius generis in scribendo priores partis tribuo quam mihi.* III 5, 4: *tu qui omnis isto eloquendi et exprimendi genere superasti a me petis?*

[101] *Ad Qu. fr.* II 14 (13), 2.

[102] *Ad Qu. fr.* III 1, 4, 11: *Poema ad Caesarem quod institueram incidi.*

[103] *Ad Qu. fr.* III 4, 4.

[104] *Ad Qu. fr.* III 5, 4.

[105] *Iliade* VI 208.

[106] *Ad Qu. fr.* III 6 (8), 3.

de Quintus en l'année 54[87]: il discutaient du poème de Lucrèce et de l'oeuvre de Salluste intitulée Empédocléa[88]. Sur certaines questions, ils ont exprimé des points de vue diamétralement opposés. Quintus, par exemple, si on peut croire, aux assurances contenues dans l'oeuvre *De oratore*[89] affirmait que l'éloquence se base surtout sur des capacités innées et un certain savoir-faire, elle peut donc se passer d'une éducation universelle et profonde, il était alors partisan des points de vue exprimés dans le dialogue par Antoine; Marcus avait un autre avis sur cette question. Les deux frères, en tant qu'interlocuteurs dans quelques dialogues de Cicéron, soutiennent d'autres points de vue.

En 64, Quintus, pour aider son frère à conquérir le consulat, écrivit une brochure de propagande intitulée *Commentariolum petitionis*. Il y évalue les chances de chacun des candidats il attire l'attention sur le danger qui menace les nobles et le pouvoir du Sénat du fait d'Antoine et de Catilina, soutenus par le parti populaire, il montre qu'on peut leur opposer avec succès le seul Marcus Cicéron. Sans aucun doute, Quintus a rédigé cet écrit en plein accord avec son frère. Dans cet arsenal d'arguments justes, d'antithèses et de comparaisons magnifiques, celui-ci a puisé à nouveau à un stade ultérieur de la campagne électorale, dans son discours *in toga candida*[90].

Quintus a joué un certain rôle dans la formation des poèmes autobiographiques de son frère. Marcus a commencé à célèbrer son consulat en l'année 60. Ne pouvant attendre qu'Archias immortalise le thème des célèbres nones de décembre, il décida d'écrire lui-même le poème, ce qu'il mentionne dans sa correspondance. Dans sa lettre du 15 mars[91] il annonce la naissance et en décembre de cette même année, il en parle comme de quelque chose de connu et cite trois hexamètres du livre trois, qu'il place dans la bouche de la muse Calliope[92]. Les contemporains et la postérité se sont moqués de ce poème; cette oeuvre a pourtant plû à Quintus qui en savait une certaine partie par coeur comme il le souligne dans son traité *De divinatione*[93] où il cite aussi 78 vers du livre deux du poème.

Quelques années après, Cicéron se mit à chanter l'époque de son exil et de son retour triomphal dans la capitale. Nous pouvons suivre la formation de ce poème *De temporibus suis* dans la correspondance de Cicéron avec son frère. En effet Marcus envoyait chacune des parties de l'oeuvre en Gaule où son frère se trouvait, aux côtés de César. L'accueil que reçut le deuxième livre causa à l'auteur un grand plaisir — *Placiturum tibi esse librum II suspicabar; tam valde placuisse quam scribis*

---

[87] *Ad Qu. fr.* II 12 (11), 4.
[88] *Ad Qu. fr.* II 10 (9), 3.
[89] *De oratore* I 2, 5.
[90] V. J. Wikarjak, *Brochure électorale de Quintus Cicéron*, Wrocław 1966. Archiwum Filologiczne PAN, t. XVI. Cf. *Broszura przedwyborcza Kw. Cicerona*, Meander XX 1965, p. 330—346.
[91] *Ad Att.* I 19, 10.
[92] *Ad Att.* II 3, 4.
[93] *De divinatione* I 11—13.

s'agit pas ici de l'éminent historien romain, qui, comme nous le savons, s'opposa en ennemi à Cicéron et à Milon, mais d'un autre Salluste, ami sincère de Cicéron et dont nous trouvons souvent le nom dans la correspondance. Alors ce Salluste fit à l'auteur cette remarque que l'oeuvre aurait davantage de valeur s'il parlait du régime de la République, lui-même en son nom propre, en tant que consulaire ayant pris une part active au gouvernement de l'Etat. La manière de parler attribuée à ces anciens personnages peut paraître une fiction. Pourtant Aristote écrivant ses oeuvres sur un thème semblable se met également en scène lui-même, ne se cachant pas derrière des interlocuteurs fictifs[116]. Les remarques de Salluste obligèrent Cicéron à repenser cette question, d'autant plus qu'il s'était aperçu lui même d'un certain artifice de conception, il ne pouvait pas faire allusion à de nombreux changements importants qui avaient lieu dans la République, parce qu'ils arrivèrent plus tard, après la mort des personnes qui prenaient part au dialogue. En effet, avec les changements de conception, d'autres difficultés naquirent. En commençant son oeuvre, il fit attention à ne vexer personne, et pour cela, il ne s'occupa pas de son époque contemporaine. Actuellement, sous l'influence des remarques de Salluste, il projetait des changements de conception et il voulait introduire comme principaux interlocuteurs lui-même et Quintus. C'est pourtant avec regret, comme il l'affirma dans une lettre, qu'il renonca à son plan précédent. Il consentit alors à envoyer les deux livres prêts dans la première rédaction à son frère pour qu'il les appréciât[117]. Nous ne savons pas quelle fut l'opinion de Quintus sur ces projets et ce qu'il suggéra à son frère. Finalement, Cicéron ne suivit pourtant pas les conseils de Salluste. En principe, il revint à son plan ancien, il laissa Scipion et ses interlocuteurs; il réduisit seulement le nombre de livres à six et il raccourcit le temps du dialogue à trois jours. Par contre Cicéron profita des suggestions de Salluste en écrivant son oeuvre *De legibus* où il introduisit lui-même, Quintus et Atticus comme participants au dialogue. Le travail sur l'oeuvre *De republica*, quoique plus lent que les autres dialogues, allait pourtant de l'avant, de telle sorte que, à la fin mai 51, M. Célius annonce à Cicéron qui se trouvait alors à Brundisium attendant le bateau pour se rendre en Cilicie, que tous lisent et louent ses livres sur la République[118].

Parmi les conseillers, il faut compter aussi Tyrannion. Ce grammairien et géographe rendait de nombreux services à Cicéron, entre autres il a rangé très soigneusement sa bibliothèque[119]; il fut aussi le maître du jeune Marcus[120]; nous lisons aussi de lui en tant qu'auteur d'une certaine oeuvre sur les accents qui a excité l'admiration d'Atticus et de Cicéron[121]. Il semble que Cicéron ait profité

---

[116] *Ad Qu. fr.* III 5, 1.

[117] *Ad Qu. fr.* III 5, 2.

[118] *Ad fam.* VIII 1, 4 ex: *Tui politici libri omnibus vigent.* Cf. *ad Att.* V 12, 2: *meos cum Thallumeto nostro pervolutas libros.*

[119] *Ad Att.* IV 4a, 1.

[120] *Ad Qu. fr.* II 4, 2.

[121] *Ad Att.* XII 6, 2; 2.

Le rôle de Tiron ne se limitait pas à une aide technique. Gellius indique nettement qu'il était l'aide de Cicéron dans son activité littéraire et savante; il ajoute aussitôt qu'il a écrit lui-même des traités sur les problèmes de la langue et du style ainsi que des oeuvres sur la thème encyclopédique[81]. Cicéron l'affirme lui-même à plusieurs reprises[82].

Tiron devait être un excellent styliste puisque Cicéron lui confiait la mise au point de la langue de ses oeuvres. Souvent aussi il discutait avec lui sur le thème de la langue. Dans une des lettres, il reproche à Tiron l'emploi impropre d'un adverbe dans la tournure *valetudini fideliter inserviendo* et il trouve une sorte de satisfaction à pouvoir faire une remarque semblable à Tirno qui d'habitude lui corrigeait le style; *qui κανὼν esse meorum scriptorum soles* — écrit Cicéron dans sa lettre[83] du 29 juillet 45. Il touchait souvent à ce genre de subtilité linguistique: nous en avons le témoignage dans cette lettre où il renvoie à une conversation personelle: *Sed haec coram.*

Les remarques de Tiron ne se rapportaient pas seulement à des questions de langage. Gellius souligne sa connaissance de la littérature et de l'histoire, il affirme qu'il était en quelque sorte co-créateur des oeuvres de Cicéron[84]. Il mentionne aussi qu'à plusieurs reprises, Tiron exprima des jugements critiques sur les monuments de la littérature romaine[85]. Cicéron lui-même appréciait hautement son talent et son aide. Il parlait de certaines oeuvres comme réalisées en commun: *litterulae meae sive nostrae*[86]. Il nous faut observer que Tiron et son rôle sont mentionnés dans les lettres à l'occasion, en particulier quand Tiron, malade, n'était pas là et que son absence était fortement ressentie. C'est pourquoi l'importance de ces mentions est plus grande.

Son frère Quintus fut aussi le conseiller littéraire de Cicéron. Marcus lui envoyait des échantillons de sa muse, lui demandait du matériel et des conseils, discutait avec lui, le persuadait de la justesse de ses décisions, de ses plans, de ses conceptions. Ils étaient liés par leurs intérêts scientifiques et littéraires. Ils échangaient leurs opinions sur les écrivains grecs et latins, entre autres Callisthène d'Olynthe, Philistos de Syracuse, deux historiens dont les oeuvres constituaient l'objet des recherches

---

[81] Gellius, *Noct. Att.* XIII 9, 1—2: *Tullius Tiro M. Ciceronis alumnus et libertus adiutorque in litteris studiorum eius fuit. Is libros compluris de usu atque ratione linguae Latinae, item de variis atque promiscis quaestionibus composuit etc.*

[82] *Ad Att.* VII 5, 2: *mirabilis utilitates mihi praebet, cum valet, in omni genere vel negotiorum vel studiorum meorum.*

[83] *Ad fam.* XVI 17, 1: *Sed heus tu, qui κανὼν esse meorum scriptorum soles, unde illud tam ἄκυρον 'valetudini fideliter inserviendo'? unde in istum locum 'fideliter' venit? cui verbo domicilium est proprium in officio, migrationes in alienum multae; nam et doctrina et domus et ars et ager etiam 'fidelis' dici potest, ut sit, quo modo Theophrasto placet, verecundia tralatio. Sed haec coram.*

[84] Gellius, *Noct. Att.* VI (VII) 3, 8: *Tiro autem Tullius, M. Ciceronis libertus, sane quidem fuit ingenio homo eleganti et hautquaquam rerum litterarumque veterum indoctus, eoque ab ineunte aetate liberaliter instituto adminiculatore et quasi administro in studiis litterarum Cicero usus est.*

[85] Gellius, *Noct. Att.* VI (VII) 3, 1—55.

[86] *Ad fam.* XVI 10, 2.

ainsi que de Térence (*Eun.* 539):

Heri aliquot adolescentuli coimus in Piraeum.

Si on peut douter que le latin de Caecilius puisse servir de modèle, les comédies de Térence étaient écrites dans un style et une langue exquise. Et nous trouvons chez lui les tournures: *in Piraeum*, *e Sunio*, où ni le Pirée, ni le Sounion n'étaient des villes[77].

Tiron occupait sans aucun doute une place honorable dans le groupe de ceux que consultait Cicéron. Doué de grandes facultés intelectuelles, d'un esprit rapide, d'une intelligence universelle, d'une exellente mémoire, il acquit également une éducation complète. Attaché à la maison de Cicéron, il consacra à celui-ci tout son talent, sa science et ses connaissances, servant fidèlement pendant cinquante ans, comme esclave, puis comme affranchi et ami. Ses fonctions étaient innombrables et hétérogènes: *innumerabilia tua sunt in me officia domestica, forensia, urbana, provincialia, in re privata, in publica, in studiis, in litteris nostris* — lui écrit Cicéron dans une de ses lettres[78]. Les différents services et fonctions de Tiron exigent certainement d'être traités à part. Ici je voudrais attirer l'attention sur quelques-uns seulement des aspects de son activité. Au début certainement il servit surtout comme copiste et lecteur, mais son rôle augmentait par degrés, il devint en quelque sorte le chef du sécrétariat et un collaborateur irremplaçable.

Cicéron dictait volontiers ses lettres et ses autres écrits à Tiron. En effet il n'avait pas besoin, comme avec un autre copiste, de lui dicter lentement syllabe par syllabe (*syllabatim*). En effet Tiron, grâce à sa connaissance de la sténographie et à l'application de la méthode de raccourci améliorée par lui (*notae Tironianae*), écrivait vite et pouvait noter aussitôt des passages entiers: *totas* περιοχὰς *persequi solet* Cicéron écrivit-il de lui dans une lettre à Atticus[79]. Qui plus est, il n'avait pas besoin de tout lui dicter. Quelquefois, il jetait seulement ses pensées et l'adroit secrétaire savait tout seul comment finir la lettre ou la phrase d'un écrit savant. A cause de cela Cicéron profita aussi de ses services même plus tard quand il lui confia aussi beaucoup d'autres obligations et responsabilités. Il dictait aussi à Tiron quand il tenait beaucoup à une certaine discrétion. Dans une lettre à Atticus de juin 45, Cicéron introduit en quelque sorte une gradation de la discrétion: il ne peut dicter certains détails qu'à Tiron et d'autres, il préfère les écrire lui-même, quelquefois il arrivait des affaires si délicates qu'il n'oserait même pas écrire là-dessus si on n'en parlait déjà partout[80].

---

[77] Ibidem: *Nostrum quidem si est peccatum, in eo est quod non ut de oppido locutus sum sed ut de loco secutusque sum non dico Caecilium ... (malus enim auctor Latinitatis est), sed Terentium, cuius fabellae propter elegantiam sermonis putabantur a C. Laelio scribi... Quod si* δήμους *oppida volumus esse, tam est oppidum Sunium quam Piraeus. Sed quoniam grammaticus es, si hoc mihi* ζήτημα *persolveris, magna me molestia liberaris.*

[78] *Ad fam.* XVI 4, 3.

[79] *Ad Att.* XIII 25, 3 ex.

[80] *Ad Att.* XIII 9, 1.

des conseils de ce Tyrannion dans la rédaction de son oeuvre géographique. Une telle conclusion vient à l'esprit quand on compare les trois lettres à Atticus de l'année 59, dont l'une fut écrite à Antium en avril, et les deux autres à Rome, quelque temps après. Dans cette époque de loisir forcé sous le consulat de César, Cicéron, sur les conseils d'Atticus, se mit à écrire son oeuvre géographique. Au début, il voulait se baser sur l'oeuvre d'Eratosthène de Cyrène, en complétant ses affirmations par les connaissances de Sérapion et d'Hipparque de Nicée[122]. Pourtant, il apparut que le matériel qu'il pouvait en retirer, était trop sec et ne convenait pas à une présentation colorée. Outre cela, ces sources ne concordaient pas entre elles et Cicéron n'était pas trop au courant de cette discipline et il ne savait comment résoudre certaines difficultés[123]. A ce moment-là Tyrannion lui vint à l'esprit: *quid censes si Tyrannio accesserit* — écrit-il à Atticus[124]. Nous ne savons pas avec certitude si Cicéron eut recours à l'aide de Tyrannion et à quel degré il en profita. Pendant un certain temps nous n'apprenons rien du travail de Cicéron sur l'oeuvre déjà mentionnée. Mais voilà qu'en juillet de cette même année, Cicéron affirme que par l'intermédiaire de Vibius il a reçu des livres avec les oeuvres d'un poète à vrai dire médiocre, mais dont on peut profiter dans une certaine mesure; il décida donc d'en faire une copie[125]. La suite de la lettre nous apprend le nom de ce poète[126]. Il s'agit ici d'Alexandre d'Ephèse, surnommé Lychnos[127]; il était historien, orateur et aussi auteur de poèmes sur l'astronomie et la géographie. Evidemment les détails empruntés à son oeuvre devaient servir à embellir les sèches affirmations d'Eratosthène et de Sérapion. Les lettres mentionnés affirment que dans l'été 59, Cicéron s'occupait toujours de cette oeuvre géographique; Alexandre se montra utile à un certain degré pour ce travail. L'oeuvre n'a pas été conservée à vrai dire, mais du témoignage de Pline[128] et des citations de grammairien Priscien[129] nous pouvons conclure que, malgré sa mauvaise volonté du début et les difficultés rencontrées, Cicéron conduisit l'oeuvre prévue jusqu'à la fin, il y entrelaça aussi certaines curiosités qui devaient particulièrement intéresser la postérité.

Les consultations à propos de son mémoire sur le meilleur régime pour la République avaient un caractère tout à fait différent. En l'année 45, après la fin victorieuse de sa campagne en Espagne, César devait s'occuper de mettre de l'ordre dans les affaires politiques et administratives de l'Etat; Atticus encouragea alors son ami à écrire une lettre-mémorandum consacrée à ce problème. En imitant en partie les

[122] *Ad Att.* II 6, 1.
[123] Ibidem.
[124] Ibidem.
[125] *Ad Att.* II 20, 6.
[126] *Ad Att.* II 22, 7.
[127] V. Strabo XIV 1, 25.
[128] Plinius, *Nat. hist.* XXXI 12; 51.
[129] GL II 267, 5 K.

Quelquefois la discussion portait sur l'emploi d'un seul mot. D'après une lettre à Atticus, écrite à la fin août 45, nous apprenons que l'éditeur conseillait à l'auteur des *Livres Académiques* qu'à un certain endroit à la place de *sustinere*, il emploie le verbe *inhibere*. Cicéron accepta la suggestion et effectua cette correction. Mais peu après, il se rendit compte que *inhibere* dans le vocabulaire maritime signifie tout autre chose que ce qu'il voulait exprimer. Il comprit le sens de ce mot en entendant des ordres donnés sur un bateau qui abordait au rivage non loin de sa villa. Il s'intéressait au mot correspondant en grec ἐποχή cependant *inhibitio* n'est pas l'arrêt des rames, mais l'action de ramer en arrière. Il en arriva à la conclusion que le terme convenant le mieux serait tout de même *sustinere*, comme chez Lucilius:

Sustineas currum ut bonus saepe agitator equosque.

Il demande aussi à son ami que la première forme soit réintroduite dans tous les exemplaires de l'oeuvre[74]. Les discussions entre les amis concernaient aussi le style d'Atticus. Dans une lettre[75] de la fin 46 Cicéron mentionne que César se moqua de la forme *quaeso* employée par Atticus qui trouvait ce mot charmant et exquis — εὐπινὲς *et urbanum*. César, comme on le sait, n'aimait pas les mots rares et archaïques, il évitait résolument certains synonymes. A ce point de vue, son goût différait de celui de Cicéron.

Quelquefois Atticus reproche à Cicéron des fautes de grammaire. Dans une de ses lettres[76], il le blâme d'avoir employé la préposition *in* en parlant du Pirée et également de ce qu'il s'est servi de la terminaison grecque: *Venio ad 'Piraeea'* — lisons-nous ad *Att.* VII 3, 10 — *in quo magis reprehendendus sum quod homo Romanus 'Piraeea' scripserim, non 'Piraeum'* (*sic enim omnes nostri locuti sunt*), *quam quod addiderim in*. Cicéron explique qu'ici il n'a pas employé le Pirée en tant que ville, mais en tant qu'endroit: *Non enim hoc ut oppido praeposui, sed ut loco*. Il s'en rapporte ici à l'autorité de Grecs instruits de sa „familia" Dionysius et Nikias, citant aussi des exemples de Caecilius:

Mane ut ex portu in Piraeum,

---

[74] *Ad Att.* XIII 21, 3: *Nunc ad rem ut redeam, 'inhibere' illud tuum, quod valde mihi adriserat, vehementer displicet. Est enim verbum totum nauticum. Quamquam id quidem sciebam, sed arbitrabar sustineri remos cum inhibere essent remiges iussi. Id non esse eius modi didici heri cum ad villam nostram navis appelleretur. Non enim sustinent, sed alio modo remigant. Id ab* ἐποχῇ *remotissimum est.Qua re facies ut ita sit in libro quem ad modum fuit. Dices hoc idem Varroni, si forte mutavit. Nec est melius quicquam quam ut Lucilius: Sustineas currum ut bonus saepe agitator equosque. Semperque Carneades* προβολὴν *pugilis et retentionem aurigae similem facit* ἐποχῇ. *Inhibitio autem remigum motum habet et vehementiorem quidem remigationis navem convertentis ad puppim. Vides quanto haec diligentius curem quam aut de rumore etc.*

[75] *Ad Att.* XII 6 (6a), 3: *Caesar autem mihi inridere visus est 'quaeso' illud tuum, quod erat et* εὐπινὲς *et urbanum.*

[76] *Ad Att.* VII 3, 10: *Et tamen Dionysius noster et qui est nobiscum Nicias Cous non rebatur oppidum esse Piraeea.*

dans un chagrin profond après la mort de sa fille[107]. Enfin dans la lettre de décembre 54 nous trouvons la confirmation qu'une épopée pleine de charme ait été achevée[108]. Cicéron a l'intention de l'envoyer en Gaule, il cherche seulement quelque courrier sûr car il ne veut pas que le poème se perde comme la tragédie de Quintus intitulée *Erigone*, qui, elle seule, comme il écrit, n'a pas pu traverser la Gaule en sécurité sous le gouvernement de César[109].

Quintus envoyait aussi à son frère ses productions poétiques. Il lui a fait passer de Gaule sa tragédie *Erigone*. Marcus promet que dès qu'il recevra son exemplaire par Oppius, il écrira à son frère son opinion; il ne doute pourtant pas que cette oeuvre lui plaira[110]. Quintus travailla remarquablement vite dans ce domaine. Nous apprenons qu'il a réussi en l'espace de seize jours, à venir à bout de quatre tragédies[111]. Il s'agissait certainement ici de traductions ou de remaniements de Sophocle, comme cela découle des titres cités, parmi lesquels nous trouvons *Electre*. Marcus se mêle aussi des autres productions littéraires de son frère et l'encourage à écrire des oeuvres historiques[112]. D'après sa lettre à Atticus nous apprenons que Quintus séjournant en Asie comme gouverneur, s'adressa à son frère en lui demandant de feuilleter et d'éditer ses *Annales*[113].

Cicéron prenait plus rarement conseil d'autres personnes. Sans doute, c'est en travaillant sur le dialogue *De republica* qu'il avait le plus de plans, de projets, de suggestions, de changements et d'hésitations. Lui-même qualifie ces Πολιτικὰ comme *spissum sane opus et operosum*[114].

D'après des projets antérieurs l'entretien sur le meilleur régime pour l'état était prévu pour neuf jours et réparti en autant de livres. A cette conversation participaient Scipion l'Africain, peu de temps avant sa mort, puis Lélius, Philus, Manilius, Q. Tubero et les deux gendres de Lélius. Le dialogue se déroulait fort bien et la dignité des participants ajoutait du poids à leur conversation[115]. Quand deux livres furent déjà prêts, Cicéron en organisa la récitation à Tusculanum; Salluste participa aussi à cette rencontre parmi quelques autres personnes. Naturellement, il ne

---

[107] La mort de Julia, fille de César et femme de Pompée, qui se produisit dans la première moitié de septembre, eut des conséquences politiques importantes, car il contribua à relacher les liens qui unissaient les deux hommes. Plutarque, *Caes.* 23, dit que César apprit la nouvelle en débarquant de Bretagne.

[108] *Ad Qu. fr.* III 7 (9), 6: *Quod me hortaris ut absolvam, habeo absolutum, suave (mihi quidem uti videtur)* ἔπος *ad Caesarem.*

[109] Ibidem: *Sed quaero locupletem tabellarium ne accidat, quod Erigonae tuae, cui soli Caesare imperatore iter ex Gallia tutum non fuit.*

[110] *Ad Qu. fr.* III 1, 4, 13: *In ea nihil sane erat novi praeter Erigonam (quam si ab Oppio accepero), scribam ad te quid sentiam, nec dubito quin mihi placitura sit).*

[111] *Ad Qu. fr.* III 5 (6), 7: *Quattuor tragoedias sedecim diebus absolvisse cum scribas, tu quicquam ab alio mutuaris?*

[112] *Ad Qu. fr.* II 12 (11), 4: Sed quod adscribis, adgrederisne ad historiam? me auctore potes.

[113] *Ad Att.* II 16, 4: *remittit ut me roget, ut annalis suos emendem et edam.*

[114] *Ad Qu. fr.* II 13 (12), 1.

[115] *Ad Qu. fr.* II 13 (12), 1; III 5, 1. *Ad Att.* IV 14, 1.

non magis Alexandrinos sequerentur poetas quam etiam vetustiores illos aemularentur poetas Graecos, Homerum, Archilochum, Alcaeum, Pindarum, alios. Ita necesse habuerunt et carmina eorundem penitus novisse, et artem, quam imitarentur, accuratius perspexisse. Quod Augusti quidem aetate factum est, cum Vergilius Hesiodo et Homero laudem invideret, Varius et Pollio Sophoclis aemuli prodirent, Horatius Archilochi, Alcaei, Pindari Latini nomen sibi vindicaret.

3. Pindari vestigia non obscura iam in primis carminum Horatii libris facile reperiuntur. Et Augusto idem poeta Pindaricus imprimis dignus visus est, cui carmen saeculare componendum committeret, a quo hymnos quosdam et carmina laudatoria in se principem inque suos filios Pindarico colore conficienda exspectaret, immo exigeret: qualia sunt, quae ceteris sublimiora libro quarto leguntur Romanae fidicinis lyrae carmina.

Sed de Horatio Pindari aemulo hoc demum loco pluribus disserere nihil opus est. Scripserunt alii rem[12]. Illud tantum coniectare liceat, Horatium carmen saeculare scripturum vel scribentem varios examinavisse versus variaque stropharum, in quibus etiam Pindaricarum, tentavisse genera, quae carmini sacro apta essent, neque statim stropham Sapphicam minorem eidem aptissimam vidisse. Nam ex ipsius carminibus discimus plures tum poetas Latinos studiis Pindaricis captos esse nec pauca de Pindari arte consequenda disputavisse, cognoscimusque fuisse tempus, cum Horatius et se ipsum in Pindari arte appetenda aliquid proficere posse crederet neque alios poetas Latinos Pindarum vana aemulatione refingere conari concederet. Et quae de Titio Pindarici fontis haustus non expallente e Floro quaesivit, certe nulla cum dissimulatione quaesivit, sed Thebanos modos eum fidibus Latinis Musa vere auspice aptare sensit. Titius igitur vere Pindarica scripsisse videtur carmina, et sua scripsisse, non Pindarum tantum latinizavisse[13], quamquam certe nec locorum nec colorum Pindaricorum contemptor ineptus.

Sed ut Horatius ipse Pindari systemata rhythmica imitari supersedit tamen[14], satisque habuit Pindaricis carmina sua imbuere spiritibus Pindaricisque infucare coloribus, ita ceteros omnes deterruit, ne Pindari artem versificandi consectarentur, docuitque, quo modo quemque quave tenus Pindari Latini laudem appetere deceret.

Studia igitur Pindarica a poetis Latinis Maecenati patrono iunctis circa annum a. ae. n. 20 et prius quam maxime colebantur. Quorum vestigia quaedam etiam apud

---

[12] E. g. S. L. Highbarger, *The Pindaric Style of Horace*, Transactions and Proceedings of the American Philol. Association LXVI 1935, p. 222—255; E. Harms, *Horaz in seinen Beziehungen zu Pindar*, Diss. Marburg 1936; cf. *Q. Horatius Flaccus*, I: *Oden und Epoden*, 8 Aufl., erkl. v. A. Kiessling, erneuert v. R. Heinze, Nachwort und bibliographische Nachträge v. E. Burck, Berlin 1958, p. 601 sqq.

[13] Quod ei commentator imprudens imputabat; cf. *Scholia Horatiana*, ed. F. Hauthal, vol. II, p. 384 sq., 387 sq.

[14] W. Wimmel, *Recusatio-Form und Pindarode*, Philologus CIX 1965, p. 83 sqq. (de carm. IV 2).

quait ce qu'à son avis il devait changer et ce qu'il devait barrer. Mais une autre fois, Tacite était le maître qui corrigeait les oeuvres de son ami[138].

Pline souligne son contentement et sa fierté de ce fait rare que deux personnes à peu près du même âge, portant des noms connus dans la littérature, s'entr'aident dans leur oeuvre. Il se réjouit à la pensée que l'histoire unira leur deux noms[139].

Les discussions et les consultations n'étaient pas du tout terminées avec la rédaction de l'oeuvre et la présentation du manuscrit à l'éditeur. Les écrivains anciens connaissaient aussi le charme de ce que nous appelons vérification, critique, épreuves et même errata. Mais les discussions à ce stade de formation du livre constituent déjà un thème à part que je voudrais traiter dans un autre article.

En se basant sur le matériel et les remarques déjà présentées on peut affirmer qu'en écrivant ses oeuvres, Cicéron se souciait également du contenu et de la forme, et qu'il profitait volontiers de l'aide des autres. Bien qu'il fût lui-même un homme d'une instruction universelle et qu'il ait lu plus que n'importe lequel de ses contemporains (à l'exception peut-être du seul Varron), il n'hésita jamais à chercher des conseils et des informations auprès des personnes compétentes dans un certain domaine. Doué d'un remarquable talent d'écrivain, il profitait pourtant des suggestions et des propositions de ses amis pour le plan et la composition de ses oeuvres. Alors qu'il était le plus grand maître de style et de langue il accepta les remarques des gens compétents dans les problèmes de langue et sous leur influence, il introduisit des améliorations à plusieurs reprises. Ces démarches, à côté de l'extraordinaire ardeur au travail de l'auteur complétaient magnifiquement son incomparable talent d'écrivain. Il s'est approprié, comme l'affirme Quintilien[140] et la force de Demosthène, et l'abondance de Platon, et la douceur d'Isocrate.

Tous ces éléments aboutissent à cela qu' il est difficile de trouver dans l'Antiquité un écrivain qui sache mieux instruire, émouvoir plus fortement, faire à ses lecteurs ou à ses auditeurs un plaisir plus grand[141].

Poznań

---

[138] Plinius, *Epist.* VII 20: ***Librum tuum legi et quam diligentissime potui, adnotavi, quae commutanda, quae eximenda arbitrarer ... Nunc a te librum meum cum adnotationibus tuis exspecto.*** VIII 7: *Neque ut magistro magister, neque ut discipulo discipulus (sic enim scribis), sed ut discipulo magister (nam tu magister, ego contra; atque ideo tu in scholam revocas, ego adhuc Saturnalia extendo) librum misisti ... Sumam tamen personam magistri.*

[139] Plinius, *Epist.* VII 20: O *iucundas, o pulchras vices! Quam me delectat, quod si qua posteris cura nostri, usquequaque narrabitur, qua concordia, simplicitate, fide vixerimus! Erit rarum et insigne duos homines aetate propemodum aequales non nullius in litteris nominis alterum alterius studia fovisse... Quo magis gaudeo, quod si quis de studiis sermo, una nominamur.*

[140] Quintil. *Inst. or.* X 1, 108.

[141] Quintil. *Inst. or.* X 1, 110.

oeuvres d'Aristote et de Théopompe, écrites jadis pour Alexandre, Cicéron prépara un traité semblable pour César.[130].

Ne sachant pourtant de quelle façon le dictateur réagirait à cette sorte d'écrit, les amis décidèrent de l'envoyer d'abord aux hommes de confiance de César: Balbus et Oppius[131]. Cicéron considérait leur opinion comme une sorte de censure politique; l'oublier aurait été une faute envers ces gens et l'auteur aurait pu se trouver en danger, si César s'était senti touché[132]. Leur appréciation fut très critique, et, en tenant compte des changements qu'ils voulaient, le mémorandum se serait transformé tout simplement en un pánégyrique[133]. Dans cette situation, Cicéron reconnut qu'il ne fallait envoyer aucune lettre; s'abbaisser jusqu'à la flatterie serait un manque de dignité, d'autant plus que César pourrait le prendre pour une palinodie après l'éloge de Caton écrit peu de temps auparavant[134]. Atticus, cette fois, n'insista pas trop pour persuader son ami. „Je jure que je ne saurais pas écrire une deuxième lettre à César" affirme Cicéron dans la lettre du 26 mai[135]. Il préfère que le dictateur soit mécontent de n'avoir reçu aucun mémorandum, plutôt que de ne pas y avoir trouvé assez d'éloges[136].

Nous ne trouvons pas beaucoup de matériel de comparaison dans l'Antiquité pour le problème dont nous nous occupons à présent. Cela vaut la peine ici de mentionner l'exemple de Pline le Jeune et de Tacite. Comme il l'avoue lui-même dans une de ses lettres, Pline avait l'habitude d'envoyer ses oeuvres à ses amis pour qu'ils les apprécient, avant leur publication[137]. Lui-même occupait volontiers le rôle de critique, quand il s'agissait des oeuvres de ses amis. Les consultations qu'il a échangées avec Tacite nous intéressent tout particulièrement. Dans la correspondance de Pline nous trouvons le témoignage que, assez souvent, Tacite lui envoyait ses oeuvres et Pline, amicalement et en toute sincérité et très précisément, lui indi-

---

[130] *Ad Att.* XII 40, 2; XIII 26, 2.

[131] *Ad Att.* XII 51, 2: *Epistulam ad Caesarem mitti video tibi placere. Quid quaeris? mihi quoque hoc idem maxime placuit, et eo magis quod nihil est in ea nisi optimi civis, sed ita optimi, ut tempora; quibus parere omnes* πολιτικοὶ *praecipiunt. Sed scito ita nobis esse visum ut isti ante legerent. Tu igitur id curabis. Sed nisi plane iis intelleges placere, mittenda non est. Id autem utrum illi sentiant anne simulent, tu intelleges. Mihi simulatio pro repudiatione fuerit.* Cf. *ad Att.* XII 52, 2; XIII 1, 3; XIII 2, 1.

[132] *Ad Att.* XIII 27, 1: *De epistula ad Caesarem, nobis vero semper rectissime placuit, ut isti ante legerent. Aliter enim fuissemus et in hos inofficiosi et in nosmet ipsos, si illum offensuri fuimus, paene periculosi.*

[133] Ibidem: *Isti autem ingenue, mihique gratum, quod quid sentirent, non reticuerunt; illud vero vel optime, quod ita multa mutari volunt, ut mihi de integro scribendi causa non sit.*

[134] Ibidem: *Atque etiam vereor, ne putet me hoc quasi Catonis esse voluisse.*

[135] *Ad Att.* XIII 28, 2.

[136] *Ad Att.* XIII 28, 3: *Ille vero potius non scripta desideret quam scripta non probet.*

[137] Plinius, *Epist.* VIII 19: *Est autem mihi moris quod sum daturus in manus hominum, ante amicorum iudicio examinare.*

solis tamquam suos vindicabant neque Christianis commodandos esse arbitrabantur, Iuliano praesertim praeeunte imperatore Christianis inimico. Sed nihil effecerunt. Quin contra — Christianis aemulandi novaque veteribus opponendi atque exaequandi studium moverunt.

Verum in occidente qui Graecos legerent, tum iam omnino pauci fuisse videntur. Ausonius auctores se habere domi multos ille quidem iactabat Graecos, in quibus Pindarum, quos amico, quem ad se invitabat offerebat[30]. Sed ut ipse Pindarum, aemularetur Pindaricusque spectaretur, minus contendit.

Contendit Prudentius, Christianus, qui et *Cathemerinon* hymnis de laude Pindari Latini cum Horatio certavisse coniectatur, et quos pro Christi athletis habuit martyres Christianos, eos *Peristephanon* carminibus tamquam epiniciis laudavit Pindaricis[31]. Prudentius igitur antiquitatis Latinae pindarizantis videtur prodiisse auctor ultimus.

Nam Sidonius Apollinaris, quamquam Pindari nomen saepius commemoravit[32], tamen non plura de eo cognovisse deprehenditur, quam quae ex Horatii *Carm.* IV 2 didicerat. Et si quo carmine chordas altiore quodam plectro percussit, Horatiano, non vere Pindarico percussit plectro[33].

Priscianus autem, quibus locis metrorum Pindari explicandorum se peritum ostentat, non poetae carmina, sed metricorum enchiridia inspexisse et expilavisse perspicitur[34].

Cracoviae

---

[30] *Opuscula*, ed. Peiper, p. 236.

[31] M. Brożek, *De Prudentio — Pindaro Latino*, Eos XLVII 1954, fasc. 1, p. 107 sqq. et XLIX 1957/58, fasc. 1, p. 123 sqq.

[32] E. g. *Epist.* VIII 11,7; IX 15, v. 26.

[33] Qui quibus locis Pindarum, eisdem fere Flaccum simul commemoravit; cf. *Epist.* IX 13, v. 7; 15, v. 26 et 31; *Carm.* IX 212 et 221 sqq., XXIII 452 et 454.

[34] De metris Terentii 21 sqq.: *Gramm. Lat.*, rec. Keil, 3, p. 427,1—428, 17.

Eos LIX 1971

DE SCRIPTORIBUS LATINIS ANTIQUIS PINDARI LAUDATORIBUS ET AEMULIS

Scripsit

MIECISLAUS BROŻEK

1. Pindari carmina grammatici Alexandrini collegerunt, recensuerunt, septendecim libris divulgaverunt; effeceruntque, ut inter lyricos, qui asservati atque Alexandrinis noti essent, laus eius constitueretur praecipua carminibusque ipsis celebratior[1]. Inde ad Romanos quoque Pindari nomen prius pervenisse videtur quam carminum libri. Sed non facile enucleaveris, quis Romanorum primus lyricum Thebanum legisset aut saltem laudem eius admiratus esset. Quamvis enim veri sit simile principis lyricorum nomen famamque egregiam iam Ennio notam fuisse, non alius tamen nisi rhetor quaesiveris, an Scipionis laudator ab hoc quoque poeta spiritus quosdam maiores petere studuisset.

Sed nec de ceteris Romanorum scriptoribus vetustioribus tamquam Pindari lectoribus, nedum aemulis, quidquam felicior indagaveris, de Lucilio aut Accio, viris doctissimis, de Laevio poeta lyrico[2], aliis. Nam etiam qui saeculo a. ae. n. primo floruerunt poetae Latini lyrici, poetarum Alexandrinorum, non Pindari exstiterunt aemuli — quamquam vix dubitari possit, quin et Catullo Pindari nomen notum fuerit et Cornelius Nepos in *Chronicis*[3] lyrici Graeci mentionem fecerit.

Nam in eis, quibus nobis uti datur fontibus praesentibus, Cicero primus Pindari apparet laudator. Qui tamen ne ipse quidem ante peregrinationem Ciliciensem ver-

---

[1] De Pindaro a posteris recultо: U. v. Wilamowitz-Moellendorff, *Pindaros*, Berlin 1922, p. 3 et 445 sqq.; *Die Textgeschichte der griechischen Lyriker*, Berlin 1900; W. Schmid, *Geschichte der griechischen Literatur*, München 1929, p. 616 sqq., Handbuch der Altertumswissenschaft VII 1, 1.

[2] Cf. I. Cazzaniga, *Storia della letteratura latina*, Milano 1962, p. 477: „se Levio...prima di Orazio scrisse carmi lirici, Alceo e Pindaro erano pur sempre autori (parrebbe) ignoti in Roma, e la loro esperienza era stata assolutamente intentata".

[3] Quae Catullo anno a.ae.n. 54 aut prius nota facta sunt; consuevisse autem et Apollodorum, quo fonte usus est Nepos, et ipsum Nepotem de scriptorum vita quaedam in *Chronicis* commemorare e fragmentis *Chronicorum* utriusque auctoris satis discimus. Cf. *Historicorum Romanorum fragmenta*, ed. H. Peter, Lipsiae 1883, p. 218 fr. 2 de Homero, fr. 3 de Archilocho; *Die Fragmente der griechischen Historiker*, v. F. Jacoby, 2 Teil, Berlin 1929, p. 1025 sqq., fr. 7 de Thucydide (?) aut de Hellanico, fr. 14 de Cratete philosopho, fr. 28 de Thalete, fr. 29 de Anaximandro, fr. 30 de Zenone, fr. 31 de Anaxagora, etc.

the point of view of the modern science. It is the task of the below article, which is confined only to the incursions into Asia Minor however. A particular attention is paid here to the essential and so far little elucidated question of the invasions under Gallien.

The first historian of the Gothic wars was an Athenian decurio Dexippus, from the works of whom only some fragments have been preserved[3]. There is a general opinion that this author's informations are trustworthy because he witnessed the events[4]. It seems to be a little exaggerated. His knowledge might be sometimes restricted. I wonder whether he knew exactly what was happening contemporarily on the Caucasian shore, far from his native Attica. There are really some mistakes in the preserved fragments: e. g. Dexippus spelled the tribal name of Heruli: Ἕλουροι instead of Ἔρουλοι[5]. Dexippus yielded much of his information to later writers. Unluckily the dependence is hard to be established in particular cases as a result of the originals of his works being lost. We cannot decide whether the authors who adopted the relations of Dexippus used the detailed *Scythica* or were satisfied with the more superficial *Chronica*[6]. Thus it seems more useful instead of concerning ourselves with the investigation of dependence from them to study the sources so as they are forming two traditions: Greek and Roman. In this way we can establish what were the data contained in the sources, a tradition (esp. Greek) derives from, without deciding whether they coincide with Dexippus' works or not.

The invasions of Asia Minor were interesting above all for the Greeks. That's why they created a wide historical tradition about them. May be the starting point of it was a deperdited source utilized directly by Zosimus, a V/VIth century writer[7]. His account of the invasions is particularly exact and detailed. Then, while the time

---

[3] The fragments edited by Jacoby, *Fragmente der griechsichen Historiker*, II, Berlin 1926, p. 452—480.

[4] Cf. fr. 28 and an inscription CIG I 380; Jacoby, *o. c.*, Komment. 304—311 (Berlin 1930); Schwartz, RE V (1905), col. 288—290.

[5] Fr. 5 from the *Chronica*.

[6] The dependence of SHA and Petrus Patricius from Dexippus seems to be proved by the fact, that their information about the Gothic affairs reaches only under Aurelian, that's to say till the death of Dexippus (Th. Mommsen, *Die Scriptores Historiae Augustae*, Hermes XXV 1890, p. 255 etc.); cf. also the fragments of Zonaras XII 26 or Zos. I 42. The dependence of different sources is discussed by Schwartz, *o. c.* p. 290—293; For the events after Aurelian they must depend on another chronicle, may be Eunapius' (cf. Schmidt, RE VI (1909), col. 1121 ff.). It's obviously an error to deal with every information of the SHA as if deriving beyond doubt from Dexippus: Remennikov, *o. c.*, passim (rec. A. Krawczuk, Kwartalnik Historyczny LXII 1955, p. 213 ff.).

[7] Ed. Mendelssohn, Lipsiae 1887. The source originated at the beginning of the VIth century (Th. Mommsen, *Zosimos*, Byz. Zeit. XII 1903, p. 533; F. Rühl, *Wann schrieb Zosimos*, Rhein. Museum XLVI 1891, p. 146 f.). The question of its sources: Mendelssohn, Praefatio, *o. c.* p. XXXIII; Schwartz, *o. c.* p. 291—292; B. Rappaport, *Hat Zosimos I c. 1—46 die Chronik des Dexippus benutzt*?, Beitr. zur Alten Geschichte I 1901, p. 427—442; F. Graebner, *Eine Zosimosquelle*, Byz. Zeit. XIV 1905, p. 87—159, the latter suggested that Zosimus didn't use Dexippus, but another, unknown source, one specially interested in the affaires of Asia Minor.

iudicio, quidnam lucri e Pindari lectione rhetor facere posset doctus[24]. Quo magis miramur, quod neque Senecis, patri et filio, neque Tacito, *Dialogi de oratoribus* auctori, neque Plinio, homini litteratissimo, iustum visum est Pindari lectione ac notitia gloriari. An quia nullam habuerint? Cuius quidem gloriae ipse Martialis cupidum se ostendit. Qui id saltem se intellegere aperuit, qui Pindaricos nosset superare modos, eum, si vellet, etiam Horatii carmina facile temptare potuisse[25].

7. Saeculis ae. n. II et III Pindari memoria apud Romanos concidit. Cuius vestigia ne apud Apuleium quidem aperta apparent, nedum apud reliquos scriptores Latinos. Neque Plutarchus, qui vitam civis Thebani conscripsisse animi censuit esse munus et pii in suos et officiosi, id consecutus est, ut studia Pindarica qua cuperet ambitione et apud Graecos et apud Romanos redintegraret. Nam etiam qui Horatio explicando tum operam dabant grammatici Latini, Modestus, Claranus, Terentius Scaurus, Helenius Acro, Porphyrio, parum curaverunt, ut qua deberent diligentia, Pindari carmina respicerent. In scholiis quidem Horatianis, quae sub nominibus Acronis et Porphyrionis in libris manuscriptis leguntur, Pindari mentio sane paucis fit adnotationibus[26]. Quatenus autem, quae apud Gellium legitur Aetnae descriptio Vergiliana cum Pindarica comparata[27] testimonio esse possit viros doctos, Favorinum, Gellium, alios saeculi ae. n. II seu philosophos seu grammaticos, lyrici Thebani carmina, si non omnia, at epinicia saltem vulgo novisse atque in disputationibus laudare consuevisse, nescimus. Nam fieri potuit, ut et hanc comparationem et illa, quae de Pindaro puerorum Niobae bis denorum teste Gellius rettulit[28], e lexicis quibusdam grammaticorumve commentariis, non e Pindari carminibus sua manu versatis describeret[29].

8. Ita IV quoque ae. n. saeculo Pindari memoria atque notitia apud Romanos iacuisset, ni ab iis promota atque refecta esset, qui Christianis iam primas in imperio arripientibus partes demonstrare instituerunt, quantis ingeniis Graecia et Roma sub deis veteribus floruissent quantaque quamve perfecta protulissent opera, quibus etiam Christiani uti cogerentur, si qui indocti fere remanere nollent. Antiquitatis igitur deorumque veterum cultores non solum optimos Christianis ostentabant veteres auctores Graecos et Latinos, in quibus Pindarum, sed eosdem sibi ipsis ac

---

[24] *Inst. or.* X 1,61: *Novem lyricorum longe Pindarus princeps spiritus magnificentia, sententiis, figuris, beatissima rerum verborumque copia et velut quodam eloquentiae flumine; propter quae Horatius eum merito credidit nemini imitabilem.* Quae quamquam Horatii iudicio confirmavit, tamen ita composuit, ut suo iudicio composuisse videretur. At cf. Cousin, *o. c.* p. 552 sq., 563 sq. de fontibus *Inst. or.* X 1, quod est caput de verborum copia.

[25] *Epigr.* VIII 18,5 sq.

[26] Ad *Carm.* IV 2 et IV 9, *Epist.* I 3, i.e. ad locos, quibus Horatius ipse Pindarum nominavit. Praeterea ad *Carm.* I 12,1 sq., ubi Porphyrio hoc unum adnotavit verba esse ad Pindari verba quaedam composita. Quae fortasse cum *Ol.* 2 conferri possint, cf. Kiessling-Heinze, ad 1.

[27] *Noct. Att.* XVII 10,7 sq.: *Aen.* III 570 sq., *Pyth.* I 21 (40).

[28] *Noct. Att.* XX 7,2.

[29] Idem de ceteris dici potest grammaticis et metricis, qui priorum seu Graecos seu Latinos exscribentes libros hic illic Pindari verba seu metra afferunt.

ba eius suis immiscuit scriptis[4], neque ullum de laude eius protulit iudicium eadem peregrinatione antiquius[5].

2. Sed Augusti temporibus Pindari laus atque notitia et apud Graecos et apud Romanos sane vivida effloruit. Graecorum Didymum Chalcenterum[6] constat tum potissimum Pindari carmina explicanda commentariisque instruenda suscepisse, Dionysium Halicarnasseum eisdem summas laudes tribuisse[7]. Nec dubium videtur, quin Caecilius quoque Calactinus Pindarum iusta prosecutus sit laude[8], quamvis alii quidam ei stilo aequabiliore politi viderentur[9]. Romanorum autem certe nec Varro facere potuit, quin Pindarum *Hebdomadibus* insereret[10], quibus confi-ciendis iam anno a. ae. n. 44 operam navavisse videtur, anno autem a. ae. n. 39 confectas divulgavisse non ignoratur, nec Cornelius Nepos, quin eiusdem lyrici vitam libris de viris illustribus, quos annis a. ae. n. 35 et huic proximis conscripsit, iniungeret[11].

Verum Graeci illi viri docti et grammatici non solum memoriam Pindari temporibus Augusti renovaverunt, sed carminum eius notitiam quoque sustentaverunt. Et quod nobis imprimis magni est momenti, notitiam illam Romanis aperuerunt. Et tum maxime aperuerunt, cum Romani ex operibus illis Varronis et Nepotis et Attici, quibus scriptorum Latinorum vitae et imagines cum Graecis componebantur, facile cognoscere potuerunt suos, si non pauciores, at minores, in quibusdam autem poesis generibus omnino nullos adesse carminum auctores.

Viderunt igitur orbis terrarum perdomitores utile sibi fore, praesertim in novis litterarum excolendarum commodoque publico adhibendarum condicionibus, si

---

[4] *Epist. ad Att.* X 10, 3 (a. 49 data): Pind. fr. 121 Turyn, ex hyporchemate (= 105 Schroeder); XII 5, 1 (a. 46): Pind. *Nem.* I 1; XII 38, 2 (a. 45): Pind. fr. 254 Turyn (= 213 Schroeder), cf. XIII 41,2.

[5] *Orat.* 1,4 (a. 46) et *De fin.* II 34, 115 (a. 45), ubi Homerum, Archilochum, Sophoclem, Pindarum summos in suo quemque genere celebrat scriptores. Sed suane ipsius omnes laudet notitia, an quosdam, e.g. Archilochum (et Pindarum?), communi nisus opinione, dubitas.

[6] Floruit temporibus Ciceronis et Augusti; cf. A. Lesky, *Geschichte der griech. Literatur*, 2 Aufl., Bern-München 1963, p. 842.

[7] *Dionysii Halicarnasei Opuscula*, edd. H. Usener et L. Radermacher, vol. I, Lipsiae 1899, p. 213,15 sqq. (Demosth. 39); vol. II, Lipsiae 1904—1929, p. 204,19 sqq. (*De imitatione* II 5) et 100,10 sqq. (*De compositione verborum* 22); sed et aliis locis pluribus, quibus Pindari verba aut versus laudavit.

[8] Cf. *Caecilii Calactini fragmenta*, coll. E. Ofenloch, Lipsiae 1907, p. 193,17 sqq. et 195,7 sqq.

[9] Quod e libello Longini, qui vocatur, de sublimi conici potest; cf. *Rhetores Graeci*, recogn. L. Spengel, I 2, ed. C. Hammer, Lipsiae 1894, p. 158, 13 sqq., ubi Longinus, Caecilii adversarius, Pindarum Bacchylidi, quamquam in omnibus polito lapsuque vacuo, tamen praeponendum putavit, nihil impeditus, quod Pindarus in quibusdam infeliciter lapsus ac tamquam exstinctus esset, magisque admiratus, quod in pluribus tamen flammae instar omnia incendentis se ferret.

[10] Quamquam quem tandem lyricum Latinum Pindaro opposuerit, iustus dubitaveris.

[11] Pindari vitas ab auctoribus Graecis, Chamaeleonte et Istro, constat iam saeculis a.ae.n. IV et III conscriptas esse; tum ab aliis quoque, quibus Nepos fontibus facile uti potuit.

Vergilium deprehenduntur, neque apud Propertium desunt, cui quidem Pindarus videtur fuisse non humilis Musae auctor praecipuus[15].

4. Quod idem Pindarus primo non fuit eis carminum scriptoribus, qui Messalla Corvino usi sunt amico sive patrono. Nam neque corporis Tibulliani poetis, neque aliis eiusdem circuli auctoribus commemoratur, neque Ovidio dignus visus est, qui cum Homero, Hesiodo, Callimacho, Sophocle, Menandro, aliis in *Amor.* I 15 nominaretur; quamquam iam Ciceroni Homerum, Archilochum, Sophoclem, Pindarum inter Graecorum poetas clarissimos laudare placuit.

Sed post Maecenatis mortem auctoritas Messallae poetarum patroni multum crevisse videtur. Nam dubitari fere non potest, quin poetae, qui circa annum illum ae. n. 8, quo Ovidius in exsilium abiit, Romae floruerunt quosque idem poeta *Epist. ex Ponto* IV 16,5 sqq. nominavit, aut omnes aut plurimi e M. Messallae grege fuerint. E quibus Rufus quidam[16] iam etiam ab Ovidio est unus Pindaricae fidicen lyrae vocatus. Dolemus igitur, quod de carminum eius vi ac virtute Pindarica nihil praeterea comperimus, etsi non imprimis magni fuisse pretii aut Rufi aut Titii illius poemata inde conici potest, quod quam Pindari Latini laudem Ovidius Rufo, Horatius Titio tribuebant, eam antiqui soli Horatio, quamquam carminis IV 2 auctori, tamen integram servaverunt.

5. Pindari nomen, per poetas aetatis Augustae Romae celebratum, etiam apud scriptores Latinos saeculi ae. n. primi saepius occurrit. Nec defuerunt, qui poetae Graeco debitam tribuerent laudem[17]. Verumtamen non multi videntur fuisse, qui carmina eius ipsi legerent. Sane pauci, qui imitanda susciperent.

Tiberii quidem et Claudii et Neronis temporibus Pindarus nullum invenit aemulum Latinum, nisi quod iure tamen putaveris Caesium Bassum non solum Horatii artem pindarizandi perspexisse, sed Pindari quoque artem metrificandi saltem aliqua ex parte cognovisse. Qui lyricus, idemque metricus, cum et alios poetas et Pindarum metro Archebuleo passim et promiscue usos esse adnotaverit, metrorum Pindari dinoscendorum videtur fuisse fere peritus[18]. Nam quid de Lucani studiis

---

[15] A. Seidel, *De Vergilii studiis Pindaricis*, Diss. Wratislaviae 1925. — Propertius, *Eleg.* III 17,39 sqq., ubi poeta hymnum se Baccho magnificum spiritu, qualis Pindarico ore tonaret, neque humili cothurno decantaturum iactavit (circa annum a.ae.n. 23).

[16] Quem Rufum putaverunt quidam eundem fuisse atque Titium illum Horatianum, ut esset Titius Rufus. Quo cognomine quamquam et Ciceronis temporibus et Tiberii aetate Titios quosdam notos fuisse scimus neque quidquam obstare videmus, quominus Titium, de quo Horatius, Ovidii potius quam Horatii aequalem teneamus, miramur tamen quod antiquorum nemo necesse habuit id admonere, duobus his nominibus unum significari Titium.

[17] Nam etiam Velleius Paterculus (I 18,1 sq.), cum Athenis multos floruisse videret scriptores ingeniosos, Thebas adnotavit unum os Pindari illuminavisse, et Valerius Maximus inter viros illustres, qui non vulgari morte decessissent, Pindari quoque mortem memorabilem enotare iustum esse vidit (IX 12, ext. 7).

[18] Quamquam quae metrorum protulit exempla, ea e metricorum potius enchiridiis quam ex ipsis poetarum carminibus hausisse facile cognoscitur.

Pindaricis autumandum sit, unde coniectes, vix habes. Sed tamen est verisimile in *Silvarum* libris quaedam etiam Pindaricis fucata fuisse coloribus.

Petronius, dum Encolpii ore in umbraticos doctores docendique rationem suis temporibus perniciosam invehitur, poetas celeberrimos, in quibus Pindarum novemque lyricos, admonuit suo ipsorum ingenio ductos, non scholastica arte conformatos, invenisse tamen verba, quibus loqui deberent, satisque intellexisse non posse lyrica Homericis cani versibus[19]. Sed dubitas, an ex his de Petronio Pindari lectore, nec laudatore tantum, vix iustus quidquam certi conceperis.

Similiter de Seneca philosopho quid cogites, nescis. Qui quamquam *Epist.* 27,6 libertinum quendam divitem scripsit novem lyricis (Graecis) — in quibus Pindaro putes velim — singulos assignasse servos, tamen ipse lyricum Thebanum, ex quo opusculorum moralium auctor non unam repetere posset sententiam, silentio fere praeteriit semelque, et quidem *Quaest. natur.* VI 26,2 laudavit.

6. Flaviorum temporibus Pindarus laude atque auctoritate apud Romanos floruisse videtur eadem fere qua temporibus Augusti. Nam et in Valerii Flacci *Argonautis* Pindari vestigia quaedam inveniuntur[20], et quod Statius de Manilio Vopisco scripsit, qui plectris contendere auderet Pindaricis[21], esse putamus non solum Horatianorum, sed Pindaricorum quoque studiorum, Statii aetate florentium, testimonium non vile. Sed et alii Statii aequales multi bona fama ab ipso, et a Martiale Plinioque minore, commemorantur poetae. Quorum cum carminibus non unum periisse Pindari memoriae a Romanis recultae vestigium ac testimonium fortasse non falsus cogitaveris.

Statios ipsos, patrem et filium, Pindari aemulos exstitisse constat satis ambitiosos. Sed pater Graecus. De filio autem Pindarico nuper separatim scripsimus[22]; qui Horatium admonentem, ne quis Pindarum aemulari studeret, ita intellexisse deprehenditur, non posse Pindari numeros modosque aequari, at posse animos artemque genusque dicendi appeti.

E prosaicis Quintilianus id saltem curavisse videtur, ut lyricorum principis carmina quaedam suis oculis legisse crederetur[23]. Idemque sane prudenti adumbravit

---

[19] *Satyricon* II 4.

[20] M. Celle, *Alcune questioni intorno al poema di Valerio Flacco*, Atti d. Soc. Ligust. di sc. e lett. Genova, V 4, 1926.

[21] *Silv.* I 3,101.

[22] *De Statio Pindarico*, Eos LV 1965, p. 338—340.

[23] Nam de hyperbole figura disputans exquisitum eius exemplum deprehendisse se scripsit in Pindari hymnorum libro attulitque exemplum Herculis, quem impetum adversus hostes facientem non igni nec ventis nec mari, sed fulmini similem a poeta Thebano fictum asseveravit, *Inst. or.* VIII 6,71. Sed cf. J. Cousin, *Études sur Quintilien*, t. I, Paris 1936, p. 449 adn. 7. Tum illa quoque, quae X 1,109 Pindari laudavit verba, ita laudavit, ut credi posset e Graeco Pindari libro ab ipso deprompta atque in Latinum sermonem translata esse. Quae sunt: *non pluvias — ut ait Pindarus — aquas colligit, sed vivo gurgite exundat.*

with the data of the biographies. Most of the cases have proved that the material contained in them is reliable although changed in an arbitrary manner. It has been remodelled, divided, or repeated in a way typical for SHA and easy to detect only after a diligent study of the source.

The majority of historians has been thinking that the Gothic incursions into Asia Minor began under Valerian. There are only two scholars — Th. Mommsen and A. Alföldi — who placed their beginning as early as under Trebonianus Gallus[17]. This theory was supported, perhaps unconsciously, by Graebner asserting that the Zosimus' account which is the only to support the earlier datation is independently confirmed by Cedrenus[18]. On the contrary the critics of such a view could point at the absence of the information by all the other authors. But it is not unusual for historical sources to overlook some facts. Only a thorough analysis of Zosimus and Cedrenus on a wider plan of the Byzantine chronography can provide a decisive argument.

Let's start from Cedrenus. The section of his work concerned with the III[rd] century is a compilation of two George Monachos' versions: the original and the enlarged one. The description of the Gallus' reign originates from the latter one that's to say from the chronicle used by the "Leosippe". And really there are almost identical chapters in all the group, not only by Cedrenus. In every chronicle we can find: 1. the names and years of reign of Gallus and Volusianus (2 years and 8 months), 2. the pestilence, 3. the invasions:... οἱ Σκύθαι δὲ περάσαντες τὸν Ἴστρον πᾶσαν τὴν δύσιν καὶ Ἰταλίαν ἀνατολήν τε καὶ Ἀσίαν ἐπόρθησαν καὶ παρέλαβον δίχα μόνης Ἰλίου καὶ Κυζίκου.. 4. the death of Gallus, 5. the imperial election of Emilian, a general of the Libian forces in Moesia[19]. Now be the suggestion of Graebner right, not only Cedrenus but all the "Leosippe" would witness the earliest invasion of Asia. But this is not the case.

The fragment reporting the incursions consists of two phrases. The first one defines the general scope of them: coming from beyond the Ister they reached as far as Asia and Italy. It's obvious that we have two extreme points here. These are the farthest countries reached by the Gothic invaders in the III[rd] century. Of course they were not attained simultaneously. According to Zosimus Italy was plundered by the Scythians under Gallien[20]. It is rather doubtful that these "Scythians" were the Goths themselves, although they were often called so, but there was no other event in this time when the barbarians would have attacked Italy. The Byzantine

---

[17] Alföldi, *o. c.* p. 146, 148; Th. Mommsen, *Römische Geschichte*[10], V, Berlin 1927, p. 221; against this view declared: Rappaport, *o. c.* p. 43—46; Schmidt, *o. c.* p. 209, n.1; Remennikov, *o. c.* p. 89; Straub, *o. c.* p. 45—46, 49; Hanslik, RE II Rh. XVI (1958), col. 1992.

[18] *o. c.* p. 101.

[19] Cedr. 452; Leo Gr. 77 (after him Glycas, ed. Niebuhr, Bonnae 1836, p. 154), de Boor, Byz. Zeit. II, p. 10; Praechter, *o. c.* p. 529.

[20] Zos. I 37.

Eos LIX 1971

THE CHRONOLOGY OF GOTHIC INCURSIONS INTO ASIA MINOR IN THE III[rd] CENTURY AD

By

MACIEJ SALAMON

In the III[rd] century the Balcans and Asia Minor fell victims to invasions of some barbarian tribes coming from the north-east. The most active folk among them were the Goths, and that's why the invasions are called "Gothic"[1]. Because of their great extent (as far as Greece, Cilicia and Cyprus) they have been described or mentioned by many historians, Greek as well as Latin. But as usually in the history of the III[rd] century this is not synonymous with a great amount of information preserved by them, nor with an especial value of it. Contemporary sources are almost completely lacking. Only a few fragments have survived. Archaeology, numismatics and epigraphics give only supplementary evidence as well. On the contrary there is a lot of later sources, the content of which is contradicting and confused however.

Thus it is hard to give a full and syntetizing account of the Gothic invasions. The recent efforts of A. Alföldi and J. Straub have not been accepted by the scholars so far, and the seventy years old B. Rappaport's book has not been replaced as a basic work on the subject. It is a concise and upright elaboration, but the material acquired by the new investigators has corrected or even denied many of its statements[2]. Now it seems that the time has ripened to discuss the topic again from

---

[1] It is supported by the ancient tradition where the "Goths", in a larger meaning were equal to the „Scythians" (inhabitants of the Black Sea coast): cf. *V. Gallieni* 13,6; *V. Claudii* 3,6; 12,2; 6,1 — „gothic" was called an invasion of many peoples under the Heruls; cf. Zonaras XII 24: Αἰρούλοις Σκυθικῷ γένει καὶ Γοτθικῷ — T. Lewicki, *Zagadnienie Gotów na Krymie*, Przegląd Zachodni VII 1951, p. 78. The manyfold ethnic character of the invasions is dicussed by: A. M. Remennikov, *Borba plemion severnogo Pričernomoria s Rimom v III v. ne.*, Moskva 1954, p. 7—10 et passim; P. N. Tretiakov, *Vostočnosłavianskije plemena*[2], Moskva 1953, p. 140; M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford 1922, p. 118—119, 181—185; Lewicki, *o. c.* p. 78—79, 93—97.

[2] B. Rappaport, *Die Einfälle der Goten in das Römische Reich bis auf Konstantin*, Leipzig 1899; rather conservative, following Rappaport: L. Schmidt, *Geschichte der Deutschen Stämme, Die Ostgermanen*, München 1941; M. Besnier, *Histoire Générale* (Glotz), *Histoire Romaine*, Paris 1937; E. Manni, *L'impero di Gallieno*, Roma 1949; Remennikov, *o. c.*; New theories by A. Alföldi, *Cambridge Ancient History*, XII, Cambridge 1939; J. Straub, *Studien zur Historia Augusta*, Bernae 1952; the basic knowledge is collected by D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor*, Princeton 1950.

make it clear that also this part reports one definite invasion. Certainly it is the same as in the second part, else the latter would lack a beginning.

It is no novelty for the scholars that this Zosimus' fragment shows some inconsistency. The author names the tribes taking part in the invasion without explaining where did they come from or when had they appeared on the Black Sea coast. These questions are answered later in a chapter concerned with the Gothic sea raids under Valerian[26]. Now under Gallus Zosimus takes all the information for known, as if the invasions under Gallus followed those under Valerian — apparently a pure nonsense. There is another fragment in the Zosimus' relation more, which seems unintelligible. According to it the Goths who where plundering Asia had to fight with Emilian, a general of the Paionian (really Moesian) troops. From these two places we are allowed to conclude that here two different facts are confused: the campaign of Aemilianus — certainly under Gallus, and an invasion of Asia, which is in a wrong place[27].

The true date of the invasion described by Zosimus can be established with help of other sources. The same cities and countries as named by him are to be found in descriptions of an event reported by several historians. Syncellus in his list of places attacked by the Goths under Valerian and Gallien enumerates: Jonia (where Ephesus), Galatia (where Pessinus) and Cappadocia. The incursion into the last of them is witnessed independently by Philostorgius. The event reported by the Greek historians to happen under Valerian and Gallien can be dated with more precision if Jordanes is taken into account. He asserts that Ephesus and a lot of Asian cities were attacked under Gallien (260—268)[28].

To summarize: Cedrenus (Leosippe) and Zosimus don't support themselves mutually. On the contrary they report two different invasions from Gallien's and Valerian's times, placing them under Trebonianus Gallus. It is hard to decide where did the mistake originate from, nevertheless it will be easier to do it if the fact is observed that it is typical for almost all the Greek historical tradition.

The account of Zosimus is very similar, partly identical, with that of Zonaras[29]. But the latter used as it seems another source more[30], and was able to judge his

[26] Zos. I 31,1: Βορανοὶ δὲ καὶ Γότθοι καὶ Κάρποι καὶ Οὐρουγούνδοι γένη δὲ ταῦτα περὶ τὸν Ἴστρον οἰκοῦντα and further Zos. I 31, 2 ff; cf. Rappaport, *o. c.* p. 43—44; Straub, *o. c.* p. 46.

[27] Zos. I 28, 1—2. Many towns in Asia Minor minted for Aemilianus after he had accepted the imperial purple (C. Bosch, *Die kleinasiatischen Münzen*, II/I/1, Stuttgart 1935, p. 59), but it doesn't mean that he visited this country personally. It was simply nearest to the Balcans and he took the possesion of it first. The usurper was aknowledged even further in the East. It is proved by the coins of Aigeai in Cilicia (W. Kubitschek, *Münzen von Aigeai in Kilikien*, Numismat. Zeit. XLII 1909, p. 19—23) and Alexandria in Egypt (J. Vogt, *Die alexandrinischen Münzen*, I, Stuttgart 1924, p. 201, II, p. 50) The latter were struck two — three months later.

[28] Sync. 716; Philostorgius, ed. Bidez, Leipzig 1913, p. 17, 10—11; Jord. 107.

[29] Cf. Zonaras 137.

[30] Cf. the convergent descriptions of the incursion under Tacitus by Zonaras 153—154 and by Zos. I 63—64.

information with more criticism. While writing about the reign of Gallus he followed the line of "Leosippe" but having come to the place where the chronicles used to describe the Gothic invasions he only uttered generally: λέγεται δὲ τούτων μοῖράν τινα διὰ Βοσπόρου παρελθοῦσαν καὶ τὴν Μαιώτιδα λίμνην ὑπερβᾶσαν ἐπὶ τὸν Εὔξεινον γενέσθαι πόντον καὶ χώρας πορθῆναι πολλάς..[31] Instead of enumerating the lands he wrote: "many lands", but there is no doubt that he meant Asia Minor, for what country could be attacked from beyond Pontus Euxinus (Balcans were mentioned just below).

I'm sure that Zonaras doubted whether his informations about the Gothic incursion under Gallus was right. It is proved by the inserting of „λέγεται" before the chapter, a word which in the Greek historiography denoted a doubtful information.

Zonaras didn't have to cope with this sole inconsistency of his sources. We can find another fragment by him where he obviously tried to rearrange their strange accounts in a logical and cogent form. Before reporting the imperial election of Gallus he wrote that Decius made Valerian his coregent. The fact is unknown else[32]. We must keep in mind that Zonaras was a late historian and cannot be supposed to represent a tradition totally different and independent from that of the other Greek historians. If so we must look for a similar account. This I see in a passage of the original work of George Monachos. This chronicle shows some affinity to Zonaras depending probably on a common source (cf. the description of pestilence). There the reign of Gallus is placed before that of "his father" (sic!) Valerian[33]. It makes one think that in a common source of the chronicles the reign of Valerian or some events of it had been put near to the names of Gallus and Volusianus. Maybe they were even put into their place. George Monachos who seems not to be a learned historian, left Valerian in the wrong place before Gallus and omitted his name in the following chapters. Zonaras showed more skill in contaminating the contradictory evidence. He inserted Valerian in his proper place and the pretended reign of him after

---

[31] Zonaras 137. Straub is wrong in thinking that the lack of such an invasion of Asia Minor by Zonaras is a prove of this author's credibility and independence from other sources (*o. c.* p. 45, 52).

[32] Zonaras 132, 21. Bludau, *Die ägyptischen Libelli*, Römische Quartalschrift XXVII Supplementbd. 1931, p. 26, tried to defend this relation pointing at its similarity to the SHA, where Valerian was recorded to be the omnipotent censor of Decius. The decisive argument in favour of it could be the fact that Valerian renewed the antichristian policy of his predecessor. In spite of it Bihlmeyer has proved (*Die Christenverfolgung des Kaisers Decius*, Theologische Quartalschrift XCII 1910, p. 28) that his persecution cannot be regarded as a continuation of the former one. Besides, a censorship was no coregency yet. May be this high post occupied by Valerian earlier induced the chroniclers to shift erroneously his reign in the times of Decius and Gallus.

[33] Georg. Monachos 465—466: this part of his work is followed by a chronicle ed. by Fr. Cumont (*Anecdota Bruxellensia*, 1894) which has been wrongly connected by the editor with Cedrenus. In this source Aemilianus is placed before Decius already. By Cedrenus 452 Decius is followed by Valerian and Gallus. It seems that the original sequence has been preserved by the source of Cedrenus, while Georgius and the Cumont's chronicle made progressing errors.

writers were likely to confuse the tribal names. As far as Asia Minor is concerned it suffered the invasions several times (although not in time Italy did) till Tacitus and Probus.

The second phrase in the "Leosippe" relation informs that after having wasted most of Asia the Goths failed to sack Cyzicus and Ilium. This has nothing to do with the general extent of invasions. Both the cities, or their environs at least, fell victims to attacks during the Gallien's reign. Ilium was destroyed first (according to Syncellus and Jordanes). Cyzicus stood a siege in 267/8 (see Ammianus Marcellinus, Zosimus, Syncellus)[21]. But we know an event which could be associated with these two failures. Zosimus gives a reliable and detailed account of an invasion under Valerian the chief adversity of which was not to be able to cross the raised waters of Rhyndacus river and to to reach Cyzicus. We may suppose that the next goal for them would be Ilium then[22].

Now we see that the first part of the Cedrenus and "Leosippe" report is a general definition of extent of the invasions, and the second one is a shortened account of an incursion under Valerian, which has nothing in common with that placed by Zosimus under Gallus. This fragment cannot support the early datation of the first invasion based on Zosimus.

Zosimus placed under Gallus and Volusianus an incursion into Asia Minor reaching as far as Ephesus, Pessinus, and Cappadocia[23]. The description consists of two parts separated in the text. First the author enumerates the tribes taking part in the expedition and then he mentions the countries pillaged by them in Europe. Here the narration is interrupted by a chapter about the oriental frontier affairs. Unluckily the chronology of them has not been settled yet and it cannot serve for dating events reported as contemporary in the chronicle. Only the following part of the book defines the extent of the incursion into Asia Minor.

For a long time both parts of the relation were treated as a general introduction to the history of the Gothic wars. It was being often said that Zosimus in consequence of a mistake referred to the definition of their greatest extent as if to a single event[24]. Nevertheless some modern scholars have made suggestion that the style of the second part of the account must be paid more attention to, as proving that only one single invasion is dealt with here[25]. But it is enough to notice that the first part of the relation begins with words: αὖθις ἐληίζοντο... (i. e.: "they robbed again") to

---

[21] Jord. 108 (Troiam Iliumque); Sync. 716 (Troia) — it's hard to decide whether Ilium or Alexandria Troas are concerned, but it is also probable that both; Cyzicus — Ammianus Marcellinus XXXI 5,15 (without date); Zos. I 43 and Sync. 717 (268 AD).

[22] Zos. I 35, 3—4. Of course in 268 AD the Goths failed to conquer Cyzicus, but Ilium had been destroyed already by then, and they couldn't be said to fail attacking it.

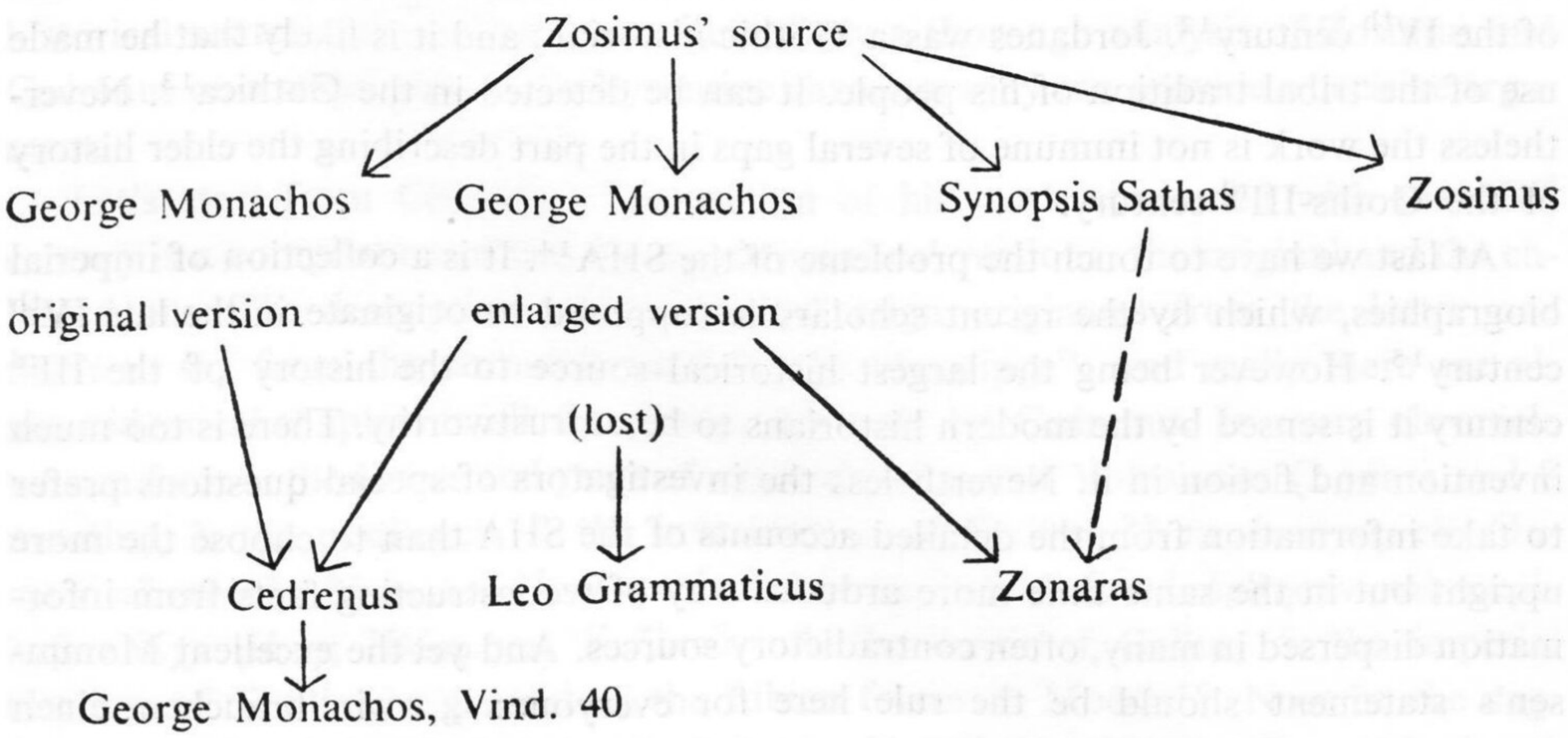
[23] Zos. I 26,1—2; 27,1; 28, 1.

[24] Rappaport, *o. c.* p. 43—46; Schmidt, *o. c.* p. 209, n. 1; Remennikov, *o. c.* p. 89.

[25] Straub, *o. c.* p. 46 (Alföldi and Mommsen wrote about one incursion only).

was elapsing, the interest for this section of the history diminished. There was only a scarce mention of it by the chronicles of the so called „Leosippe" group (different versions of George Monachos writing in the IXth century, except the original one; to it belonged: Leo Grammaticus XI, Cedrenus XI/XII)[8]. Johannes Zonaras in the XIth century only alluded to the events, although he described the invasion under Tacitus in detail[9].

The mutual connections of the Greek chronicles are easy to detect but not to be put in a scheme. The special literature about it is often concerned with particular sections of the tradition and there is no summary. The below stemma attempts to show these connections in a clear and simplified form. Only the fragments concerned with the incursions into Asia are dealt with here.



Syncellus, a VIII/IXth century writer stands apart from this tradition. His work contains however some exact and worthfull information, may be derived from Dexippus[10].

---

[8] The conception of "Leosippe" has been created by E. Patzig, *Leo Grammaticus und seine Sippe*, Byz. Zeit. III 1894, p. 470—497; *Leo Grammaticus*, ed. Bekker, Bonnae 1842; Georgius Cedrenus Jo. Scylitzae ope, Bekker, Bonnae 1838 (vol. I); the enlarged version of Georgios Monachos: C. de Boor, *Römische Kaisergeschichte* ..., Byz. Zeit. V 1896, p. 484—537. A connection with the Zosimus' source established by Graebner, *o. c.* p. 100—102. Original version of Georgios Monachos ed. by C. de Boor, Lipsiae 1904 (vol. II).

[9] Ed. Dindorf, Lipsiae 1870 (vol. III); about the relation of Zosimus and Leosippe see E. Patzig, *Über einige Quellen Zonaras*, Byz. Zeit. V 1896, p. 24—53; de Boor, *o. c.* Byz. Zeit. I 1892, p. 13—33; Graebner, *o. c.* p. 147—149; Straub, *o. c.* p. 45; an important source which elucidates the tradition of Zosimus is Synopsis Sathas, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, ἐν Βενετίᾳ, ἐν Παρισίοις 1894.

[10] Ed. Dindorff, Bonnae 1829; K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, München 1891, p. 118—120; Schwartz, *o. c.* p. 291.

Decius he explained by making the future ruler a colleague of Decius. He couldn't explain however whether any link existed between these two periods of his activity as an emperor.

Now it seems clear that the mentioning of the Gothic invasions under Gallus in the Zonaras' chronicle resulted of the same mistake as by the other historians. Only the common source of the "Leosippe" removed the pretended Valerian's first reign from the times of Gallus and put it in its right place. Nevertheless it left some of the events there, which didn't happen in that time: the Gothic invasions.

A similar mistake is to be found in the tradition of Zosimus. Of course the writer didn't insert Valerian or Gallien under Decius or Gallus but of such a fault the *Synopsis* Sathas can be suspected. The account of the Gallus' reign is akin to that of Zosimus there (e. g. Emilian a Paionian general, the same mistake by Zosimus)[34], but Synopsis is wrong in spelling the names of Gallus and his son Volusianus. It knows instead of them only one person: Ὁλουσιανὸς ὁ καὶ Γάλλος a certain "Holusianus (Volusianus) who was also called Gallus". It is an obvious error, but a fact should be observed here: in this pair of names first is the beginning with "V" (O-Ου) — second is that starting with "G" (Γ). Such a sequence would be impossible for Gallus and the younger emperor Volusianus. On the contrary it would be proper in the case of Valerianus and Gallienus. *Synopsis* ressembles Zonaras under one aspect more: the alledged Volusianus Gallus (probably confused with Valerian and Gallien) was a collaborator of Decius and his general in chief.

In all the Greek tradition, in the Synopsis-Zosimus group as well as by Zonaras, George Monachos and "Leosippe" we trace a common fault of confusing the two pairs of emperors: Gallus-Volusianus and Valerianus-Gallienus. The confusion manifested itself by inserting the events from the times of Valerianus and Gallienus under Gallus or even putting their names in a wrong place. It was certainly aided by the graphic similiarity of both these names, especially if written as usually in the Middle Ages with abbreviations: e. g. Οὐαλ-Γάλλ and Γάλλ-Οὐολ. The names were often confused in the consular lists or in different chronicles[35]. No wonder then that they had been confused also by the common source of the Greek historical tradition, which could easily put Volusianus and Gall. or even Valerianus Gall. (shortened Gallien) instead of Valerianus and Gallienus. It inclined the later compilators to place the events of their reign under Gallus[36]. They are not to be blamed for

[34] *Synopsis* 37—38.

[35] *Chronica Minora*, MGH, ss Ant. XIII/1: *Fasti Heracliani* under 253/4 Οὐολουσιανός instead of Οὐαλεριανός; ibidem XI: *Historia Pseudoisidoriana*: *Valerianus et Gallus instead of Volusianus and Gallus* (p. 381). Such mistakes occured also by the contemporary numismatists, cf. J. Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, Vindobonae 1797, VII, p. 355. The Beck's edition of Codex Justinianus (*Corpus iuris civilis*, vol. II, Lipsiae 1829—1837) puts the names of Gallienus and Valerianus in the chapter III 36, 12 instead of Gallus and Volusianus (as in the edition of Krüger, Berlin 1906) although the very sequence of names was improbable then.

[36] The mistake was the more probable that as well under Gallus-Volusianus as under Valerianus-Gallienus there was a pestilence (Eckhel, *o. c.* p. 357; Hanslik, *o. c.*, cd. 1888; H. Del-

Another group of sources consists of the Latin chronicles. They are supposed to originate from a lost biographical work of the IVth century, the existence of which has been proved by Enmann. There are several historians belonging to it: Sextus Aurelius Victor (middle IV), Eutropius (late IV), Hieronymus (IV/V), Orosius (V), Cassiodor in his chronicle (VI) and others[11]. As inhabitants of the western part of the empire they showed little interest for the Gothic incursions into Asia. Nevertheless these scanty notes which are provided by them seem to be trustworthy.

There are other Latin sources independent (at least under some aspects) from the above tradition. These are Ammianus Marcellinus (late IV), Jordanes (VI) and the Scriptores Historiae Augustae (SHA). Ammianus' work is partly lost including the description of Gothic invasions. That's why we owe to him only a few, but interesting notes about the incursions into Asia Minor in his introduction to the Gothic wars of the IVth century[12]. Jordanes was a Gothic historian, and it is likely that he made use of the tribal tradition of his people. It can be detected in the Gothica[13]. Nevertheless the work is not immune of several gaps in the part describing the elder history of the Goths-IIIrd century.

At last we have to touch the probleme of the SHA[14]. It is a collection of imperial biographies, which by the recent scholars is supposed to originate in the late IVth century[15]. However being the largest historical source to the history of the IIIrd century it is sensed by the modern historians to be untrustworthy. There is too much invention and fiction in it. Nevertheless the investigators of special questions prefer to take information from the detailed accounts of the SHA than to choose the more upright but in the same time more arduous way of reconstructing facts from information dispersed in many, often contradictory sources. And yet the excellent Mommsen's statement should be the rule here for everyone: „...wir brauchen einen Commentar, welcher für jede einzelne Notiz, die in der Sammlung (SHA) selbst so wie ausserhalb auftretenden Parallelstellen vor die Augen führt oder auch deren Mangel constatirt..."[16] Only when this requirement fulfilled one is authorized to use the information of SHA.

Following the Mommsen's principle this article endeavours to establisch facts on the basis of other than SHA sources. Only afterwards the results are compared

---

[11] Aurelius Victor, ed. Pichlmayr, Lipsiae 1911; Eutropius, ed. Dietsch, Lipsiae 1883; Orosius, ed. Zangemeister, Lipsiae 1899; Hieronymus, ed. Helm, Berlin 1956; Cassiodor, *Chronica Minora*, MGH, SS Ant. XI/1, Berlin 1893; in general about the tradition E. Hohl, *Über das Problem der Historia Augusta*, Wiener Studien LXXI 1958, p. 147.

[12] Ed. C. V. Clark, Berolini 1915 (vol. III); cf. Straub, *o. c.* p. 42—43.

[13] Ed. Th. Mommsen, MGH, SS Ant. V/1, Berolini 1882; cf. Jordanes 28—29; about it E. C. Skržinskaja, *Introduction to Jordan, Getica*, Moskva 1960, p. 11 ff.

[14] Ed. Hohl, Lipsiae 1965 (vol. II).

[15] This view prevailed at two recently held meetings devoted to the problem: *Colloquio patavino sulla Historia Augusta*, 1963 (rec. Latomus 1965, p. 204—205) and *Historia Augusta colloquium*, Bonn 1963 (rec. Année Philologique 1965, div. loc.).

[16] Hermes V 1890, p. 281.

The conviction so far prevailing among the scholars that the second invasion followed immediately the first one has no support in the text of Zosimus. It is based on the above assumptions, which seem to be confirmed by the statement of the source that the Goths renewed their activity as soon as they got news about the removal of Succesianus from Pityus. But, provided the general had been promoted immediately after the arrival of the emperor, the news could reach Crimea after a long time. It was a troublesome period when the traffic in the Black Sea had to stop. Then it required some time for the tribe to make a decision of undertaking the raid and afterwards even more time to collect the vessels, armament and to assemble the crews. If so we must admit that only two dates concerning the second invasion are certain: that it took place after 255/4 (the earliest date possible of the promotion of Succesianus) and before 258 (the following invasion)[46]. Now between 255—258 we are authorized to place this great incursion which plundered Colchis, then turned northwards to conquer Pityus and at last sacked Trapezus the capital of Pontus. This invasion ended in summer[47].

The last information (that the invasion ended in summer) enables us to advance a hypothesis. The following incursion into Asia is treated by Zosimus as a continuation of the former, which was the first successful one (that's why he calls the third invasion: δευτέρα ἔφοδος). The writer adds that the Goths began their expedition "after having awaited the winter": ἀναμείναντες τὸν χειμῶνα. This passage infers that the preceding invasion ended in the summer of the same year in which the following began. I suppose that it was 258[48].

The successful result of the incursion into Eastern Asia Minor encouraged the rest of the tribe and other neighbouring peoples to a new undertaking. Now they chose a way along the European Black Sea coast[49]. They crossed Bosporus on some fishing boats which were found on the Fileatina Lake[50]. On the Asiatic side they plundered Chalcedon first then Cius, Nicaea, Apamea Myrica, Prusa. A further

---

[46] 255 — Alföldi, *o. c.* p. 148; 256 — Bosch, *o. c.* p. 60; Rappaport, *o. c.* p. 51; Straub, *o. c.* p. 49; 257 — K. V. Golenko, *Denežnoje obraščenije Kolchidy*, Leningrad 1964, p. 27; Schmidt, *l. c.*; A. Remennikov, *Vostočnyje provincji rimskoj imperii*, Moskva-Leningrad 1949, p. 83; Gajdukievič, *o. c.* p. 445; 257/8 — Besnier, *o. c.* p. 177.

[47] θέρους καιρόν Zos. I 33, 2; The material for our reconstruction is provided by Zosimus I 32—33 and Gregorius Thaumaturgus, *o. c.*, passim (the robbing of the province).

[48] Golenko, *o. c.* p. 26 f., refers to this invasion a coin hoard from Kertch, deposited in the said time. Nevertheless the very fact that there are in the hoard (besides a coin from Caesarea in Cappadocia) only eight coins of Valerian cannot prove that the hoard was buried just at the beginning of the emperor's reign. The number of coins found was not necessarily bound to the length of a reign. In this case the economic instability after 253 could be a cause of the small number of Valerian issues collected.

[49] Zos. I 34—36, 1. The words δευτέρα ἔφοδος (ibidem 35,2) were entitled by the fact that the first invasion had been hardly compasesd, that of 258 was the first successful and this was the second fulfilled one.

[50] Many scholars called it wrongly: Fileatina Bay. A description of the lake — L. Robert, Hellenica, X, Paris 1955, p. 41 ff.

the mistake, since there was in the fragment no other chronological point to correct the datation. There were certainly no such elements in the source of "Leosippe". On the contrary Zosimus had a wider version of the events at his disposal. In the chapter describing the incursion under Valerian he inserted a lot of details, "whereas" "Leosippe" was able only to give the general extent of the invasions and to cite the towns left immune by the barbarians. The information preserved by Zosimus that Valerian sent a general against the Goths and hurried from the East here, formed a good basis for datation helping in this way to put the event in its right place. On the contrary the great "Cappadocian" incursion was seemingly reported to Zosimus only in an outline and he had to leave it in a chapter it didn't belong to. For "Leosippe" these few facts concerning the invasion were unknown already[37]. Now Zosimus as a matter of fact corrected the datation of the first event and left the second one untouched with its strange (for a first invasion) beginning: "they robbed once more".

May be the mistake was facilitated by another coincidence besides the graphic similarity of the names. The second incursion (under Gallien) began, as I'm going to prove below, in the year of the consulate of Gallien and a certain Volusianus (not the son of Gallus).

According to Zosimus[38] the invasions of the Asia Minor began with two raids along the eastern Black Sea coast. It was at the beginning of the Valerian's reign (i. e. not very long after 253) that the Goths and their till now unidentified allies called "Vorads" (or Borads) forced the authorities of the Bosporan Kingdom, which was in this time weekened by the protracting wars, to deliver vessels necessary for an over-sea expedition. The situation of the Bosporan Kingdom was the weeker that as Zosimus reports: „ἀνάξιοι... τῆς ἡγεμονίας κατέστησαν κύριοι (πλοίοις αὐτοὺς οἰκείοις διαβιβάσαντες)[39]. As a matter of fact we are informed about an usurpation in this time. The rebelling ruler did not belong to the royal family[40]. The coins

---

brück, *Die Münzbildnisse von Maximinus bis Carinus*, Berlin 1940; K. Pink, *Der Aufbau der römischen Münzprägung*, Numismat. Zeit. LXIX 1936, p. 21).

[37] The interest for an invasion of Bithynia seems natural by the Byzantine writers. The tradition of "Leosippe" is supposed to be connected in a closer way with Constantinople (de Boor, *o. c.* II, p. 16).

[38] Zos. I 31—33. I accept the form "Vorads" according to the contemporary source (Gregorius Thaumaturgus, *Epistula Canonica*, Migne, PG. X, col. 1020 ff.; ed. also in Γ. Α. Ῥάλλη καὶ Ποτλη, Σύνταγμα τῶν... κανόνων, IV, Ἀθήνησιν 1854, p. 45—66). The generally accepted "Borani" relies on the very late relation of Zosimus.

[39] Zos. I 31, 3.

[40] V. F. Gajdukievič, *Bosporskoje Carstvo*, Moskva-Leningrad 1949, p. 451; I. T. Kruglikowa, *Bospor v pozdnieantičnoje vremja*, Moskva 1966; eadem, *Kład bosporskich staterov III v.*, sovetskaja Archeologia II 1958, p. 141; A. N. Zograf, *Antičnyje monety*, Moskva 1951, p. 209 (he thought Farsanz to be a Spartokide); K. V. Golenko i D. B. Šełov, *Monety iz raskopok Pantikapeja*, Numizmatika i Sfragistika I 1963, p. 175—177 (the coins of Farsanz already from 252);

of this king whose name was Farsanz were struck in 253 — 254. An expedition of ships landed by him could take place about 254. Perhaps it happened in the spring of this year. It is worth mentioning that the same date — 254 — has been established by A. Alföldi basing on the coinage of the Antioch mint[41].

The first invasion was manfully resisted by the garrison of Pityus headed by an excellent general Succesianus[42]. The Goths and Vorads were defeated and hurried back northwards, afraid of an attack which was prepared on the part of the neighbouring Roman crews being concentrated simultaneously.

The success gave Succesianus an opportunity of promotion. Valerian who was just visiting Syria wanted good officers to be trusted with high military posts in the imminent war with Persia. Succesianus became a pretorian prefect. This fact induced the elder investigators to date the first invasion 255 or even later[43]. They based it on some presumptions: that Pityus' defence was followed immediately by the recalling of Succesianus, and this in turn followed immediately the imperial arrival to the East. They supposed also that Valerian reached Antioch only in 256. All the three suppositions were wrong. An imperial letter found recently in Asia Minor proves that Valerian was in Antioch already in January 255, whence we must infer that he arrived there in 254 yet[44]. It allows an earlier datation of the changing of the Succesianus' posts. But such a datation of his promotion would be only possible, not proved, because the source doesn't tell us how long after the first incursion, and how long after the emperor's arrival to Antioch the promotion happened. A reliable chronology cannot be established unless based as above on a study of the Bosporan coinage.

We are also unsufficiently informed as regards the time elapsed between the first and second incursion of the Goths. I'm sure that it took some time for them to forget the overwhelming impression of the heavy defeat in 254. According to Zosimus even the inhabitants of Pontus got used to the idea that the barbarians once manfully resisted wouldn't risk a new attack[45].

Kruglikova (*Bospor III-IV vv.*, Kratkije Soobščenija Instituta Archeołogii, 103 1965, p. 8) supposed that it was Farsanz who gave the ships, but she didn't change the chronology of the invasions following the dates settled by Remennikov.

[41] *Cambridge Ancient History*, XII, p. 147 (the article in "Berytus" inaccessible for me). To be more precise the invasion happened after the imperial election of Valerian — after September 253 AD. But it doesn't seem probable that it began already in the autumn 253. It was just the season when storms were most dangerous. The direction of winds in that period wouldn't allow an immediate return of the Bosporans (Zos. I 31,4) and of the Goths (Zos. I 32,3). About the climate of the Black Sea — Danoff, RE Supplement Bd. IX (1962), col. 947—948.

[42] Zos. I 32, 1—3.

[43] 255 — Straub, *o. c.* p. 49; 256 — Rappaport, *o. c.* p. 51; Besnier, *o. c.* p. 177; Gajdukievič, *o. c.* p. 444 f.; Remennikov, *o. c.* p. 93; Schmidt, *o. c.* p. 212.

[44] A letter of Valerian from Antioch is dated 18th Jan. 255 (L. Robert, Bulletin Épigraph. 438; RÉG LXXI 1958, p. 311; cf. T. Pekáry, *Bemerkungen zur Chronologie des Jahrzehnts 250—260 AD*, Historia IX 1962, p. 124—128).

[45] Zos. I 32, 4.

advance was stopped by the raised waters of Rhyndacus[51]. The invaders had to turn back. They came home carrying the booty on vessels and cars. There was no resistance on the part of the Romans, so that they could pass through the Balcans safely. Probably the country was deprived of its troops in this time. It suggests that all this happened in the winter 258/9, when the western part of the Empire had to cope with serious difficulties. At the beginning of 258 Valerian the Jun.-Gallien's elder son was killed. Hereafter the emperor had to fight against a Danubian usurper Ingenuus and against another one — Regallianus. All these events have been reconstructed by J. Fitz as forming a series of Roman defeats on the Balcan frontier in the years 258/9[52]. Now we can understand why not Gallien who managed the Balcans but Valerian contemporarily busy with the Persian war in the East was compelled to counteract the invasion. He sent a general — Felix to Byzantium in order to defend this important stronghold and he himself hurried with his troops westwards. But the barbarians managed to retreat before he reached Cappadocia.

Valerian rested some time in Cappadocia and then he came back to the East. It was just the time he began the ill-fated war during which he was beaten and captured by the Persian king Shapur. The date of his captivity has recently been established to be 259, although the elder scholars used to put it in 260[53]. No matter which of these two dates is right it can easily be concorded with the date of the second (or third) Gothic invasion which according to Zosimus was immediately followed by the Persian war. The date of 258/9[54] avoids the disadvantage of an earlier dating which puts too long an interruption between the two events.

The invasions 254 and 258 are mentioned only by Zosimus. No wonder since they threatened only the lands of the far Roman East: Colchis and Pontus. The later writers showed less interest for such distant countries. On the contrary the invasion of Bithynia has been mentioned not only by Zosimus, but also by Syncellus (Nicomedia, Bithynia)[55] and by the "Leosippe" chronicles (see above). It has also been recorded by the *Vita Gallieni*. According to this source the Goths attacked Bithy-

---

[51] It makes us think that the invasion happened between October and April probably in winter (A. M. Schneider und W. Karnapp, *Die Stadtmauer von Iznik*, Berlin 1938, p. 1).

[52] J. Fitz, *Ingenuus et Régalien* (after rec. Aunt, Rivista di Filologia 1968, p. 361, p. 361—363, and rec. Pflaum, RÉL XLIV 1966, p. 538—542).

[53] Alföldi even 258 AD, but he withdrew the thesis later (cf. A. Stein, *Zu den Kaiserdaten*, Diss. Panonicae II 10, p. 256 f.); the date of 259 AD has been established by Łopuszański (cf. Pekáry, *o. c.* p. 125).

[54] 257/8 — Rappaport, *o. c.* p. 57; Schmidt, *o. c.* p. 213; Besnier, *l. c.*; 258 — Ranovič, *o. c.* p. 83. Only Alföldi (*o. c.* p. 148) dated it 256 AD because coins with VICTORIA GERMANICA were minted at Antioch in 257. The way of his reasoning is wrong: 1° there was no victory over the Goths during this campaign, 2° the name of „Germani" was applied only to the western tribes, 3° Valerian used to place on his coins the names of his son's victories, and it was just the time when Gallien fought the German tribes on the Rhine.

[55] Sync. 716.

nia and destroyed Nicomedia[56]. The note is short but conformable to other authorities. Only the date is wrong. The event has been put under the consulate of Gallien and Volusianus i. e. in 261. Manni guessed that it was an approximate date[57], but the explanation seems doubtful (258 — 261?). One could assume accordingly to the Alföldi's principle that the consular dating was included into SHA mechanicly and that the date didn't correspond to reality[58]. Then the question would lose its importance. But we are rather inclined to look here for an error typical for the Greek historical tradition.

May be the author of the *Vita Gallieni* found an erroneous datation in his source (the event of Valerian's times under Gallus and Volusianus). While "Leosippe" copied the fault, the SHA tended to explain the strange information using the consular list. The pair Gallus-Volusianus was interpreted by him as the pair of consuls of 261 AD: Gall(ienus) and Volusianus.

Most of controversion arises concerning the incursions in the first sixties of the III[rd] century. The views diverge from an assertion that they followed every year[59] to the thesis of a complete lack of activity between 260 and 267[60]. The last theory although advanced by reknown scholars contradicts the unanimous witness of the Latin historiography according to which there was a great Gothic expedition to Asia Minor in that time[61]. The argument is important but in order to establish facts we must turn to the Greek chronicles.

We know already that the great incursion placed by Zosimus wrongly under Gallus took in reality place under Valerian and Gallien, exactly in the time when Gallien was the only ruler after Valerian's defeat. Beyond doubt it was not a part of the expedition of 268/9 the course of which is known exactly enough not to be confused with the ours. Independently from Zosimus we are informed about it by Syncellus[62]. There is a general list by him of the towns and lands invaded by the Goths under Valerian's and Gallien's reign. If we substract from them those attacked under Valerian (the detailed Zosimus' report can facilitate distinguishing them) there will rest a considerable part: the cities invaded under Gallien. Now if we se-

---

[56] *Vita Gallieni* 4.

[57] *o. c.* p. 99—102.

[58] Alföldi, *o. c.* p. 721; Straub, *o. c.* p. 57; A. Alföldi, *Die Gotenbewegung und die Aufgabe der Provinz Dazien*, Philologische Wochenschrift L 1930, p. 884, promoted a supposition that the continuous account of Dexippus had been cut into shorter sections in order to be fitted to the chapters corresponding to reigns and consulates.

[59] Manni, *o. c.* p. 34—37, 99—102; L. Homo, *L'empereur Gallien et la crise de l'Empire Romain*, Révue Historique CXIII 1913, p. 18 f.

[60] Alföldi, *Cambridge Ancient History*, XII, p. 148, p. 721 ff.; Straub, *o. c.* p. 50—60; A. von Domaszewski, *Beiträge zur Kaisergeschichte*, Philologus LXV 1906, p. 350 f., 354.

[61] Aur. Victor, *Caesares* 33,3; Eutropius IX 8,2; Hieronymus 220; Orosius 22,7; Cassiodor 972; Isidor 294; Isidor Jun. 311.

[62] Sync. *l. c.*

parate Bithynia and Nicomedia plundered in 258/9 the route of the invasions under Gallien included: the province of Asia, the Jonian cities, Lydia, Phrygia, Galatia, Cappadocia. It is easy to observe a geographical order in the Syncellus' list. May be the sequence in which they are enumerated is due to the geographical position of them, but may also be that the author mentioned them in turn as they were attacked. The order is spoiled only by naming Nicomedia after Phrygia or rather if the grammatical sense of the phrase is taken into consideration, before it: Φρυγίας ἥψαντο Τροίαν πορθήσαντες. If not for Troy, Phrygia would be placed between the Jonian cities, Asia and Lydia from one side and Cappadocia, Galatia from the other. The position shows that it was Great Phrygia, not the Little one by Hellespontus near Troas. Naming Troy in such a context had as little sense as placing Nicomedia near Lydia (in the same chapter).

The data of Zosimus and Syncellus are conformable. They report an attack on Asia, Lydia, Jonian cities (Sync.) and Ephesus, the most famous of these (Zos.), Galatia, Cappadocia (Sync.) and Pessinus in Galatia, Cappadocia as well (Zos.). Phrygia has been mentioned only by Syncellus but it lay on the shortest way from Jonia and Lydia to Galatia (Pessinus).

The invasion under Gallien is reported also by Jordanes[63]. He got his information from a native Gothic source. As a prove for it I regard naming three Gothic chieftains who led the expedition, and an anecdote about the stay of the barbarians in the thermes of Anchialos[64]. The invaders kept this episode in mind. At least for a short time they were allowed to indulge in the pleasures of Roman civilized life. One could object that in this single report Jordanes has gathered details of three different events. It would be symbolized by the names of three chieftains then[65]. In spite of it we must keep in mind that Jordanes used to omit in his work smaller events and those where not Goths but other peoples played the leading part[66]. That's why there is no mention of the invasion of 268/9, which was probably organized by the Heruls and of those in 254 and 258 when the Goths shared command with the Vorads[67]. Both the latter were of rather small size. Now we see that there are

---

[63] Jordanes 108.

[64] ibidem 107 and 109.

[65] Cf. by Schmidt, *o. c.* p. 212, 214, 220. Schmidt supposes that Chalcedon is here to be connected with the invasion of Bithynia—Ephesus with that of the early sixties and Anchialos with some fights under Quintillus (269).

[66] Jordanes mentioned the invasion in 248 under Argaith and Gunterich (91—94), in 250—251 under the Gothic king Kniva (101—103) and that circa 253 (105). In both the latter cases he mentioned only the successes and reticed defeats. There is no reason to assert that he omitted the invasion of 268/9 in order to conceal the final disaster (this was also the result of the mentioned invasion circa 253). He could be proud of several successes in 268, e.g. conquering Athens.

[67] It's likely that in 258/9 the non-Gothic element dominated. There were other groups than in 254 and 258 then (τῶν ὁμορούντων Σκυθῶν, Zos. I 34, 1). Perhaps no Vorads took part in the expedition and only a part of the Goths. It consisted chiefly of other tribes from those named by Zosimus I 34, 1.

enough reasons to suppose a suppressing of a part of the invasions than mixing their features in a description of one event.

The expedition which has been dated by Jordanes under Gallien came to Hellespontus by land[68]. This we can infer from the fact that the barbarians had to get some ships in order to cross the strait: *sumptis navibus Asiam transierunt fretum Ellispontiacum transvecti.* Next they destroyed many Asian cities. But the most overwhelming impression was made by the destruction of the Ephesian Artemis' temple. Then the invaders turned home through Bithynia where Chalcedon was attacked. From here, a strange occurrence, they didn't cross Bosphorus but took the long way to Hellespontus whence to come back north at last. In Troas they destroyed Ilium[69], and after crossing the strait the expedition started its long way home along the Black Sea coast (Anchialus)[70].

Jordanes' account is independent from the other two but shows a considerable conformity with them. "Troia Iliumque" by him correspond to the Ilium of Syncellus. Ephesus can be found also by Zosimus. There is only no mention of the inner parts of the peninsula invaded: Galatia, Cappadocia. But if we take into consideration that the expedition came from Hellespontus to Ephesus and then after having pillaged many Asian towns returned to Bithynia it becomes obvious that the Goths crossed the middle of Asia Minor, unless they were to pass the once plundered Jonia and Aeolia. Then Ilium would have been destroyed before coming to Bithynia not afterwards.

To summarize, basing on the reports of the chronicles we are able to reconstruct the results of the Gothic invasion under Gallien. The areas touched by it were: the coast of Hellespontus, Jonia, Lydia, Phrygia, Galatia, Cappadocia, Bithynia, Troas and once more the coast of Hellespontus. Unfortunately the sources don't supply an exact route, giving only a few names of towns: Ephesus, Pessinus, Ilium-Troy. In order to establish more details we must make use of other kinds of sources: the numismatic and epigraphic ones as well as some written texts which although concerned not with the history as such can provide some accidental notes about the events (esp. religious literature). The list given below collects the detailed data which can be referred to the invasion of Asia Minor under Gallien[71].

---

[68] Jordanes 107—109.

[69] ibidem 108: Troiam Iliumque — these two names seem to prove that besides Ilium also Alexandria Troas was captured. Really from this time on the city stopped to be mentioned by the historical sources (cf. A. Krzyżanowska, *Monety kolonii Aleksandrii Troas*, Wiadomości Numizmatyczne V 1961, p. 71—83).

[70] This fragment, not very clear as it appears, will be explained later, but even here we are authorized to make a supposition, that the text implies an adversity, which forced the Goths to turn back. This misfortunate event has been as usually reticed by the writer.

[71] Some cases, where we are not able to give a precise datation are included on the presumption that there was no other invasion in the region, they could be referred to.

THE AEGEAN COAST

Smyrna — a coin hoard from the middle of the III[rd] century (past 257) is supposed to be buried in the time of the invasion[72].

Ephesus — According to the archaeological evicence the Ephesian Artemis' temple was destroyed in the III[rd] century[73]. A hypothesis that also the city shared its fate, promoted in 1898[74], has been withdrawn by the archaeologists. According to Keil the vestiges of fire on the territory of the city and the using of the older buildings remains for constructing the new ones can be referred to the Gothic incursion: "...doch könnte auch an ein zufälliges Ereignis etwas späterer Zeit gedacht werden..."[75] This concession made by the archaeologists to some hypercritical historians seems unnecessary. While besieging a town the Goths used to try burning it from outside (cf. below the case of Side in Pamphilia). Here they could partly succeed.

That the Ephesians felt afraid of an invasion is proved by an inscription concerning the construction of city walls[76].

Miletus — There is an inscription from here for Macarius the asiarch, who probably as a youth took part in the defence of the city[77]. The coins found in the walls of Miletus prove that the construction of it can be dated in the middle of the III[rd] century[78].

Didyma — An inscription reports that Festus the proconsul of Asia under Diocletian repared a holy spring corrupted by the age. It was said to have rescued the inhabitants from the lack of water when the city was being besieged by the bar-

---

[72] S. K. Eddy, *The Minting of Antoniniani AD 238—249 and the Smyrna Hoard*, New York 1967, p. 126. Eddy thinks, that the Smyrna hoard was buried during the invasion of 258/9 (after him 257). Even if we don't take into account that connecting a hoard with a particular short invasion is not methodically remorseless (H. Mattingly, *The clash of the coinages* ..., Studies to Ch. A. Johnson, p. 282) the hypothesis can be upset by the very Zosimus' fragment cited by Eddy as the base of his reasoning. Zosimus I 35,4 clearly informs that the Goths stopped in front of the Rhyndacus river. Then they went back. The invasion reached country very far from Smyrna which was not to fear an attack. To suppose that one detachment of the barbarians went as far as Jonia is a pure fiction. Also the datation of the hoard by Eddy can be contested. He asserts that the issues represented among the coins found in it end abruptly c. 257. But the emission of the fifties are represented rather unregularly as compared to those of the forties and no interruption can be observed. The hoard could be buried as well in the early sixties as in the late fifties. A hoard from Parium (Agrippa-Gallien) can be referred to the invasion of 258/9 or to that of 268/9 — S. P. Noe, *A Bibliography of Greek Coin Hoards*, New York 1937, N. 523 (p. 142).

[73] O. Benndorf, *Vorläufige Berichte über die Ausgrabungen in Ephesos*, JÖAI I 1898, p. 59.

[74] ibidem, p. 60, and Heberdey, *ibidem*, p. 72 f.

[75] Forschungen in Ephesos, VI 1, Wien 1932, p. 4, 27.

[76] J. Keil, *Vorläufiger Bericht*, JÖAI XXX 1937, p. 204 f.; L. Robert, Hellenica VI, Paris 1948, p. 73 f.

[77] Milet, I 9, Berlin 1928, N. 339 (p. 164), N. 340 (167); for the rather complicated question of datation see *o. c.*, p. 165.

[78] Milet, II 3, Berlin 1935, p. 81—84, 126 f.

barians. The archaeological evidence proves that the city wall was reconstructed in the middle of the III[rd] century[79].

Stratonicea in Caria — The citizens of Stratonicea immortalized the (may be turned true) answer of Zeus from Panamara for their asking whether the barbarians are going to destroy the city next year[80]. Of course we are inclined to suspect that the invasion hadn't reached Stratonicea yet but it passed not far from it. It was surely in the time when the Jonian cities (Miletus) were in danger. Other invasions cannot be taken into account. In 258/9 the Goths invaded a country too distant from Caria, and 268/9 after the complete annihilating of their force the city had not to fear an invasion any more[81].

INLAND TERRITORIES

Sardes — There is an inscription from here of a rather double meaning. It was dedicated to a certain Acholios, a man who "had extolled the city" and gave it the "foundations of freedom". May be the fortifications are meant here[82].

The environs of Daldis or Julia Gordus — In 1948 L. Robert published an inscription with the date corresponding to the 263 AD. Using a typological analysis he established that it originated from the country near Daldis or Julia Gordus or at least from Lydia (vilayet Manisa)[83]. The monument is an epitaph of a slave who after being captured by the barbarians returned home and died. It seemed for Robert to prove that the Gothic invasions reached the Hermus' valley. Walser and Pekáry have raised a serious objection against it however, as to whether the slave had been captured really in Lydia and not on a business trip abroad[84]. But their criticism

---

[79] Didyma, II, Berlin 1958, N. 159 (p. 137 f.), also ibidem N. 89 and N. 90 (p. 116) — dated 268—269 by A. Rehm, *Kaiser Diokletian und das Heiligtum von Didyma*, Philologus XCIII 1938, p. 74—84.

[80] CIG II 2717; cf. Magie, *o. c.* p. 706.

[81] Side was not fortificated after 268/9 although the walls were week. (A. M. Mansel, *Die Ruinen von Side*, Berlin 1963, p. 11, 40.) It proves that this part of Asia felt safe after 269 AD.

[82] IGRR IV 1510; Robert, *o. c.* p. 35—47 — a discussion of the probleme in detail. Robert tries to prove that the inscription has nothing to do with military affairs, but as far as the words λαινέων δαπέδων κρηπῖδα... Ἐλευθερίης are concerned he concedes: "... il peut s'agir de fortifications..." (*o. c.* p. 37). There is really no better solution to be found. The author opposes the theory of Keil that here temple of Ἐλευθερία was meant (*o. c.* p. 150). But even if we don't accept it, a question arises: what could make a city build a temple devoted to the Ἐλευθερία in the middle of the III[rd] century? It were a temple of „Liberty" or a temple of „Salvation" (this is another meaning of the word cf. Zos. II 3,6) commemorating the fate of the town during the barbarian invasion. While writing his remarks Robert hadn't published the inscription from Daldis and Julia Gordus country yet. This monument witnesses that the barbarians plunged into the Hermus valley even farther than Sardes.

[83] L. Robert, Hellenica, VI, Paris 1948, p. 121 f.

[84] G. Walser — T. Pekáry, *Die Krise des römischen Reiches*, Berlin 1962, p. 33.

doesn't look justified. It is rather doubtful that a master from an agricultural district like this had far reaching trade relations and that he had sent his people to other lands.

Phrygia — The invasion plunged into the Hermus' valley (Sardes, Julia Gordus or Daldis). To turn northward from here would be a nonsense for the Goths. We have stressed it already when speaking about the relation of Jordanes. Let's reconsider the question in a more detailed way. Along the Hermus river past Sardes the invaders were following the ancient "kings' road". Of course we don't mean that they marched just along the old Persian trail. They rather took the actually used Roman roads, which differred a little from it but kept to the long-established chain of settlements. On the contrary the way northwards led by Thyatire to the coast which they had pillaged recently or past Thyatire through Mysia and Phrygia Minor territories that have never been populated very densely[85]. Would the Goths have turned north they could expect little booty, while in the "kings' road" there were many rich cities to be pillaged. This way would lead them straight to Pessinus (cf. Zosimus), further to Ancyra (see below) and to Cappadocia (cf. Zosimus and Syncellus)[86]. Between Hermus and the country around Pessinus they were to cross Phrygia Major. If so, the statement of Syncellus: ἤψαντο Φρυγίας ("they attacked Phrygia")[87] would be well founded. Had they not crossed Phrygia Major they would have only "touched" Phrygia (Minor) while passing through Bithynia and Troas or while plundering Galatia (Phrygia Major).

During the invasions the Goths captured a lot of people. Among them there were many Christians from Cappadocia[88] and some of Phrygian descent. No wonder that the new Gothic church kept in touch with the Cappadocian and Phrygian ones[89]. The first bishop of the tribe was Ulfilas whose family originated from Cappadocia, whence it was brought by the invaders. His successor, Selenas, was a half Phrygian. Probably to him we owe a Gothic calendar written in the second half of the IVth century[90]. In this book an especial esteem is paid to a Phrygian sanctuary in Hierapolis where Philip the Apostle was adored. But the name of the place is spelled Jair-

---

[85] L. Robert, *Villes d'Asie Mineur*, Paris 1962, p. 256 f.

[86] W. M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, London 1890, p. 27—36; the section Sardes-Hermus' Valley-Orcistus-Pessinus see ibidem, p. 54 f., 228—230.

[87] Sync. 716.

[88] Philost. 17, 6—19; Basilii Magni *Epistolae*, Migne, PG XXXII, ep. 71.

[89] These contacts certainly resulted from the transplantation of the Greek Christians taken as captives to the country of the Goths. As far as the end of the IVth century no Goths were settled in Asia Minor. There were some Taifals (Symeonis Metaphrastae *Vita Sti Nicolai*, Migne, PG CXVI, col. 337) probably those captured by Constantine near Constantinople (Zos. II 52). There is no mention of any mediacy performed by the Taifals in the missionary work. Cf. also W. Tomaschek, *Anzeiger für deutsches Altertum* XXIII 1897, p. 122.

[90] Selenas' mother was a Phrygian (Socrates, Migne, PG LXII, 5, 23). About the authorship of the calendar: R. Loewe, *Der gotische Kalender*, Zeitschrift für deutsches Altertum LIX 1922, p. 245, 277—287.

aupuleis here. It corresponds to the Greek Hieropolis (Ἱερόπολις)[91]. For the South--Phrygian sanctuary which is meant here such a spelling must be excluded (with -*o*- instead of -*a*-). But there was in Middle Phrygia a Christian center of this name (with -*o*-): Hieropolis. Now we are authorized to suspect that the mistake was due to a provincialism of the author, who must have been connected with the middle part of the country. And because as far as we know only one invasion passed through Phrygia, and this was the researched here, we must accept that it went by Hieropolis whence the ancestors of Selenas the bishop had been taken prisoners. It supports our hypothesis of the invasion crossing Middle Phrygia.

Perhaps some astonishement may arise why didn't the Goths plunge into Asia Minor through the rich Meander valley. The sources give no hint to suggest such a route. Only reaching South Jonia is attested and approaching South Phrygia can be affirmed. As far as the latter mention is concerned it is a coin hoard found in Kiev containing an interesting collection of the Antiochian coinage (Antiochia in Pisidia) ranging from Philip to Gallien that makes us think about it.[92] This money had been certainly robbed by a patricipant of the expedition. It couldn't arrive at the northern Black Sea coast as a result of trade relations. Even in a peac e time it would be unusual. The currency of such small provincial towns (especially the inland ones) was restricted to the neighbouring area[93]. And besides it was war time when the traffic had stopped. Perhaps a group of the Goths brought the coins from South Phrygia. They might have robbed them on the way Amorium — Pessinus. Of course we have no right to assert that they captured the city of Antioch, they could only approach it.

Pessinus — According to Zosimus this town fell victim to an attack. It had no chances to avoid it, being an important crossing point of the roads going from Lydia and Phrygia to Galatia and Cappadocia. The "Royal road" went past Pessinus to Ancyra and a branch road turned to Dorylaeum.

Dorylaeum — The city wall was built in the III[rd] century in such a hurry that even the recently made sculptures were used as material for it[94]. Most probably the menace that forced the constructors to act so was the Gothic incursion.

Ancyra — According to an inscription the city built its fortifications in a time

---

[91] The question is discussed by Loewe (*o. c.* p. 254—256) who concludes that the Goths passed through Phrygia but doesn't revise the dominating view upon the route of this invasion. Loewe compares the name of Selenas with Σελινδέων δῆμος in the Hermus valley (*o. c.* p. 277).

[92] Noe, *o. c.*, N. 562 (p. 151) — forty eight coins of Antioch; V. V. Kropotkin, *Kłady rimskich monet*, VDI 1951, p. 261 (N. 137): among the 59 recognized (the total is 200) there are 45 from Antioch (Filip-Gallien) — cf. ibidem, N. 124 (p. 259 f.) the rest are Roman coins from the IV[th] century. Of course the existence of a group of later pieces doesn't diminish the value of the collection for our investigation. It must have been robbed in the time of great invasions and it was buried later. The hoard has been missed by A. Krzyżanowska, *Monety Antiochii Pizydyjskiej*, Rocznik Muzeum Narodowego w Warszawie, IV 1959, p. 239—279 (the article is based on the Warsaw collection).

[93] Robert, *Villes d'Asie Mineur*, p. 20.

[94] *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, V, Manchester 1937, p. XII f.

of hunger and barbarian invasions[95]. Ancyra is situated on the ancient "Royal road" which turns eastward from here. In the Roman times a way southwards along the Halys river was preferred to it. It led through Cappadocia to the Cilician gates and passed Parnassus.

Sadagolthina near Parnassus — This small village was the place of origin of the Ulfilas' ancestors. They had been taken prisoners by the Goths coming from the West in the times of Valerian and Gallien. This information is provided by Philostorgius, an Arian writer who based it perhaps on oral tradition. The assertion of him that the invaders came from the West contradicts the hypothesis that they passed to Cappadocia from Pontus or Colchis[96].

Caesarea in Cappadocia — The number of captives in Cappadocia must have been a considerable one since the memory of ransoming them by the church of Caesarea was still alive as late as in the time of Basile the Great (second part of the IVth century)[97].

The way back could lead straight to Bithynia only. To repete the Phrygian route would be a nonsense. There were three roads through Bithynia: by Juliopolis, by Claudiopolis and by Dorylaeum[98]. We are not able to establisch which of the three was chosen, but it may also be that they marched in many directions simultaneously. Then after having reached Bosporus (Chalcedon) and retreated from it they marched once more the same way as in 258/9. It is likely that the cities didn't suffer much as a result of being fortified in this time[99].

The route as reconstructed above is shown on the map[100]:

---

[95] IGRR III 209.

[96] Philost. 17, 10—11; Remennikov, *o. c.* p. 110 — he promoted the idea of Brun (*Černomorskije Goty*, Zapiski Imperatorskoj Akademii Nauk XXIV 1874, p. 4).

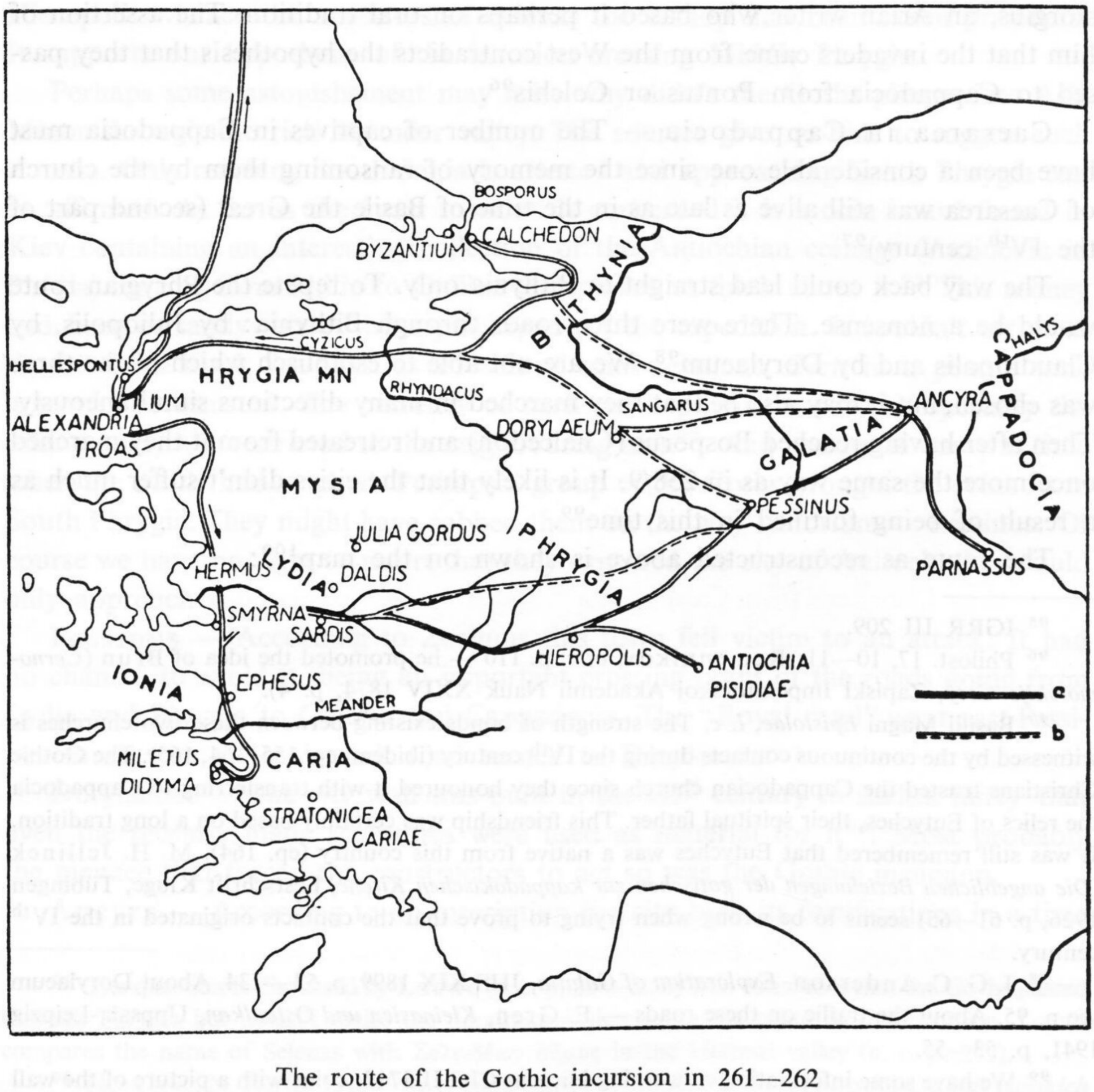
[97] Basilii Magni *Epistolae*, *l. c.* The strength of bonds existing between these two churches is witnessed by the continuous contacts during the IVth century (ibidem, ep. 155, 164, 165). The Gothic Christians trusted the Cappadocian church since they honoured it with transferring to Cappadocia the relics of Eutyches, their spiritual father. This friendship was certainly based on a long tradition. It was still remembered that Eutyches was a native from this country (ep. 164). M. H. Jellinek (*Die angeblichen Beziehungen der gotischen zur kappadokischen Kirche*, Festschrift Kluge, Tübingen 1926, p. 61—65) seems to be wrong when trying to prove that the contacts originated in the IVth century.

[98] J. G. C. Anderson, *Exploration of Galatia*, JHS XIX 1899, p. 52—134. About Dorylaeum see n. 95. About the traffic on these roads — E. Gren, *Kleinasien und Ostbalkan*, Uppsala-Leipzig 1941, p. 53—55.

[99] We have some information concerning Nicaea: CIG II 3747; coins with a picture of the wall under Macrianus and Gallien—Magie, *o. c.* p. 712; cf. Schneider-Karnapp, *o. c.* passim.

[100] Straub, *o. c.* p. 59, accepts a similar area comprised by the Gothic attacks (may be a little less) but he thinks that sailing through the Straits would be to difficult for the barbarians to happen twice. According to him all the lands fell victim to one attack in 268. We can object against this view that the greatest invasion went after Jordanes by land (only that in 268 sailed across the Straits and the Propontis). Alföldi, *o. c.* p. 148, 721, assumes another invasion in 267 (Jonia, Cappadocia ...) different from that of 268. Its extent corresponds to the ours but the datation is wrong (Nicomedia captured in 267!). Besides it is based on a preconceived principle of dealing with the relations of SHA.

The reader if acquainted with the problem will certainly find it strange why not a single word have been said so far about the generally accepted hypothesis of two Gothic incursions into Asia Minor at the beginning of Gallien's reign [101]. The answer seems simple. All the reliable sources which deserve to be the base of our investigation speak about one invasion only and a great extent of it cannot prove that two events have been confused here[102]. On the contrary we try to show that



The route of the Gothic incursion in 261—262
a) the route established
b) possible variants

---

[101] 263—264 — Remennikov, *o. c.* p. 104—110; Rappaport, *o. c.* p. 64—66; Besnier, *o. c.* p. 181; Schmidt, *o. c.* p. 214 f.

[102] Straub, *o. c.* p. 52 f., assumes (without proving it) that it was impossible for one invasion to comprise Lydia, Phrygia, and Cappadocia. He imagines two groups acting simultaneously.

the route of the Gothic invasion under Gallien can be traced in detail and has a certain probability. The only source which has given the scholars right to promote the theory of two invasions are SHA. But even as regards this I wish to prove that it doesn't deny our hypothesis on condition of being checked with more criticism. On the contrary it makes clear some of the obscure points of it.

The invasion under Gallien has been mentioned by the *Vita Gallieni* in several chapters. In the chapter 6 it sticks in a passage not easy to understand. Some words lacking at the beginning of it make it hard to realize the intentions of the writer. The fragment consists of the enumeration of some events during the Gothic wars in 268/9 and earlier. Our knowledge of the invasion of 268/9 enables us to test the value of the relation and to detect the way of arranging it. According to *Vita Gallieni* 6 there were fights in Thrace and Macedonia first, then followed the siege of Thessaloniki, the defence of Achaia by Marcianus and last of all an invasion of Asia Minor (Ephesus). There is no doubt that the events happened really, but their sequence in the text is just inverse as compared with that in reality. In 268 the Goths landed in Achaia and after being fought by a general Marcianus they turned northwards where they besieged Thessaloniki. Then as soon as they accepted news that Gallien was approaching they marched to Macedonia but were beaten by the emperor. His successor Claudius won a great battle by Niš in Macedonia and forced the invaders to retreat towards Thrace[103]. Now if the sequence of events has been reversed by the author of *Vita Gallieni* we are fully authorized to place the invasion of Asia which has been recorded at the end, before all the other ones, among them before the war in Achaia and the beginning of the invasion of 268/9. In order to support our thesis we can point at the account being separated from the other ones by inserting a kind of a new introduction: "the Scythians which are a part of the Goths ravaged Asia". For, if the ethnic character of the invasion had to be defined separatly, it was most probably a separate expedition.

After having reported (as shown above) that the Goths spoiled the Ephesian Artemis' temple SHA recall some anecdotes concerning the futility of Gallien. In this context an information is inserted that the soldiers of the emperor destroyed Byzantium without sparing the noblest families of it. It seems that this was treated as a sin of him.

In the chapter 7 the affair of Byzantium reappears. According to the fragment Gallien, although having promised the garrison impunity, came in and murdered the inerm soldiers. What was their delict we don't certainly know[104]. It is also re-

---

[103] A good reconstruction by Straub, *o. c.* p. 60—74. How far can lead an uncritical dealing with the information derived from SHA (*Vita Gallieni* 6) is shown by Σ. Λαμπρος, Ἱστορικὰ μελετήματα, Ἀθήνησιν 1884, p. 79, who wrote about an invasion coming from the Balcans through Aegean to Asia Minor.

[104] Wickert, RE XIII (1927), col. 359, supposes that a "... Verletzung der Disciplin ..." was punished. He translates "... ad vindictam Byzantiorum ..." — in order to revenge the disaster of the inhabitants of Byzantium. But then we don't know what made the soldiers act so awfully

ported here that in the same time the generals of Gallien fought the Goths in Asia and forced them to go back home („ad propria remearunt"). After the victory over Byzantium the emperor hurried to Rome in order to celebrate the decennalia.

In the subsequent description of decennalia, which according to A. von Domaszewski's investigations has good historical value[105] a group of people is mentioned who were disguised in Gothic vestments and who symbolized the victory over the tribe. I'm sure that here not the local victory of 254 was meant but the great Gothic invasion and its defeat beyond the Bosporus strait.

In the chapter 11 after relating the deads of Odenath a mention is made of the Scythians invading Cappadocia. After having conquered some towns they retreated to Bithynia. The soldiers seeing no effective support from the government got to think about proclaiming a new emperor. But to their greatest surprise Gallien arrived and punished the rebells without mercy. They were executed. It is not very hard to guess what were the soldiers of the garrisons neighbouring Bithynia. It was beyond doubt the Byzantine garrison (and may be some others too) which had the best crew in this time, one enforced by Valerian yet (the general Felix)[106].

Now we must pay attention to a considerable fact: all the fragments of *Vita Gallieni* which mention the Gothic invasion under Gallien report also the rebellion of Byzantium or of the garrisons neighbouring Byzantium. It is rather doubtful that two different events were accompanied by so similar occurences. No objection can be induced against identity if these facts because of them being placed under different dates. The invasion of Ephesus and the fights in Bithynia have been put under the consulate of Gallien and Fausianus (262) and the incursion into Cappadocia under Gallien and Saturninus (264). But first we must recall that not every event placed by SHA under a consular date corresponded to it in reality[107]. In the case of the invasion dated 264 the source asserts „expressis verbis" that in this year Odenath was promoted to the government of the East. Other events (among them the invasion) are recorded only after it, not as happening in that time. As a matter of fact the following enumeration of Odenath's deeds corresponds not to the date 264 but to times before it, for it was because of them that he deserved this honour[108].

---

and the emperor revenge so cruelly. The kind of punishment points at a coup d'état as the cause of Gallien's action. This rebellion was opposed by the citizens or on the contrary it was sheltered by them. In the former case we assume Wickert's translation of the words: "ad vindictam Byzantiorum", in the latter one another meaning of them should be accepted: "to punish the Byzantines". Such a version enables us to connect the passage with a statement of the chapter above, where the emperor is blamed because his soldiers (*eiusdem Gallieni milites*), as it is stressed, massacred the Byzantines.

[105] A. v. Domaszewski, *Untersuchungen zur römischen Kaisergeschichte*, Rheinisches Museum LVII 1902, p. 510—516.

[106] The lack of any information concerning the person of the usurper doesn't matter. The rebellion could be crushed at its very beginning, cf. *Vita Gallieni* 11.

[107] Cf. Alföldi, *o. c.* p. 721, who goes even further.

[108] *Vita Gallieni* 10—11.

It corresponds exactly to the years after 261 — the defeat of Macriani and before the beginning of 264, in which Saturninus the son of Odenath obtained his consulate[109]. After this relation of the Odenath's activity the account of the Gothic invasion is introduced with the words: „dum haec apud Persas geruntur Scythae". The incursion was contemporary to all these events in the East and it must have happened also between 261 and the beginning of 264, a date wholly to be agreed with that of the former chapter — 262.

The invasion described in the *Vita Gallieni* comprised Asia with Ephessus, Cappadocia and Bithynia. In the last of them they were resisted by the Gallien's generals. It gives at last an explanation of the strange retreat from Chalcedon as reported by Jordanes. This writer doesn't assert that they were forced to do so by a defeat but also *Vita Gallieni* doesn't claim it. The generals didn't crush the adversary, they only made him go home („ad propria remearunt").

A division of one single event into many seemingly different ones is not an extraordinary occurence in SHA. It is sufficient to compare the rebellion of Postumus being described in the source three times [110]. In the instance of our invasion a division has its sense. The chapter 11 describes events in the part of the Empire defended by the government of the East (Cappadocia and Bithynia defended in 266 by Odenath), in the chapters 6 and 7 the realm ruled by the central authority is concerned (Jonia and the country near Byzantium, Bithynia).

The date indicated by the consular date gives a rather doubtful base to establish the chronology. A better starting point for our research shall be the explicit statement of SHA that immediately after the victory over the Byzantine garrison (and the fights with the invaders) Gallien hurried back to Rome, where he celebrated the decennalia: „Romam cursu rapido convolavit convocatisque patribus decennia celebravit". This information has served the scholars trying to establish the date of the "Ephesian-Bithynian" invasion (as opposed to the "Cappadocian-Bithynian" one in 264). As long as the feast was dated at the beginning of the eleventh year (after ten years) it was reckoned to happen in 263[111]. But recently the decennalia have been established for the beginning of the tenth year — about September 262[112].

---

[109] Saturnino et Gallieno VI coss. — 264 (*Fasti Romani*, *Consularia Cstplitana* — MGH, SS Ant. IX; *Fasti Heracliani* — MGH, SS Ant. XII 1/1). The consulate used to begin at the beginning of a year.

[110] *Vita Gallieni* 4, 7. This multiplying of Gallien's defeats made the impression of a bad reign, as opposed to that of Claudius II[nd] (Alföldi, *l. c.*; Homo, *o. c.* p. 1—22, p. 225—267; E. Klebs, *Das dynastische Element*, Historische Zeitschrift LXI 1889, p. 227—229, 235 f.). Similar were the reasons of multiplying the number of tyrants to the symbolic thirty (H. Peter, *Die sogenannten römischen Dreissig Tyrannen*, Leipzig 1909, p. 188—191, 197—199).

[111] Eckhel, *o. c.* p. 393; Cohen, *Déscription historique des monnaies*, Leipzig 1930, V, p. 1353; O. Voetter, *Die Münzen des Kaisers Gallienus*, Numismat. Zeit. XXXII 1900, p. 120; Homo, *o. c.* p. 4, 6. Only Mattingly supposed that he became emperor in 252 — critisized by Stein, *Laureae Aquicenses*, p. 256—266.

[112] Vogt, *o. c.*, I, p. 208 — a coin with δεκαετηρὶς κυρίου from the ι — tenth year.

Because of it we must assume that the Gothic invasion ended in 262 perhaps also in September, for Gallien managed to come back to Rome almost immediately after having accomplished his task by the Straits[113]. If this was the time the Goths went away, and if we are to take into consideration a prolongued war fought by them in Asia Minor (*V. Gall.* 11) the beginning of the invasion must have fallen at the end of 261 or in the beginning of 262.

This chronology enables us to reconstruct the background of the events. The barbarians succeeded, for there was apparently no force on the Balcans to counteract them. The army of Macriani had been crushed in 261 and their victor Aureolus followed his Emperor to Gallia. In the East Odenath was hardly beginning his fight against Persia. Till Gallien's arrival the Goths were not impeded by anyone[114].

The above chronology although seeming probable cannot be trusted entirely because of being based on a source often criticized for its lack of reliance. Besides it served the scholars to defend contradicting statements. We have to find an independent and reliable witness to base our datation on. This is the case of the inscription from Daldis or Julia Gordus published by L. Robert[115]. The monument is as said above an epitaph erected in April 263[116] for a slave deceased after having come back from the barbarian captivity.

The essential part of the text consists in the words: ἐλθόντα με ἀπὸ τῶν βαρβάρων διὰ μηνῶν ς' ἐτίμησέ με ὁ δεσπότης, which has been translated by the editor: "the master honoured me (with a monument) who had come back after six months from the barbarians"[117]. It results that Serapas (the slave's name) was captured about October 262. This would be the moment then, the Goths arrived to Lydia[118]. But be it right we would be forced to date the end of the invasion for 263, i. e. many months after the decennalia. Certainly an inconformity of data taken from a monument with those reported by written sources is an "uncomfortable" occurence for the historians but the former must be accepted because of being based on more

---

[113] His "Dies imperii" ibidem, p. 150 — September 253 AD; cf. Wickert, *o. c.* p. 353.

[114] Here of essential importance is the date of the fall of Macriani. They probably passed Asia in the spring 261. Later they were defeated by Aureolus. Egypt belonged to Gallien already before 29th August 261, but he could conquer it before Aureolus' victory (cf. Stein, *Zur Chronologie der römischen Kaiser*, Archiv für Papyrusforschung VII 1924, p. 44—47; Stein, RE VII (1910), p. 253—255; Bosch, *o. c.* p. 60 f.; Vogt, *o. c.*, I, p. 204 f., II, p. 154. Hieronymus 220 gives 262 as the date of invading Asia by the Goths, but in the same place he mentions also the incursion into Greece which took place in 268/9.

[115] L. Robert, *Hellenica*, VI, N. 48 (p. 117). The inscription was unknown to Alföldi and Straub yet; hence, as it seems, their erroneous chronology. Magie only mentioned it (*o. c.* p. 705 n. 28) without making any conclusion.

[116] Ibidem, p. 118 — the month of Artmesios 347 of the local era corresponds to the April 263.

[117] Ibidem: "L'épitaphe de Lydie nous apprend que Serapas est venu mourir chez lui après six mois passés avec »les barbares« en avril 263". The formule ἐτίμησεν see *o. c.*, in the chapter devoted to an inscription from Gordis — 261 AD.

[118] *o. c.* p. 121, hence the statement (p. 118): "... dès l'automne »les barbares« ravageaient la Lydie ..." The date XI instead of X 262 of the invasion into Lydia is probably due to a printing

valuable kind of evidence. Now L. Robert supposed to be able to give a new and decisive argument at last to the confused probleme of the Gothic invasions and their chronology and we were compelled to accept it although contradicting our issues. But the value of this information has been diminished by an objection raised by Walser and Pekáry. They rightly put forward the uncertainty of a datation based on the supposition of the epitaph being erected immediately six months after the imprisonment of Serapas. Between his coming back home and his death a lot of time may have elapsed. If it amounted to one or a few years the chronological value of the inscription would be none[119]. Luckily the whole controversy seems to be unnecessary because of being based on a wrong interpretation of the text.

L. Robert gave two parallels for the inscription: first from Thyatire — 276/5 BC, ὑπὲρ τῆς τοῦ υἱοῦ Φανοκρίτου σωτηρίας, ὃς ἁλοὺς ὑπὸ τῶν Γαλατῶν ἐσώθη, second from 238 AD: *receptus ex captivitate barbarorum Pio e Proclo cos ex voto*[120]. Both render memorable a return from captivity. The editor thought the inscription of 263 to serve this purpose as well. It is not the case. We are concerned with an epitaph here, and we must suppose to find the date not of coming back but of the slave's death. And as a matter of fact the sentence: ἐλθόντα με ἀπὸ τῶν βαρβάρων διὰ μηνῶν ς′, can be translated not only "the master honoured me who had come back after six months" but also "the master honoured after six months me who had come back from the captivity", or in other words: "I was buried six months after the return from captivity".

The above translation has a great adventage. There was a custom to place on epitaphs (which seems natural) dates of the deceased deaths. They were counted using comparison with some important events in the lives of them: wedding, enlistment etc. That's why we would like to take as parallel to our inscription the Bithynian ones: Γλύκων... ξ′ ἔτη ζή[σας] σὺν Μαρκία μ′ ζήσας ὁσίως, or vixit an. XXXX milit, an. XVII[121].

Serapas came back home six months before his death that's to say c. October 262. Now a question arises did he come back from the Gothic territory or did he leave the invaders earlier. In the first instance we must assume that he was ransomed by his master. But he was a slave[122] and the ransoms must have been very expensive. From the very erection of a monument we are not compelled to think that he was an especially rich or esteemed servant. Slaves were often honoured with burial monuments in Asia Minor[123]. He didn't flee from the northern Black Sea coast. In this

---

mistake. From the middle of November to the middle of April of the next year there are only 5 and not 6 months.

[119] Walser-Pekáry, *o. c.* p. 33.

[120] Robert, *o. c.* p. 119.

[121] F. K. Dörner, *Inschriften und Denkmäler aus Bithynien*, Berlin 1941, N. 121 (p. 105), N. 132 (p. 113).

[122] Robert, *o. c.* p. 118.

[123] Cf. the material drawn up by J. Kubińska, *Les monuments funeraires d'Asie Mineur*, Warszawa 1968.

troublesome period when the traffic had stopped it would be an astonishing achievment. Did he flee it would have been mentioned in the text of the epitaph, where instead of ἐλθόντα one would suppose φυγόντα. Now we must exclude coming back or flight from the country of the Goths.

Serapas was not forced to return by the Roman troops after the generals of Gallien succeeded fighting the Goths. This was, we may admit, the fate of a part of the Roman subjects who joined the invaders in order to plunder their countrymen[124]. Such a rebell wouldn't be honoured by his master.

He simply came back (ἐλθόντα) probably freed in a way. The only opportunity for this we know about, was the defeat of the Goths in Bithynia beyond Byzantium. Then he had to march c. 700 km home. A lonely man without his means was to cover this distance on foot in some weeks (I reckon three). Then if he came back in October he had been freed about September. This date agrees with that established as the end of the Gothic incursion on the base of *Vita Gallieni* above.

Towards the end of Gallien's reign another Gothic incursion took place[125]. It happened not very long before the death of Odenath (Syncellus) which is dated 266[126]. The goal of it was Heraclea Pontica. The date excludes a confusion with the invasion of 262 which as we know passed through Bithynia not far from here. In the Syncellus' chronicle where other events are mixed (258/9 and 262) this has been clearly separated from them by a preceding chapter about Odenath. The information of Syncellus conforms essentially with the account of SHA[127].

In 267 or 268 a big expedition by sea started. It was led by the Heruls and was to last for several years. In the elder literature the event was devided in two under Gallien and Claudius II[128]. At last Alföldi risked a bold hypothesis that it was the author of SHA who devided one account in order to satisfy the exigencies of the chronographic-biographical style. His theory found support in a minute investigation of the source by J. Straub[129].

Only a few territories in Asia Minor fell victims to this incursion. First there were some fights near Byzantium and Chrysopolis whence the invaders sailed to

---

[124] Gregorius Thaumaturgus col. 1025—1045 (p. 50—64); Zos. I 34, 1: κατ' ἀπορίαν ἐπιμιγνυμένων; Zos. I 35, 2.

[125] Sync. 717.

[126] Stein, RE XIV/1 (1928), col. 235; Vogt, *o. c.*, I, p. 215 — before 29th August 266, because Waballath counted his years of reign from 266/7 on. Manni, *o. c.* p. 34, opposes it, but he doesn't seem right.

[127] *Vita Gallieni* 12. The view of Straub, *o. c.* p. 59, that it is a fragment included into the source later doesn't seem sufficiently proved. The writer asserts that every passage of the SHA beginning with „quamvis" is not reliable.

[128] Rappaport, *o. c.* p. 67—93; Ranovič, *o. c.* p. 115—142; Schmidt, *o. c.* p. 215—220; Damerau, *Kaiser Klaudius Gothicus*, Leipzig 1934, p. 64, suspected an error of the sources here.

[129] Alföldi, *Cambridge Ancient History*, XII, p. 148—150, p. 721 f.; Straub, *o. c.* p. 40—74.

the bay of Hieron. Here they had a rest after the defeats of the former battles. They repaired the vessels damaged by a storm in the strait[130]. Next the expedition besieged Cyzicus. But we may assume that only the country around the city suffered. According to the majority of sources the fortifications resisted their attacks. Only *Vita Gallieni* asserts that „atque inde Cyzicum et Asiam, deinceps Achaiam omnem vastaverunt". If compared with other relations this one shows no signs of originality and independence however. It seems to be a shortened version of the account preserved by Zosimus and Syncellus. But in SHA after the words „Cyzicum et Asiam" a verb is obviously lacking. Had we accepted the passage litterally it would have meant that besides Cyzicus also the whole of Asia was ruined („omnem") which as far as the years 268/9 are concerned could be true in no way[131].

In the later phase of the invasion a fleet of the Goths attacked the cities of Pamphilia and invaded the islands: Crete, Rhodes and if SHA are to be trusted Cyprus. There was no success here. Side stood a siege and other cities according to Ammianus were "obsessae" and not "captae"[132]. Contemporarily the bulk of the expedition fought on the Balcans. They were crushed ultimately in 269. By this time also the Gothic sea forces had been defeated by the governor of Egypt — Probus defending probably the South Asian coast and the islands situated not very far from his province. The task of him was facilitated by the pestilence and hunger among the adversaries[133].

The last invasion of Asia Minor has been discussed less than the other ones so far. The extent of it can be compared only with that of 261/2 however. It began probably in the summer of 275. This we can assume after the chronicle of Zonaras which has preserved a detailed and reliable (supported by Zosimus) relation of the event[134]. According to it Aurelian perished on his way East tending to prevent the imminent war against the Goths. The adequate fragment of *Vita Gallieni* asserts on the contrary that he intended to fight Persia then, but there is no ground to trust it more than the Greek historian, particularily if the fact is observed that SHA have preserved only a scarce note as compared with Zonaras and Zosimus[135]. Of course we don't

---

[130] A. Dethier und A. D. Mordtmann, *Epigraphik von Byzantion und Constantinopolis*, Wien 1864: FORTUNAE REDUCI OB DEVICTOS GOTHOS (p. 72 f.) may be referred to these or some earlier fights under Gallien; Zos. I 42 f.; Sync. 717.

[131] *Vita Gallieni* 13; Zos. I 43,1 f.: ἄπρακτοι διεκπέσοντες; Sync. 717; Ammianus Marcellinus XXXI 5,15; Magie, *o. c.* p. 712, concludes that the city was not captured. A contrary view is represented by Rappaport, *o. c.* p. 69; Schmidt, *o. c.* p. 216; Gren, *o. c.* p. 15.

[132] Dexippus frg. 29; Ammianus Marcellinus XXXI 5,15; *Vita Claudii* 12.

[133] Zos. I 44,3. In spite of Lamprechts (*Bijdragen tot de Geschiedenis*, L'Antiquité Classique VI 1936, p. 129—133) the Καταποντισταί he fought against were no Mamertines. This tribe never occupied itself with piratery; cf. RE XIV (1928), col. 1930.

[134] Zonaras 153 f.; less exactly Zos. I 63. Mention by Johannes Antiochenus frg. 157 (FHG IV 599); Malalas 301 — if we take Persians for Goths.

[135] Zonaras 153: Ἐπεὶ δε καὶ ἐπὶ Σκύθας τὴν στρατίαν ἔθετο. A version is preserved in the

pretend that the Goths reached Asia already in summer. Perhaps they prepared for the expedition or started the long way southwards at least. They went by land this time[136], what made them move slowlier than in the former sea invasions.

The invaders passed Colchis, Pontus, and Cappadocia. They reached Cilicia before the new emperor Tacitus managed to counteract them. At last he came to Asia accompanied by the western troops and his step brother Florian[137]. The fights that ensued must have been successful for before accomplishing the victory Tacitus let Florian continue the war and went to Italy himself. On the way he was killed however[138]. His brother was finishing the war by this time. But the eastern troops didn't aknowledge him and made their general Probus emperor. Florian left the battlefield with the Goths surrounded already and marched against the usurper. He was defeated however. Now the victor — Probus continued the war with the Goths. He crushed them finally on his way to Europe. It is attested by his first title GOTHICUS (on an inscription where there are no other titles yet) and by the coins of him which bear the legend VICTORIA GOTHICA[139].

The chronology of the last invasion can be established thus almost in detail. The march began c. summer 275, the Goths passed Asia and reached Cilicia till the winter 275/6; the fights led by Tacitus lasted till May-June 276, and those led by his brother till summer 276. The final defeat ensued at the end of the summer 276.

The chronology of the Gothic invasions as proposed above differs under many aspects from that accepted by the elder investigators. It has an adventage as it seems of conforming different relations of the sources which seemed contradictory and of being supported by other kinds of evidence besides the literary sources. A picture of the development of the invasions arises showing that the goals of following expeditions didn't change chaotically but shifted inward the Empire step by step. The invaders chose new countries every time in search of fresh booty. They didn't attack the same territory twice (exept when it was unavoidable) but looked for routes others than διὰ τόπων ἤδη πεπορθημένων[140].

---

chronicle from the XVth century ed. by Cumont (*o. c.* p. 17, 29): Aurelian prepared a war καθ' ἡμῶν, the editor explained it „against Byzantium", I would rather see in it a confusion with κατὰ Σκύθων. *Vita Aureliani* 35 and *Vita Taciti* 13 try as if to link both the versions (a war against the Persians or against the Goths). The Goths were ready for an expedition against Persia, but when the emperor perished they attacked Asia. Aurelian was killed in September — November (Stein, Archiv ..., p. 46 f.).

[136] The invaders crossed the river Phasis — Zonaras 154.

[137] Tacitus became emperor in September 275 (Vogt, *o. c.*, I, p. 217, II, p. 163 f.) or at the end of 275 after an interregnum (Stein, *l. c.*).

[138] In Tyana according to Aur. Victor, *Caesares* 36,2; *Consularia Cstplitana*, MGH, SS. Ant. XIII/1. Other sources give wrong data, cf. Stein, RE VI (1909), col. 2876. Date: May — June 276 (Vogt, *o. c.*, I, p. 217, 163 f., II, p. 276).

[139] G. Vitucci, ***L'imperatore Probo***, Roma 1952, p. 135; a particularly important inscription: O. Fiebiger und L. Schmidt, *Inschriftensammlung zur Geschichte der Ostgermannen*, Wien 1917, N. 156 (p. 81 f.) its date Vitucci, *o. c.* p. 35 n. 3.

[140] Zos. I 34, 2.

238	Goths and Carps invade Dacia[141]
248	Goths invade Moesia[142]
250—251	Goths reach Filippopolis in Thrace
252	Emilian stops the Gothic invasion in Moesia[143]
253—254	Goths invade South Thrace as far as Thessaloniki[144]
254	An unsuccessful invasion of Colchis (Pityus)
258	Invasion of Colchis and Pontus as far as Trapezus[145]
258/9	Invasion of Bithynia as far as Rhyndacus
261/2	Invasion of Jonia, Lydia, Phrygia, Galatia, Cappadocia, Bithynia, Troas
266	An incursion into Pontus near Heraclea Pontica
268—269	Invasion of Cyprus, Pamphylia, Rhodus, Crete and Cyprus. The war in Greece, Macedonia and Thrace
275—276	Invasion of Pontus, Cappadocia and Cilicia

Katowice

[141] *Vita Maximini et Balbini* 16 etc.

[142] The events of 248—251 reported by Rappaport, *o. c.* p. 31—42; Schmidt, *o. c.* p. 204—209; Alföldi, *o. c.* p. 140—146; Remennikov, *o. c.* p. 27—69.

[143] Jordanes 105; Zos. I 28,1 f.; Zonaras 138 — from these sources we conclude that Aemilianus fought the Goths who attacked Moesia not Asia Minor. Cf. Rappaport, *o. c.* p. 46 f.; Schmidt, *o. c.* p. 209; Remennikov, *o. c.* p. 79 f.; Alföldi, *o. c.* p. 247.

[144] Even Greece felt endangered (Zos. I 29, 3—5; Zonaras 140; Sync. 715). Zósimus writes about the "Marcomanns" taking part in this invasion. He certainly means the people dwelling to the North of the Balcans — beyond the Panonian frontier. But we know that they didn't direct themselves towards Egeia. Probably they formed only a part of the expedition which joined the invaders on the way (ἐξ ἐφόδου), those followed a route typical for them (ἐξ ἠθῶν). If we take into account that this usual way of them led across the Balcans to the South, we must suppose that they were Goths. It is a misunderstanding to pretend that the Goths reached Italy then (R. Loewe, Anzeiger für deutsches Altertum XXXIII 1909, p. 256 f.).

[145] This invasion didn't reach Caesarea, the bishop of which Gregorios Thaumaturgos didn't witness the events (Georgius Thaumaturgus, col. 1040 (p. 59).

Eos LIX 1971

PIETRO ILLICINO, PROPAGATOR DER ITALIENISCHEN PHILOSOPHIE IN KRAKÓW

von

MARIA CYTOWSKA

Die Statutenreform[1] der philosophischen Fakultät an der Krakauer Akademie war im April 1536 ein grosser Triumph der Scholastik. Man musste zwar infolge des Widerstandes der Professoren und Studenten gewisse Zugeständnisse im Studienprogramm billigen (Aufhebung der für Bachelorprüfungen erforderlichen Übungen aus Donats II. Teil sowie aus den *Parva logicalia* Petri Hispani, aus der Einführung der *Grammatik* von Perotti und aus der *Dialektik* von Caesarius), aber der Humanismus lag gefesselt zu Füssen der siegreichen scholastischen Reaktion. In diesem kritischen Zeitraum verdient die Tätigkeit der Wohltäter der Krakauer Akademie: der Bischöfe J. Chojeński, P. Gamrat, S. Maciejowski, einer besonderen Aufmerksamkeit. Ihre Bemühungen waren darauf gerichtet, für die Jagellonische Universität einen Meister der humanistischen Wissenschaften aus dem Auslande zu gewinnen, der imstande wäre, die dem Untergang geweihten Studien von neuem zu beleben. Dank der Umsichtigkeit von Samuel Maciejowski übernahm Pietro Illicino aus Siena[2], Doktor beider Rechte, Gräzist, Zögling der Universität Padua und Schüler des Lazarus Bonamico, die Vorträge an der Krakauer Akademie in den Jahren 1548-1551.

Die offiziellen Verzeichnisse geben nur einen Vortragstitel Illicinos an. Er sollte den Studenten Ciceros Traktat *De oratore* vermitteln. Aus Illicinos Korrespondenz geht jedoch hervor, dass er Platos Schriften im griechischen Original vorgelesen und interpretiert hat. Er hielt auch Vorträge aus dem Bereich der Rechtswissenschaft.

Professor Illicino gab sich in Kraków auch als Dichter[3] zu erkennen. Er veröffentlichte eine eigene lateinische Übersetzung des ps.—theokritischen ἐπιτάφιος βίωνος[4]. Er war Verfasser des Gedichts *Idyllium in laudem Samuelis*[5] (Maciejowski), einer dem Theokrit nachgebildeten Idylle. Mit dieser Schöpfung leitete der italienische Humanist die Rezeption der griechischen Bukolik in die polnische Li-

---

[1] Liber Diligentiarum, LIII — LVI, H. Barycz, *Historia Uniwersytetu Jagiellońskiego*, Kraków 1935, S. 281, 283.

[2] Cf. Barycz, *o. c.* S. 290—295.

[3] J. Czerniatowicz, *Recepcja poezji greckiej w Polsce w XVI—XVII wieku*, Wrocław 1966, s. 39—40.

[4] K. Estreicher, *Bibliografia polska*, Kraków 1870, XVIII 559.

[5] Kraków 1548, Estr. XVIII 559.

teratur ein. Illicino schrieb auch einige Gelegenheitsgedichte, die seinen Protektoren gewidmet waren: den Bischöfen Maciejowski, Leonard Słończewski, Stanisław Hozjusz sowie dem Hetman Jan Tarnowski und dem Wojewoden Stanisław Łaski. In seinen Schöpfungen bemühte sich Illicino auch um die Gunst der Königin Bona und des Königs Zygmunt August.

Zusammen mit dem Gedichtband[6] gab Illicino seine prosaischen *Praefationes*[7] heraus. Wir kennen nicht die Umstände, die den italienischen Professor bewogen haben, in Kraków Zuflucht zu suchen, aber er erwähnt seine Lage, indem er sich im Vorwort zu den *Praefationes* mit folgenden Worten an seine Studenten wendet: *Petrus Illicinus iure consultus iuvenibus suis optimarum artium studiosis S. D.* In diesem Dedikationsbrief finden wir einige bezeichnende Geständnisse: *...novus hanc in urbem* venerat *πολύτροπος πολλὰ πλαγθείς, qui tamquam a cyclopis aufugerit, fractaque memoria, in nulla librorum copia scripserit, ut tamquam in alio mundo natus innotesceret. Quare non res ipsas, sed hominem, sed necessitatem eius et statum in quo tunc erat, respicite*! Daraus ist zu ersehen, dass sich der Professor vor seiner Ankunft in Polen in einer nicht besonders günstigen Lebenslage befunden haben muss. Als Klient Samuel Maciejowskis stellt sich Illicino in der Praefatio III *De malorum nostrorum causa et de iuventutis instituendae cura* vor. Er spricht dort auch von den Aufgaben, die er an der Krakauer Universität übernommen hat: *Ego a te cum in Italiam me reciperem ad hanc professionem retentus pro virili mea tuae iuventutis moribus formandis et animis erudiendis nequaquam deero et publice et privatim. Non parcam laboribus, si ius civile sit enarrandum, si philosophorum libri fuerint explanandi, ut mala institutio evanescat, ex qua mala omnia nasci comprobavimus.*

Auf die *Praefationes* des Pietro Illicino haben schon Barycz[8] und Suchodolski[9] hingewiesen. Barycz hob hervor, dass Pietro Illicinos *Praefatio De homine et de disciplinis* im Jahre 1549 einen neuen pädagogischen Gedanken eröffnete, da in ihr die These über die Notwendigkeit einer gesetzlichen Einführung der Unterrichtspflicht von Kindern in öffentlichen Schulen begründet ist. Dieses Thema übernahmen hernach Szymon Marycki[10] und Andrzej Frycz Modrzewski[11].

Illicinos Traktate wurden in der damaligen schweren Atmosphäre der Krakauer Akademie wie der Schall einer neuen unbekannten Melodie aufgenommen. Auf dem Gebiet des Schulwesens ist Illicino kein revolutionärer Reformator; er propagiert in Kraków nur die Grundsätze der italienischen Pädagogik (die auch von Erasmus

[6] *Petri Illicini iure consulti Carmina et Praefationes aliquot*, Cracoviae, ap. viduam Floriani Unglerii [1549].

[7] *Praefatio prima In laudem Regni Poloniae et Samuelis Maciejowski episcopi Cracoviensis*; *Secunda In laudem humanae naturae et disciplinarum*; *Tertia De malorum nostri temporis causa*; *Quarta De optimo Reipublicae statu*; *Quinta De institutione principis*; *Sexta In laudem iuris civilis.*

[8] H. Barycz, *Dzieje nauki w Polsce w epoce Odrodzenia*, Warszawa 1957, S. 147.

[9] B. Suchodolski, *Polska myśl pedagogiczna w okresie renesansu*, Warszawa 1953, S. 22.

[10] S. Maricius, *De scholis seu academiis*, Cracoviae 1551.

[11] A. Frycz Modrzewski, *De republica emendanda libri quinque*. Basel, I. Oporinus, 1554. *Liber quintus De schola.*

von Rotterdam übernommen wurden). Ihre Traditionen reichten bis ins 13. Jahrhundert hinein, als die Behörden solcher Städte wie z. B. Florenz ein eigenes, für alle Kinder zugängliches Elementarschulwesen zu organisieren begannen. Als Beispiel einer weltlichen Universität galt die von den Medici in Florenz im Jahre 1348 gegründete erste bürgerliche Universität. Italien war der Brennpunkt eines auf total weltlichen Grundsätzen basierenden Bildungswesens. Italien brachte so berühmte Pädagogen hervor wie: Vittorino da Feltre (1378—1446), Vergerio (1370—1444), Verfasser des pädagogischen Traktats *De ingennuis moribus et liberalibus studiis*. Dieser Pädagoge forderte in seiner Schrift, dass der Staat das Patronat über die Erziehung der Jugend übernehmen und dass die Schule für alle Knaben zugänglich sein solle. Seine Auffassungen verkündeten alle späteren Autoren in ihren Abhandlungen über Erziehungsthemen. Während sie ihre Grundsätze vorbereiteten, beriefen sie sich auf die Lehren von Plato, Aristoteles, Quintilian und auf das unter dem Namen Plutarchs laufende Werk *De liberis educandis*.

Ähnlich verhält es sich mit der Beweisführung Illicinos in der *Praefatio De malorum nostrorum causa et de iuventutis instituendae cura*. Während er die Eltern zur Heranbildung ihrer Kinder aufruft, bedient er sich der gleichen Argumente wie seine Vorgänger; er zitiert dieselben Autoren und beruft sich auf die gleichen Beispiele. Wir finden bei ihm z. B. die von den Pädagogen oftmals zitierte Erzählung[12] über das dressierte Hündchen, das sich zur Verwendung auf der Jagd eignete, und über das undressierte Hündchen, das dem Wild nicht nachstellte, statt dessen aber einem von seinem Herrn hingeworfenen Knochen fleissig nacheilte. Die Hauptlosung Illicinos lautete: *disciplinam quoque esse unam et eandem omnium et huius curam esse publicam et non privatam sed oportet publicorum publice exercitationem fieri* (...) *Suscipienda est ergo principi iuvenilis institutionis cura, si tranquillum esse imperium velit, si a seditione aliisque perturbationibus alienum*. Diesen Gedanken wiederholt der Italiener mehrmals. Er ruft zur Nachahmung der italienischen Pädagogen auf. Ihrem Beispiel folgend, müsse die Akademie ihr Lehrprogramm reformieren. Illicino appeliert[13] an Maciejowski, den eifrigsten Förderer der Universität, er möge sich dieser Aufgabe annehmen. Illicino ruft zur Reform im Geiste der italienischen Lehranstalten[14] auf. Er tut dies selbstverständlich im Einvernehmen mit seinen Kollegen, den fortschrittlichen Lehrpersonen der Jagellonischen Universität. Von diesen wahrscheinlich ermuntert, nimmt er in seine Praefatio Worte auf, die ihm

---

[12] Cf. Ps.-Plutarchus, *De liberis educandis* IV 17—18. Erasmus Roterodamus, *De pueris instituendis* LB 492 A.

[13] *Iube universis, ut optima tradant (quod Quintilianus praecepit), ne permittas ineptissimos atque attritissimos scriptos enarrari. Manda nugas et tricas apinasque reici, barbariem praetermitti. Taceant vulgarium libellorum praelectores. Explanentur probatissimorum tantum scripta ut Platonis, Aristotelis, Isocratis, Demosthenis, Xenophontis, Homeri, Hesiodi, Sophoclis, Ciceronis, Vergilii, Salustii, Caesaris et his similium.*

[14] *Suscipe curam hanc diligentissime, Praesul, Italos imitentur in lectionibus, praefationibus, exercitationibus et disputationibus facito.*

durch die schlechten materiellen Verhältnisse der Krakauer Professoren gewissermassen in die Feder diktiert wurden: *Sunt vestro in regno sacerdotia opulentissima* (...) *Cur gymnasiis et disciplinarum conventibus non adscribuntur aliqua? Ne medicitatem patiantur! Ne inopiam victi a bonis artibus abducantur? Non illis benefacietis, sed Republicae vestrae.* (...) *Docti sunt et doctores et magistri, quos hic habetis, sapientes sunt, diserti sunt, sed cur de sua doctrina et sapientia fructus uberiores non percipiunt?* Auf den Wert der Wissenschaft geht Illicino in seiner *Praefatio In laudem naturae humanae et disciplinarum* ebenfalls ein, obwohl er es hier nur bei theoretischeren Erwägungen bewenden lässt. Ef ermuntert die Jugend zur fleissigen Studienhingabe, indem er andeutet, dass erst das Wissen jeden würdig macht, den Namen Mensch zu führen.

Bei eingehender Analyse beider *Praefationes* (*De malorum nostrorum causa* und *De homine*) gewinnt man den Eindruck, dass ihre Komposition künstlich ist. Die zur Vertiefung des Wissens aufrufenden endgültigen Schlüsse sowie jene Postulate, die eine Besserung der materiellen Verhältnisse der Professoren, eine Studienreform und eine Neuorganisierung des Schulwesens zum Gegenstand haben, erwecken den Eindruck künstlicher Ausführungen, die wohl im Hinblick auf aktuelle Bedürfnisse philosophischer Traktate anderen Typs hier eingesetzt wurden. In der *Praefatio III* (*De malorum nostrorum causa*) bilden Überlegungen über das Thema Schicksal, Vorsehung und freier Wille die Hauptfrage. Praefatio II (*De homine*) befasst sich mit einer Definition des Menschen und seiner Rolle im Weltall. Beide Traktate erinnern an die Skripten der Universitätsvorträge in Padua, der Hochburg des Averroismus, wo Giovanni Pico della Mirandola eine Modernisierung des Averroismus vornahm und ihn mit dem neuplatonischen Ficianismus durchsetzte. Das gab die Grundlage für ein üppiges Aufblühen der Symbiose des Averroismus mit neuplatonischen Elementen. Der Paduaner Averroismus hatte auch ein grosses Aufblühen des menschlichen Denkens zur Folge und gab den Ansporn zu endlosen Diskussionen über das Thema der Einheit des Intellekts, der Unsterblichkeit der Seele, der Ewigkeit der Welt und Bewegung. Den Nachhall dieser Diskussionen können wir in Illicinos *Praefationes* vorfinden.

Die Vorträge aus *De anima* des Aristoteles waren an der Krakauer Universität pflichtmässig, ebenso wie an anderen Lehranstalten Europas. Aber dank Illicino erhielten die Studenten keinen scholastischen Kommentar zu Aristoteles, sondern lernten das Gedankengut aus den italienischen philosophischen Werken kennen, solchen wie: *Theologia Platonica* von Ficino, *De hominis dignitate* (1496) von Pico della Mirandola, und auch *De immortalitate animae* (1516) von Pietro Pomponazzi. Entgegen den Thesen Pomponazzis unternimmt Illicino eine Verteidigung der Unsterblichkeit der Seele, den Menschen betrachtet er dagegen, ebenso wie Pico della Mirandola, als Gipfel aufstrebenden Natur.

Obwohl das Buch Pomponazzis in Venedig öffentlich verbrannt wurde, ging der Streit um die Unsterblichkeit an den Lehrstühlen der Universitäten unentwegt weiter. Als Echo dieser philosophisch-theologischen Polemik sind gerade Illicinos

Traktate anzusehen, als eines Anhängers der philosophischen Schule Mirandolas. Illicino verehrt die menschliche Natur in der *Praefatio In laudem naturae humanae* mit Mirandolas Worten aus dem Traktat *De hominis dignitate*, obwohl er hierbei den Namen Mirandolas nicht zitiert. So entspricht z. B. die Bezeichnung Illicinos (*In laudem naturae* K. A_3 v.): *Mercurius magnum appellavit miraculum hominem et Abdales nihil spectari hac mundaria in scena homine admirabilius responderit* dem Satz Mirandolas: *Legi patres colendissimi in Arabum monumentis Abdalam prophetam sarracenum cum eum rogarent eius discipuli, quid in hac quasi mundana scena admirandum maxime spectaretur, id est hominem respondisse. Cui sententiae illud Mercurii astipulatur: Magnum, o Asclepi, miraculum est homo.* Auch das menschliche Wesen beschreibt Illicino mit den Worten Mirandolas, indem er sich auf Mercurius Trismegistos, Jamblichos und Asklepios beruft. Gewisse Gedanken Illicinos erinnern auch an die Ausführungen in Ficinos *Theologia Platonica* und in dem Werk *De dignitate et excellentia hominis* von Gianozza Manetti (1396—1459; Ed. des 1. Werkes im Jahre 1532). Die Beweisführung dieser italienischen Philosophen belegt Illicino, Schüler des Ciceronianers Bonamico, mit zahlreichen Zitaten aus Ciceros Schriften. Am Schluss seines Traktates *In laudem naturae humanae* ermuntert Illicino die Jugend zu wissenschaftlichen Studien, indem er seinen Schülern die Erhabenheit der menschlichen Natur vor Augen führt. Er bringt auch seine Huldigung den Professoren der Akademie, dem Bischof Maciejowski und dem polnischen König, Zygmunt August, zum Ausdruck. In der Abhandlung *De malorum nostrorum causa* bilden Reflexe über die Bedeutung von Fatum und Fortuna das grundsätzliche Thema. In diesem Vortrag zitiert Illicino die Namen Mirandolas des Älteren und dessen Neffen Mirandolas des Jüngeren. Er nimmt Stellung zu ihren Ansichten über das Thema der Astrologie und bekämpft, ebenso wie die italienischen Philosophen, den Glauben an die Prädestination. Die Worte Illicinos: *Fuerunt, qui non in fatum malorum causa, sed in astra et caelum dispositiones reiecerunt, ut astronomi* (...), *quos Plotinus et Iamblichus confutant et inter Latinos Picus Mirandulus senior in libro Contra astrologos et iunior in libro De variis calamitatum causis nostri temporis* lassen deutlich erkennen, dass ihm diese Werke geläufig sind. Übrigens erinnert schon der Titel der Abhandlung des Krakauer Professors an den Titel der Arbeit von Giovanni Francesco Pico. Illicino wiederholt, den italienischen Humanisten folgend, die geschichtlich-philosophische Genese über die Geburt und Entwicklung der Astrologie. Er gibt eine kurze geschichtliche Skizze dieser Irrlehre. Demnach verdienen nur die Praefationes II und III mit Rücksicht auf ihre Verbundenheit mit der damaligen italienischen Philosophie einer besonderen Aufmerksamkeit.

Die übrigen Traktate Illicinos: *In laudem regni Poloniae et Samuelis, De optimo reipublicae statu, De institutione principis, In laudem iuris* bilden ein Konglomerat von loci communes zum Thema über Staatsform und behördliche Pflichten, die den Schriften Platos und Aristoteles entnommen sind. Während Illicino in Kraków spricht, erklärt er sich natürlicherweise für die Erbmonarchie, denn eine solche Staatsform betrachtet er als die vollkommenste. Das Echo der in Kraków gehörten

Gespräche ist eine Abhandlung, in der der Italiener später den Niedergang Ungarns zu erklären versucht: *Panoniae regnum florentissimum modo ad hunc, modo ad illum regni principes inclinant et suis se telis confodiunt, quae non facta sane fuissent, si unius suscepissent imperium, si excelsi animi prolem Jagelloniam coniuncti Hungari fuissent secuti.* Bezeichnend für den italienischen Autor ist das Lob, das er Italien[15] zollt und der Hinweis auf die Beispiele italienischer Städte, die beweisen können, welcher Vorteil aus monarchischen Regierungsformen entspringen kann. Den König und seinen Förderer, Samuel Maciejowski, lobt der italienische Professor in üblichem panegyrischem Stil. Er selbst zählt seine Reden an sie zu den ἐγκωμιαστικά, ἐπιδεικτικά.

Die Lobreden Illicinos verlieren sich in der Flut ähnlicher Schriften, die für sein Auftreten bezeichnend waren. Dagegen sind die *Praefationes* II und III des wandernden Humanisten geeignet, ihn als einen der frühesten Propagatoren des von Pico della Mirandola geschaffenen Gedankenguts an der Krakauer Akademie anzuerkennen.

Warszawa

---

[15] *Collaudanda est Italia, ubi vel rustici liberi sunt et vel maximos dominos in ius vocant.*

Eos LIX 1971

Z BADAŃ NAD WARSZTATEM KOMPARATYSTYCZNYM TADEUSZA SINKI*

Napisał

STANISŁAW STABRYŁA

1

Działalność Tadeusza Sinki była z całą pewnością zjawiskiem niepowszednim w nauce polskiej pierwszej połowy naszego stulecia. Pomijając już takie cechy osobiste profesora Sinki, jak niezwykła pamięć, niepospolita erudycja, niezmordowana pracowitość, a wreszcie olbrzymia żywotność zachowana aż do stosunkowo późnego wieku, trzeba podkreślić, że krakowski uczony był jednym z najbardziej wszechstronnych znawców literatury, jacy zajmowali kiedykolwiek katedry uniwersyteckie w naszym kraju. Ta zdumiewająca uniwersalność znajdowała jedyne i właściwe źródło w głębokim, niepohamowanym rozmiłowaniu Tadeusza Sinki w literaturze, i to w literaturze wszystkich narodów i wszystkich czasów. Niemal do ostatnich tygodni swego życia Sinko czytał najnowsze dzieła literatury światowej, interesował się aktualnymi wydarzeniami literackimi na równi z wynikami badań naukowych w dziedzinie filologii klasycznej. Punktem wyjścia studiów Sinki nad literaturą były badania nad piśmiennictwem greckim i rzymskim, i temu powołaniu pozostał Sinko wierny przez całe życie; jego wyobraźnią badawczą na zawsze zawładnęli autorzy klasyczni, im też poświęcił uczony przeważną część swoich prac. Nie oznacza to jednak, że nie wykorzystał doskonałych warunków osobistych i warsztatowych do badań nad inną literaturą. Tadeusz Sinko zajął w nauce polskiej i światowej trwałe miejsce jako badacz literatury antycznej, szczególnie greckiej; z drugiej strony odegrał też ważną rolę w studiach nad historią literatury polskiej, będąc jednym z czołowych znawców renesansowej literatury polsko-łacińskiej, a także twórczości pisarzy okresu romantyzmu i neoromantyzmu.

Wszystkie przypomniane tu fakty są dość powszechnie znane i zostały tu zestawione tylko po to, aby w sposób zupełnie ogólny określić te dwa główne nurty badawczych zainteresowań Sinki. Dodajmy, że dla uprawiania studiów porównawczych ta głęboka znajomość antyku, jego literatury i kultury, oraz świetna orientacja w literaturze światowej, przede wszystkim francuskiej, niemieckiej, włoskiej i angielskiej, były czymś niezwykle istotnym.

---

* Artykuł niniejszy jest częściowo zmienioną i skróconą wersją referatu przedstawionego na posiedzeniu Walnego Zgromadzenia PTF w Krakowie w dn. 20 X 1969 r.

Pomimo istnienia stosunkowo dużej ilości opracowań dotyczących całokształtu badań naukowych Sinki[1], filologowie klasyczni nie zwrócili dotychczas uwagi, że od początku swej kariery naukowej aż do ostatnich lat swego życia był on komparatystą. Zauważył to przedstawiciel innej gałęzi nauki o literaturze, historyk literatury polskiej oraz teoretyk, Henryk Markiewicz, przedstawiając zarys dziejów literaturoznawstwa porównawczego w naszym kraju[2]; nie przesądza to jednak faktu, iż w wielu z tych opracowań zajęto się szczegółowo również wyliczeniem i charakterystyką prac Sinki wybiegających poza główną dyscyplinę.

Stwierdzenie, że Sinko poświęcił się w dużej mierze badaniom komparatystycznym, może wydawać się zbyt ryzykowne, jeśli weźmie się pod uwagę, że zdecydowana większość jego prac koncentruje się wokół literatur antycznych, a również inne jego publikacje naukowe przyjmują z reguły za podstawę literaturę grecką lub rzymską. Jeśli jednak zgodzimy się z poglądem, że o przynależności uczonego do danej gałęzi wiedzy decyduje nie tylko sam materiał, na jakim wypadło mu pracować, ale przede wszystkim problematyka, jaką podjął się rozwiązać, a również zajmowana pozycja metodologiczna, trzeba jeszcze raz powtórzyć, że Tadeusz Sinko, jeden z największych polskich filologów klasycznych, wysokiej miary historyk literatury polskiej, reprezentował dużą częścią swego dorobku naukowego dziedzinę, którą określa się mianem komparatystyki lub literaturoznawstwa porównawczego[3].

Głównym celem niniejszego opracowania jest nie tylko przeprowadzenie dowodu, że Tadeusz Sinko wychodząc z pozycji filologii klasycznej i badań nad literaturą grecką i rzymską był komparatystą w pełnym tego słowa znaczeniu, ale również bliższe określenie i możliwie dokładna charakterystyka dorobku profesora „Almae Matris Iagellonicae" w tej dziedzinie, próba klasyfikacji tych prac, a także ich ocena w aspekcie dawniejszych i współczesnych metod literaturoznawstwa porównawczego. Nie należy również zapominać, że Sinko w bardzo silnym stopniu przenosił do badań porównawczych metody filologii klasycznej; z drugiej strony wypadnie tu

---

[1] Por. m. in. W. Madyda, *Z dziejów filologii klasycznej w Uniwersytecie Jagiellońskim*, Uniwersytet Jagiell., Wydawnictwa Jubileuszowe, t. IX, s. 80—91, Kraków 1964; S. Hammer, *Historia filologii klasycznej w Polsce*, Kraków 1948, s. 49—53; K. Kumaniecki, *Działalność naukowa T. Sinki*, Meander IX 1947, s. 496—503; K. Kumaniecki, *Tadeusz Sinko*, Nauka Polska I 1959, s. 167—173; W. Madyda, *Profesor Tadeusz Sinko*, Meander II—III 1967, s. 67—79.

[2] Por. H. Markiewicz, *Stan i zadania literaturoznawstwa porównawczego w Polsce*, Slavia (czechosł.) II 1967, s. 291—299.

[3] Sporo uwagi uczonych skupił sam termin „literatura porównawcza" („littérature comparée", „comparative literature", „vergleichende Literaturgeschichte"). Historię tego terminu przedstawił H. Markiewicz w artykule *Zakres i podział literaturoznawstwa porównawczego*, Ruch Literacki II 1969, s. 57—59. O dziejach terminu „literatura porównawcza" czy „literaturoznawstwo porównawcze" (ten ostatni termin wydaje się najbardziej trafny dla określenia tej gałęzi wiedzy o literaturze) w nauce zachodnioeuropejskiej piszą między innymi F. Baldensperger, *Littérature comparée: le mot et la chose*, Revue de la Littérature Comparée I 1921; P. van Tieghem, *La littérature comparée*, Paris 1931; R. Wellek, *Begriff und Idee der Vergleichenden Litteraturwissenschaft*, Arcadia III 1967; C. Pichois, A. M. Rousseau, *La littérature comparée*, Paris 1967.

pominąć te prace Sinki, które odnoszą się do problematyki ściśle antycznej i nie rzutują w większym stopniu na zagadnienia związane z literaturoznawstwem porównawczym. Warto wreszcie nadmienić, że podstawą naszych rozważań, a także ostatecznych wniosków, będą tylko wybrane prace Sinki z zakresu studiów porównawczych; przebadanie całego dorobku tego uczonego w dziedzinie komparatystyki przekracza możliwości tego artykułu.

2

Czy wobec wyraźnego zamętu w węzłowych zagadnieniach literaturoznawstwa porównawczego możliwe jest odnalezienie własnej i słusznej drogi badawczej i czy było ono możliwe w latach najbujniejszego rozwoju studiów „wpływologicznych" w Polsce[4], a więc w okresie, kiedy powstała większość prac komparatystycznych Tadeusza Sinki?[5] Oczywiście, trzeba było wtedy, a tym bardziej trzeba jeszcze obecnie, wypracować do pewnego stopnia na własną rękę, a nawet sformułować główne założenia metodologiczne, określić zakres i wskazać cel tych badań[6]. Poza wypowie-

---

[4] Termin „wpływologia" ukuty został przez Adama Grzymałę-Siedleckiego w jednym z felietonów w roku 1918 na oznaczenie metody katalogowania podobieństw i zbieżności frazeologicznych, fabularnych i charakterologicznych. Wywołała ona szereg ostrych sporów, których echa powtarzają się w polskich badaniach komparatystycznych do dziś: wielu krytyków zarzucało jej ograniczanie się do genetyki dzieł literatury oraz spłycenie i sformalizowanie badań komparatystycznych. Próbę odpowiedzi na ataki krytyki oraz uporządkowania i usystematyzowania pojęć dotyczących zakresu, problematyki oraz metodologii badań porównawczych uprawianych przez licznych, czołowych historyków literatury w pierwszych dziesiątkach lat XX wieku podjął Wacław Borowy w pracy *O wpływach i zależnościach w literaturze*, Kraków 1921; jednocześnie wydał on walkę „wpływologii" rozumianej jako rejestracja faktów służących wyłącznie za dowód oddziaływania jednego dzieła literackiego na inne.

[5] Zarys dziejów komparatystyki polskiej przedstawił H. Markiewicz w cytowanych powyżej artykułach. Na zagadnienia rozbieżności w stanowiskach uczonych wobec węzłowych problemów literaturoznawstwa porównawczego zwróciła uwagę H. Dziechcińska w pracy *O metodologicznych zagadnieniach współczesnej komparatystyki*, Ruch Literacki I 1966, s. 3. Znakomitą próbką różnic w stanowiskach uczonych w sprawie metodologii badań porównawczych jest seria artykułów zamieszczonych w Pamiętniku Lit. III 1968: R. Wellek, *Kryzys literatury porównawczej*, s. 269—279 (przekład z: *Concepts of Criticism*, New Haven 1963, s. 282—295); W. B. Fleischmann, *Zakres działalności literaturoznawstwa porównawczego*, s. 332—343 (przekład z: *Das Arbeitsgebiet der Vergleichenden Literaturwissenschaft*, Arcadia 4, Bd. I., Heft 3, s. 211—230); I. Söter, *Zasadnicze problemy kompleksowych badań porównawczych*, s. 302—310 (przekład z: *Les problèmes de principe de récherches comparatives complexes*, w: *La littérature comparée en Europe Orientale*, Budapest 1963); R. Etiemble, *Porównanie to jeszcze nie dowód*, s. 311—332 (przekład z: *Comparaison n'est pas raison. La crise de la littérature comparée*, Paris 1963, s. 59—115); W. M. Żyrmunski, *Problemy historyczno-porównawczych badań literatury*, s. 281—299 (przekład z: *Problemy srawnitielno-istoriczeskogo izuczenia literatury*, w: *Wzaimoswjazy i wzaimodiejstwie literatury*, Moskwa 1961, s. 52—66), D. Ďurišin, *Podstawowe typy związków i zależności literackich* (przekład z maszynopisu), s. 345—357.

[6] Najbardziej rozpowszechnionym podziałem dziedzin wchodzących w skład literaturoznawstwa porównawczego jest klasyfikacja wprowadzona przez P. van Tieghema w książce *La littérature*

dziami z okazji ukazania się poszczególnych książek i artykułów Tadeusz Sinko przedstawił swoje stanowisko wobec metodologii oraz zakresu porównawczych badań literatury w trzech pracach: w artykule *Zadania historyka literatury*[7], napisanym na marginesie dzieła Kazimierza Morawskiego *Historia literatury rzymskiej za Rzeczypospolitej*, t. I, II, III (1909—1918), we wstępie do *Literatury greckiej* — rozdz. „Zadania i metody historii literatury greckiej"[8] oraz w artykule programowym *Literatura polsko-łacińska. Problemy i zadania*[9]. Te wypowiedzi, a głównie dwie pierwsze z nich, na tematy teoretyczne pozwalają przede wszystkim stwierdzić, że zagadnienia te nie były obce temu uczonemu, że był on nie tylko wielkim praktykiem porównawczych studiów historyczno-literackich, ale że posiadał w tej dziedzinie ściśle określone i sprecyzowane poglądy dotyczące metodologii, zadań i zasięgu problematyki badawczej. Prace te mają dla nas tym większe znaczenie, że mogą stanowić dowód, iż uczony zajmował samodzielne stanowisko wobec wielu problemów metodologicznych, że wyraźnie reagował on na wciąż dokonujący się postęp w badaniach historyczno-literackich i w teorii literatury.

Punktem wyjścia rozważań Sinki na temat zadań historyka literatury jest prócz dzieła Morawskiego przeciwstawienie ujęć teoretycznych zawartych we wstępie do *Histoire de la littérature française* Gustawa Lansona (I wyd. z roku 1894) poglądom polskich badaczy, T. Grabowskiego[10] i J. Kleinera[11]; odrzucając sformułowania Kleinera i Grabowskiego opiera się Sinko na innej jeszcze rozprawie Lansona, *Metoda w historii literatury*[12], gdzie uczony francuski obok twierdzeń na temat metod naukowej syntezy w historii literatury, wysuwa ważny i eksponowany przez Sinkę postulat estetycznej wrażliwości historyka literatury. Szczególnie entuzjastycznie przyjmuje Sinko „dekalog" metodologiczny Lansona, w którym sześć pierw-

---

comparée, Paris 1931, który wyróżnia następujące kompleksy zagadnień komparatystyki: 1. gatunki i style, 2. tematy, typy i legendy (tematologia), 3. idee i uczucia, 4. sukces i oddziaływanie (doksologia), 5. źródła (krenologia), 6. pośrednictwo literackie (mezologia). Inni badacze francuscy, C. Pichois i A. M. Rousseau rozróżniają dzisiaj (w książce *La littérature comparée*, 1967) następujące dziedziny komparatystyki: 1. międzynarodowa wymiana literacka, 2. ogólna historia literatury, 3. historia idei, 4. strukturalizm literacki. Jeśli idzie o cele literaturoznawstwa porównawczego, to wybitny polski teoretyk literatury, H. Markiewicz, wskazuje aż sześć aspektów finalnych tych studiów: 1. dostarczanie wiedzy faktograficznej, 2. uchwycenie swoistych cech dzieł literackich, 3. wyjaśnienie genezy poszczególnych utworów, 4. ujawnienie i interpretacja świadomych powiązań między dziełami literackimi, 5. wydedukowanie w oparciu o fakty empiryczne pojęć i twierdzeń teorii literatury, 6. przygotowanie syntezy historycznej różnych literatur (w artykule *Zakres i podział*...).

[7] Por. Museion VII 1913, s. 100—113.

[8] *Literatura grecka*, t. I., cz. 1, Kraków 1931, s. 11—16; osobno był ten artykuł ogłoszony poprzednio w Kwartalniku Klasycznym IV 1930, s. 65—76.

[9] Eos XLV 1951, z. 2, s. 3—11.

[10] Por. T. Grabowski, *Metodyka w historii literatury*, Kraków 1907.

[11] Por. J. Kleiner, *Charakter i przedmiot badań literackich*, Warszawa 1913.

[12] W pracy zbiorowej: *De la méthode dans les sciences*, série II, Paris 1911; przekład polski artykułu Lansona w: Sfinks 1912.

szych „przykazań" wywodzi się bezpośrednio z metod stosowanych przez filologię klasyczną; zresztą sam Lanson przyznaje, że sformułowane przez niego zadania badawcze historyka literatury przejęte zostały od filologów klasycznych, np. od hellenisty A. M. Croiseta, latynisty G. Boissiera, i że dopiero zastosowanie ich w praktyce stwarza prawdziwie naukowe podstawy historii literatury. Znacznie ważniejsze wydają się tutaj własne poglądy Sinki na temat zadań historyka literatury: krakowski uczony uważa, że francuskie sformułowania teoretyczne nie są w warunkach polskich żadną nowością, gdyż znaczna część historyków literatury polskiej oraz polskich filologów klasycznych pracuje już od dawna tymi metodami; jako przykład wskazuje tu Sinko szereg prac seminaryjnych oraz artykułów na temat zależności pisarzy polskich od autorów średniowiecznych czy humanistycznych (podkreśl. St.). Równocześnie uczony stwierdza, że filologowie klasyczni są tak pochłonięci pracami analitycznymi i przygotowawczymi, że rzadko mają czas na syntezy, jakkolwiek przecież synteza jest ostatecznym celem ich badań (podkreśl. St.)[13]. Równie interesujące są uwagi Sinki o konieczności rozszerzenia badań literackich na studia nad historią kultury i obserwacji środowiska, w jakim powstało dzieło literackie, stosunku literatury do współczesnego mu życia politycznego, społecznego, artystycznego itp. Jak widać, są to postulaty bardzo wszechstronnych badań literackich i nie odbiegają zbytnio od wymagań dzisiejszych studiów komparatystycznych.

Już te pierwsze teoretyczne wypowiedzi Sinki pozwalają stwierdzić, że był on badaczem w pełni świadomym celów nauki o literaturze, że pojmował je w sposób bardzo szeroki, opierając się na zdobyczach metodologicznych zarówno filologii klasycznej, jak i innych dziedzin literaturoznawstwa.

W artykule *Zadania i metody historii literatury greckiej* odnajdziemy również szereg uwag i wniosków na temat ogólnych problemów historii literatury oraz metodologii. Stwierdzając, że wprowadzenie w okresie pozytywizmu do badań literackich teorii środowiska sformułowanej przez H. Taine'a i teorii ewolucji gatunków F. Brunetière'a nie było w istocie niczym nowym dla filologii klasycznej, która już dużo wcześniej operowała metodami naukowymi, jak mogą o tym świadczyć takie dzieła, jak G. Bernhardy'ego *Grundriss der griechischen Literatur* z roku 1836, dowodzi Sinko, że przyczyna pewnego marazmu dostrzeżonego w historii literatury greckiej z końcem lat dwudziestych przez U. Wilamowitza-Moellendorffa i E. Bethego leży w braku postulowanego przez Lansona rozmiłowania historyka literatury w przedmiocie uprawianej dyscypliny, a w pierwszym rzędzie w jej wartościach estetycznych. Zdaniem Sinki jedną z najważniejszych, a dotychczas bardzo zaniedbanych spraw w badaniach historyczno-literackich jest kwestia rekonstrukcji osobowości twórcy widzianej nie tylko oczyma jego współczesnych, ale także przez następne pokolenia; podobnie bardzo pożyteczne dla historyka literatury wydaje się zestawienie i odpowiednie wykorzystywanie estetycznych sądów o autorze, szczególnie w odniesieniu

[13] Por. Sinko, *Zadania historyka literatury*, s. 104.

do pisarzy starożytnych. Niezwykle cenna dla naszych dalszych rozważań jest tu następująca opinia Sinki: „Znajomość życia pośmiertnego autorów starożytnych znajomość kapitału, jaki wnieśli oni do kultury europejskiej, i dzisiejszych procentów tego kapitału musi być podstawą planu naszej historii literatury greckiej" (s. 14) Jesteśmy tu już całkowicie na gruncie studiów porównawczych prowadzonych z pozycji literatury starożytnej Grecji.

Bezpośrednio do studiów porównawczych odnoszą się dalsze uwagi Sinki: dzięk metodzie porównawczej, stwierdza uczony, udało się określić dworski charakter epopei homeryckich oraz ustalić ludowe elementy techniki epickiej[14]. Jak wielką intuicją badawczą obdarzony był krakowski profesor literatury greckiej, świadczyć może wypowiedź dotycząca genezy tragedii i komedii greckiej: Sinko odrzuca tu zdecydowanie próby przeprowadzania analogii z obrzędami ludów prymitywnych na korzyść badań porównawczych nad początkami misteriów i fars średniowiecznych, a nawet nad samorodnym teatrem japońskim; na problem użyteczności studiów nad literaturą Dalekiego Wschodu, a w szczególności nad teatrem japońskim dla zrozumienia wielu zjawisk literatury europejskiej zwracał uwagę w ostatnich latach radziecki uczony, N. I. Konrad[15]. Dla ściślejszego określenia roli, jaką wyznaczał Sinko metodom porównawczym w badaniach literackich, warto zacytować następującą uwagę uczonego: „Zbyt mało używano dotąd metody porównawczej dla wyjaśnienia początków prozy greckiej i takich późniejszych gatunków literackich, jak romans grecki. Genetyka, traktowana na razie tylko okazjonalnie, musi stać się podstawą ogólniejszych badań, obejmujących większą ilość gatunków i form literackich, by mogła zdobyć się na własne metody i dojść do pewniejszych niż dzisiaj rezultatów"[16]. Ważne zadania w badaniach porównawczych przyjmujących za punkt wyjścia literaturę grecką stawia Sinko przed genologią, która podobnie jak genetyka „pozwoli nam wreszcie stwierdzić pewne regularności w zjawiskach literackich, regularności, które potwierdzone przez historię literatur europejskich mogą pretendować do nazwy praw historyczo-literackich"[17]. Tu już przemawia prawdziwy komparatysta, świetnie zorientowany w metodach, zakresie, problematyce, a wreszcie zadaniach badań porównawczych. Utwierdza w tym przekonaniu wykaz i ocena najnowszych ówcześnie pozycji naukowych z tej dziedziny, wykaz, w którym uczony przyjmuje entuzjastycznie pracę jednego z największych komparatystów XX wieku, F. Baldenspergera, *La littérature. Création, succès, durée*, Paris 1919. Z mniejszym entuzjazmem badacz opiniuje różne prace niemieckie z zakresu studiów porównawczych i teorii literatury. Już wyraźne zniechęcenie przebija ze stwierdzenia Sinki, że na polu nauki o literaturze panuje ogromny chaos. To samo wrażenie odnosimy również dzisiaj, próbując nieco bliżej i bez uprzedzeń przyglądnąć się tym proble-

[14] Por. Sinko, *o. c.* s. 14.

[15] Por. N. I. Konrad, *Problemy współczesnego literaturoznawstwa porównawczego*, Przegląd Humanistyczny IV 1960, s. 99—120.

[16] Por. Sinko, *o. c.* s. 14—15.

[17] Por. Sinko, *o. c.* s. 15.

mom. Wypada tu podziwiać nie tylko orientację Sinki w węzłowych zagadnieniach ówczesnej nauki o literaturze i studiach porównawczych, ale przede wszystkim trzeźwość badawczą, trafność oceny i umiejętność odróżniania prac prawdziwie konstruktywnych od miernoty i pseudouczoności, które kwitły zawsze dość bujnie na polu nauki o literaturze.

Stosunkowo najmniej materiału dla określenia postawy Sinki wobec problemów badawczych literaturoznawstwa porównawczego przynosi wspomniany już artykuł *Literatura polsko-łacińska. Problemy i zadania* z roku 1953: uczony zajmuje się tu konkretnymi zagadnieniami studiów nad historią literatury polsko-łacińskiej i ich przydatnością do badań historycznych. Sinko wyszczególnia tu całe kompleksy problemów, które czekają jeszcze na opracowanie głównie przez filologów klasycznych, wskazując, co dotychczas zrobiono w tej dziedzinie. Mniej tu rozważań czysto teoretycznych, jakkolwiek tu i ówdzie badacz wtrąca uwagę czy wskazówkę metodologiczną. Warto w związku z tym artykułem przywołać na pamięć opinię Wolfganga Barnarda Fleischmanna, profesora literatury porównawczej w Princeton University (USA), który stwierdzając, że zadaniem komparatystyki jest przede wszystkim wydobywanie na światło dzienne tego, co w historii literatury zostało niesłusznie niedocenione, uważa, że jedną z dziedzin, na które powinna skierować się uwaga badaczy-komparatystów, jest obok literatury bizantyjskiej i niderlandzkiej — nowożytna literatura łacińska[18]. A więc również w tym eksponowaniu przez Sinkę zadań filologii klasycznej w zakresie literatury polsko-łacińskiej widać wyraźne zainteresowanie problemami literaturoznawstwa porównawczego.

Ostatnie wreszcie wypowiedzi Sinki na tematy związane z teorią badań porównawczych mieszczą się w książce *Mickiewicz i antyk*[19] jako pewnego rodzaju przygotowanie do analizy porównawczej *Ody do młodości*. Nawiązuje tu Sinko przede wszystkim do własnych rozważań na temat „wpływologii" w młodzieńczej pracy *Ingenium et ars*[20], gdzie starał się na podstawie wyznań samych poetów rzymskich określić stosunek talentu twórcy („ingenium") do techniki pisarskiej („ars") oraz wykazać, na czym polegało twórcze naśladownictwo poetów rzymskich wobec liryki greckiej i jakie miało ono znaczenie dla rozwoju indywidualności poety. W dalszych wywodach Sinko całkowicie podpisuje się pod ustaleniami przeprowadzonymi przez Wacława Borowego we wspomnianej już pracy *O wpływach i zależnościach w literaturze*; przypomina tu Sinko przyjętą przez Borowego klasyfikację zależności literackich: oddziaływanie ideologiczne, zależności techniczne, tematowe, stylistyczne i frazeologiczne[21]. Do rozważań tych dodaje tu jedynie Sinko własne uwagi na temat psychologii procesu twórczego wypowiedziane już wcześniej w książce o Sło-

---

[18] Por. Fleischmann, *o. c.* s. 343.

[19] Wrocław—Warszawa—Kraków 1957, s. 211—215.

[20] *Ingenium et ars*, w: *Księga Pamiątkowa Uczniów Uniwersytetu Jagiellońskiego*, Kraków 1900, s. 186—214.

[21] Inną typologię związków genetycznych zaproponował K. Górski w pracy *Aluzja literacka* w: *Z historii i teorii literatury*, seria II, Warszawa 1964, s. 8 nn.

wackim[22]. Kończy się ta wypowiedź stwierdzeniem, że z kulturą literacką prawdziwego pisarza musi się łączyć świeżość wrażeń, „wieczne zdziwienie artysty zaskoczonego przez świat".

Najważniejszy jest tu dla nas fakt, iż w ciągu sześćdziesięcioletniej działalności na polu studiów klasycznych i porównawczych Sinko wielokrotnie zabierał głos w sprawach teoretycznych, dotyczących metodologii uprawianej dyscypliny, że był badaczem szczególnie wyczulonym na kwestię teoretycznych podstaw swoich prac. Również uderzające jest, że Sinko reagował w sposób niezwykle żywy na najnowsze zdobycze nauki o literaturze zarówno w kraju, jak i za granicą. Wszystko to sprawiło, że był on uczonym prawdziwie światowej miary, że jego studia i rozprawy komparatystyczne mogą stanąć w rzędzie najlepszych osiągnięć polskich i zagranicznych w tej dziedzinie wiedzy.

3

Od charakterystyki założeń teoretycznych, zawartych w wypowiedziach Sinki dotyczących problemów literaturoznawstwa porównawczego, przejdźmy obecnie do bliższego określenia dorobku tego badacza w dziedzinie komparatystyki. Ogólnie biorąc przedmiotem studiów porównawczych Sinki były wielorakie stosunki między literaturą antyczną a literaturą polską. Był tu Sinko w pierwszym rzędzie badaczem filiacji, czyli paralelizmów wynikających ze znajomości przez pisarzy polskich dzieł autorów greckich i rzymskich; w sferze zainteresowań uczonego znalazły się problemy związane z przekładami polskimi pisarzy klasycznych, z wszelkiego typu zależnościami ideowymi, tematycznymi, stylistycznymi, tekstowymi, reminiscencjami nieświadomymi, impulsami twórczymi, naśladownictwami, stylizacjami, aluzjami, trawestacjami, parodiami, a wreszcie komentarzami i interpretacjami dzieł antycznych w literaturze polskiej. Do prowadzenia tego rodzaju wszechstronnych badań porównawczych posiadał Sinko doskonałe przygotowanie nie tylko dzięki studiom filologii klasycznej pod kierunkiem takich wybitnych uczonych, jak Morawski, Miodoński i Sternbach w Uniwersytecie Jagiellońskim, a później w uczelniach zagranicznych, u Wilamowitza i Vahlena w Berlinie, u Büchelera i Usenera w Bonn, a także Wölfflina („privatissimum"), Krumbachera (seminarium bizantyńskie) i Traubego (seminarium mediewistyczne), ale również dzięki studiom polonistycznym w Krakowie u Tarnowskiego (literatura polska), Baudouina de Courtenay (język polski) i germanistycznym (u Creizenacha)[23]. Z drugiej strony, jak już wspomnieliśmy, znakomita pamięć, zadziwiająca zdolność kojarzenia faktów z różnych literatur i różnych epok, a wreszcie olbrzymie rozmiłowanie w literaturze świata przygotowały Sinkę lepiej niż wykształcenie czysto formalne do poświęcenia się studiom porównawczym traktowanym przez niego jako „parergon" badań nad literaturą antyczną[24].

---

[22] *Hellenizm Juliusza Słowackiego*, Warszawa 1925, s. 54 n.

[23] Por. Madyda, *Z dziejów filologii klasycznej...*, s. 81.

[24] Por. Sinko, *Literatura polsko-łacińska*, s. 3.

Zainteresowania porównawcze Sinki, ograniczone w zasadzie do kwestii oddziaływania autorów antycznych oraz kultury grecko-rzymskiej na literaturę polską, koncentrowały się wokół literatury humanistycznej i barokowej oraz wielkiej literatury romantycznej i neoromantycznej. Dla usystematyzowania dalszych rozważań dorobek komparatystyczny Sinki podzielimy na cztery zasadnicze kategorie, zaznaczając jednocześnie, iż jest to podział uproszczony i dosyć schematyczny: 1) prace z zakresu polskiej i łacińskiej literatury humanistycznej i późniejszej, 2) prace dotyczące literatury polskiej od początku epoki romantyzmu aż do literatury współczesnej, 3) prace nad recepcją pisarzy greckich i łacińskich w Polsce, 4) prace poświęcone wpływom kultury antycznej na kulturę europejską, a szczególnie polską. Do pierwszej grupy zaliczymy takie rozprawy, jak *De Gregorii Sanocei studiis humanioribus* (1900), *De duobus Adami Porcarii carminibus* (1902), *Szymonowicz i Kallimach* (1904), *Marcin Bielski i Erazm z Rotterdamu* (1905), *Rey i Dante* (1905), *Źródła przekładów Reya w „Żywocie człowieka poczciwego"* (1906), *Polski Anti-Lukrecjusz* (1911), *Polski apologeta humanizmu z XVIII w.* (1911), *Poezja nowołacińska w Polsce* (I wyd. z roku 1918, II wyd. z roku 1935), *Poetyka Sarbiewskiego* (1918), *Wzory „Trenów" Jana Kochanowskiego* (1917), *Jana Kochanowskiego „Treny"*, ze wstępem i komentarzem Tadeusza Sinki (1919), *Jan Kochanowski, „Odprawa posłów greckich"*, ze wstępem i komentarzem Tadeusza Sinki (1919), *Szarzyński Sęp Mikołaj. Rytmy oraz anonimowe pieśni miłosne z wieku XVI* (opr. T. Sinko, 1928), *Problemy Sępowe* (1928), *Pindarus Polonus* (1929), *Erudycja klasyczna Orzechowskiego* (1939), *De praefatione Historiae Polonorum Dlugossi* (1949), a wreszcie wspomniana już rozprawa *Literatura polsko-łacińska. Problemy i zadania* z roku 1951.

Studia porównawcze Sinki z zakresu literatury romantycznej i późniejszej reprezentują takie rozprawy, jak *Hellenizm Juliusza Słowackiego* (1925), *Łacińskie prace Krasińskiego* (1912), *Jedno ze źródeł „Irydiona"* (1912), *Helleńskie sny Lucjana Rydla* (1918), *Antyk Wyspiańskiego* (wyd. I z roku 1916, wyd. II 1922), *Klasyczny laur Norwida* (1933), *Hellada i Roma w Polsce* (1933), *Mickiewicz i antyk* (1957).

Specjalną grupę rozpraw porównawczych Sinki stanowiły badania nad dziejami recepcji autorów greckich i łacińskich w Polsce. Należą tu w pierwszym rzędzie świetne wstępy do przekładów „Biblioteki Narodowej", takich, jak *Iliada* (I wyd., Kraków 1922), *Odyseja* (I wyd., Kraków 1922), *Żywoty sławnych mężów* Plutarcha (wyd. I, Kraków 1921), *Eneida* Wergiliusza (wyd. I, Kraków 1924). Olbrzymią wartość naukową posiadają obszerne, oparte przeważnie na samodzielnych badaniach „dodatki" do charakterystyk poszczególnych autorów w *Literaturze greckiej*; są one po prostu osobnymi rozprawkami zawierającymi niemal całą wiedzę o dziejach i życiu pośmiertnym pisarzy greckich. Zwraca tu uwagę fakt, że Sinko nie ogranicza się do recepcji polskiej greckich autorów, ale rozszerza swoje badania na literaturę europejską. Wymienimy tylko niektóre z tych artykułów zawartych w dziele Sinki: „Pośmiertne losy Homera", „Melika lesbijska: wielbiciele i naśladowcy, echa w Polsce", „Dwaj poeci reakcyjni: Pindar: pośmiertne losy w starożytności i Bizancjum, nowożytni naśladowcy Pindara", „Eschylos i jego współcześni: wpływ Eschylosa

na literaturę późniejszą", „Sofokles: Sofokles u potomnych", „Eurypides: Eurypides w nowszych czasach", „Arystofanes: śmiech arystofanejski w nowoczesnej Europie", „Ksenofont: Ksenofont w nowszych czasach", „Platon: platonizm od Renesansu". Wspomniane tu tytuły pozwalają zorientować się, że mamy do czynienia z rezultatami szczegółowych, często bardzo źródłowych i odkrywczych studiów porównawczych związanych z recepcją literatury greckiej w czasach nowożytnych.

Pozostałe prace, które można poniekąd zaliczyć do gatunku badań komparatystycznych, to przede wszystkim *Genealogia romansu historycznego* (1912), *Refleksy Rzymu w poezji polskiej* (1913), *Żywy spadek po Grecji i Rzymie. Szkic związków kulturowych dzisiejszości ze starożytnością* (1922), *Powinowactwo klasyczności i romantyczności* (1924), *Posag Europy i jego losy* (1947), *Od filantropii do humanizmu i humanitaryzmu* (1960). Ogólnie można te rozprawy zaliczyć do studiów z dziedziny historii idei.

To fragmentaryczne zestawienie ważniejszych prac Sinki z zakresu literaturoznawstwa porównawczego oraz ich uproszczona klasyfikacja upoważnia już do kilku wniosków. Otóż przede wszystkim zasięgiem badań porównawczych Sinko obejmował ogromny obszar dziejów literatury polskiej: od Renesansu aż po twórczość pisarzy XX wieku; wymagało to oczywiście nie tylko świetnego przygotowania i orientacji w literaturze polskiej, ale również dogłębnej znajomości literatur antycznych. Drugim, nie mniej istotnym wnioskiem wynikającym z tego niekompletnego indeksu rozpraw komparatystycznych Sinki jest stwierdzenie, że krakowski badacz był przede wszystkim monografistą; przytłaczająca większość jego prac dotyczy szczegółowych studiów nad twórczością pisarzy polskich różnych epok rozwoju naszej literatury w aspekcie związków z literaturą i kulturą klasyczną. Tylko nieliczne, takie jak *Poezja nowołacińska w Polsce* czy też *Hellada i Roma w Polsce*, czy wreszcie *Żywy spadek po Grecji i Rzymie*, mogą być uważane do pewnego stopnia za syntezy pewnych problemów naukowych. Dalej zauważmy, że zupełnie brak tu prac, które obejmowałyby w sposób całościowy związki pewnych prądów literackich w Polsce, takich jak na przykład romantyzm czy neoromantyzm, z literaturą antyczną.

4

Zacznijmy od prac z zakresu literatury humanistycznej w Polsce. Na czoło wysuwa się tu wspomniana już kilkakrotnie książka *Poezja nowołacińska w Polsce* z roku 1919 będąca próbą charakterystyki tego wielkiego prądu literackiego, którego największa produktywność przypadła na czasy Renesansu. Narodziny i rozwój polskiej poezji nowołacińskiej przedstawia Sinko na tle poezji humanistycznej w Europie; już samo przyjęcie tej szerokiej płaszczyzny porównawczej może stanowić podstawę do uznania tej pracy za poważny wkład w badania komparatystyczne. Z drugiej strony krakowski profesor przedstawiając takie okresy i kompleksy zagadnień, jak poezja okolicznościowa i religijna z czasów Zygmunta I (ss. 79—94), złoty wiek poezji łacińskiej w Polsce w drugiej połowie XVI wieku (ss. 96—113), poezja łacińska w czasach sas-

kich ze szczególnym uwzględnieniem poetów religijnych (ss. 128—135), a wreszcie poezja epoki stanisławowskiej (ss. 135—143), za każdym razem eksponuje źródła i wzory antyczne zarówno w zakresie tematyki, jak również formy. Wnioski Sinki zmierzają do wskazania związku poezji łacińskiej z życiem narodu polskiego, do określenia jej rangi i roli w życiu politycznym, a wreszcie do ukazania społecznego oblicza tego prądu literackiego na przestrzeni trzech wieków rozwoju. Pomimo niewątpliwych zalet jest książka Sinki w pierwszym rzędzie podręcznikiem, rodzajem informatora, a nie syntezą ogarniającą całość tego ważnego kierunku naszej literatury. Ten podręcznikowy czy raczej encyklopedyczny charakter tej rozprawy (nb. wchodziła ona w skład *Encyklopedii Polskiej* PAU) zaważył także na jej wartości z punktu widzenia badań porównawczych: informacja wzięła tu stanowczo górę nad interpretacją.

Niektóre, zwłaszcza wcześniejsze prace Sinki z zakresu polskiej literatury humanistycznej są prostymi studiami „wpływologicznymi", gdzie zastosowanie metody porównawczej prowadzić miało jedynie do wykrycia źródeł literackich badanych utworów (studia krenologiczne). I tak na przykład artykuł *Szymonowicz i Kallimach*[25] z roku 1904 jest próbą odnalezienia wzorów literackich niektórych sielanek Szymonowicza; trafnie stwierdza Sinko, że pochwały Apollona i Diany w sielance IX Szymonowicza są przekładami z dwóch hymnów aleksandryjskiego poety Kallimacha (s. 80). Dalej wykazuje badacz, że w panegiryku ku czci Adama Hieronima Sieniawskiego, umieszczonym w zbiorze sielanek jako utwór XI, znajdują się wyraźne echa hymnów Kallimacha: np. *Hymnu do Jowisza*; w sielance X spotykamy się natomiast z motywami zaczerpniętymi z *Hymnu na kąpiel Pallady* (s. 90) tegoż poety greckiego.

W rozprawie *Marcin Bielski i Erazm z Rotterdamu*[26] Sinko starał się wykazać, że pomysł do *Sejmu niewieściego* Marcina Bielskiego wzięty został od Erazma z Rotterdamu, z jego dialogu *Senatulus sive Gynaikosynedrion* (ze zbioru *Familiaria colloquia*). Na podstawie przeprowadzonej analizy porównawczej poszczególnych motywów i problemów zawartych w obydwu utworach, na podstawie wykazanych podobieństw i różnic, krakowski profesor wnioskuje, że istotnie źródłem *Sejmu niewieściego* był dialog Erazma, a ponadto pewne utwory Boccaccia.

Obydwa artykuły, oparte na rzetelnej pracy poszukiwawczej, wykazują umiejętność stosowania metod filologicznych w odniesieniu do problemów literaturoznawstwa porównawczego, lecz są jednak tylko zwyczajnymi przyczynkami źródłowymi, brak w nich próby przeprowadzenia jakichś szerszych uogólnień czy nawet rozwiązania ważniejszych problemów historyczno-literackich. Sinko sumuje tu jedynie pewną ilość faktów i wyprowadza wnioski stwierdzające obecność określonych motywów czy wyrażeń obcych w utworach Szymonowicza i Bielskiego; nie podejmuje tu jednak uczony próby interpretacji tego zjawiska, wytłumaczenia, jak zapożyczone elementy funkcjonują w strukturze nowego dzieła, po co zostały one tam włączone, jaką

---

[25] Eos X 1904, s. 138—146; przedruk w: *Echa klasyczne w literaturze polskiej*, Kraków 1923, s. 80—93.

[26] Przegląd Polski, 1905, s. 10—18; przedruk w: *Echa klasyczne*..., s. 19—34.

wreszcie rolę odgrywają w ogólnej sytuacji literackiej odmiennej od tej, w jakiej powstał pierwowzór utworu Bielskiego. Wartość obydwu tych prac, podobnie jak szeregu innych tego typu rozprawek Sinki, polega wyłącznie na trafnym i wymagającym często wielkiej erudycji wskazaniu źródeł czy pierwowzorów literackich danych utworów. Są to typowe prace „wpływologiczne", w jakich specjalizowało się wielu ówczesnych badaczy literatury polskiej.

Przykładem pomyślnego zastosowania metody porównawczej w studiach nad polską poezją humanistyczną może być rozprawa *Wzory „Trenów" Kochanowskiego*[27] z roku 1917; oprócz ustalenia licznych zapożyczeń przez autora *Trenów* od pisarzy starożytnych Sinko stwierdza, że utwór ten należy do gatunku elegii, niezwykle produktywnego w literaturze antycznej, oraz że cała niemal topika wywodzi się tu z tej poezji. Z drugiej strony profesor Almae Matris na podstawie dogłębnej znajomości literatury antycznej i nowożytnej formułuje wniosek, że oryginalność tego dzieła polskiego humanisty polega na tym, że sama kompozycja *Trenów* jest w istocie wynalazkiem Jana z Czarnolasu. Szerokie, ale jednocześnie bardzo szczegółowe badania genetyczne doprowadziły tu do rezultatów zupełnie rewelacyjnych w świetle ówczesnej nauki, do udokumentowania na podstawie analizy zależności Kochanowskiego od wzorów antycznych jego pełnej oryginalności i nowatorstwa kompozycyjnego a również gatunkowego.

Oczywiście nie wszystkie studia porównawcze mogły zostać uwieńczone tak ważnymi odkryciami, jak w wypadku *Trenów*; w innym artykule o Kochanowskim, *Trzy elegie nagrobne Jana Kochanowskiego*[28], Sinko na podstawie analizy porównawczej dowodzi, że stopień zależności od wzorów starożytnych, szczególnie rzymskich, można uważać za typowy dla większości utworów Kochanowskiego; dalszy wniosek to stwierdzenie, że poeta z Czarnolasu trzyma się schematu starożytnego epicedium, przejmując część jego topiki, część natomiast wypełniając obrazami rodzimymi, lecz wystylizowanymi na modłę antyczną[29].

Jedną z najlepszych rozpraw Sinki z zakresu literatury humanistycznej jest dysertacja *Erudycja klasyczna Orzechowskiego* z roku 1939, gdzie uczony operuje zarówno metodami filologicznymi, jak i komparatystycznymi. Podejmuje tu Sinko próbę rozstrzygnięcia istotnego problemu badawczego: komu zawdzięcza więcej Orzechowski, Demostenesowi czy Cyceronowi? Nie idzie tu jednak tylko o rozwiązanie samej kwestii, ale o przeprowadzenie metodą porównawczą dowodu zależności Orzechowskiego od obu tych autorów. Widać tu zupełnie wyraźnie, że Sinko jest już w pełni dojrzałym, świadomym swoich celów komparatystą: postępowanie porównawcze nie jest już tylko „wpływologią" rozumianą jako rodzaj „celu samego w sobie", ale prowadzić ma przede wszystkim do wniosków uogólniających. I tak na przykład Sinko stwierdza, że nawoływanie Orzechowskiego do wojny z Turkami lub zwalczanie egzekucji dóbr argumentami Demostenesa czy też mierzenie doskonałości króla

[27] Por. Borowy, *o. c.* s. 63.
[28] W: *Echa klasyczne*... s. 35—48.
[29] Por. *o. c.*, s. 40.

miarą Platona, czy wreszcie uzasadnienie odsunięcia od udziału w rządach rolników, rzemieślników i kupców świadczy o tym, że — jak pisze Sinko — „hellenizm Orzechowskiego był siłą konstruktywną, względnie nawet destruktywną wkraczającą w tok polskiej polityki praktycznej". „Z tego głównie względu — kontynuuje autor swoje rozumowanie — poznanie erudycji klasycznej Orzechowskiego jest ważne dla filologa, polonisty, ale przede wszystkim dla historyka zastanawiającego się nad pobudkami i sposobami działania piórem i językiem ludzi wpływających na życie publiczne około połowy XVI wieku"[30]. A więc rezultatem ścisłych, precyzyjnych i niezwykle gruntownych badań porównawczych zestawiających w jednej płaszczyźnie twórczość polityczną Orzechowskiego i dzieła antycznych autorów, Platona, Plutarcha, Demostenesa, Izokratesa, Cycerona i innych, było szerokie uogólnienie nie tylko w sferze literatury i nauki, ale również w dziedzinie polityki i historiozofii. Praca ta może służyć jako rzeczowy argument dokumentujący, że Sinko nie ograniczał się w badaniach genetycznych do kwestii frazeologicznych, ale rozszerzył je do problemów wpływów ideowych, technicznych, tematowych i stylistycznych.

Powyższe uwagi pozwalają na wniosek, że krakowski uczony nieustannie doskonalił swój warsztat komparatystyczny, że wychodząc od prac zawężonych jedynie do problematyki źródeł i wzorów literackich pewnych polskich utworów humanistycznych, z czasem ogarnął znacznie szersze tereny badań porównawczych. W studiach nad związkami łączącymi literaturę polską epoki Odrodzenia z twórczością pisarzy greckich i rzymskich, w pracach o Kochanowskim, Sępie Szarzyńskim, Sarbiewskim, Orzechowskim czy też w późniejszej rozprawie o Szymonowiczu, *Pindarus Polonus*, nie zacieśniał się już tylko do wskazywania zależności genetycznych na linii pierwowzór-receptor; znacznie więcej wagi przywiązuje teraz uczony do kwestii inkorporacji zapożyczonych elementów w nowe dzieła, do problemów transformacji motywów przejętych przez polskich twórców z utworów literatury antycznej, do zagadnień związanych z ogólnymi metodami transponowania wątków czy motywów starożytnych do literatury humanistycznej.

5

W świetle przeprowadzonej klasyfikacji twórczości naukowej Sinki w dziedzinie literaturoznawstwa porównawczego drugą grupę studiów stanowią rozprawy dotyczące literatury polskiej epoki romantyzmu i późniejszej. I znowu, jak w wypadku pisarzy humanistycznych, na czoło wysuwa się tu praca obejmująca poniekąd całość literatury polskiej związanej z tradycją antyczną, poczynając od twórczości „trójcy romantycznej", a skończywszy na utworach Skamandrytów. Mowa tu o książce Tadeusza Sinki *Hellada i Roma w Polsce. Przegląd utworów na tematy klasyczne w literaturze polskiej ostatniego stulecia*[31], wydanej we Lwowie w roku 1933. Praca ta,

[30] Por. *Erudycja klasyczna Orzechowskiego*, Rozprawy PAU, Wydz. Filol. 65, 7, s. 115.

[31] Por. omówienie tej książki: K. Kumaniecki, Dziennik Polski, 210, 1939; S. Esmanowski, *Profesor Sinko i mecenas Cycero*, Pion 36, 1934; J. K., *Bogowie i bohaterowie klasyczni na służbie Polski*, Kur. Lit.-Nauk., 39, 1933; M. Popławski, Nowa Książka, 2, 1934, s. 69.

pisana nie tylko na użytek znawców i badaczy literatury polskiej, ale może przede wszystkim dla szerokich kręgów odbiorców literatury ze wszystkich warstw społecznych, pomimo swej formy popularyzacyjnej i nie będąc w istocie książką naukową „sensu stricto" zawiera szereg ujęć syntetyzujących wyniki wcześniejszych studiów Sinki nad związkami naszej literatury z antykiem. I tak na przykład rozdział I tej monografii traktujący o wpływach literatury greckiej na twórczość naszych romantyków opiera się w głównej mierze na szczegółowych pracach specjalistycznych ogłoszonych przez Sinkę wcześniej; pisząc o antyku w dziełach Mickiewicza, miał już Sinko za sobą takie rozprawy, jak *Około Mickiewiczowskiego sonetu do Niemna*[32], *Manilius i Mickiewicz*[33], a przede wszystkim główną pracę o Mickiewiczu, *O tradycjach klasycznych Adama Mickiewicza* z roku 1923. Ujęcie problemów związanych z oddziaływaniem literatury antycznej na twórczość Słowackiego poprzedzone było książką *Hellenizm Juliusza Słowackiego* z roku 1925. Również rozdziały o wpływach antycznych w twórczości takich pisarzy, jak Krasiński, Norwid, Wyspiański, Rydel i inni, zostały przez Sinkę opracowane na podstawie wcześniejszych monografii poświęconych tym autorom.

W przeciwieństwie do pracy o poezji nowołacińskiej *Hellada i Roma* jest już nie tylko kompendium wiedzy o wpływach antycznych w literaturze polskiej XIX i XX wieku, ale przede wszystkim obszernym studium porównawczym, obejmującym całość wielkich prądów literackich w aspekcie ich związków z twórczością pisarzy starożytnych. Uwolniwszy się do pewnego stopnia od balastu erudycyjnych szczegółów, badacz wnika tu w samą istotę przesłanek ideowo-artystycznych charakteryzujących takie okresy rozwoju naszej literatury, jak romantyzm, pozytywizm czy „Młodą Polskę"; omawiając te potężne prądy literackie Sinko za każdym razem stara się uchwycić i zdefiniować ich podstawowe założenia dotyczące celów oraz sposobów odwoływania się przez przedstawicieli tych kierunków do literatury i sztuki starożytnej Grecji i Rzymu. Wydaje się, iż nieprzemijająca wartość tego dzieła Sinki polega właśnie na stworzeniu próby — i to udanej — syntetycznego ujęcia ważnych tendencji naszej literatury wieku XIX i pierwszych trzech dziesięcioleci wieku XX wyrażających się w nieustannym i realizowanym w najróżnorodniejszy sposób nawiązywaniu do problemów, tematów i motywów antycznych. Sinko starał się tu znaleźć odpowiedź na dwa zasadnicze pytania: dlaczego zarówno poszczególne jednostki, jak i całe prądy literackie ulegały w tak wielkim stopniu oddziaływaniu poezji i prozy antycznej oraz jak ten wpływ literatury klasycznej odcisnął się w dziełach pisarzy polskich w omawianych okresach. Były to więc, jak widać, pytania dotyczące problemów literaturoznawstwa porównawczego w pełnym tego słowa znaczeniu; przekonywającej odpowiedzi na nie mógł udzielić tylko uczony tej miary co Sinko, badacz, który w szeregu prac przygotowawczych i szczegółowych zgromadził niemal cały dostępny materiał.

---

[32] Księga pamiątkowa ku czci B. Orzechowicza, Lwów 1916.

[33] Eos XX 1914/15, s. 165—169.

Z kolei przyglądnijmy się znanej rozprawie Sinki z dziedziny literatury neoromantycznej, książce *Antyk Wyspiańskiego*[34]. Pozwolimy sobie w tym miejscu na krótką dygresję. Na sesji zorganizowanej w lutym 1969 roku w Krakowie przez IBL z okazji stulecia urodzin Wyspiańskiego przedstawiono dwa referaty dotyczące motywów antycznych w twórczości dramaturgicznej Wyspiańskiego; w dyskusji, jaka wywiązała się w związku z tymi prelekcjami, znalazła się wypowiedź stwierdzająca konieczność powtórnego opracowania w całości problemu wpływu antyku greckiego na dramaturgię krakowskiego malarza i poety; uczestnicy konferencji usłyszeli jeszcze, że praca Sinki o Wyspiańskim zupełnie już zdezaktualizowała się pod względem naukowym. Nie zgadzałem się z tą opinią w trakcie tamtej konferencji i nie zgadzam się z nią dzisiaj. Poza wspomnianymi referatami, od czasów Sinki problemy antyku w dramaturgii Wyspiańskiego, problemy — dodajmy — niezwykłej wagi dla rozumienia całokształtu teatru krakowskiego poety, leżą całkowicie odłogiem, w ciągu blisko półwiecza nie powstało ani jedno osobne studium poświęcone tym zagadnieniom. Porównując wyniki osiągnięte przez Sinkę w badaniach nad wpływem literatury i sztuki greckiej na twórczość Wyspiańskiego z materiałem zaprezentowanym w obydwu odczytach, łatwo wysnuć wniosek, że jakkolwiek zachodzi potrzeba pewnego przewartościowania i unowocześnienia niektórych twierdzeń Sinki, to jednak jest to dzieło o fundamentalnym wręcz znaczeniu dla studiów nad dramaturgią Wyspiańskiego i w znikomym tylko stopniu utraciło ono swą aktualność naukową.

Wróćmy jednak do samej książki o Wyspiańskim. Otóż jako wytrawny badacz i wydawca dramatów Wyspiańskiego, a zarazem jako jeden z najtęższych na świecie znawców literatury i kultury greckiej, zdał sobie Sinko sprawę z dwóch podstawowych rzeczy: antyk Wyspiańskiego jest zjawiskiem na wskroś oryginalnym, które nie znajduje analogii w dramaturgii światowej; po drugie, problemu wpływu literatury greckiej na twórczość autora *Protesilasa* nie wolno zacieśniać do badania wyłącznie bezpośrednich zależności. Przyjmując taką postawę wobec tych problemów, starał się Sinko przede wszystkim ustalić, w jaki sposób dokonało się w dziełach Wyspiańskiego owo zadziwiające zespolenie tego, co polskie, z tym, co greckie, zespolenie tragizmu bohaterów *Iliady* z cierpieniem narodu polskiego, losu antycznego Odysa i Achillesa, Meleagra i Laodamii z dziejami Polski. I należy całkowitą słuszność przyznać twierdzeniu profesora Sinki, że Wyspiański nadał antykowi w swoich dramatach piętno tak oryginalne i tak polskie, że właściwie przestał być antykiem...

Z drugiej strony, pomimo całego rozmiłowania Wyspiańskiego w Homerze i tragedii greckiej, pomimo jego ogromnego entuzjazmu dla antycznej Hellady oddziaływanie antyku na twórczość dramaturga było procesem bardzo złożonym i niepoślednią rolę odgrywał w nim wpływ literatury zachodnioeuropejskiej, współczesnego Wyspiańskiemu teatru, szczególnie francuskiego, pewnych prądów i doktryn filozo-

---

[34] Por. recenzje: I. Chrzanowski, *Nowa książka o Wyspiańskim*, Tyg. Ilustr. 43, 1916; J. Kallenbach, Pamiętnik Lit., 1916, s. 353—357; J. Lorentowicz, *Nowe studia o Wyspiańskim*, Nowa Gaz., 206, 1917, s. 230.

ficznych, idei teatrologicznych itp. Główna zasługa Sinki jako badacza antyku w dziele Wyspiańskiego polega właśnie na podjęciu kompleksowych studiów nad całą twórczością autora *Nocy listopadowej*. Zastosowanie metody porównawczej w badaniach nad dramaturgią Wyspiańskiego pozwoliło uczonemu nie tylko wyjaśnić genezę poszczególnych utworów, ale również ujawnić i zinterpretować wielorakie związki łączące tę twórczość z literaturą, sztuką i filozofią polską i europejską, a wreszcie trafnie uchwycić istotne cechy teatru Wyspiańskiego. Wydaje się, iż przypomniane tu rezultaty badań Sinki nad antykiem Wyspiańskiego pozwalają zaliczyć to dzieło krakowskiego profesora do rzędu najlepszych rozpraw komparatystycznych, jakie wydała nasza nauka o literaturze w obecnym stuleciu.

Z konieczności ograniczyliśmy się tu do dwóch jedynie prac Sinki o literaturze polskiej wieku XIX i XX; z ważniejszych rozpraw z tego zakresu warto byłoby zająć się monografią o Słowackim, Norwidzie, a przede wszystkim jednym z ostatnich dzieł komparatystycznych tego uczonego, książką *Mickiewicz i antyk*[35] z roku 1957, która była niejako uwieńczeniem tej długoletniej pracy Sinki nad związkami literatury polskiej z twórczością pisarzy antycznych. Wykazał w niej profesor Wszechnicy Jagiellońskiej wielkie bogactwo erudycji i inwencji naukowej w połączeniu z gruntownym opanowaniem metod filologicznych i porównawczych.

Jak już zauważyliśmy, w dziedzinie studiów nad nowszą literaturą polską i jej stosunkami z literaturą grecką i rzymską udało się Since stworzyć nie tylko pewne podstawowe monografie porównawcze dotyczące poszczególnych pisarzy, takich jak Mickiewicz, Słowacki, Norwid, Wyspiański, ale przede wszystkim określić istotę związków łączących pewne prądy literackie w Polsce z literaturą i kulturą antyczną. Warto wreszcie podkreślić, że w przeciwieństwie do wielu innych badaczy, Sinko dzięki swej wszechstronnej wiedzy o literaturze ogarnął całość tych związków zarówno w aspekcie zależności bezpośrednich, jak i pośrednich.

6

Trzecią grupę prac, które można zaliczyć do gatunku badań porównawczych, stanowią specjalne studia Sinki nad recepcją światową i polską autorów antycznych. Z ogromnej ilości rozpraw typu doksologicznego, wchodzących przeważnie w skład analiz twórczości poszczególnych pisarzy starożytnych, wymieniliśmy w poprzedniej części tego artykułu tylko kilkanaście. Warto tu przede wszystkim przypomnieć, że Sinko należał w Polsce do pionierów tego rodzaju badań.

Spróbujmy określić charakter tych prac na podstawie kilku wybranych przykładów. I tak, we wstępie do polskiego przekładu *Eneidy*[36] ostatnie rozdziały poświęca Sinko omówieniu pośmiertnego sukcesu i oddziaływania dzieła Wergiliusza. Wycho-

---

[35] Por. omówienia: J. Ł., Przegląd Kult., 9, 1958, s. 9; J. Przyboś, Przegląd Kult., 21, 1958, s. 5.

[36] Wyd. II, Wrocław 1950, s. XXXIV-LI.

dząc od charakterystyki przyjęcia *Eneidy* u współczesnych i szkolnej recepcji tej epopei, charakteryzuje Sinko komentarze do Wergiliusza powstałe głównie w IV wieku, następnie w oparciu o słynną pracę włoską D. Comparetti'ego[37] *Virgilio nel medio evo* określa oddziaływanie poezji Wergiliusza w średniowieczu, wreszcie w czasach nowszych. Osobny rozdział traktuje recepcję i wpływ Wergiliusza na literaturę i kulturę polską; uwzględnił tu Sinko wyniki prac Chrzanowskiego[38] i Windakiewicza[39] oraz własne badania nad tym problemem: w sposób dość ogólny przedstawia tu uczony oddziaływanie poezji Wergiliusza na teoretyczną twórczość Sarbiewskiego (*De perfecta poesi*), na łacińską epopeję *Lechus* Jana Skórskiego, na utwory Pawła Woronicza, Cypriana Godebskiego, na *Pana Tadeusza* Mickiewicza, na lirykę i epikę Słowackiego, a wreszcie na dramaturgię Wyspiańskiego. Ten zarys recepcji Wergiliusza w Polsce kończy Sinko omówieniem polskich przekładów *Eneidy*.

O ile uwagi Sinki na temat pośmiertnych losów twórczości pisarzy antycznych zawarte we wstępach do przekładów „Biblioteki Narodowej" (np. *Iliada*, *Odyseja*, *Eneida*, *Żywoty sławnych mężów* Plutarcha) posiadają w pewnym sensie charakter popularyzacyjny, o tyle opracowanie recepcji światowej i polskiej olbrzymiej liczby autorów w *Literaturze greckiej*, częściowo powtórzone i uzupełnione później w *Zarysie historii literatury greckiej*[40], są w zasadzie zamkniętymi rozprawkami naukowymi, podejmującymi ważne problemy badawcze. Utrzymuje tu Sinko mniej więcej ten sam schemat wywodów, co w wypadku Wergiliusza; na przykład omawiając oddziaływanie liryki Pindara, uczony skupia swoją uwagę na pośmiertnych losach tego poety w starożytności i w Bizancjum, z kolei przechodzi do charakterystyki nowożytnych naśladowców Pindara za granicą i w Polsce, a wreszcie kończy wzmiankami o polskich próbach przekładów niektórych ód tego poety. Nie ogranicza się tu Sinko do nakreślenia ogólnego szkicu recepcji liryki Pindara, ale wyposaża swoje wywody w pełną i szczegółową dokumentację naukową, starając się precyzyjnie określić zakres i rodzaj wpływu poety z Teb na całą literaturę późniejszą.

Musimy jednak znowu zauważyć, iż w dorobku naukowym Sinki zawierającym tak wiele opracowań z tego zakresu, brak rozpraw rozwiązujących w sposób całościowy problem oddziaływania pisarzy greckich i rzymskich w ważniejszych epokach rozwoju literatury polskiej. Pomimo staranności w rozpracowywaniu losów pośmiertnych twórczości antycznych poetów i prozaików w naszej literaturze, wszystkie te artykuły zachowują raczej charakter ważnych i wysoce erudycyjnych przyczynków naukowych niż syntetycznych ujęć poszczególnych zagadnień.

---

[37] Wyd. II, Florencja 1896.

[38] Por. I. Chrzanowski, *Czym był Wergiliusz dla Polaków po utracie niepodległości: Z epoki romantyzmu*, Kraków 1918.

[39] Por. S. Windakiewicz, *Prolegomena do Pana Tadeusza*, Kraków 1918.

[40] Por. t. I, II, Warszawa 1959.

7

Pozostają na koniec prace Sinki dotyczące dziejów pewnych idei antycznych w świecie nowożytnym. Jedną z rozpraw z tego zakresu jest wydane w roku 1939 (drugie wydanie z roku 1960) studium *Od filantropii do humanizmu i humanitaryzmu*: ukazuje tu Sinko kształtowanie się i rozwój pojęcia „filantropii" w starożytnej Grecji, zarówno w sferze polityki, jak i w sferze filozofii, przeniesienie tej idei na grunt rzymski pod nazwą „humanitas", a wreszcie wszystkie transformacje i przemiany, jakim ulegała ona w świecie nowożytnym, począwszy od epoki Odrodzenia, a skończywszy na czasach współczesnych. Śledząc losy pojęcia „filantropii" i „humanizmu" czy też „humanitaryzmu" w ciągu stuleci, przeprowadza Sinko zasadniczy podział między nimi na płaszczyźnie intelektualnej i etycznej w toku ich rozwoju.

Podobnego typu rozprawą jest artykuł *Posag Europy i jego losy* z roku 1947, gdzie uczony podejmuje próbę syntetycznego ujęcia głównych etapów rozwoju kultury europejskiej w aspekcie łączności z kulturą klasyczną. Problem żywotności idei antycznych w kulturze świata nowożytnego wystąpi w takich pracach z okresu przedwojennego, jak *Żywy spadek po Grecji i Rzymie* czy też *Powinowactwo klasyczności i romantyczności.*

Powyższe przykłady dowodzą w sposób bezsporny, że Sinko nie ograniczał się w swoich studiach komparatystycznych wyłącznie do spraw literatury, ale że zasięgiem swoich badań obejmował również dziedzinę historii idei, przyjmując za punkt wyjścia myśli i pojęcia wytworzone przez starożytność klasyczną.

8

Pora na wnioski. Podjęta tu próba charakterystyki dorobku naukowego profesora Tadeusza Sinki w zakresie literaturoznawstwa porównawczego pozwoliła przede wszystkim stwierdzić, że krakowski uczony posiadał pełne przygotowanie teoretyczne do tego rodzaju badań, dokładną orientację w węzłowych problemach nauki o literaturze. Dowody tego znajdujemy nie tylko w gruntownym podbudowaniu całej działalności naukowej rezultatami współczesnych mu osiągnięć w dziedzinie teorii literatury, ale w pierwszym rzędzie we wspomnianych tu wypowiedziach dotyczących metod i założeń studiów porównawczych.

Jakkolwiek zdecydowana większość prac komparatystycznych Sinki powstała w latach do drugiej wojny światowej, to jednak zachowały one przeważnie swą aktualność naukową właśnie dzięki uwzględnianiu przez uczonego najnowszych wyników w dziedzinie teorii literatury oraz w wypracowaniu własnych, w pełni oryginalnych i naukowych metod badawczych, zgodnych z ogólnym kierunkiem rozwoju literaturoznawstwa europejskiego. Tego rodzaju postawa uczonego zadecydowała o tym, że w pracach z dziedziny komparatystyki literackiej nie zacieśnił się on wyłącznie do badania zależności genetycznych jednego tylko rodzaju, ale objął swoimi studiami znacznie szerszy krąg problemów, wychodząc również daleko poza zagadnienia ge-

netyki. Dodajmy zresztą, że Sinko nawet uprawiając „wpływologię", nigdy niemal nie ograniczał się do wskazywania czy ujawniania podobieństw w zakresie frazeologii, fabuły czy przedstawionych charakterów, ale dążył właśnie do określenia sposobu przetworzenia wątków czy motywów antycznych w dziełach literatury nowożytnej. Ataki, jakie zostały wywołane przez nadużycia „wpływologii", w znikomym stopniu mogły tylko dotyczyć prac porównawczych Sinki; talent, wiedza, spostrzegawczość i prawdziwa wszechstronność zainteresowań historyczno-literackich w wykrywaniu filiacji i homologii literackich pomiędzy twórczością pisarzy antycznych i polskich uchroniły profesora Almae Matris Iagellonicae od wszelkiego rodzaju uproszczeń w tych badaniach. Studia porównawcze Sinki oparte na rzetelnej wiedzy i właściwych założeniach metodologicznych nie wymagają również rehabilitacji zgodnie z tendencją panującą obecnie w wielu krajach Europy.

Rozmach oraz wspomniana wszechstronność badawcza, jaką przejawiał Sinko w swoich pracach, zadecydowały o tym, że był on i jest słusznie uważany za największego znawcę tej problematyki w naszej nauce o literaturze. Na dorobek Sinki w dziedzinie komparatystyki złożyły się dziesiątki prac genetycznych dotyczących najwybitniejszych pisarzy polskich z różnych okresów naszej literatury. Charakterystyczną cechą wszystkich prac porównawczych Sinki jest nieustanne odwoływanie się do literatury światowej, francuskiej, angielskiej, włoskiej, niemieckiej, amerykańskiej; badając związki literatury polskiej z antykiem dostrzega również uczony wielorakie powiązania dzieł pisarzy polskich z prądami literackimi, teoriami filozoficznymi i konkretnymi dziełami literatury obcej. Za zdecydowanie pionierskie należy uznać jego prace w dziedzinie doksologii i recepcji pisarzy antycznych w literaturze i kulturze polskiej. Dużą wreszcie wartość naukową posiadają badania Sinki nad historią idei i pojęć antycznych w świecie nowożytnym, ze szczególnym uwzględnieniem kultury polskiej.

Przedstawiając zasługi Tadeusza Sinki w rozwoju polskiego literaturoznawstwa porównawczego, podkreślając całą wszechstronność jego talentu badawczego, nieprawdopodobną erudycję i pomysłowość w budowaniu hipotez i wniosków, nie sposób nie dostrzec, że większość prac Sinki posiada jakby charakter wstępny, przygotowujący syntezę pewnych problemów badawczych. Jest wśród tych prac wiele rozpraw i artykułów czysto faktograficznych, dostarczających jedynie wiedzy szczegółowej o związkach literatury polskiej z antyczną; oczywiście dla przyszłego badacza tych problemów są to prace niezwykle cenne, ale świadczą też o tym, że ten wielki uczony nie zdobył się na syntezę zagadnień, które znał tak, jak nikt inny. Pozostawił Sinko dziesiątki prac i studiów nad autorami polskiego renesansu i romantyzmu, ale może z wyjątkiem *Hellady i Romy* brak książki, która sumowałaby rezultaty tych długoletnich i niesłychanie owocnych badań, brak prac, które w oparciu o tak olbrzymi materiał empiryczny skonstruowałyby pewne twierdzenia ogólne dotyczące bądź to samej istoty związków literatury polskiej z twórczością pisarzy greckich i rzymskich, bądź to wysuwałyby najogólniejsze twierdzenia teorii literatury.

Sprawą istotnej wagi jest odpowiedź na pytanie, czy metody porównawcze sto-

jeszcze w roku 1957 w książce *Mickiewicz i antyk*. Można stwierdzić, że jakkolwiek krakowski uczony zawsze bardzo żywo reagował na najnowsze zdobycze nauki o literaturze, analiza jego dorobku badawczego upoważnia do wniosku, że ostatnie jego próby unowocześnienia metod porównawczych wypadły na początek lat trzydziestych, kiedy w związku z przygotowywaniem *Literatury greckiej* przeprowadził gruntowne studia nad ówczesnym stanem wiedzy teoretycznoliterackiej oraz postarał się sformułować swoje stanowisko. Nigdy na przykład nie zwrócił się Sinko w kierunku badań nad wielkimi ogólnoeuropejskimi prądami literackimi (jak np. M. Brahmer czy Z. Łempicki) czy też nad losami topiki antycznej (np. W. Kubacki), nigdy także nie zdołał uczony ostatecznie uwolnić się od metody „wpływologicznej" pojętej jako pewnego rodzaju rejestracja faktów określających wzajemny związek poszczególnych dzieł literatury.

Przyglądając się bliżej działalności naukowej Tadeusza Sinki, sporą część prac badawczych krakowskiego profesora zaliczyliśmy do kategorii studiów z zakresu literaturoznawstwa porównawczego. Narzuca się tu jednak w sposób nieodparty pytanie, czy wśród osobistych wypowiedzi uczonego nie da się odszukać bezpośredniego stwierdzenia, które rozstrzygnęłoby kwestię: za kogo uważał się sam Tadeusz Sinko, za historyka literatury polskiej, za filologa klasycznego czy też wreszcie za komparatystę? Oto, co sam pisał na ten temat w roku 1923 w przedmowie do książki *Echa klasyczne w literaturze polskiej*: „Opuszczając w jubileuszowym roku 1900 mury Wszechnicy Jagiellońskiej, unosiłem z sobą w świat barwy dwóch wybranek, którym ślubowałem wierność i służbę na całe życie: Filologii klasycznej i Literatury polskiej. Ta podwójna czy dwojaka miłość nie wydawała mi się ryzykowną, ponieważ od początku w literaturze polskiej interesowały mnie przede wszystkim rysy i barwy antyczne, tak, że przebiegając łany polskie szukałem w nich kwiatów greckich i rzymskich, i miałem to przeświadczenie, że moje prace polonistyczne są tylko stwierdzeniem żywotności i urodzajności antyku... Rzut oka na spis moich prac łatwo przekona każdego, że głównym moim zajęciem była i jest (i będzie) Filologia klasyczna; polonistykę uprawiałem tylko jako zajęcie uboczne, jako „parergon", spodziewając się, że kiedyś pozwoli mi ono zdobyć się na „ergon" w rodzaju Choleviusa „Geschichte der deutschen Poesie nach ihren antiken Elementen (2 tomy, Leipzig 1854)"[42].

Ta jasna i szczera wypowiedź uczonego pozornie przeczy zasadniczej tezie niniejszego opracowania: Sinko uważał się przede wszystkim za filologa klasycznego, w dalszej kolejności za historyka literatury ojczystej. Gdzie tutaj miejsce na badacza-komparatystę? Ale już samo zestawienie obok siebie tych dwóch głównych przedmiotów studiów — literatury antycznej i literatury polskiej — a przede wszystkim praktyczne połączenie w działalności naukowej obu tych dziedzin, jak wyraził się obrazowo uczony, przez „szukanie kwiatów greckich i rzymskich na łanach polskich", dowodzi, że przytoczone wyznanie Tadeusza Sinki należy właśnie traktować jako „credo" komparatysty. Sinko stał się badaczem problemów lite-

---

[42] Por. Sinko, *Echa klasyczne*..., s. 3.

sowane prze z Sinkę w badaniach nad związkami literatury polskiej z literaturą antyczną ulegały zmianie, ewolucji na przestrzeni przeszło 50 lat jego działalności naukowej. Otóż wydaje się, ewolucji takiej w pełnym tego słowa znaczeniu nie da się zaobserwować w twórczości naukowej krakowskiego profesora; można tu raczej mówić o doskonaleniu metod, wzbogacaniu faktograficznym niż o częściowej czy całkowitej zmianie postawy badawczej. Sinko był z wykształcenia i upodobań naukowych przede wszystkim filologiem klasycznym, i w pracach komparatystycznych stosował na szeroką skalę metody naukowe tej właśnie dyscypliny; one niejako wyznaczyły i określiły zasadniczy profil badawczy większości jego prac z dziedziny literaturoznawstwa porównawczego. Dodajmy zresztą, że pozytywistyczne badania nad porównawczą historią literatury opierały się w Polsce w pierwszym rzędzie na metodach przyjętych od filologów klasycznych. Sinko, podobnie jak wielu innych badaczy polskich literatury porównawczej, od początku swojej twórczości naukowej skłaniał się głównie do studiów nad zależnościami literackimi, co zresztą pozostawało w ścisłym związku z ówczesnym zainteresowaniem genezą utworów literackich. W przeciwieństwie do autorów komparatystycznych syntez, jakie powstały w Polsce w ostatnich dziesiątkach lat XIX wieku[41], Sinko należał do pokolenia uczonych, którzy specjalizowali się w wykrywaniu zależności literackich; do tego kierunku naszej komparatystyki zaliczyć można takich uczonych, jak Stanisław Windakiewicz, Ignacy Chrzanowski, Edward Kucharski, Konstanty Wojciechowski i wielu innych. Wolno stwierdzić, że tej modzie na katalogowanie podobieństw między dziełami literackimi z różnych epok uległ Sinko w sposób zupełnie wyraźny, jakkolwiek w wielu swoich pracach wyszedł poza krąg problemów genetycznych, specjalizując się niejako w dziedzinie badań kontaktów międzyliterackich.

Ewolucję i przekształcenia w metodach komparatystycznych stosowanych przez Sinkę stosunkowo najlepiej można zaobserwować na przykładzie prac nad polską i polsko-łacińską literaturą humanistyczną ze względu na to, że krakowski uczony uprawiał te studia na przestrzeni wielu dziesięcioleci, niemal od początku swej działalności naukowej. Od prac ograniczających się do problemów źródeł i wzorów literackich niektórych dzieł literatury humanistycznej poczynając (np. prace *Szymonowicz i Kallimach* czy *Marcin Bielski i Erazm z Rotterdamu*), z czasem zajął się badacz zagadnieniami znacznie szerszymi, jak np. problemami wpływów ideowych, tematycznych, stylistycznych itp. Można tu więc mówić o doskonaleniu i wzbogacaniu warsztatu komparatystycznego, jakkolwiek sprawy genetyczne zawsze będą jeszcze odgrywały dla badacza dużą rolę. Specjalne znaczenie dla przeprowadzenia przez Sinkę pewnego rodzaju rewizji metod badań porównawczych miała rozprawa W. Borowego *O wpływach i zależnościach w literaturze* z roku 1921, której ustalenia streszcza uczony

---

[41] Por. p. M. Zdziechowski, *Mesjaniści i słowianofile*, 1888, czy też tego samego autora *Byron i jego wiek*, 1894—1897; T. Zielińskiego *Cicero im Wandel der Jahrhunderte*, 1897; I. Matuszewskiego *Dzieje diabła w poezji*, 1894; E. Porębowicza, *Andrzej Morsztyn jako przedstawiciel baroku w poezji polskiej*, 1893.

raturoznawstwa porównawczego właśnie przez uprawianie filologii klasycznej i historii literatury polskiej w sposób kompleksowy, przez niezrównaną umiejętność ujawniania ogniw łączących dorobek literatury antycznej z twórczością pisarzy polskich w wielu okresach rozwoju literatury. Mówiąc o sobie jako o filologu klasycznym i historyku literatury polskiej jednoczącym w swoich pracach badawczych te obydwie dziedziny, profesor Sinko określił się sam w sposób jednoznaczny jako komparatysta. Dodajmy na koniec, że wspomniana już gruntowna znajomość wielu literatur nowożytnych, jak francuska, angielska, niemiecka czy włoska, stała się dla uczonego ważnym narzędziem dla określenia źródeł literackich licznych dzieł naszego piśmiennictwa, uchroniła wielokrotnie badacza od błędnych i fałszywych interpretacji, pozwoliła wreszcie na szerokie, wielopłaszczyznowe traktowanie podjętych problemów porównawczych.

Kraków

THE COMPARATIVE STUDIES OF THADDEUS SINKO

Summary

Professor Thaddeus Sinko, one of the most outstanding Polish classical philologists, besides his main scientific disciplin, had been promoting studies on comparative literature to a great degree. And, what more, he had been very successful at this kind of researches for over 50 years of his scientific work. At first he published many dissertations and articles to prove the immediate dependence of Polish writers on works of Greek or Latin authors. Another group of his comparative studies were the monographies concerning the problem of the influence of the particular epochs of our literature, especially on those of the Renaissance and the Romantic Age. He devoted a great number of his studies to the question of the reception of the more important Greek and Latin authors into the Polish and the other European literatures.

In the present paper we have also analysed Professor Sinko's opinions concerning the methods of studies on comparative literature. We have been able to describe his point of view on the traditional methods of Polish and foreign researches of comparative literature. We have established that Professor Sinko, starting from a very modern attitude in solving these problems, in his latest papers and works did not apply the theoretical achievements of the science of literature. We have noted that among his studies there are no dissertations of a synthetical kind which could help us to solve the problems of the influence of the classical literatures on the whole of the great trends in Polish literature. We have dealt here with the question of the scholar's own approach to his research work on classical literature; we have concluded that he believed himself to be a classical philologist above all, and that he had been treating comparative studies — as he himself used to say — as a kind of "parergon".

Eos LIX 1971

75 LAT POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO[1]

Napisał
MIECZYSŁAW BROŻEK

„Sprawa skupienia sił, oddających się studyum filologii, osobliwie klasycznej, zaprzątała od dość dawna filologów w kraju całym, mianowicie też filologów lwowskich. Zrazu wydawało się rzeczą stosowną, aby w łonie Towarzystwa nauczycieli szkół wyższych, przede wszystkiem zaś w Kole lwowskiem tego Towarzystwa, powstała osobna sekcya filologiczna. Od myśli tej jednak odstąpiono, bo wykonanie jej byłoby sprowadziło różne trudności i niedogodności. Gdy zaś z biegiem czasu coraz więcej dawała się uczuć potrzeba skojarzenia sił rozstrzelonych, gdy wzmagała się liczba tych, którzy w nauce szkolnej i w piśmiennictwie uprawiają filologię staroklasyczną, prof. Uniwersytetu lwowskiego dr Ćwikliński uznał za wskazane wezwać te siły do związania się w osobne Towarzystwo. W kwietniu 1892 r. zaprosił tedy grono starszych filologów lwowskich na poufną naradę..." — tak zaczyna się pierwsze sprawozdanie z czynności Towarzystwa i informacja o jego „zawiązaniu i organizacji"[2].

My byśmy dzisiaj zaczęli może inaczej. Były to nie tak dalekie lata po powstaniu styczniowym, lata wzmagającego się u nas ruchu ludowego i robotniczego, i niebawem lata pierwszych na ziemiach polskich obchodów święta robotniczego 1 Maja, w Warszawie od roku 1890, potem w innych ośrodkach. Zbiegły się one z faktami dla sprawy polskiej w Galicji szczególnie korzystnymi. Wsród swobód polskich w autonomicznej Galicji, które zaczęły się od niepowodzenia Austrii w wojnie z Prusami w roku 1866, jednym z najistotniejszych dla nas osiągnięć było wprowadzenie do szkół od roku 1867 i do urzędów od roku 1869 języka polskiego jako języka wykładowego albo urzędowego. Wzrosła potrzeba książki polskiej dla realizacji bieżącego życia oświatowego[3], wzrosła potrzeba zespolenia polskich sił dydaktycznych i naukowych. A w tamtych czasach niemałą podnietą i okazją do organizacji postulowanych przez tę potrzebę poczynań była też przypadająca na rok 1891 setna rocznica

---

[1] Referat wygłoszony na Walnym Zgromadzeniu Polskiego Towarzystwa Filologicznego w Krakowie 19 października 1969, z okazji siedemdziesięciopięciolecia Towarzystwa. Por. też M. Brożek, *Polskie Towarzystwo Filologiczne w 75 rocznicę działalności*, Filomata 220, wrzesień 1968, s. 33—42; *Krakowskie Koło Filologiczne* (*W 75 rocznicę działalności*), Meander XXIII, Warszawa 1968, s. 439—446.

[2] Eos I 1894, s. 199.

[3] Por. Eos III 1896, s. 128 (Odezwa w sprawie polskich komentarzy do autorów szkolnych).

Konstytucji 3 Maja, czego dowodem choćby założenie w Krakowie w tym właśnie roku bardzo zasłużonego potem dla oświaty w Polsce Towarzystwa Szkoły Ludowej.

Duchowe przewodnictwo w tym ruchu narodowym przypadło obu uniwersytetom polskim w Galicji, lwowskiemu i krakowskiemu, tym bardziej że jako jedyne na ziemiach polskich spełniały one zarazem rolę uniwersytetów ogólnopolskich. I w obu tych ośrodkach uniwersyteckich — zresztą w niemałym stopniu zasilanych wtedy dopływem sił filologicznych z Wielkopolski — niemal jednocześnie, właśnie po wspomnianej rocznicy, powstała myśl założenia towarzystwa filologicznego.

Potrzebę takiej organizacji filologicznej — zresztą nie odosobnionej, bo wtedy powstały także inne towarzystwa naukowe i kulturowe — dyktowały również inne okoliczności. Mianowicie, w wyniku intensywnego rozwoju filologii klasycznej w XIX wieku jako nauki realizującej nie tylko zadania dydaktyczne, ale również badawcze wzrosła wybitnie powaga tej dyscypliny w uniwersytetach europejskich, zwłaszcza niemieckich, a stąd i w pozostających wówczas pod ich wpływami uniwersytetach małopolskich, lwowskim i krakowskim. W obu tych ośrodkach naukowych skupiła się poważna kadra uczonych i pedagogów, uniwersyteckich i gimnazjalnych, w zakresie filologii klasycznej, w obu też pod koniec XIX wieku odczuwano potrzebę zorganizowanej pracy tej kadry. Lwów działał szybciej, nie tylko jako korzystniej sytuowany w ówczesnej rzeczywistości politycznej, ale i dlatego, że intensywniej niż Kraków potrzebował zorganizowanego forum wymiany myśli naukowej i dydaktycznej. W Krakowie od roku 1873 działała Akademia Umiejętności ze swymi wydawnictwami, a w niej Wydział Filologiczny, i wreszcie od roku 1913 Komisja Filologiczna. Mimo to już w grudniu 1893 roku zawiązało się i tutaj Krakowskie Koło Filologiczne pod przewodnictwem Kazimierza Morawskiego. Lwów jednak zrzeszył się wcześniej i to mu dawało priorytet organizacyjny. Tęga filologia klasyczna we Lwowie jakościowo dorównywała Krakowowi, a ilościowo go wyprzedzała. Lwów też był ówczesną stolicą Galicji.

Dzieje siedemdziesięciu pięciu lat Towarzystwa historia sama podzieliła na trzy dwudziestopięciolecia.

1893 — 1918

Najpierw więc we Lwowie, po wstępnych zebraniach organizacyjnych już w roku 1892, profesor tamtejszego uniwersytetu Ludwik Ćwikliński uzyskał, pod koniec tegoż roku, ostateczne zatwierdzenie Statutu Towarzystwa Filologicznego, a w dniu 17 stycznia 1893 roku zorganizował pierwsze, konstytucyjne Walne Zgromadzenie Towarzystwa, które odtąd, jak się okazało, miało pracować nieprzerwanie do dnia dzisiejszego.

Zamykając pierwsze ćwierćwiecze swej pracy w roku 1918[4] Towarzystwo Filologiczne mogło z dumą przypomnieć w przeglądzie swej pracy wiele poważnych osiąg-

[4] Por. Eos XXIII 1918, s. 122.

nięć naukowych, dydaktycznych i popularyzatorskich w zakresie filologii klasycznej i w ogóle nauk o kulturze antycznej. Świadectwem tych osiągnięć były i są dziś dla nas roczne sprawozdania z działalności Towarzystwa, drukowane w czasopiśmie „Eos", i samo to czasopismo, powołane do życia przez Towarzystwo już w roku 1894.

Karty „Eos" musiały służyć wszelkiej problematyce z zakresu nauk o kulturze antycznej, a więc i historii literatur antycznych, i nauce o antycznych językach, i archeologii śródziemnomorskiej, i historii starożytnej, i filologii humanistycznej, i sprawom dydaktycznym, i nawet próbom przekładów z dzieł greckich i łacińskich na język polski. Sporą część czasopisma, nierównie większą niż obecnie, wypełniała także bieżąca informacja naukowa o pojawiających się publikacjach z zakresu antyku.

Liczba członków Towarzystwa wykazywała już na początku stu siedemdziesięciu wpisanych, a potem wzrosła jeszcze po przyłączeniu Koła Rzeszowskiego, działającego przez kilka lat od roku 1905, oraz Koła Stanisławowskiego, od roku 1910.

Wśród autorów „Eos" i członków Towarzystwa nie brakowało nazwisk polonistów, językoznawców, germanistów i innych, którzy często, zgodnie z ówczesnymi programami studiów, wybierali jako tzw. przedmiot poboczny filologię klasyczną i w jej zakresie realizowali część swych godzin dydaktycznych w szkołach. Zresztą wtedy każdy absolwent ówczesnego gimnazjum mógł o sobie bez przesady powiedzieć: classici nil a me alienum esse puto.

1919 — 1944

W nowym dwudziestopięcioleciu Towarzystwo przybrało, w roku 1919, nazwę Polskiego Towarzystwa Filologicznego. Siedzibą jego pozostał Lwów, choć myślano też o Warszawie. Pracowało nadal Koło Krakowskie, wchodzące również w swe drugie dwudziestopięciolecie. Powstały nowe koła Towarzystwa, w Poznaniu w roku 1919, w Warszawie w roku 1920, w Przemyślu w roku 1924, nadto w Katowicach i innych ośrodkach nauki i nauczania filologii klasycznej. Tendencje Koła Warszawskiego do stworzenia własnej organizacji podobnej lub przynajmniej zorganizowania własnego wydawnictwa nie znalazły w Towarzystwie poparcia.

Główną postacią działalności Towarzystwa pozostały posiedzenia kół z odczytami i dyskusjami naukowymi i dydaktycznymi, przy czym zaznaczyć trzeba, że referentami byli tu w niemałej mierze nauczyciele gimnazjalni — choć już teraz zaczęła się w wystąpieniach z odczytami przewaga kadry naukowej nad nauczycielską.

Zawsze jednak Towarzystwo czuło się także głównym opiekunem filologii klasycznej w szkołach średnich. Już w poprzednim ćwierćwieczu musiało raz po raz występować w roli obrońcy przedmiotów klasycznych w gimnazjach. Ale w okresie międzywojennym zadanie to wysuwało się już nieraz na czoło jego wysiłków, szczególnie w czasie dyskusji nad sławną reformą szkolnictwa w Polsce z lat 1935/36. Pręż-

ne w swej młodości i w swym szybkim rozwoju nauki matematyczno-przyrodnicze i inne przedmioty wiedzy ogólnej od dawna szukały dla siebie miejsca w szkole, a ich atakom ulegała przede wszystkim najbardziej rozbudowana w ówczesnych gimnazjach, zwłaszcza typu klasycznego, na terenach po zaborze pruskim i austriackim, łacina i greka. Wysiłki Towarzystwa zdołały jednak tylko częściowo powstrzymać ten, zresztą nieunikniony, atak na stan posiadania filologii klasycznej w szkole średniej. Powtórzy się on i później.

Nową formą pracy Towarzystwa, w każdym razie pracy mało przedtem zintensyfikowanej, była popularyzacja wiedzy o antyku grecko-rzymskim. Żałować wszakże należy, że inicjatywa i wysiłki inicjatora tej popularyzacji — wszyscy domyślają się łatwo, że mowa tu o działalności prof. Ryszarda Gansińca (w tym okresie jeszcze Ganszyńca) — nie zapewniły sobie w Towarzystwie takiego uznania i poparcia, na jakie zasługiwały. Okres następny pokaże, że wysiłki te były bardzo właściwe.

Koniec tego dwudziestopięciolecia przypadł na okres wojny. Ta sprawiła, że nie zamykano go radosną rocznicą pięćdziesięciu lat pracy Towarzystwa dla idei humanizmu, lecz trzecie dwudziestopięciolecie otwierano, w latach 1945—1946, posiedzeniami żałobnymi, żałobnymi kartami „Eos" po stracie wielu wybitnych członków, uczonych i dydaktyków, pogrążonego w smutku Towarzystwa.

1944 — 1969

Rokiem 1944, rokiem Manifestu Lipcowego, proklamującego Polskę Ludową, historia sama otwarła również trzecie ćwierćwiecze istnienia i pracy Towarzystwa. Do wojny miało ono swą siedzibę we Lwowie, siedzibę najbardziej zgodnej współpracy naukowej i nauczycielskiej braci polskiej i ukraińskiej, czy jak to dawniej mówiono — ruskiej, dla idei Towarzystwa, i nowy Zarząd Główny Polskiego Towarzystwa Filologicznego, w skrócie PTF, osiągnął to, czego nie osiągnął po pierwszej wojnie światowej: osiadł w Warszawie, od roku 1946. Nim to nastąpiło, przez cały rok 1945/1946 działało już w Krakowie znowu Krakowskie Koło Filologiczne z własnym Statutem. Potem jednak z powrotem przystąpiło do Towarzystwa. Obok niego ukonstytuowały się w Towarzystwie także inne koła, nowe lub reaktywowane, przede wszystkim więc Koło Wrocławskie, kontynuujące tradycje Koła Lwowskiego, Koło Łódzkie, Koło Lubelskie, no i oczywiście Koło Poznańskie i Koło Warszawskie, i kilka innych, także w miastach nieuniwersyteckich.

Przewodniczył Towarzystwu w tym trzecim ćwierćwieczu, ćwierćwieczu Polski Ludowej, krótko Gustaw Przychocki, zmarły w roku 1947, potem przez trzy lata Jan Sajdak, potem — od roku 1950 — Kazimierz Kumaniecki, jako siódmy w dziejach Towarzystwa jego prezes. A dodajmy, że żaden z jego poprzedników nie patronował Towarzystwu tak długo i tak szczęśliwie.

W Polsce Ludowej potrzeba upowszechnienia dóbr nauki i kultury wśród mas pracujących wskazała kołom Towarzystwa jako jedno z najistotniejszych zadań — popularyzację wiedzy o antyku grecko-rzymskim. W sprawozdaniach kół poja-

wiły się liczne meldunki o wystąpieniach członków Towarzystwa z referatami, pogadankami, recytacjami, wyświetleniami, dyskusjami w różnych ośrodkach nie tylko szkolnych, ale także pozaszkolnych. W akcji tej, możliwej dzięki dotacjom państwowym na jej prowadzenie, szczególnie bogato zapisało się Koło Warszawskie i Koło Toruńskie. Ostatnio zaś, dzięki wysiłkom kol. Piotra Gruszki, piękne zasługi gromadzi tu także Koło Gdyńsko-Gdańskie.

Inne pole działania, na którym Towarzystwo pracowało teraz równie wydajnie, to współpraca członków Towarzystwa z ośrodkami metodycznymi dla nauczania języków klasycznych w szkołach średnich. Współpracę taką uprawiano już w poprzednim okresie. Ale teraz właśnie, gdy nowa rzeczywistość społeczna w Polsce Ludowej jeszcze więcej niż poprzednie okresy szukała w szkole godzin dla przedmiotów wykształcenia ogólnego nowego typu, dyktowanego potrzebą chwili, a także interesem nowego u nas ustroju politycznego i społecznego, problem nadrobienia strat — bo atak poszedł na przedmioty humanistyczne, a wśród nich w pierwszym rzędzie na grekę i łacinę — problem więc nadrobienia strat w ilości godzin nauczania zyskiem płynącym z doskonalenia metod nauczania stał się najbardziej aktualny. I trzeba z uznaniem podkreślić, że władze ludowe, władze szkolne, nie szczędziły wysiłków i pomocy w organizowaniu pracy nad poszukiwaniem efektywniejszych metod nauczania. Ośrodki metodyczne i ich zhierarchizowana bogata sieć organizacyjna, kursy wakacyjne, konferencje metodyczne — były tego wyrazem zewnętrznym. Otrzymywaliśmy też podręczniki metodycznie coraz lepiej wypracowane, preparacyjnie coraz bogatsze — znakomitego Goliasa do greki, wytrawnego Skiminę do łaciny, a ostatnio Steffena i Horowskiego. Tu epitet kwalifikujący pomijamy ze względu na znaną skromność autorów. Ale cóż? Grekę w szkole średniej odebrano nam całkiem, a łacinę zepchnięto na pozycje fakultatywne. Jednakże fakultatywna forma egzystencji łaciny w szkole nie zastąpi obowiązkowej. Utrzymanie obowiązkowej nauki języków klasycznych w szkołach średnich napotkało po prostu trudności kadrowe: wizytatorzy czy inspektorzy kuratoryjni nie byli i nie są zainteresowani przedmiotami nauki szkolnej, których sami nie znali i nie znają. Tym trudniej będzie, gdy tego nadejdzie potrzeba, a mamy nadzieję, że nadejdzie, restytuować naukę języków klasycznych w liceach. Należałoby zatem albo powołać przy wizytatorach czy inspektorach ogólnych jakby podwizytatorów czy podinspektorów specjalistów dla pewnych grup przedmiotów, bez pomijania greki i łaciny, przynajmniej w pewnych ośrodkach i w pewnych typach szkół, np. humanistycznych czy, tu i ówdzie, także klasycznych. Bo zróżnicowanie programów nauczania w szkołach średnich jest wciąż palącą potrzebą dyskusji i realizacji, i nie należy uważać sprawy za załatwioną.

Jedną z istotnych ról swej pracy realizuje Towarzystwo nie tylko jako propagujące wiedzę o kulturze antycznej grecko-rzymskiej, ale także jako stwarzające na swych posiedzeniach naukowych i dydaktycznych członkom, szczególnie zaś młodszej kadrze naukowej, forum do pierwszych wystąpień publicznych z odczytami, referatami i sprawozdaniami z bieżącej literatury naukowej i popularyzatorskiej w za-

kresie nauk o kulturze greckiej i rzymskiej w starożytności, o jej trwaniu w wiekach późniejszych, do dnia dzisiejszego. Wystąpienia te są dla niejednego szkołą metodyki wykładu naukowego. Bo tak możemy — powiedzieliśmy to już także gdzie indziej — nazwać poddawanie się prelegenta, zwłaszcza debiutującego, publicznej dyskusji i ocenie. Takie zaś wystąpienia młodszej kadry naukowej na posiedzeniach kół Towarzystwa zwielokrotniły się szczególnie w tym właśnie trzecim ćwierćwieczu Towarzystwa, ćwierćwieczu Polski Ludowej.

Godnym uwagi zjawiskiem w pracy kół Towarzystwa w tym okresie okazało się przesunięcie w składzie prelegentów występujących na posiedzeniach naukowych i dydaktycznych kół w kierunku przytłaczającej przewagi kadry naukowej nad nauczycielską, zwłaszcza w ośrodkach uniwersyteckich. Ale również w nieuniwersyteckich często występowali z wykładami zapraszani z innych ośrodków pracownicy naukowi. Tłumaczy się to znacznym wzrostem kadry naukowej przy katedrach uniwersyteckich w Polsce Ludowej, ale dowodzi także, że nasi koledzy w szkolnictwie średnim, licealnym, ale i w technikach, nie mają warunków do podnoszenia swych kwalifikacji naukowych. Nasuwa się pytanie, czy zamiast lub obok stażysty przy katedrze, kandydata na asystenta bez praktyki pedagogicznej, nie należy pomyśleć o instytucji nauczyciela-stażysty, praktyka pedagogiczno-dydaktycznego, pracującego naukowo i stanowiącego w szeregach nauczycieli szkół średnich ważną rezerwę kadry naukowej. Może tą drogą wskrzesilibyśmy zamierający w szkole średniej typ nauczyciela-naukowca. Z takich przecież wyszli kiedyś S. Hammer, S. Skimina i Z. Klemensiewicz, L. Piotrowicz, J. Schnayder, W. Strzelecki, sam K. Kumaniecki, i wielu, wielu innych, zarówno w ośrodku krakowskim, jak i w pozostałych ośrodkach naukowych Polski. A naszym zadaniem dzisiaj jest nie tylko wspominać i podsumowywać pracę siedemdziesięciu pięciu lat, ale także planować i wskazywać, i nawet wytyczać nowe zadania, nowe formy pracy Towarzystwa, nowe metody jej realizacji.

Skorośmy zaś już weszli na pole planów, zwróćmy uwagę także na nowe zadania Towarzystwa w terenie. Odkąd bowiem podcięto korzeń łaciny w szkole średniej, a w ośrodkach metodycznych odebrano jej samodzielne miejsce i w najlepszym razie podrzucono ją opiece neofilologii, możliwość zbierania się kół w ośrodkach nieuniwersyteckich bardzo zmalała, bo okazją do takich zebrań były dla nich głównie okręgowe konferencje kształcenia metodycznego, i niektóre z takich kół zamarły, np. zamarło nawet Koło Rzeszowskie, mimo wielkich ambicji naukowych i kulturowych nowego Rzeszowa, a inne pracują w największych trudnościach. Kołom tym należy poddawać nowe, realne dla nich formy pracy. A byłaby nią np. propaganda miłośnictwa antyku grecko-rzymskiego[5]. Z pomocą takim kołom mogłyby

[5] W centrali koła, np. w Tarnowie, Rzeszowie, Olsztynie, Szczecinie, zorganizowane prezydium koła utrzymywać może kontakt ze swymi członkami w terenie drogą korespondencyjną, zachęcając ich do szerzenia tej idei i realizowania jej przez pogadanki, reportaże, montaże, wystawy, wyświetlenia i inne tego rodzaju lekkie formy propagandy, i równocześnie zbierając od ich realizatorów spra-

przyjść dotacje ze strony PTF, z odpowiednio poszerzonymi przepisami i tytułami ich wydatkowania celem zwiększenia ich operatywności.

W nowe ćwierćwiecze działalności Towarzystwa, mające zamknąć szczęśliwie jego stulecie istnienia, winniśmy w ogóle wkroczyć pod hasłem nowatorstwa w tematyce, formach i efektach pracy. Zresztą poszerzenia naszych myśli oczekujemy od kół, a wyrazu nowatorstwa w pracy kół oczekujemy w sprawozdaniach rocznych.

* * *

Te wyrwane okazyjnie przykłady zasług i zadań naszego Towarzystwa nie mogą być, rzecz jasna, obrazem całego rozwoju filologii klasycznej, czy w ogóle nauk o kulturze antycznej w Polsce. Na obraz ten bowiem składają się trudy i zasługi członków Towarzystwa realizowane z tytułu innych ich funkcji w szkołach, placówkach naukowych, bibliotekach, wydawnictwach. I tu z okazji pierwszego dwudziestopięciolecia nauk antycznych w Polsce Ludowej chciałoby się skreślić właśnie nieco szerszy obraz sytuacji tych nauk w naszej nowej rzeczywistości politycznej i społecznej, a przez to i kulturowej w tym okresie — powiedzmy to sobie wyraźnie — powolnego wyprowadzania tych dyscyplin ze szkoły średniej, z wykształcenia ogólnego, do szkoły uniwersyteckiej, do wykształcenia specjalistycznego. Ma ten proces swe smutne strony, ma jednak i pozytywne. O smutkach mówiliśmy już wiele, niemało się także o nich pisało. Przypomnimy więc tutaj raczej płynące z tego procesu korzyści. Wzrosła np. produkcja literatury popularyzatorskiej w zakresie tematyki antycznej. Wzrosła niepomiernie ilość przekładów z dzieł literatur antycznych na język polski: wiele autorów w przekładach odnowiono, wiele przełożono po raz pierwszy w dziejach piśmiennictwa polskiego. I jeszcze jedno: filolog klasyczny był zawsze przygotowany do naukowego uprawiania także filologii bizantyńskiej i łacińskiej filologii średniowiecznej i nowszej. I właśnie w naszych czasach te nauki, uprawiane u nas dotąd przeważnie ubocznie, jako párergon, przyciągnęły do siebie szczególnie wielu filologów klasycznych. I słusznie. Bo mamy tu na naszym własnym podwórku bardzo dużo do zrobienia. Prace w zakresie polskiej latynistyki średniowiecznej i nowszej znakomicie pchnął naprzód kierowany przez K. Kumanieckiego zakład neolatynistyczny przy PAN w Warszawie. A raz wzmożony w ten sposób rozpęd zainteresowań i pracy w zakresie naszej mediolatynistyki — sit venia verbo — i neolatynistyki narasta i niektórzy z kolegów pracują wydajnie już niemal wyłącznie w tym zakresie. A we Wrocławiu powołano do życia nawet osobną katedrę neolatynistyki. Krakowskie biblioteki rękopisów i starodruków, a szczególnie Biblioteka Jagiellońska, dają

---

wozdania potwierdzone przez kierownictwo szkół czy placówek kulturowych. Zamieszczane w „Filomacie" sprawozdania z takich akcji inicjowanych przez nauczycieli łaciny w szkołach zachęcają do poszerzenia i intensyfikacji tego rodzaju pracy w terenie o słabych możliwościach zbierania się członków kół na wspólnych posiedzeniach. Wskazany byłby także werbunek członków wśród niefilologów, jak to już pięknie robi Koło Przemyskie.

tu również przebogatą bazę źródłową dla prac w zakresie totius latinitatis apud Polonos et apud exteros excultae. Bazami takimi dysponują także Wrocław i Warszawa, zarówno w bibliotekach miejskich, jak i terenowych. Mają swe bazy neolatynistyczne również takie ośrodki jak Poznań, Toruń, i inne.

W dobie obecnej, dobie integrowania organizacji pracy naukowej, należałoby rozproszone i wciąż jeszcze przypadkowe prace w zakresie łacińskiej literatury i kultury w Polsce zorganizować w planowe opracowywanie przedmiotu, zmierzające ku syntetycznym ujęciom, np. historii literatury łacińskiej w Polsce, historii łaciny jako języka w Polsce, itp. W Krakowie realizację takiego programu pracy miałoby się zapewnioną i ułatwioną przez współpracę z pracownią łaciny średniowiecznej, kierowaną przez prof. M. Plezię, a także przez współpracę z pracownikami naukowymi Biblioteki Jagiellońskiej.

Tak planowane zadania winny pociągnąć za sobą także zmiany czy choćby tylko wzbogacenia programowe w nauczaniu uniwersyteckim, obejmujące całość piśmiennictwa i dziejów kultury łacińskiej i pokazujące adeptom filologii łacińskiej nie przypadkowo, lecz programowo także łacinę średniowieczną i nowożytną, jej struktury językowe i stylistyczne, jej odmienności od łaciny klasycznej, jej związki z językami romańskimi, jej dorobek piśmienniczy, ze szczególnym uwzględnieniem tego dorobku w Polsce, aby w ten sposób dać im pełniejsze przygotowanie do pracy w zakresie totius latinitatis. W tym celu należy też przygotować odpowiednią kadrę lektorów języka łacińskiego w uniwersytetach, która siłą rzeczy bardzo tu wzrośnie.

Podjęte ostatnio przez Komisję Filologiczną Oddziału Polskiej Akademii Nauk w Krakowie prace nad skodyfikowaniem znajdujących się w naszych bibliotekach materiałów z zakresu łacińskiego piśmiennictwa antycznego i poantycznego leżą również na linii tworzenia u nas filologii łacińskiej od starożytności do czasów nowszych. I podobną potrzebę programowego rozszerzania naszej latynistyki i jej przydatności w nauce polskiej odczuwają także inne ośrodki filologiczne w Polsce. Wskazują na to już obecnie ich średnio- i nowołacińskie zainteresowania naukowe, a nieraz niemal wyłącznie neolatynistyczne, czy to będzie Warszawa czy Poznań, Wrocław czy Toruń, i inne. A jesteśmy też mocno zainteresowani pytaniem, czy Uniwersytet Śląski w Katowicach nie zamierza przyozdobić swej humanistyki także filologią łacińską choćby tylko średniowieczną i nowożytną, jako że tradycje łacińskie na naszym Śląsku są przecież tak bogate.

Tymi okazyjnie rzuconymi tu myślami zamkniemy nasze wspominki i plany. Mają one nam uświadomić, że przed filologią klasyczną, szczególnie zaś łacińską, stoją u nas nie mniej wielkie zadania na przyszłość niż stojące już za nami osiągnięcia w przeszłości. A sejmem chwytającym i wytyczającym te zadania w całej rozciągłości, od szkoły średniej do uniwersyteckiej, może i powinno być właśnie Polskie Towarzystwo Filologiczne.

Kraków

C E N S U R A E L I B R O R U M

Oxford Latin Dicionary, fasc. 1, A — calcitro, Oxford 1968, pp. XXIII+256.

There were three major milestones on the road of progress of Latin lexicography leading to the present times. Chronologically speaking, these were the following three large Latin dictionaries: *Diccionarium seu Latinae linguae thesaurus* by Robert Estienne; (the author was known as Robertus Stephanus; first edition in 1531, second in 1543); *Totius Latinitatis Lexicon* by Giles Forcellini (published 1771); finally *Thesaurus Linguae Latinae* which was started in Munich in 1900 and is not yet finished up to this day. The Munich *Thesaurus* was sponsored at first by five German Academies namely those of Berlin, Goettingen, Leipzig, Munich and Vienna and later by an international organisation convened for this purpose. One slightly unexpected (though perfectly natural) outcome of this state of affairs was the fact that during the last half century there was a tendency to delay the publication of any new and complete Latin dictionary. Many authors and publishing firms preferred to wait until the Munich *Thesaurus* was ready, than to risk one's own version of a dictionary which might easily appear imperfect when compared with the magnitude of the material collected in Munich. Thus the only dictionaries which were published in the meantime, were either special ones, (like the *Lexicon Plautinum* of G. Lodge, published between 1904 and 1933, — or *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens* of A. Blaise, published 1954) or dictionaries for use in schools, without any scientific claims. As far as general Latin dictionaries were concerned, the publishers were contented with reprints of 19th century works such as the dictionaries of Lewis and Short in England, Quicherat and Benoit-Goelzer in France and Georges in Germany.

As a result, there was no large Latin dictionary in existence which would conform to the exigencies of modern science. In spite of having been started 70 years ago, the Munich *Thesaurus* is only half ready and there is not the slightest doubt that its completion will take scores of years yet. To remedy this unsatisfactory state of affairs, an attempt (admittedly on a limited scale) — was made in Poland in 1954 by the Polish State Scientific Publications (PWN) in Warsaw, to undertake the great task of publishing a Latin-Polish dictionary, under the editorship of the writer of this review. So far three volumes have appeared: vol. I, containing letters A to C (LII+827 pp.) in 1959; vol. II, containing letters D to H (744 pp.) in 1962; vol. III, letters I to O (751 pp.) in 1969. This dictionary is not based on a fresh reading of Latin sources, but rather on what has been already achieved by the existing dictionaries. However, next to each word which is being translated, it contains quotations in which this word occurs. These quotations are culled from ancient authors and are always checked against the up-to-date editions of these authors. This makes it a scientific dictionary, as each word may be thus verified. Only for words which are later in origin than the 2-nd century A. D., no quotations are given.

We are glad to be able to welcome the appearance of the first original Latin dictionary in this century, apart from the unfinished *Thesaurus Linguae Latinae*, namely the Oxford Latin Dictionary, (further referred to as O. L. D.). Its fascicle 1, containing words A to "calcitro" (XXIII+256 pp.), appeared in 1968. We are informed in the foreword that the publication is planned to be contained in 8 fascicles which are to appear bi-annually, so that the *Dictionary* will be completed by 1982.

The beginnings of this publication date back to 1931 — almost forty years ago — ! It was first conceived by the famous publishing firm Oxford University Press, well known in the philologica-world by their excellent series "Oxford Classical Texts" ("Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxol

niensis"), if by nothing else. This series is among the best in the world, next to those of "Bibliotheca Teubneriana" (in Leipzig), "Collection des Universités de France" ("Collection Guillaume Budé" in Paris), and "Loeb Classical Library" (in New York). The Oxford University Press are also the publishers of the best to-date Old Greek — English Dictionary (called *Greek — English Lexicon*) by Liddle-Scott-Jones (1951). Undoubtedly the new Latin dictionary was meant to be edited on parallel lines with this Greek — English dictionary. The actual work on the Latin dictionary started in 1933 and — apart from the unavoidable loss of the waryears, it took 35 years before the first instalment was ready. Ever since 1954 Mr. P. G. W. Glare is the chief editor; during those 35 years he had some 17 collaborators, out of whom 5 are still active to-day. It is worth mentioning that during the years 1955—1957 our compatriot, Miss Zofia Trenkner, a pupil of Prof. G. Przychocki (Warsaw), was one of Mr. Glare's collaborators. The fates of war brought her to Great Britain, but her work was cut short by her premature death in 1957. Her excellent study *The Greek Novella in the Classical Period* was published posthumously in 1958 by Cambridge University Press. The office of the O. L. D. is situated in the New Bodleian Library, in the centre of Oxford, In "The Periodical" of the Oxford University Press (Vol. XXXIII, No 265, 1959, p. 70) one can find a photograph of one of the O. L. D. editorial rooms, together with a picture of the whole team working on this dictionary.

The writer of this article quotes these details (having visited the premises of the O. L. D. on several occasions), in order to give the readers an idea of how the work on the O. L. D. is carried out. The photo shows clearly the large wooden shelves on which there are endless stacks of cards (tied with string) containing excerpts which constitute the material of the dictionary. Of course, the picture does not reveal that there are over a million such cards. They are the result of the re-reading of all known Latin texts up to the year 200 A. D. This includes all the literary and inscriptional texts and any other ancient Latin texts which have been preserved up to our times. The material thus collected must be regarded as the result of some method of selection. The short editorial preface does not explain to us what were the criteria which guided the collaborators in quoting this rather than some other excerpt. This question is of secondary importance only, as long as the O. L. D. deals with the first half of the alphabet, since this half, or thereabouts, is covered by the already published volumes of the *Thesaurus Linguae Latinae* and the latter, being very complete, can serve as means to check the completeness of the material. When however, the letter L is reached, this problem will become far more important.

We trust we do not betray any „editorial secrets" if we reveal that the text of the O. L. D. is set directly from these cards (which are white in colour), containing the excerpts of appropriate texts. Before they are sent to the printing room, the white cards are interleaved with similar pink ones, which contain anything that is editorial in the text of the dictionary, e. g. the English translation, etymological notes etc. By cutting out the intermediate stage of a typescript, from which to set the text, an important source of errors is thus eliminated. Such a procedure, however, is thinkable and possible only when there is a very close and harmonious collaboration between the printing and the editorial rooms. In this case both are under the management of Oxford University Press, hence such a thing is possible. It is doubtful, one may add, if any continental scientific printing works would agree to such a working arrangement.

Let us turn now back to the scope of the new dictionary. As mentioned before, it reaches barely to the end of the 2nd century A. D., hence it deals with only about 450 years of the development of the literary Latin language (the non-literary linguistic relics from this period are extremely rare). The idea of fixing the lower boundary line at the end of the 2nd cent. A. D. was dictated by the fact that starting from the 3rd century A. D. the Latin vocabulary underwent a considerable process of modernisation, especially due to the appearance of Christianity in the arena of cultural life. Extending the scope of the O. L. D. to cover the 5th or even the 6th century A. D. (which was done by several smaller dictionaries) would result in the necessity to enlarge considerably the size of the publication and this, in turn, would lead to increased costs and delay of its completion. In any case,

Oxford University Press have published (in 1949) a special dictionary for later Latin, namely *A Glossary of Later Latin* by A. Souter. Another British scholar, Professor J. H. Baxter, of St. Andrews (Scotland) announced the publication of a comprehensive dictionary covering the same period, namely *A Dictionary of Later Latin* (see ,,Archivum Latinitatis Medii Aevi" XXIII 1953, pp. 13-18). Thus, the opinion seems to prevail in the contemporary Latin lexicography that the end of the 2nd and the beginning of the 3rd centuries A. D. marks a definite boundary line in classic Latin. By classic Latin we mean here the combined period of the ,,archaic", ,,golden" and ,,silver" Latin. The same boundary line was indicated (in a slightly different way) in the Latin — Polish dictionary previously referred to.

The presentation of the material collected in the O. L. D. differs to a considerable degree from the pattern to which we became accustomed during the past century and a half and which was used by the great German, dictionaries, including the *Thesaurus Linguae Latinae*. The same pattern was adopted in the Latin — English dictionary by Lewis — Short (published 1879), which was based on the *German-Latin Dictionary* by Freund. The O. L. D. no longer adopts the traditional division of each entry into literal and figurative meaning (with the possible addition in some cases of the 3rd category, i. e. metonymic meanings). Following the older traditions of French and Italian lexicography, the O. L. D. registers the various meanings of a word in an empirical way only, denoting them with consecutive Arabic figures. (Thus, for instance, the word ,,ago" has no less than 44 such meanings). Only in those cases where the shades of meanings are very close to each other, the O. L. D. places them together under one figure, numbering them within that figure with lower case letters of the Latin alphabet. It is, as we said before, an empirical system, which is closer to the facts and which does not try to squeeze them into the framework of some genetic conception. Admittedly it tells the reader less about the etymology of a word. Personally, I regard both systems as being equally justified and having both their advantages and disadvantages. The impression given by this departure on the part of O. L. D. from the century and a half old pattern reigning in the Latin lexicography, may be described as refreshing.

The other novelty lies in the adoption of two sizes of type for each entry: the actual translation and definition of each word is given in the larger type size (,,petit"), in the form of a heading; this is followed by the examples of the use of this particular word set in smaller size of type (,,nonpareil"). The idea of such a differentiation is sound, since it permits easily to find the meaning of a word to someone who does not require anything else except this meaning; it also permits a research worker to find the evidence contained in the quoted examples. However, speaking on behalf of the latter category of readers, we must express our regret that considerations of space-saving have dictated the use of such small size of type which cannot be read without the use of a magnifying glass. (The same criticism is made by Mr. Ernout in *La Revue de Philologie* XLII 1968, p. 217). Nevertheless, the absence of printer's errors is remarkable.

Grammatical type notes, especially those concerning the syntax of a given word, may be found mostly at the beginning of each group of quoted examples, sometimes in their middle. Such location may be justifiable in some cases, but it does not make it any easier to find them.

However, one must define as a peculiarity of the O. L. D. rather than a novelty, the fact that some principal Latin suffixes are treated as if they were separate words, e. g. (p. 233):

-bilis, -is, -e, adjl. suff. Formed from vbl bases to denote ability, either directly (nobilis) or w. thematic vowel (amabilis, flebilis, terribilis, patibilis, infinibilis).

It is difficult to find any justification for their insertion, since a dictionary, by definition, should contain complete words rather than their constituent parts. Once we start going along this path, one might expect that in a Latin dictionary we shall find also the more important bases, out of which the majority of words are derived.

A conservative feature of the O. L. D. is the fact that it includes apart from ordinary nouns, also proper names (i. e. names of people and of places). It is generally known that the *Thesaurus Linguae Latinae* starting from the letter D, gave up the inclusion of proper names, whereas Forcel-

lini-de Vit's dictionary inserts them in a separate *Onomasticon.* Dictionaries of Blaise and Souter, as well as the Latin-Polish dictionary previously mentioned, leave them out entirely. The authors of all these publications were guided by the desire to reduce the amount of the encyclopedic type of information that would of necessity enter the dictionary in the wake of proper names. On the other hand there are weighty considerations, of both practical and scientific nature, which are in favour of including proper names next to ordinary nouns. It is true to say that in the O. L. D. the encyclopedic type of material has been reduced to a real minimum, but nothing was done to show and stress even the most obvious connections between these two classes of words. Thus, for instance, the proper name ,,Aquila" is differentiated from the ordinary noun ,,aquila" (eagle) by means of the same distinguishing mark as ,,caelum" = chisel and ,,caelum" = sky; similarly ,,Augustus" and ,,augustus"; ,,Balbus" and ,,balbus", although these are identical words used as proper names.

We conclude by stating that the O. L. D. is more modern and clearer in its conception than the analogous Greek dictionary by Liddell-Scott-Jones. It is also more handy to use than the monumental and still unfinished *Thesaurus Linguae Latinae.* Over this latter work it has also the advantage of having utilised the numerous newer editions of Latin texts which had appeared during the last 70 years. If it is completed as forecast, by the proposed date, it will be certainly the best and most useful dictionary of ancient Latin published during this century.

Note: Since these lines have been written it appeared also the 2nd fascicle of the O. L. D. (1969) containing words from "calcitro" to "demitto" (pp. VI + 257—512).

Marian Plezia (Kraków)

Eos LIX 1971

Władysław Dziewulski, Zwycięstwo chrześcijaństwa w świecie starożytnym. Zarys. Prace Opolskiego Towarzystwa Przyjaciół Nauk, Wydział Nauk Historyczno-Społecznych, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wydawnictwo, Wrocław — Warszawa — Kraków 1969, ss. 172.

Omawiana praca składa się z dziewięciu rozdziałów, poprzedzonych krótkim wstępem (s. 5—7) i zakończonych streszczeniem w języku angielskim (s. 167—168) oraz wykazem najważniejszej literatury (s. 169—171). W rozdziale pierwszym (,,Pogaństwo i chrześcijaństwo — stosunek sił", s. 8—26) autor przedstawia sytuację religijną w cesarstwie rzymskim i stwierdza, że liczne i różnorodne kulty pogańskie nie interesowały się zagadnieniami etycznymi, uważały, że bogów nie obchodziły drobne sprawy ludzi, ale tylko sprawy ogólne i wielkie (por. słowa Cicerona: *magna dii curant, parva neglegunt*) i rozpowszechniały się osobno wśród poszczególnych klas społecznych. Skostniałe i niezrozumiałe często formuły i zabobony, związane z formalistycznie traktowanymi ceremoniami rytualnymi kultu rzymskiego, przestały wystarczać mieszkańcom Italii i stąd już w czasach republiki bardziej humanistyczny panteon grecki zaczyna przenikać na grunt rzymski i w tym też czasie bogate we wspaniały wystrój zewnętrzny w obrzędach i uroczystościach religijnych kulty wschodnie, jak egipskiej Izydy i Sarapisa czy małoazjatyckiej Kybeli i Attisa, czy wreszcie syryjskiego Adonisa, zaczęły znajdować czcicieli na gruncie italskim. Z biegiem czasu sytuacja do tego stopnia zmieniła się na korzyść kultów wschodnich, że ,,od końca II wieku n. e. Izyda i Sarapis występują we współczesnych napisach jako «bóstwa niegdyś egipskie, a teraz rzymskie» (s. 10). Jeżeli chodzi o warstwy oświecone, to te hołdowały różnym systemom filozoficznym, które w pierwszym wieku n. e. nie głosiły ateizmu, gdyż sceptycyzm ,,kwestionował jedynie możliwość udowodnienia istnienia bogów, zaś epikureizm nauczał, że bogowie istnieją, ale nie troszczą się o świat i ludzi" (s. 12). Wyjątkiem

wśród epikurejczyków był Lukrecjusz (I w. n. e.). zdecydowanie wrogi kultom ludowym. W II w. n. e. obserwuje się objawy głębokiej pobożności wśród ogółu ludzi wykształconych, z wyjątkiem Lukiana z Samosaty, lekarza Galena i filozofa Oinomaosa z Gadary. Pobożność swoją demonstrują także cesarze, z czego można by wysnuć przypuszczenie, że warstwy rządzące były żywotnie zainteresowane w tej demonstracji pobożności, gdyż stanowiło to jeden z elementów unifikujących państwo rzymskie, które w tym właśnie okresie dochodzi do szczytu swojej potęgi politycznej i ekonomicznej. Kryzys III wieku, który zadał dotkliwe ciosy dotychczasowemu systemowi społeczno-politycznemu i gospodarczemu imperium rzymskiego, wpłynął również na dotychczasowy sposób myślenia ludności, a zwłaszcza warstw oświeconych. Na miejsce dotąd panującego optymizmu wkrada się obecnie pesymizm, którego objawem jest przekonanie o marności tego świata, o bezsilności jednostki wobec sił pozaziemskich. Zaczynają się poszukiwania sposobu pogodzenia religii ludowej z filozofią, a owocem tego rodzaju dążności jest stworzony przez Plotyna (204—269) i kontynuowany przez jego uczniów z Porfiriuszem (230—304) na czele system neoplatoński, silnie zabarwiony mistycyzmem i religijnością, który stał się wkrótce wyznaniem warstw oświeconych (s. 13). Dzięki neoplatonikom ,,kult słońca stał się w ostatniej ćwierci III wieku religią państwową, środkiem przywrócenia jedności moralnej rozpadającemu się państwu" (s. 15). W kulcie tym został utożsamiony grecki Helios z perskim Mitrą, który zaczyna znajdować coraz więcej zwolenników w państwie rzymskim. W takich warunkach szerzy się także chrześcijaństwo, początkowo traktowane jako jeden z kultów wschodnich, a jego podobieństwo do innych kultów wschodnich do tego stopnia niepokoiło oświeconych chrześcijan, że chrześcijańscy pisarze, jak Justyn i Tertulian, widzieli w tym knowania diabelskie (s. 10, notka 3). Jeżeli chodzi o skład społeczny najstarszych gmin chrześcijańskich, to z listu św. Pawła do Koryntian dowiadujemy się, że w ówczesnej gminie korynckiej ,,nie było «wielu mądrych w rozumieniu tego świata» ani też «wielu możnych, ani wielu wysokiego rodu» (s. 21). Podobnie wypowiada się przeciwnik chrześcijaństwa, Celsus (druga połowa II w. n. e.), który pisze w swym dziele *Słowo prawdy*, że wśród chrześcijan niewielu jest ludzi przyzwoitych i dzielnych i że w masie swojej są oni niewolnikami i największymi nieukami. Podobny zarzut miał, według apologety chrześcijańskiego z końca II w. n. e. Minucjusza Feliksa, wypowiedzieć poganin Cecyliusz, mówiąc, że ,,chrześcijanie rekrutują się spośród mętów społecznych, największych nieuków i najbardziej łatwowiernych kobiet" (s. 21). Że chyba były podstawy do takich stwierdzeń, może świadczyć I list św. Pawła do gminy korynckiej, w którym jest mowa o tym, że «w ogóle słyszy się o nierządzie między wami, i to o takim, którego nie spotyka się nawet między poganami» (s. 22). Podobnymi sprawami zajmował się także synod w Elwirze. Mimo swoich niewątpliwych niedociągnięć chrześcijaństwo górowało nad pogańskimi kultami swoją bezkompromisowością, bojowością i fanatyzmem. Głosiło równość wszystkich ludzi, uznawało wartość jednostki i odrzucało wszelkie przedziały państwowe i etniczne.

Rozdział drugi (s. 27—46) poświęcony jest prześladowaniom chrześcijan. Wynikały one z nienawiści szerokich mas pogańskich do chrześcijan, którzy odseparowywali się od ogółu ludności, unikali udziału w sprawach publicznych, aby przy tej okazji nie brać udziału w ofiarach pogańskich. Władze były też zaniepokojone gromadzeniem się chrześcijan na ich zamkniętych zebraniach kultowych. Ze strony chrześcijan widoczne są natomiast próby udowodnienia, że ,,chrześcijanie bynajmniej nie zagrażają państwu" (s. 33). Apologeci chrześcijańscy starali się wyjaśnić istotę chrześcijaństwa, a jak to było konieczne, świadczy fakt, że tacy autorzy jak Tacyt i Pliniusz Młodszy naprawdę nic konkretnego o chrześcijanach nie wiedzieli i tylko powtarzali nie sprawdzone pogłoski, krążące wśród szerokich mas ludu. Jeżeli chodzi o rozmiary prześladowań chrześcijan, to zdaniem autora nie były one tak masowe, jak to przedstawia propaganda kościelna, adresowana do szerokiego ogółu. Nawet wybitni badacze katoliccy wykazują tu wiele krytycyzmu i ostrożności (s. 44, notka 22). Nie zawsze też prześladowani chrześcijanie byli tak nieugięci, jak to przedstawia propaganda kościelna (s. 38). W każdym razie prześladowania przyniosły wiele strat chrześcijaństwu, ale nie były one mniejsze od tych, jakie zadawały mu zażarte spory pomiędzy rozmaitymi ugrupowaniami i sektami chrześcijańskimi (s. 45).

Sytuacja chrześcijaństwa uległa radykalnej zmianie, gdy na tron cesarski wstąpił Konstantyn I, którego tradycja kościelna obdarzyła przydomkiem Wielki, a Kościół Wschodni zaliczył nawet w poczet świętych. O tym autor traktuje w rozdziale trzecim, zatytułowanym ,,Konstantyn Wielki i podniesienie chrześcijaństwa do rangi religii państwowej" (s. 47—61). Autor zwraca uwagę, że Konstantyn I wierzył, że ,,bóg istnieje i jest bogiem jedynym, stworzycielem i władcą świata" ..., ,,brzydzi się krwawymi ofiarami", i był przekonany, że ,,chrześcijanie czczą boga w sposób właściwy" (s. 48). A więc wyznawał monoteizm, zbliżony do chrześcijańskiego, ale nie identyczny z nim (s. 49). Mimo pewnych wahań w swojej polityce wewnętrznej Konstantyn I jednak w zasadzie raczej skłaniał się ku chrystianizmowi i coraz wyraźniej go popierał. Zaczęły się nawet prześladowania pogan, zwłaszcza przedstawicieli filozofii pogańskiej, z których wielu skazano na śmierć (s. 56). Należy przy tym jednak zwrócić uwagę na interesujący fakt, który nie doczekał się jeszcze pełnego wyjaśnienia, że prześladowania pogan cesarz ograniczył tylko do wschodniej części cesarstwa, ,,Na Zachodzie wszystko pozostało po dawnemu" (s. 59). Z chwilą gdy cesarz wyraźnie opowiedział się po stronie chrześcijaństwa, zaczęły gwałtownie rosnąć szeregi wyznawców Chrystusa, zwłaszcza wskutek napływu oportunistów i karierowiczów, co znalazło wyraz w pełnych oburzenia słowach Euzebiusza z Cezarei, który pisze o ,,gorszącej obłudzie tych, którzy wciskali się do kościoła przybierając imię chrześcijan bez przyjmowania ich charakteru" (s. 59). Konstantyn I, dla którego ,,religia i polityka stanowiły jedność niepodzielną" (s. 60), uważał boga chrześcijańskiego za odpowiednik cesarza, władcy absolutnego. W ten sposób nadawał sankcję religijną swojemu postępowaniu i swoim rządom. Równocześnie sądził, że przy pomocy chrześcijaństwa uda mu się najlepiej zespolić całe państwo w nierozerwalny organizm. Szkoda tylko, że autor nie zajął się zagadnieniem ekonomicznych przyczyn postawienia na chrześcijaństwo, a także nie wyjaśnił, dlaczego Konstantyn I, mimo że ogłosił się ,,biskupem dla spraw pozakościelnych" (znamienne sformułowanie), przyjął chrzest dopiero na łożu śmierci, i to z rąk niekatolickiego biskupa.

Dalsze rozdziały pracy, jak czwarty, traktujący o próbie likwidacji publicznego kultu pogańskiego, o reakcji pogańskiej i powrocie do tolerancji (s. 62—82), czy rozdział piąty (s. 83—100) zatytułowany ,,Wznowienie walki z pogaństwem", poświęcone są konsekwentnemu, choć z pewnymi nawrotami ku pogaństwu, usuwaniu pozostałości pogańskich z życia politycznego cesarstwa. W obronie kultu pogańskiego, któremu starano się nadać bardziej zorganizowane formy, wzorowane zresztą na chrześcijaństwie, stanęli literaci, filozofowie i w ogóle przedstawiciele warstw oświeconych. Wprawdzie szerokie masy ludności też były pogańskie, zwłaszcza gdy chodzi o ludność wiejską, stąd od wyrazu ,,paganus" urobiony został wyraz ,,pogański", jednak nie było żadnej ideologicznej łączności w zakresie religijnym, a także i społecznym, pomiędzy niższymi warstwami pogańskimi a warstwami wyższymi. Neoplatonizm, przez te warstwy wyznawany, był całkowicie obcy i niedostępny dla nieoświeconych warstw niższych. Warstwy wyższe pogańskie nie potrafiły się też zdobyć na działalność charytatywną, tak wśród chrześcijan rozpowszechnioną i ułatwiającą pozyskiwanie wyznawców.

W rozdziale szóstym (s. 101—118) autor przedstawia ,,Pogaństwo na Zachodzie aż do czasów Justyniana I". Są to już czasy upadku cesarstwa zachodniorzymskiego. Zwolennicy pogaństwa próbują liczyć na germańskich zdobywców w swojej walce z chrześcijaństwem. Równocześnie starano się wytłumaczyć szerokim masom, że to właśnie odstępstwo od starych bogów doprowadziło do tych strasznych nieszczęść i upadku cesarstwa. Ta propaganda chyba musiała znajdować posłuch wśród wielu chrześcijan, bo przeciw niej wystąpił św. Augustyn w swoim dziele *De civitate dei* (s. 105). Po zawarciu pokoju z germańskimi najeźdźcami w 411 r. natychmiast niemal przystąpiono do całkowitej likwidacji pogaństwa. Mimo to jednak w pewnych ciężkich momentach politycznych, jak najazd Odoakra i likwidacja w 476 r. państwa zachodniorzymskiego, próbowano znowu odzyskać dawne pozycje pogańskie. W innych wypadkach, jak np. podczas pustoszącej Rzym w 494 roku zarazy, nawet wysoko postawione osobistości chrześcijańskie, jak głowa senatu rzymskiego, Andromachus, zastanawiały się nad tym, czy wznowienie pogańskich Luperkaliów, nie odwróciłoby tego nieszczęścia od Rzymu. W sumie jednak chrześcijaństwo w omawianym okresie poważnie się rozsze-

rzyło, gdyż arystokracja ziemska przeszła na stronę chrześcijaństwa, a wskutek ogólnego upadku kultury zupełnie niemal zaniknęli intelektualiści, którzy wiedli prym w walce z propagandą chrześcijańską. Szerokie masy ludności oddawały masowo cześć zarówno Chrystusowi, jak i dawnym bogom. To zjawisko ,,dwójwiary" stało się powszechne (s. 118).

W rozdziale siódmym, zatytułowanym ,,Walka z pogaństwem w cesarstwie wschodniorzymskim do wstąpienia na tron Justyniana I" (s. 119—133) przedstawione są dalsze etapy niszczenia pogaństwa. Politeizm na Wschodzie miał poparcie tylko wśród intelektualistów (s. 133). Wszelkie sposoby likwidacji pogaństwa były tu dobre. Szczególnie znamienny jest tu przypadek znanego pisarza Synesiosa, który mimo że był poganinem, został w 409 roku biskupem miasta Ptolemais w Cyrenaice i nie ochrzcił się nawet już jako biskup. Część chrześcijan skłócona z władzami popada w herezje, które stają się masowym zjawiskiem. Dawne kulty pogańskie stopniowo cofały się ,,pod naporem państwa, Kościoła i herezji" (s. 133).

,,Zanik pogaństwa od czasów Justyniana I" to tytuł rozdziału ósmego (s. 134—149). Justynian przystąpił do ostatecznej rozprawy z resztkami pogaństwa. Nie cofano się przed zabieraniem rodzicom dzieci, jeżeli nie chcieli przyjąć chrześcijaństwa. Neofitom rozdawano szaty i pieniądze (s. 136). Mimo to potajemnie sfery intelektualne wschodniego cesarstwa trwały przy pogaństwie. W razie odkrycia takich tajnych grup wyznawców dawnych bogów członkowie ich byli karani zwykle śmiercią po uprzednim wydaniu na pośmiewisko gawiedzi. Znalezione księgi starożytne i posągi bóstw były publicznie niszczone i palone. Wśród ludu wiejskiego resztki kultu pogańskiego potrafiły przetrwać aż do XIII wieku. W niektórych częściach cesarstwa wschodniorzymskiego pogaństwo przetrwało jego upadek w 1453 roku. Najdłużej utrzymało się pogaństwo na terenie Syrii, gdzie nawet wytworzyła się specyficzna sekta Nosajrytów, istniejąca do dziś, stanowiąca amalgamat starożytnych wierzeń fenickich, islamu i chrześcijaństwa. Istniało jeszcze wiele innych podobnego rodzaju sekt religijnych. Autor dochodzi w konkluzji do stwierdzenia, że przyczyn upadku pogaństwa starożytnego należy dopatrywać się w zaniku bazy społecznej dawnych kultów, w wyjałowieniu ideologicznym politeizmu i nacisku ze strony państwa i Kościoła (s. 166).

Praca W. Dziewulskiego porusza jedno z najtrudniejszych zagadnień z dziejów starożytnych, mianowicie rozprzestrzenienia się chrześcijaństwa i jego roli w upadku świata antycznego. Praca ta jest bardzo cennym wkładem do poznania podstaw, na których wytworzyła się dzisiejsza Europa.

Eugeniusz Konik (Wrocław)

Eos LIX 1971

Sheppard Frere, Britannia, A History of Roman Britain, London 1967, Routledge and Kegan, ss. XVI+432+tabl. 31+1.

Z tytułu monografii Shepparda Frere'a wynika, że przedmiotem rozważań autora są dzieje Brytanii w okresie rzymskim. Wbrew jednak sugestiom tytułu materiał faktograficzny zgromadzony w tej pracy posiada szersze ramy chronologiczne, wykraczające poza okres rzymski. Dotyczy to zwłaszcza dolnej granicy chronologicznej. Autor w swym opisie dziejów obejmuje okres Brytanii przedrzymskiej aż do początków epoki żelaza włącznie. Górna granica chronologiczna pokrywa się z końcem epoki rzymskiej w Brytanii, nie wykracza bowiem poza rok 407 n. e. — datę zlikwidowania administracji rzymskiej na wyspie. Przedstawiona przez Frere'a historia Brytanii przedrzymskiej, a ściślej, historia Brytanii do momentu inwazji Cezara w latach 55—54 p. n. e., stanowi synte-

tyczny zestaw najważniejszych faktów i zjawisk, mianowicie fazy migracji celtyckiej do Brytanii, osadnictwo, tworzenie się i rozwój plemion oraz problem antagonizmów międzyplemiennych. Uwzględnienie przedrzymskiego okresu jest bardzo celowe. Specyfika wielu procesów politycznych, gospodarczych i kulturalnych w Brytanii rzymskiej była konsekwencją zjawisk zachodzących na wyspie w epokach wcześniejszych, zatem naświetlenie przyczyn takiego przebiegu procesów wydaje się niezbędne.

Właściwy problem sformułowany w tytule monografii Frere opracował bardzo starannie i drobiazgowo; jej zawartość merytoryczna jest sumą współczesnej wiedzy historycznej o Brytanii rzymskiej. Otwierając swoje rozważania nad dziejami Brytanii rzymskiej autor rozpatruje przyczyny zainteresowania się Rzymu Brytanią jako obiektem przyszłej aneksji. Do momentu praktycznej realizacji ekspansywnych planów imperium w stosunku do Brytanii Frere traktuje ją jako jednolitego partnera politycznego Rzymu. W skład prowincji rzymskiej nigdy jednakże nie weszła cała wyspa. Podział na część podbitą i wolną zachował się do końca okupacji, aczkolwiek wzajemne oddziaływanie obu tych części było bardzo silne. Z uwagi na ten podział Frere, badając wszystkie aspekty życia prowincjonalnego w przebiegu chronologicznym od połowy I do początku V wieku, równolegle ukazuje dzieje wolnych plemion brytyjskich, ich wpływ na rozwój terytorialny prowincji i z kolei na stopniowe kurczenie się rzymskiego stanu posiadania w Brytanii. Przyczyny likwidacji prowincji i wycofania się Rzymian z Brytanii stanowią ostatnią kwestię rozważaną w monografii.

Konstrukcję monografii Frere'a cechuje pewien stereotyp formalny, uzasadniony zarówno charakterem pracy, jak i przedmiotem badawczym. Siłą rzeczy warunkuje to chronologiczne kryterium podziału materiału faktograficznego. Odstępstwo od tego schematu wykazuje tylko kilka rozdziałów dotyczących wewnętrznego życia prowincji: administracji, życia gospodarczego i romanizacji, wydzielonych z całości książki na zasadzie kryterium rzeczowego.

Aparat naukowy umieszczony na końcu monografii zawiera bibliografię zestawioną oddzielnie do poszczególnych rozdziałów oraz indeks imion, nazw geograficznych i rzeczy, co przy znacznej objętości książki umożliwia swobodne operowanie materiałem. Praca zaopatrzona jest ponadto w szereg fotografii obiektów rzymskich na terenie Brytanii oraz map i planów umieszczonych w tekście dla zilustrowania omawianego zagadnienia. Struktura chronologiczna jako nadrzędne kryterium formalne monografii nie oznacza bynajmniej, że podział materiału na rozdziały został dokonany mechanicznie na dowolnie przyjęte okresy czasu. Metoda podziału historii Brytanii na odcinki zawarte w kolejnych rozdziałach opiera się, praktycznie biorąc, na kryterium problemowym, ponieważ każdy odcinek różni się od następnego charakterem polityki imperium wobec Brytanii, przebiegiem procesów zachodzących w łonie społeczeństwa brytyjskiego itp. W rezultacie poszczególne rozdziały posiadają własne współrzędne określone przez odrębny problem i czas, w jakim ten proces przebiegał. Jednocześnie w wielu wypadkach daje się zauważyć brak proporcji między rozpiętością czasową, w jakiej zamyka się dany problem, a objętością materiału w rozdziale. Jeśli pominiemy początkowy fragment książki, który dotyczy Brytanii przedrzymskiej, a opracowany krótko i pobieżnie z uwagi na pomocniczą funkcję, jaką pełni w stosunku do reszty pracy, fragment poświęcony dziejom prowincji w okresie pierwszych czterdziestu lat po podboju znacznie przewyższa swymi rozmiarami inny, który dotyczy podobnego zagadnienia, lecz obejmuje cały IV i początek V wieku. Wspomniana dysproporcja jest wyrazem określonych możliwości autora, zależnych od gatunku i ilości istniejących źródeł. Baza źródłowa w konkretnym przypadku Brytanii rzymskiej przedstawia się następująco: do momentu wypraw Cezara istnieją wyłącznie źródła archeologiczne; wzmianki w źródłach pisanych występują dopiero w czasach Cezara. Są one jednak lakoniczne i niezbyt precyzyjne i wymagają stałej konfrontacji ze źródłami materialnymi. Odrębną grupę źródeł stanowią monety inskrybowane, bite przez mennice niektórych brytyjskich władców plemiennych od połowy I wieku p. n. e. Analiza inskrypcji monetowych umożliwiła Frerowi nie tylko identyfikację poszczególnych królów brytyjskich i zestawienie chronologii ich panowania, lecz także określenie zasięgu terytoriów plemiennych, a nawet zmian terytorialnych państewek plemiennych. Od czasów Augusta wzrasta jednocześnie ilość wzmianek w źródłach pisanych, aczkolwiek prawdziwie bogaty materiał

faktograficzny znajduje się tylko w dwóch źródłach bezpośrednio poświęconych kwestii brytyjskiej — w *Agrikoli* Tacyta i 62 księdze *Historii Rzymu* Diona Kasjusza. Dotyczą one czterdziestoletniego okresu istnienia prowincji od podboju Klaudiusza do końca namiestnictwa Agrykoli w czasach Domicjana. Począwszy od czasów Antoninów, wobec braku poważniejszych źródeł pisanych rekonstrukcja faktów ponownie opiera się na znaleziskach archeologicznych, przypadkowych inskrypcjach i bardzo nielicznych wzmiankach pisanych. Jest zatem zrozumiałe, że ograniczona użyteczność źródeł materialnych, przy jednoczesnym braku źródeł pisanych, przekreśla możliwość dokładnego odtworzenia pewnych okresów historii Brytanii. W tych warunkach istnieje alternatywa bądź ogólnego przedstawienia zdarzeń, bądź też, opierając się na znanych przesłankach, dojścia drogą dedukcji do wniosków, które wypełniłyby brakujące ogniwa. Frere wykorzystał głównie drugą możliwość, gdyż w jego monografii daje się zauważyć wyraźny związek między zasobem i jakością źródeł przypadających na dany okres a ilością spekulacji w rozważaniach autora. Należy przyznać, iż konstruuje on swoje dowody logicznie, dokładnie, bez pominięcia nawet najdrobniejszego, pozornie nieistotnego faktu. Wprawdzie omawiana monografia nie jest pracą pionierską i podstawę badań autora stanowią nie tylko źródła, lecz też obfita literatura naukowa, ale Frere od nowa analizuje doświadczenia swoich poprzedników, akceptując lub odrzucając dotychczasowe rozwiązania, z pełnym uzasadnieniem własnego stanowiska. W wypadku, gdy jakaś kwestia została niedostatecznie dotąd wyświetlona, względnie w ogóle pominięta, Frere buduje własne koncepcje, oparte na wszelkim możliwym materiale dowodowym. Autor dokonuje na przykład nowej oceny skutków wypraw Cezara do Brytanii w aspekcie interesów Rzymu. Zgodnie z tradycyjnym poglądem wojenne wyprawy Cezara traktuje się w literaturze jako przedsięwzięcie nie tylko nieudane, ale wręcz szkodliwe: Cezar doznał niepowodzenia politycznego i przysporzył Rzymowi nowego wroga zewnętrznego, który mógł skutecznie zagrozić panowaniu rzymskiemu w Galii. Frere, przeciwnie, pozytywnie ocenia skutki wypraw Cezara twierdząc, że jeśli nawet Rzym zyskał w Brytanii nowego wroga, to był to przecież wróg pokonany w walce, zatem zmuszony do przyjęcia i wywiązania się z warunków narzuconych mu przez zwycięzcę. Warunki te przewidywały wpłacanie Rzymowi corocznego trybutu, zerwanie politycznych więzów z Galią oraz zachowanie terytorialnego status quo w Brytanii. Źródło powyższej polemiki tkwi w braku jakiegokolwiek dowodu pisanego, który rozstrzygnąłby problem praktycznej realizacji zobowiązań brytyjskich. Frere oparł swój pogląd na założeniu, że Brytowie z obawy przed rzymską interwencją co najmniej do śmierci Cezara rzetelnie wywiązywali się z warunków pokojowych. Potwierdzenia swojej tezy szuka w następstwie znanych i udokumentowanych faktów. Pierwszym aktem sprzecznym z ustaleniami Cezara było naruszenie w 17 r. p. n. e. terytorialnego status quo w Brytanii. Ówczesny władca jednego z plemion, wnuk króla będącego kontrahentem Cezara w 54r. p. n. e., zaczął bić własną monetę w Kamulodunum, które nie należało do jego posiadłości. Brał on widocznie jednak pod uwagę możliwość rzymskiej interwencji, skoro już w roku 16 p. n. e. wycofał się z zaanektowanych terytoriów na samą wieść o przybyciu Augusta do Galii. Jest to dowód na to, iż wojskowe sukcesy Cezara w Brytanii potrafiły na dziesięciolecia skrępować swobodę ruchów władców brytyjskich. Rozumowanie powyższe mimo kruchości przesłanek, na których jest oparte, wydaje się logiczne i przekonywające. Nie przekonuje natomiast częste u Frere'a tendencyjne rozstrzyganie problemów na korzyść tzw. wielkiej jednostki, chociaż nie wykazuje on przy tym skłonności nacjonalistycznych typowych dla angielskiej literatury historycznej; mianowicie w równym stopniu idealizuje postacie wybitnych Rzymian i wybitnych Brytów. Frere jest zwolennikiem teorii, która przypisuje wybitnym jednostkom wiodącą rolę w procesie historycznym, nie docenia zaś roli czynnika społeczno-ekonomicznego. Typowym tego przykładem są przedstawione przez Frere'a przyczyny podboju Brytanii przez Rzym. Według niego działały tu głównie motywy osobiste: ambicja wodzów i cesarzy rzymskich, a także rzymska racja stanu. Wprawdzie dużo uwagi poświęca on zagadnieniom ekonomicznym, ale traktuje je statycznie, tylko jako jeden z licznych aspektów codziennego życia, zdeterminowanego przez działalność człowieka. Metodologicznie monografia Frere'a jest typowym przykładem historiografii burżuazyjnej. Stosunek autora do skutków okupacji rzymskiej w Brytanii wynika z jego prorzymskiego nastawienia aprobującego

„rzymski" punkt widzenia, warunkowany rzymską racją stanu i eksponuje pozytywne momenty okupacji, przy równoczesnym pochwalaniu wszelkich oznak oporu tubylców przeciw najeźdźcy.

Uwagi natury formalnej dotyczą głównie dwóch kwestii: przypisów i nomenklatury geograficznej. Frere niekonsekwentnie sporządza przypisy do informacji cytowanych bezpośrednio ze źródeł literackich. Czasami podaje pełne dane, ale nie mniej często ogranicza notę do imienia autora starożytnego, nie podając tytułu dzieła; numery księgi lub wiersza z reguły są pomijane. Brak to szczególnie uciążliwy w wypadku, gdy zostały wykorzystane dwa dzieła tego samego autora starożytnego na przykład *Roczniki* i *Agrikola* Tacyta. Zastrzeżenia budzi także nomenklatura geograficzna. Typową cechą literatury angielskiej i francuskiej jest stosowanie współczesnego nazewnictwa nawet w wypadkach, kiedy podanie nazwy rzymskiej wydaje się niezbędne. Podobnie postępuje Frere. Dotyczy to także terminologii z zakresu administracji cywilnej i wojskowej. Te swoiste anachronizmy utrudniają korzystanie z książki Frere'a zwłaszcza tym, którzy nie są przyzwyczajeni do modernizacji terminologii antycznej.

Ogólnie biorąc monografia Frere'a jest niezwykle cenną syntezą dziejów Brytanii w okresie rzymskim, gromadzi wiele nowych i interesujących danych oraz spostrzeżeń, choć interpretacja procesów historycznych dokonana przez tego autora, musi niejednokrotnie budzić zastrzeżenia.

Barbara Trojak (Wrocław)

Raymond Bloch, Tite-Live et les premiers siècles de Rome, Paris „Les Belles Lettres" 1965.

Najnowsza praca R. Blocha, którego zainteresowania naukowe od dawna koncentrują się na wczesnej historii Rzymu i Italii, została pomyślana jako uzupełnienie wydania dzieł Liwiusza, dokonanego przez Jean Bayet, który opatrzył je obszernym komentarzem. Wbrew tytułowi nie jest to właściwie książka o Liwiuszu. Głównym przedmiotem zainteresowania R. Blocha są początki państwa rzymskiego, rozpatruje on różne typy źródeł do tego tak mało jeszcze znanego okresu dziejów rzymskich, głównie zabytki archeologiczne, epigraficzne (z różnych miast Italii). W świetle całokształtu tych danych ocenia autor wartość historyczną dzieł Liwiusza. Praca Blocha stanowi zatem przede wszystkim istotny wkład do dyskusji nad początkami Rzymu i jest kontynuacją badań autora wielokrotnie wydawanych *Les origines de Rome* i szeregu artykułów poświęconych głównie dziejom wczesnej religii rzymskiej.

Ostatnie lata przyniosły wielkie ożywienie na odcinku badań nad początkami Rzymu i podzieliły ogół uczonych co najmniej na dwa obozy. Pierwszy z nich domaga się zasadniczej rewizji obrazu dawnego Rzymu, przekazanego przez tradycję, w szczególności jego chronologii. Zasadnicze znaczenie dla tego kierunku badań ma monumentalna praca E. Gjerstada, *Early Rome*, której cztery tomy opublikował dotychczas Szwedzki Instytut w Rzymie (I — 1953, II — 1956, III — 1960, IV — 1966); autor ten ustalił głównie na podstawie źródeł archeologicznych, że zasadnicze „założenie miasta" nastąpiło ok. r. 575 (± 25 lat) i jest równoznaczne z przemianą Rzymu-wsi w miasto (urbs). W okresie od ok. 575 do ok. 450 panowało zapewne sześciu królów, historyczność opisanych przez annalistykę władców Gjerstad przyjmuje poczynając od Numy Pompiliusza. Obalenie władzy etruskiej i monarchii w Rzymie nastąpiło w połowie V wieku. Dedykowanie świątyni Jowisza Najlepszego Największego (r. 509 p. n. e.) zostało dokonane przez pierwszego króla etruskiego panującego w Rzymie, Tarkwiniusza Starszego. Te poglądy Gjerstada zostały poparte nie tylko przez innych uczonych szwedzkich (G. Gierow, K. Hanell), ale także przez badania R. Wernera, przeprowadzone inną metodą (*Der Beginn der römischen Republik*, München 1963).

Wielu uczonych wystąpiło jednak z ostrą krytyką tez Gjerstada, broniąc tradycyjnego obrazu wczesnych dziejów Rzymu i warrońskiej chronologii. Do najbardziej konsekwentnych przedstawicieli tego „obozu" należą M. Pallotino, H. Müller-Karpe, A. Momigliano. Poglądy reprezentowane przez R. Blocha są znacznie bliższe nowatorskim sformułowaniom Gjerstada i szwedzkiej szkoły archeologicznej. Już w pracy *Les origines de Rome* Bloch przesuwał okres panowania Etrusków w Rzymie na lata ok. 550—475, wychodząc z założenia, że w pierwszym ćwierćwieczu V w. można zaobserwować pełną kontynuację rozkwitu ekonomicznego Rzymu, co znajduje wyraz w rozwoju handlu, w szczególności w importach greckich. Dopiero ok. r. 475 nastąpiło gwałtowne załamanie tej pomyślności ekonomicznej, zaczął się okres izolacji gospodarczej Rzymu. Teza ta została rozwinięta przez Blocha w recenzowanej pracy i wzbogacona o nowe argumenty — zwłaszcza z dziedziny historii religii.

Autor podzielił książkę na dwie części: pierwszą, obejmującą okres do roku 509 p. n. e. („De la naissance de Rome jusqu'en 509 avant J.-C.", s. 7—61) i drugą — od r. 509 p. n. e. do końca panowania Etrusków w Rzymie („De l'année 509 avant J.-C. jusqu'à la fin de la domination étrusque à Rome", s. 62—116). W partii wstępnej autor poświęca wiele uwagi sprawom metody badań nad początkami Rzymu i możliwości (w ich świetle) oceny wiarogodności dzieła Liwiusza. Bloch uważa, że metoda ta polega na stałej konfrontacji opowiadania Liwiusza z danymi, których dostarczają nauki pomocnicze historii (s. 9). Przez to ostatnie pojęcie rozumie Bloch przede wszystkim archeologię, dzieje wczesnej religii rzymskiej w powiązaniu z porównawczą historią religii, a także lingwistykę, dla której materiału dostarczają głównie inskrypcje archaiczne (s. 9—13). Konfrontacja tych danych z opisem panowania królów etruskich w Rzymie wskazuje na tendencyjność czy wręcz falsyfikację tej partii dzieła rzymskiego historyka. Nie jest ona jednak wynikiem tylko wpływów wielkich rodzin, lecz przede wszystkim czynnikiem deformującym była świadomość narodowa rzymska (la conscience nationale romaine). Ona to wpłynęła na annalistykę w kierunku umniejszania roli Etrusków, przedstawienia królów etruskich jako tyranów itp. (s. 17). Problem ten autor rozwija szczegółowo w rozdziale IV („La royauté étrusque à Rome", s. 44—61). Bloch wyraża tam pogląd na wydarzenia r. 509, kiedy to nie mógł jeszcze nastąpić koniec panowania Etrusków. „W rzeczywistości dedykowanie świątyni Jowisza Kapitolińskiego przypada na rok 509. Wielka ta budowla, dzieło monarchii etruskiej, miała się stać centrum moralnym świata rzymskiego. Było absolutnie konieczne, aby ta dedykacja miała charakter rzymski. Tak to przedstawiają opowiadania annalistów, którzy dla tego celu przesunęli znacznie wstecz czas ustąpienia Etrusków z Rzymu" (s. 51). Bloch, odrzucając zafałszowania chronologii rzymskiej, uznaje jednak wartość historyczną znacznej partii dzieła Liwiusza, dotyczącej panowania królów etruskich w Rzymie. Dane archeologiczne, w szczególności ślady intensywnej zabudowy miasta, potwierdzają w wielu punktach opis Liwiusza. Pomimo pomyślności ekonomicznej i kulturalnej okresu panowania Tarkwiniuszy w Rzymie ludność miasta zachowała w znacznym stopniu swoją odrębność etniczną, wyrazem tego jest przede wszystkim religia rzymska i język łaciński. Po ustąpieniu Etrusków Rzymianie starali się zatrzeć ślady obcego panowania, co znalazło swój pełny wyraz w annalistyce.

Szczególnie interesującą partię książki Blocha stanowi I rozdział drugiej części, poświęcony obaleniu władzy etruskiej i początkom republiki rzymskiej („Le départ des Étrusques et la fondation de la république. Légende et histoire", s. 62—74). Analizując II księgę Liwiusza Bloch zwraca jednocześnie uwagę na dane, których dostarczyła epigrafika etruska i osko-umbryjska. Wskazują one na ewolucję ustroju państw italskich — przejście od monarchii do władzy republikańskiej, sprawowanej przez jednego urzędnika lub przez kolegium urzędnicze. Zmiany te, zachodzące w Italii na przełomie VI i V w., nie mogły pozostać bez wpływu na losy Rzymu. Bloch uważa zatem, że w tym samym czasie mogły nastąpić zasadnicze zmiany ustroju rzymskiego, tzn. władza królewska ustąpiła w końcu VI w. miejsca silnej władzy konsulów (Liv. II 1, 7). Przyjmując zatem r. 509 p. n. e. jako przypuszczalną datę początków republiki rzymskiej, Bloch uważa jednak, że przemiany ustrojowe należy ściśle odróżnić od wydarzeń politycznych. Zmiana ustroju została zatem dokonana w ramach panowania Etrusków, którzy sprawowali swe zwierzchnictwo nad Rzymem

do ok. r. 475 p. n. e. (s. 65—68). Pewne fragmenty przekazu Liwiusza, dotyczące walk z władcami Volci, Clusium i Wejów, mogą być wytłumaczone jako próby objęcia władzy siłą przez różnych władców etruskich, potencjalnych następców Tarkwiniuszy.

Jako argumenty na rzecz uznania panowania etruskiego w Rzymie co najmniej do r. 475 p. n. e. przytacza Bloch liczne dane dotyczące dziejów religii, w szczególności wyjątkową aktywność Rzymian w zakresie budownictwa sakralnego w początkach V wieku (s. 69—71). Ta ,,gorączka" budowlano-religijna musiała poprzedzać upadek władzy etruskiej, który pociągnął za sobą znaczne zubożenie Rzymu. Zwraca wreszcie Bloch uwagę na konieczność powiązania dziejów Rzymu z losami panowania Etrusków w całej Italii, a zwłaszcza na znaczenie klęski etruskiej w walce z Grekami koło Kyme w r. 474 p. n. e. Strata Lacjum i Rzymu winna była towarzyszyć tym zasadniczej wagi wydarzeniom (s. 72). W całej książce, a także w rozdziale specjalnie poświęconym temu tematowi (s. 75—85), zwraca Bloch uwagę na znaczenie historycznej daty dedykacji świątyni Jowisza Kapitolińskiego jako punktu przełomowego dla ukształtowania (i częściowego zafałszowania) annalistyki rzymskiej. Wiele uwagi poświęcił autor historii religii (rozdz. III, ,,La religion à Rome jusqu'en 475 environ", s. 85—102), którą rozpatruje w ścisłym powiązaniu z danymi pochodzącymi z innych miast italskich. Bloch dokonał analizy szeregu niedawno odkrytych inskrypcji sakralnych, w szczególności grupy fenicko-etruskich złotych tabliczek z Pyrgi koło Caere, poświęconych Uni-Astarte (s. 89—99). Te partie książki Blocha należą do najlepiej udokumentowanych i najbardziej interesujących.

W następnym rozdziale autor rozpatruje przekazy dotyczące oznak władzy urzędników w Rzymie, a także symboli przynależności do stanu senatorskiego i wyraża pogląd, że dane archeologiczne potwierdziły przekazy literackie o etruskim pochodzeniu tych oznak (s. 102—114). W konkluzji swej pracy (s. 117—121) Bloch stwierdza, że przekaz Liwiusza, jego I i II księgi, są często nieścisłe w opisie wojen i bitew. Dzieło to zawiera jednak partie o wyjątkowo dużej wartości historycznej, jak np. rozdziały poświęcone opisowi ,,ius fetiale" (I 24 i 32). Ten ściśle rzymski rytuał wypowiadania wojny sięga swymi korzeniami do starych tradycji indoeuropejskich.

Praca Blocha przywraca zatem w znacznym stopniu wartość historyczną dziełu Liwiusza pomimo zakwestionowania jego chronologii. Na uwagę zasługują z pewnością partie pracy poświęcone metodzie badań nad historią wczesnych dziejów Rzymu. Uwagi autora na ten temat nie są może jednak tak odkrywcze, jak się mu wydaje. Podobną metodę — zestawienia danych archeologii, analizy przeżytków religijnych i danych lingwistyki z przekazami autorów antycznych zastosował bowiem już Gjerstad. Sformułowania i wnioski Blocha różnią się raczej w szczegółach od zasadniczych tez szwedzkiego archeologa. Główne ,,novum" pracy R. Blocha stanowi określenie r. 509 p. n. e. jako daty nie tylko dedykacji świątyni Jowisza Kapitolińskiego, ale także ustanowienia republiki — pod rządami etruskimi. Teza ta, jakkolwiek bardzo interesująca, budzi jednak sporo zastrzeżeń. Mimo wszystkich trudności w interpretacji początków ,,fasti consulares" bardziej przekonywające wydaje się przesunięcie bliżej nas zarówno daty ustąpienia Etrusków, jak i wprowadzenia republiki w jej klasycznej postaci. Nie jest wykluczone, że silną monarchię Tarkwiniuszy dzieli od pełni ustroju republikańskiego okres przejściowy — stopniowego osłabiania władzy królów etruskich i emancypowania się Rzymu w stosunku do Etrurii. Problemy te jednak mają charakter bardzo dyskusyjny, brak jest bowiem w dalszym ciągu bazy źródłowej, która pozwoliłaby wyjść ze sfery hipotez na grunt ustalenia prawdy historycznej.

Maria Jaczynowska (Toruń)

CONSPECTUS MATERIAE

Paginae

Abramowicz Sophie: Recherches sur les fragments de Sophocle . . . . . 5—24
Steffen Wiktor: Euripides' „Skiron" und der Prolog der Lamia . . . . . 25—33
Dworacki Sylwester: The Role of Scenic Accessories in the Comedies of Menander. Part II . . . . . 35—56
Swoboda Michael: De soliloquiorum in antiquo dramate ab Aeschyli temporibus usque ad Terentium adhibitorum munere scaenico . . . . . 57—76
Wikarjak Jan: Les conseillers de Cicéron . . . . . 77—99
Brożek Miecislaus: De scriptoribus Latinis antiquis Pindari laudatoribus et aemulis . . 101—107
Salamon Maciej: The chronology of Gothic incursions into Asia Minor in the III[rd] century AD . . . . . 109—139
Cytowska Maria: Pietro Illicino, Propagator der italienischen Philosophie in Kraków . 141—146
Stabryła Stanisław: Z badań nad warsztatem komparatystycznym Tadeusza Sinki (The comparative studies of Thaddeus Sinko) . . . . . 147—168
Brożek Mieczysław: 75 lat Polskiego Towarzystwa Filologicznego . . . . . 169—176

CENSURAE LIBRORUM

Oxford Latin Dictionary, fasc. 1, A — calcitro, Oxford 1968 (Marian Plezia) . . . . 177—180
Władysław Dziewulski, Zwycięstwo chrześcijaństwa w świecie starożytnym. Zarys, Wrocław—Warszawa—Kraków 1969 (Eugeniusz Konik) . . . . . 180—183
Sheppard Frere, Britannia. A History of Roman Britain. London 1967 (Barbara Trojak) 183—186
Raymond Bloch: Tite-Live et les premiers siècles de Rome, Paris 1965 (Maria Jaczynowska). . . . . 186—188

Cena 45.—

INDEX AUCTORUM

	Paginae
Abramowicz Sophie (Torunii)	5
Brożek Miecislaus (Cracoviae)	169
Cytowska Maria (Varsaviae)	141
Dworacki Sylwester (Posnaniae)	35
Jaczynowska Maria (Torunii)	186
Konik Eugeniusz (Wratislaviae)	180
Plezia Marian (Cracoviae)	177
Salamon Maciej (Catoviciis)	109
Stabryła Stanisław (Cracoviae)	147
Steffen Wiktor (Posnaniae)	25
Swoboda Michael (Posnaniae)	57
Trojak Barbara (Wratislaviae)	183
Wikarjak Jan (Posnaniae)	77

WARUNKI PRENUMERATY:

Przedpłaty na prenumeratę przyjmowane są do 10 grudnia na rok następny.

Cena 1 prenumeraty rocznej wynosi zł 100.—

Przedpłaty na prenumeratę krajową dla czytelników indywidualnych przyjmują urzędy pocztowe oraz listonosze. — Czytelnicy indywidualni mogą dokonywać przedpłat również na konto PKO Nr 1-6-100020 Centrala Kolportażu Prasy i Wydawnictw „Ruch", Warszawa, ul. Towarowa 28. — Wszystkie instytucje państwowe i społeczne mogą zamawiać prenumeratę wyłącznie za pośrednictwem Oddziałów i Delegatur „Ruch" znajdujących się we wszystkich miastach powiatowych i wojewódzkich. — Prenumeratę ze zleceniem wysyłki za granicę, która jest o 40% droższa od krajowej, przyjmuje Biuro Kolportażu Wydawnictw Zagranicznych „Ruch", Warszawa, ul. Wronia 23, tel. 20-46-88, konto PKO Nr 1-6-100024. — Egzemplarze archiwalne można nabyć w Punkcie Wysyłkowym Prasy Archiwalnej „Ruch" — Warszawa, ul. Nowomiejska 15/17 na miejscu lub na zamówienia za zaliczeniem pocztowym.

SUBSCRIPTION

Subscription fees should be sent not later than the 10th of December for the comming year.

One-year subscription rate is 100 złoty.

Subscription orders from abroad (40% dearer) can be placed with Biuro Kolportażu Wydawnictw Zagranicznych „Ruch", Warszawa, ul. Wronia 23, tel. 20-46-88; konto PKO nr 1-6-100024. Copies out of print can be bought at: Punkt Wysyłkowy Prasy Archiwalnej „Ruch" — Warszawa, ul. Nowomiejska 15/17 or ordered C.O.D.